This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

F 73 (Fr. Ch.)

F 73 (Fred)

PAMELA;

OU

LA VERTU RECOMPENSÉE.

Traduit de L'ANGLOIS.

En DEUX TOMES.

A LONDRES,

Chez THOMAS WOODWARD, au Croiſſant entre les Portes du Temple;
Et JEAN OSBORN, à la Boule d'Or, dans Pater Noſter Row, près de S. PAUL.

MDCCXLI.

UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

LE petit Ouvrage dont en donne ici la Traduction a été ſi bien reçu en Angleterre, *qu'il s'en eſt fait cinq Editions en un an: preuve que l'Auteur a ſeu attraper le goût du Public. Il a pourtant rencontré quelques Cenſeurs. Et où eſt l'Ouvrage auquel on ne puiſſe rien trouver à reprendre?* Le Cid *(dit un Auteur* plein d'Eſprit & de bon ſens)* eſt l'un des plus beaux Pöémes que l'on puiſſe faire; & l'une des meilleures Critiques qui ait été faite ſur aucun ſujet, eſt celle du Cid. *Il n'eſt donc pas ſurprenant que* PAMELA *ait été critiquée; c'eſt un bonheur qu'on ne s'aviſe pas de faire à de mauvais Ouvrages. Nous ne prétendons pas neanmoins comparer ces Critiques à celle du Cid. Elles ſont ſi pitoyables, & on y découvre tant de mauvaiſe foi dans les Citations, qu'elles ne meritent pas qu'on en prenne connoiſance. D'ailleurs s'il y a quelques Remarques qui ſoient dignes d'Attention, l'Auteur y répondra lui-même dans la Continuation de cette Hiſtoire, que eſt actuellement ſous preſſe, & qui contiendra auſſi deux Volumes.*

* M. de la Bruyére, Caractéres, &c. p. m. 25. Des Ouvrages de l'Eſprit.

Diſons

Disons un mot de notre Traduction. Nous avons taché de la rendre aussi fidelle qu'il nous à été possible vû la difference des Langues. On sait que la Langue Angloise n'est pas tout à fait aussi chatiée que la Françoise : On souffre dans celle-là des Expressions, qu'on ne permettroit pas dans celle-ci. Il seroit aisé d'en citer un grand nombre d'Exemples s'il étoit nécessaire. C'est ce qui nous a obligez à rendre le sens de nôtre Auteur, plûtôt que de suivre exactement ses Expressions. Cependant il faut se souvenir que la plûpart de ces Lettres sont écrites par une jeune fille de quinze à seize ans ; & il a falu que le Stile fut proportionné à son âge & à son sexe.

On espére que les Sentimens d'Humanité, de Vertu, & de Religion, & la Varieté des Caractéres justes & bien touchés dont l'Original de cet Ouvrage est rempli, & qui l'ont fait recevoir si favourablement des Anglois, seront cause que les Etrangers ne liront pas avec moins de plaisir la Traduction que nous leur presentons.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Cette Traduction a été faite avec la participation de l'Auteur, qui a eu la bonté de nous fournir un petit Nombre d'Additions & de Corrections. Et comme on aime à connoitre le Caractére de ceux dont il est fait mention dans un Livre qu'on lit, l'Auteur a bien voulu nous communiquer les Portraits de quelques personnes dont il parle dans cette Histoire. Ces Portraits n'ont point été inserez dans les cinq Editions qu'on a faites de l'Original, parce que l'Auteur s'en est aviſé trop tard.

PREFACE
DE
L'EDITEUR.

SI divertir & plaire, & en même tems inſtruire & cultiver l'Eſprit & le Cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe:

Si inculquer les Principes de la Religion & de la Morale, d'une maniére ſi aiſée & ſi touchante, qu'on les rendre agréables & utiles aux Lecteurs peu avancez en âge, & dignes cependant de l'attention des perſonnes d'un âge plus meur & d'un Eſprit plus cultivé:

Si preſſer avec force les Devoirs reciproques des Péres & des Enfans, & ceux auxquels la Societé Civile engage tous les hommes depuis ceux du plus bas étage, juſques aux Perſonnes du Rang le plus élevé:

Si peindre le Vice des couleurs les plus propres à en inſpirer de l'horreur, & mettre la Vertu dans un ſi beau jour, qu'on la rende véritablement aimable:

Si tracer des Caractéres vrays & bien ſoutenus:

Si faire naitre des Incidens facheux de cauſes qui ſoient naturelles, & exciter la Compaſſion par des Motifs convenables:

Si enſeigner à l'homme riche quel uſage il doit faire de ſon bien, à celui que ſes Paſſions dominent, comment il peut les vaincre, & au débauché de quelle maniére il peut reformer ſa conduite de bonne grace, & avec honneur:

Si donner des Exemples propres à étre imité dans les Circonſtances les plus delicates & les plus dangereuſes, par les Filles les plus modeſtes, & les Epouſes les plus chaſtes:

Si remplir toutes ces vûës d'une maniére ſi vrayſemblable, ſi naturelle, & ſi vive, qu'elle touche tous les Lecteurs ſenſez, & leur faſſe prendre un grand intéret dans l'Hiſtoire qu'on leur préſente:

Si exécuter ce Plan ſans donner une ſeule idée qui puiſſe le moins du monde offencer la Modeſtie la plus ſevére, même dans ces circonſtances delicates où la plus ſevére Modeſtie paroit avoir le plus à appréhender:

Si tout cela, embelli par une grande Varieté d'incidens agréables, eſt digne de louange, & peut rendre un Ouvrage recommandable, l'Editeur des Lettres que l'on va lire, qui ne renferment rien qui ne ſoit vray, & fondé dans la Nature même, oſe aſſeurer que ce petit Ouvrage répond exactement à l'idée qu'on vient de donner. Il s'attend donc qu'il ſera favorablement reçu du Public; de ſorte qu'il croit qu'une plus longue Preface, ou une Apologie plus étudiée ſeroit parfaitement inutile: & cela pour deux Raiſons; premiérement parce qu'ayant été lui-même extrémement touché en liſant cette Hiſtoire intéreſſante, il peut en appeller ſeurement au Cœur même de tous ceux qui la liront avec quelque Attention: En ſecond lieu, parce qu'on doit raiſonnablement ſuppoſer qu'un Editeur juge d'un Ouvrage avec un Impartialité dont un Auteur n'eſt preſque jamais capable lors qu'il s'agit de ſes propres Productions.

A l'Editeur

A L'Editeur du Livre intitulé PAMELA; *ou,* LA VERTU RECOMPENSE'E.

J'AY lu votre PAMELA avec un plaiſir inexprimable. Elle répond parfaitement à l'idée que vous en donnez dans votre Préface. Vous n'avez pas dit un mot de trop à la louange d'une piéce qui a dès avantages & dès beautez qui lui ſont particuliéres. Car outre l'agréable ſimplicité du Stile, & la Clarté & la Juſteſſe des Expreſſions; comme ces Lettres ont été écrites pandant que les impreſſions que chaque Circonſtance qui y eſt rapportée devoit faire, étoient encor fraiches, & qu'elles ſont adreſſées à ceux qui avoient droit de connoitre les penſées les plus ſecrettes de celle qui les écrit, il faut neceſſairement que les diverſes paſſions du Cœur y ſoit dépeintes d'une maniére plus touchante, & que la Nature même y ſoit repreſentée avec plus de verité & plus d'exactitude qu'on ne le peut faire dans le recit d'une hiſtoire arrivée depuis longtems, & dont on ne ſauroit plus ſe rappeller les Circonſtances avec les mêmes eſperances, les mêmes Craintes, les mêmes Paſſions, qu'on a reſſenties dans le tems que les choſes ſe ſont paſſées.

J'oſe aſſeurer que ce petit ouvrage ſera regardé comme un Modelle dans ſon genre, & comme un Modelle qu'on n'a point encor eu juſques à preſent: Car il eſt rempli d'images vives, & d'incidens naturels, ſurprenans, & qui ne ſont point étrangers à l'Hiſtoire qu'on raconte. Les Circonſtances en ſont

interreſſantes, & pour ceux qui vivent dans la baſſeſſe, & pour ceux qui vivent dans la Grandeur. Les Bien ſéances y ſont très bien gardées partout; les Devoirs de la Vie civile y ſont preſſez avec force; le Stile y eſt proportionné du Caractére des perſonnes qui paroiſſent ſur la Scéne; l'Ouvrage plait & inſtruit toujours en même tems; le Vice & la Vertu y ſont dépeints des Couleurs qui leur conviennent, & la Religion y eſt repréſentée dans ſa beauté naturelle, & d'une maniére propre à la rendre aimable; comme d'un coté on ne lui donne point un air ſombre, triſte, & rebutant, de l'autre on a eu ſoin auſſi de ne pas favoriſer le gout dépravé qui n'eſt que trop à la mode aujourd'hui, je veux dire, qu'on ne l'a point avilie, en lui otant rien de ſa Dignité & de ſa Nobleſſe. Et j'oſe aſſurer, que ſi outre les beautez de cet Ouvrage on conſidére encor le but que l'auteur s'y eſt propoſé; on le jugera digne non ſeulement d'étre lû dans toutes les familles, principalement dans celles où il y a des jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe, mais auſſi d'occuper une place dans la Bibliothéque des Lecteurs les plus curieux & les plus policez. Car comme il n'emprunte aucune de ſes beautez de l'Imagination d'un Eſprit romaneſque, mais qu'il a ſon fondement dans la Verité & dans la Nature, & qu'il eſt établi ſur l'Experience même, il ſera toujours eſtimé des gens de goût & de bon ſens, & d'un autre coté l'agréable varieté des Evénemens & des Caractéres qu'il contient, le fera toujours lire avec plaiſir par ceux qui cherchent la gaieté & l'enjoûment.

Les Reflexions morales, & les uſages que l'on peut tirer des differens evénemens & des Caractéres qui y ſont décrits, ſont ſi bien exprimez à la fin de l'Ouvrage, que je ne m'y arreteray pas ici: Mais je crois qu'il eſt à propos d'avertir le public d'une choſe que vous m'avez dites; c'eſt qu'il paroitra par pluſieurs particularitez dont il eſt fait mention dans ces Let-

tres,

tres, que l'Hiſtoire qui y eſt racontée eſt arrivée depuis environ trente ans; que vous avez été obligé de changer les Noms des Perſonnes & des Lieux, & de deguiſer quelques Circonſtances, afin de ne pas choquer certaines gens, qui ſeroient fachez qu'on les deſignat trop clairement, quoyqu'ils ne puiſſent qu'approuver le bon deſſein qu'on ſe propoſe en publiant cette Hiſtoire. Puiſque vous avez en aſſez de confiance en moy pour me faire juge des changemens que vous aviez deſſein de faire, je ſuis bien aiſe de voir que vous les avez faits d'une maniére qui n'altére point le fond de l'Hiſtoire, & que vous avez évité les Digreſſions prolixes qu'on ne rencontre que trop ſouvant dans des Ouvrages de cette Nature.

Petit Livre, charmante PAMELA, préſente toy hardiment au public, fois ſeure de trouver des Amis & des Admirateurs, non ſeulement dans ta Patrie, mais même dans les Païs éloignez; tu pourras ſervir de Modelle aux Ecrivains d'une Nation voiſine, qui auront l'occaſion maintenant de recevoir de bon Argent Sterling, à la place de la fauſſe Monoye qui a eu ſi longtems cours parmi nous dans des piéces où l'on ne trouve que la legereté de cette inconſtante Nation. Malgré la Corruption du Siécle, la Vertu a encor un bon nombre de Partiſans. Tu peux compter ſur leur Protection. Et puiſſe tu convertir tous les Libertins obſtinez entre les mains deſquels tu tomberas! Puiſſe toutes les jeunes filles qui te liront imiter la Vertu de PAMELA, & être recompenſée comme elle? Je ſuis,

Monſieur,

Votre très humble & très

fidelle Serviteur,

 J. B. D. F.

A mon digne Ami, l'Editeur de PAMELA.

Monſieur,

JE vous renvoye le Manuſcrit de PAMELA que j'ay lu avec tout le plaiſir imaginable. Ce petit Ouvrage eſt écrit avec cet air de Verité & avec cette Simplicité aimable, qui quoyque très neceſſaires ſe rencontrent rarement dans les piéces deſtinées à inſtruire & à plaire. Celle ci touche le cœur & perſuade l'eſprit. Les Incidens en ſont ſi naturels & ſi intéreſſans que j'ay ſuivi pas à pas votre charmante Heroïne; j'ay partagé avec elle toutes ſes pénes; j'ay été extrémement inquiet dans la crainte où j'étois des terribles conſequences que je croyois à chaque inſtant devoir étre la ſuite de la louable reſiſtance qu'elle faiſoit: Je me ſuis intéreſſé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échaper. J'ay été ſucceſſivement content d'elle & faché contre elle durant le tems de ſon empriſonnement. J'ay été content des plans qu'elle formoit, & des moyens qu'elle vouloit mettre en uſage pour ſe delivrer; & j'ay été faché de ce qu'elle ſouffroit que ſa peur fit évanouir tous ſes deſſeins; j'ay deploré toujours ſon malheur avec un cœur vivement touché de voir toutes ſes eſperances trompées, & tous ſes projets avortez. En un mot toute la piéce eſt ſi touchante, qu'il eſt impoſſible de la lire ſans y prendre un vif intéret, & ſans en étre extrémement émû.

Elle renferme mille bonnes Leçons; elle enſeigne une morale épurée; elle met la Vertu dans ſon plus beau jour, & en rend la pratique agréable. La belle Infortunée en ſuit conſtamment les Maximes, mais ſans oſtentation, & ſans orgueil: La Vertu eſt ſi profondément gravée dans ſon Cœur, que durant tous le cours de ſes ſouffrances on ne la voit pas heſiter

un

un ſeul moment pour ſavoir ſi elle doit la ſacrifier pour ſatisfaire ſon Ambition, ou pour obtenir ſa Liberté: mais, comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen de ſe delivrer, elle perſevére conſtamment dans le deſſein de conſerver ſon innocence, au millieu de toutes les Tentations, & de tous les dangers à quoy elle eſt expoſée, reſolue de périr plûtôt que de faire rien qui puiſſe ternir ſa Reputation.

Je ne ſaurois m'empêcher de remarquer une choſe qui m'a paru bien ſurprenante, & qui mérite qu'on y faſſe une Attention particuliére. On voit ici une jeune perſonne, parfaitement belle, née dans la baſſeſſe & dans la pauvreté, qui n'a aucun ami capable de la ſecourir, ni de la protéger; qui n'a guére receu d'autre Education * que ce qu'elle a pu recueillir de ſes propres obſervations, & du peu qu'elle a leu durant le tems qu'elle a ſervi ſa bonne & genereuſe Maitreſſe; & qui après avoir gouté l'aiſe & l'abondance dans une ſituation fort au deſſus de celle dans laquelle elle étoit née, peut cepandant ſe reſoudre, & ſe reſoudre avec plaiſir à retourner à ſon ancienne pauvreté, plûtôt que de renoncer à ſa Vertu. Il eſt bien ſurprenant, dis-je, qu'une jeune perſonne, dans de pareilles Circonſtances, ait pû mépriſer l'Eclat des Richeſſes, & s'expoſer à l'indigence; qu'elle ait été capable de ſe conduire avec tant de Sageſſe & tant de prudence au millieu de toutes les pénes, de tous les chagrins, & de tous les maux qu'elle a eu à ſouffrir; qu'elle ait reſiſté aux apas ſeduiſans, & aux offres preſque irreſiſtibles d'un très galant homme, generalement aimé & eſtimé à cauſe des agrémens de ſa perſonne, & de ſes bonnes qualitez; qu'elle ait ſeu rompre avec tant d'adreſſe toutes ſes meſures, & l'obliger enfin de renoncer à ſes deſſeins criminels, de

* L'Auteur de cette Lettre ſemble avoir oublié que la Maitreſſe de Pamela l'avoit élevée à peu près comme ſi elle eut été ſa propre fille.

ſacrifier

ſacrifier ſon orgueil & ſon ambition à la Vertu de cette fille, & de devenir le protecteur de cette même innocence qu'il avoit ſi longtems tâché de corrompre: qu'elle l'ait enfin engagé à l'epouſer, ſans qu'elle en eut eu auparavant aucun deſſein, ni même la moindre penſée; ſans qu'elle eut employé aucun artifice pour l'enflammer, ſans qu'elle eut pris des airs de Coquette pour le tenter & pour l'attirer, ſans qu'elle eut affecté d'être prude pour augmenter ſa paſſion; puiſqu'au contraire elle étoit ſans artifice, & qu'elle n'avoit aucune connoiſſance des Ruſes & des tromperies des femmes de ce ſiécle; tous ſes ſoins & même tous ſes deſirs ne tendoient qu'à ſe rendre auſſi peu aimable qu'elle pouvoit aux yeux de ſon Maitre. Cependant elle étoit ſi éloignée d'avoir la moindre averſion pour ſa perſonne, qu'elle étoit plûtôt prévenue en ſa faveur, eſtimant ſes bonnes qualitez au même tems qu'elle condamnoit la paſſion qu'il avoit pour elle. Voilà un grand Exemple de Renoncement à ſoy-même! Ses refus même étoient autant d'attraits; plus elle reſiſtoit & plus elle charmoit; les moyens qu'elle employoit pour défendre ſa Vertu ne faiſoient qu'augmenter le danger où elle étoit, en enflammant de plus en plus la paſſion de ſon Maitre; juſques à ce qu'enfin par une défenſe courageuſe & conſtante celle qui étoit aſſiégée non ſeulement remporta une glorieuſe victoire ſur celui qui l'aſſiégeoit, mais le prit auſſi lui-même priſonnier.

Je ſuis charmé des belles Reflexions qu'elle fait durant le Cours de ſes Malheurs: ſes Soliloques, & les petits raiſonnemens qu'elle fait avec elle même ſont très agréables & très jolis; elle découvre à ſon Pére & à ſa Mére tout le fond de ſon ame ſans aucun déguiſement, de ſorte qu'on peut connoitre, j'ay penſé dire, qu'on peut voir les recoins les plus cachez de ſon Cœur, ſource pure de Verité & d'innocence, d'où il ne peut partir que des Sentimens vertueux, & des penſées toutes ſaintes.

Je

Je ne ſaurois concevoir pourquoy vous heſiteriez un moment à publier cette piéce ſi peu commune. Je ſouhaite de la voir imprimée dans ſa ſimplicité naturelle, qui touchera le Lecteur & lui plaira plus que tous les Traits d'Eloquence qu'on pouroit y ajouter, & qui ne feroit que la gâter: Si vous ſouffriez qu'une main meurtriére vint l'orner de Decorations ſuperflues & inutiles, qui comme trop de Draperie dans des Tableaux ou ſur des Statues, ne font qu'embarraſſer, cela ne ſerviroit qu'à deguiſer les Faits, qu'à gâter les Reflexions, & à rendre les incidens peu naturels; l'Hiſtoire ſeroit pour ainſi dire noyée dans une multitude de grands mots & de phraſes pompeuſes; ce ſeroit changer la Subſtance ſolide en une ombre vaine, ou plûtôt tourner la Solidité Angloiſe en Créme fouëtée. Non, ayons Pamela, telle que Pamela s'eſt repreſentée elle même; conſervons ſes propres expreſſions ſans retranchement & ſans addition. Produiſez la dans ſon joli habit de païſane, ainſi qu'elle parut lors qu'elle contoit de retourner chez ſes Parens; c'eſt l'habit qui convient le mieux à ſon innocence & à ſon aimable ſimplicité. C'eſt dans cet Etat qu'elle plaira le plus. Les grands Traits d'Eloquence peuvent ſurprendre & amuſer: mais il ne font jamais de profondes Impreſſions ſur l'Eſprit.

En un mot, Monſieur, le public a grand beſoin d'une Piéce comme celle ci: le Monde n'eſt que trop & que trop tôt corrompu par des Romans pernicieux. Je n'en connois point dont j'oſaſſe recommander la Lecture aux jeunes gens de l'un ou de l'autre Sexe; moins encor voudrois les leur propoſer comme des Ouvrages où ils trouveroient des Exemples propres à étre imitez. Tous ceux que j'ay lus juſques ici ne tendent qu'à gâter le jugement, à corrompre le cœur, & à inſpirer à la jeuneſſe l'eſprit de galanterie, & l'amour des plaiſirs défendus.

Publiez

Publiez donc pour leur propre intéret cette piéce propre à les divertir & à les inſtruire en même tems. L'honneur du beau Sexe exige de vous que vous leur donniez *Pamela*, afin qu'on voye en ſa perſonne une Heroine preſque ſans pareille, qui s'eſt conduite avec ſageſſe dans les facheuſes Circonſtances où elle s'eſt trouvée, & de qui ni Tentations ni ſouffrances n'ont pû vaincre la Vertu. C'eſt un glorieux Exemple que les Belles doivent imiter. Notre Sexe auſſi demande de vous cet Ouvrage, afin que nous puiſſions nous juſtifier en quelque ſorte de l'accuſation qu'on nous intente d'être incapables de recevoir les impreſſions de l'honneur & de la Vertu, & afin de montrer aux Dames que nous ne ſommes pas inexorables lors qu'elles refuſent conſtamment de ſe rendre à nos ſollicitations criminelles.

Il eſt de l'intéret de la Vertu en general que vous donniez cette piéce au Public. Rendez vous donc, Monſieur, aux inſtances réunies des deux Sexes: Donnez nous *Pamela* pour l'avantage du genre humain. Et comme je ſuis perſuadé que ſes beautez ne ſauroient être longtems cachées, & qu'il n'y a point de famille où on ne veuille avoir *Pamela*, je ſuis ſeur auſſi que chaque famille qui l'aura en deviendra plus vertueuſe: Elle formera le tendre cœur de la Jeuneſſe, & lui apprendre à pratiquer les Régles de la Vertu & de l'honneur; elle confirmera dans de bons Principes les gens d'un âge plus avancé; elle corigera les Vicieux; & reformera les mœurs de ce Siécle; de ſorte que Pamela deviendra le ſujet de l'Imitation de toutes les jeunes Dames de la Grande Brétagne; & le genereux Bienfaicteur & Remunerateur de cette aimable fille ſera l'admiration des hommes, & l'exemple qu'ils ſe propoſeront de ſuivre. Je ſuis, Monſieur,

Votre très affectionné Ami, &c.

P A-

P A M E L A;

OU

La Vertu Recompenſée.

LETTRE I.

Mes très chers Pére & Mére,

J'AY à vous communiquer un grand ſujet de Chagrin, accompagné pourtant de quelque conſolation : voici le Chagrin ; c'eſt que ma bonne Maitreſſe eſt morte de la Maladie dont je vous ay parlé. Elle nous a laiſſez tous dans une extrême affliction ; car c'étoit une Maitreſſe plaine de bonté & d'indulgence pour tous ſes Domeſtiques. Je craignois beaucoup, que comme j'étois entrée chez elle pour être ſa Fille-de-Chambre, je ne me viſſe de nouveau hors de Condition, & obligée de retourner chez vous, qui n'avez déja que

trop de péne à vous entretenir vous mêmes. Et comme ma Maitreſſe avoit eu la bonté de me faire apprendre à écrire & à coudre, qu'elle m'avoit fait enſeigner l'Arithmétique, & bien d'autres choſes au deſſus de mon Etat, il n'auroit pas été facile de trouver une autre condition, pour laquelle votre pauvre Pamela eut été propre. Mais tandis que ma bonne Maitreſſe étoit ſur ſon lit de mort, & juſtement une heure avant qu'elle expirât, Dieu, dont nous avons ſi ſouvant éprouvé la Protection dans le beſoin, lui mit au cœur de recommander tous ſes Domeſtiques l'un après l'autre à mon jeune Maitre; & lors que ce fut mon tour de lui étre recommandée (j'étois au chevet de ſon lit, pleurant & ſanglotant) elle ne pût d'abord dire que ces paroles, *mon cher Fils*... elle s'arréta un moment; puis reprenant un peu ſes eſprits, elle ajouta, *ſouvien toi de la pauvre Pamela.* Ce furent là preſque ſes dernieres paroles. Mes yeux ſe fondent en larmes... ne ſoyez pas ſurpris de voir ce papier ſi plein de taches.

Que faire? Il faut que la Volonté de Dieu ſoit faite.... Voici maintenant le ſujet de conſolation. C'eſt que je ne ſerai pas obligée de m'en retourner pour étre à charge à mes chers Pére & Mére: car mon Maitre nous a dit, je prendrai ſoin de chacune de vous, mes filles; & pour toi, Pamela, ajouta-t-il, en me prenant la main (oui en verité, il me prit la main en preſence de toutes les autres filles) je veux étre ton ami pour l'amour de ma chere Mére; tu prendras ſoin de mon linge. Dieu le beniſſe! & vous mon cher Pére & ma chére Mére, priez Dieu avec moi qu'il répande ſes Benedictions ſur lui. Car il a fait mettre en dœuil tous les Domeſtiques de ma Maitreſſe, & leur a fait préſent à chacun d'un an de Gages. Par rapport à moi, comme je n'avois point encor de Gages, ma Maitreſſe m'ayant promis de me traiter ſelon que je me conduirois, il a ordonné à la

Menagére,

Menagére, de me mettre en dœuil comme les autres, & il m'a donné de ſa propre main quatre Guinées d'Or, & quelques pieces d'Argent, qu'il y avoit dans la Bourſe de ma Maitreſſe, lors qu'elle mourut; & il m'a dit que ſi j'étois une bonne fille, diligente & fidelle, il ſeroit mon Ami pour l'amour de ſa Mére. Je vous envoye ces quatre Guinées pour vous conſoler; car la Providence ne me laiſſera pas manquer: Vous pouvez en employer une partie à payer quelques vieilles dettes, & garder le reſte pour vos beſoins. Si j'en reçois d'avantage, je ſais qu'il eſt de mon Devoir de vous témoigner ma Reconnoiſſance en prenant ſoin de vous, & je n'y manquerai pas: car vous avez eu ſoin de moi lors que je ne pouvois pas encor m'aider moi-même: Vous avez eu ſoin de tous vos enfans, car que ſerions nous devenus tous ſans cela. Je vous envoye ceci par notre valet Jean, qui va de vôtre coté: mais il ne ſait pas ce qu'il vous apporte, car j'ay mis les Guinées dans une petite boête à pillules, qui étoit à ma Maitreſſe, & je les ay enveloppées dans du papier, afin qu'elles ne ſonnaſſent point. Prenez garde à ne point ouvrir la boête devant lui.

Je ſais, mes chers Pére & Mére, qu'il faut que je vous donne du chagrin auſſi bien que du plaiſir; j'ajouterai ſeulement, Priez pour votre Pamela, qui ſera toute ſa Vie

Votre très obeïſſante Fille.

Je viens d'avoir la plus grande frayeur du monde: juſtement comme je pliois cette Lettre dans la chambre de ma défunte Maitreſſe, mon jeune Maitre eſt entré. Mon Dieu! qu'il m'a effrayée! J'allois cacher la Lettre dans mon Sein, lors que lui, me voyant toute tremblante, m'a dit en ſouriant, à qui viens tu d'écrire, Pamela? J'ay répondu pleine de Confuſion, je vous de-

mande pardon, Monſieur, c'eſt ſeulement à mon Pére & à ma Mére. Eh bien, a-t-il dit, montre-moi quels progrès tu as faits dans l'Ecriture. Ah! que j'étois honteuſe! Dans le trouble où il me voyoit, il a pris la Lettre ſans rien dire d'avantage, & l'a luë d'un bout à l'autre, puis il me l'a rendue. Je vous demande pardon, Monſieur, lui diſ-je. Je ne ſai pourtant pourquoy je parlois ainſi: car comme il a toujours été très reſpectueux envers ſes parens, pourquoy trouveroit il mauvais que j'euſſe le même reſpect pour les miens? Auſſi n'étoit-il pas faché; car il me prit la main, & me dit, tu es une bonne Fille, Pamela, d'en agir ſi genereuſement envers ton Pére & ta Mere, qui ſont âgez. Je ne ſuis point en colére contre toi. Sois diligente & fidelle; fais ce que tu dois; ce que je viens de voir fait que tu n'en es que plus à mon gré. Puis il dit, eh quoy, Pamela, tu peins joliment, & ton Orthographe eſt paſſablement bonne. Je vois que les ſoins que ma bonne Mére a pris de ton Education n'ont pas été perdus. Elle avoit coutume de dire que tu aimes la Lecture: tu peux choiſir parmi les Livres qu'elle a laiſſez, ceux que tu voudras lire pour cultiver ton Eſprit, pourvu que tu prenne ſoin de ne les pas gater. Pandant qu'il parloit ainſi je ne faiſois certes que faire la reverence & pleurer: j'étois toute confuſe de ſes bontez. En vérité, c'eſt, je crois, le meilleur Gentilhomme qu'il y ait au monde. Mais je m'apperçois que ceci devient une autre longue Lettre; je finirai donc en ajoutant ſeulement que je ſerai toute ma vie

Votre très obeïſſante Fille,

PAMELA ANDREWS.

LETTRE

LETTRE II.

Réponſe à la précedente.

Ma Chére PAMELA,

TA Lettre a certainement cauſé beaucoup de chagrin à ta Mére & à moi: elle nous a donné pourtant quelque conſolation. Nous ſommes en verité très affligez de la mort de ta bonne Maitreſſe, qui prenoit tant de ſoin de toi, qui te donnoit une ſi bonne éducation, & qui durant trois ou quatre ans t'a fait préſent d'habits, de linge, & de hardes, qu'une Demoiſelle n'auroit pas honte de porter. Mais ce qui nous inquiéte le plus, c'eſt la crainte où nous ſommes que te voyant élevée ſi fort au deſſus de ton Rang, tu ne le laiſſes entrainer à commettre quelque choſe de honteux & de criminel. Tout le Monde dit que tu es devenue grande & bienfaite; quelques uns ajoutent que tu es fort jolie; & en verité, ſi tu n'étois pas ma fille, je l'aurois crû auſſi lors que je te vis la derniére fois il y a ſix mois. Mais à quoy tout cela ſert il, ſi tu es perduë & ruinée ſans reſſource? En verité, ma chére Enfant, nous commençons à craindre extrémement pour toi. Car que ſignifient toutes les Richeſſes du Monde, lors qu'on a une mauvaiſe conſcience, & qu'on ſe conduit mal? Il eſt vray que nous ſommes fort pauvres, & que nous avons beaucoup de pène à vivre, quoy qu'autrefois nous ayons été plus à notre aiſe, comme tu ſais. Mais nous aimerions mieux ne vivre que d'eau, & de la Terre des Foſſez que je ſuis obligé de creuſer, que de vivre dans l'Abondance, ſi elle étoit le prix de la Chaſteté de notre chére Enfant.

Je me flate que le bon Gentilhomme n'a aucun mauvais deſſein: Mais qu'il t'ait donné tant d'argent,

qu'il t'ait parlé avec tant de bonté, qu'il ait ſi fort loué les progrès que tu as faits, &, oh! Paroles fatales, qu'il t'ait dit, *fais ce que tu dois*, & que *tu n'en es que plus à ſon gré*, c'eſt ce qui nous cauſe une crainte mortelle.

J'en ay parlé a la bonne femme *Mumford*; tu ſais que cette honnéte veuve a demeuré autrefois dans de bonnes familles; elle nous a un peu raſſeurez: car elle nous a dit, que c'eſt aſſez la coutume, lors qu'une Dame meurt, de donner l'argent qu'elle a ſur elle à ſa Fille de Chambre, & à celles de ſes femmes qui l'ont veillées durant ſa maladie. Mais encor, pourquoy te regarderoit il avec tant de bonté? Pourquoy prendroit-il la main d'une pauvre fille comme toy, comme tu dis dans ta Lettre qu'il a fait deux fois? Pourquoy s'abaiſſeroit-il juſqu'à lire la Lettre que tu nous écris, & à louer ton Ecriture & ton Orthographe? Et pourquoy te donneroit la permiſſion de lire les Livres de ſa Méré? En vérité, en vérité, ma très chére enfant, nous tremblons de peur à ton occaſion: & puis; tu témoignes tant de joye des bontez qu'il a pour toi, tu parois ſi charmée de ſes Expreſſions pleines de douceur, (qui ſont je l'avoue, une grande Grace qu'il te fait, s'il n'a que de bons deſſeins) que nous craignons.... oui, ma chére fille, nous craignons que tu ne ſois que trop reconnoiſſante, & que tu ne le recompenſes en lui ſacrifiant ta Vertu, ce Joyan que ni Richeſſes, in Faveurs, ni rien au monde ne ſauroit payer.

Moy auſſi, je t'ay écrit une longue Lettre. J'ajouteray pourtant encor une choſe; c'eſt qu'au milieu de notre pauvreté & de nos malheurs, nous nous ſommes toujours confiez en la bonté de Dieu, nous avons toûjours conſervé notre probité, & nous ne doutons point d'étre heureux c'y aprés, pourvû que nous perſeverions dans la pratique de la Vertu, quoy que notre ſort ſoit fort triſte ici bas. Mais ſi notre

chére

chére fille venoit à perdre ſon innocence, ce nous ſeroit une affliction inſupportable, qui feroit deſcendre tout d'un coup avec douleur nos cheveux blancs au Sépulcre.

Si donc tu nous aimez, ſi tu fais cas de la Benediction de Dieu, ſi tu as quelque égard pour ton propre bonheur avenir, nous t'ordonnons l'un & l'autre d'étre ſur tes gardes, & ſi tu t'apperçois qu'on entreprenne la moindre choſe contre ta Vertu, ne manque pas de quitter tout, & de nous venir trouver au plûtôt. Nous aimons mieux te voir couverte de haillons, & aller même à ton enterrement, que ſi l'on pouvoit dire, qu'une fille qui nous appartient a preferé des avantages temporels à ſa Vertu.

Nous acceptons avec plaiſir le preſent que tu nous fait, comme un témoignage de ton amitié & de ton reſpect; mais juſques à ce que nous ſoyons hors d'inquietude, nous ne ſaurions en faire aucun uſage, crainte de partager le prix de l'infamie de notre pauvre fille. Nous avons enveloppé les Guinées dans un linge, & nous les avons cachées parmi le Chaume au deſſus de la fenêtre, de peur qu'on ne nous les vole; nous te donnons notre benediction; nous prions Dieu pour toi, & ſommes,

Tes inquiets, mais affectionnez Pére & Méré,

JEAN, & ELIZABETH ANDREWS.

LETTRE III.

Mon très cher Pére,

IL faut que je l'avoue; votre Lettre m'a cauſé beaucoup d'inquietude. Car au lieu qu'auparavant mon Cœur étoit penetré de reconnoiſſance pour

les bontez de mon Maitre, votre Lettre m'a remplie de ſoupçons & de crainte. Je me flatte pourtant encor qu'il ne fera jamais rien qui ſoit indigne de lui: car que gagneroit il en cauſant la ruine d'une pauvre jeune Creature? Mais ce qui m'afflige le plus, c'eſt que vous paroiſſez vous méfier de la Vertu de votre Enfant. Non, mon cher Pére & ma chére Mére; ſoyez aſſeurez qui je ne feray jamais rien qui puiſſe faire deſcendre vos cheveux blancs avec douleur au ſepulcre. Je mourrai mille morts plûtôt que de manquer le moins du monde à mon devoir. Soyez en aſſeurez, & que votre Cœur ſoit en repos. Car quoyque pendant quelque tems j'aye vécu d'une maniére qui eſt au deſſus de ma qualité, je puis cependant retourner avec plaiſir à mes haillons & à ma pauvreté, je puis me contenter de pain & d'eau, & je m'y reduirai, plûtôt que de perdre ma Reputation, quel que ſoit celui qui me tentera; ſoyez en perſuadez, & ayez meilleure opinion de,

Votre très obeiſſant fille juſques à la mort.

Mon Maitre continue toujours à être très affable à mon égard. Juſques à préſent je ne vois aucune raiſon de rien craindre. Mad. Jervis la Menagére me traite d'une maniére fort obligeante; & j'ay gagné l'amitié de tous les autres Domeſtiques. Certainement il eſt impoſſible qu'ils aient formé tous de mauvais deſſeins contre moi, ſeulement parce qu'ils ſont polis envers moi. Je me flatte que je me conduirai de maniére que tout le monde ait des égards pour moi, & que perſonne ne me veuille faire plus de mal, que je ne voudrois leur en faire moi-même. Notre Valet Jean va ſi ſouvant dans vos quartiers, que je l'engagerai à paſſer toujours

jours chez vous, afin que vous puiſſiez avoir ſouvant de mes nouvelles, ſoit de bouche, ſoit par Lettre, car plus j'écris, plus ma main ſe forme.

LETTRE IV.

Ma très chére Mére,

CAR ma derniere Lettre étoit adreſſée à mon Pére, en réponſe à la ſienne; c'eſt pourquoy je veux aujourd'hui vous écrire à vous; quoyque je n'aye à vous dire que des choſes, qui me feront paroitre une vaine petite impertinente. J'eſpére pourtant, que je ne ſerai jamais aſſez fière pour m'oublier moi-même. Il faut avouer cependant qu'on a un plaiſir ſecret à s'entendre louer. Vous ſaurez donc, que Mylady Davers, (il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que c'eſt la Sœur de mon Maitre) a paſſé un mois chez nous: elle a pris beaucoup de connoiſſance de moi, elle m'a conſeillé d'étre toujours très reſervée; elle a eu la bonté de me dire, que j'étois une fort jolie fille; que tout le monde diſoit du bien de moi, & m'aimoit, elle m'a conſeillé, de ne me jamais familiariſer avec les Garçons, mais de les tenir toujours dans le reſpect; que ce ſeroit même le moyen de m'attirer leur eſtime.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaiſir, c'eſt ce que je vais vous raconter. A table, comme Mad. Jervis me l'a rapporté, mon Maitre & Mylady Davers parlant de moi, elle lui dit, qu'elle me croyoit la plus jolie fille qu'elle eut jamais vüe; que j'étois trop jolie pour demeurer dans la maiſon d'un Garçon; & que quelque femme qu'il éponſat, il n'y en auroit point qui voulut me ſouffrir à ſon ſervice. Il lui répondit, que j'avois fait de grands progrès, que j'avois beaucoup de Prudence, & du bon ſons au deſſus de mon

âge; & que ce ſeroit grand domage, que ce qui faiſoit mon mérite, devint la cauſe de mon malheur. Non, dit la bonne Dame, Pamela viendra demeurer avec moi. De tout mon cœur, répondit mon Maitre, je ſerai charmé de la voir ſi bien pourvûe. Hé bien, dit elle, je conſulteray Mylord là deſſus. Elle demanda quel âge j'avois: Mad. Jervis répondit, que j'avois eu quinze ans au mois de Fevrier paſſé. Oh! dit elle, ſi cette créature, (car c'eſt ainſi qu'elles nous appelle toutes nous autres Servantes) veut prendre garde à elle, elle deviendra plus accomplie encor, tant par rapport au corps que par rapport à l'Eſprit.

Maintenant, mes chers Pére & Mére, quoyque ce que je viens de rapporter puiſſe paroitre trop vain venant de moy, ne vous rejouïſſez vous pas auſſi bien que moy, de voir que mon Maitre ſoit ſi pret à ſe ſéparer de moi? Cela fait bien voir qu'il ne penſe rien de criminel. Mais Jean va partir, ainſi je n'ay le tems que de vous dire, que je ſuis & ſeray toujours

Votre Vertueuſe auſſi bien que très obeïſſante Fille.

Je vous prie de vous ſervir de l'Argent: vouz pouvez le faire à préſent en toute ſeureté.

LETTRE V.

Mes très chers Pére & Mére,

COmme Jean va dans vos quartiers, j'ay envie de vous écrire, parce qu'il eſt toujours diſpoſé à vous porter mes Lettres, ou quoyque ce ſoit que je vous envoye. Il dit qu'il a un plaiſir infini à vous voir l'un & l'autre, & à vous entendre parler; que vous avez tous deux tant de bon ſens, & tant de Vertu, qu'il apprend toûjours de vous quelque choſe d'utile.

tile. C'eſt grand dommage, dit-il encor, que des perſonnes d'une ſi grande probité n'ayënt pas mieux réuſſi dans le monde! Il s'étonne que vous, mon Pére, qui étes ſi capable d'enſeigner, & qui écrivez ſi bien, n'ayez pas eu un meilleur ſuccès dans l'Ecole que vous aviez levée; & que vous ſoyez obligé de gagner votre vie par un ſi rude travail. Mais je tire plus de Vanité d'étre née de parens ſi Vertueux, que ſi j'étois la fille d'une Dame de Qualitè.

Je n'entens point encor parler d'aller chez Mylady Davers; & je ſuis fort tranquile ici à préſent; car Mad. Jervis me traite comme ſi j'étois ſa fille. C'eſt une très bonne femme, qui regarde l'intéret de ſon Maitre comme le ſien propre. Elle me donne continuellement de bons Conſeils; & je crois, qu'après vous deux, je l'aime plus que qui que ce ſoit au monde. Elle a ſeu ſi bien régler le Ménage, & le tient en ſi bon Ordre, que nous avons tous un grand reſpect pour elle. Elle prend plaiſir à m'entendre lire devant elle, mais elle n'aime à entendre que de bons Livres: nous liſons toutes les fois que nous ſommes ſeules, de ſorte qu'il me ſemble alors que je ſuis chez vous. Elle entendit un jour Henry un de nos Domeſtiques, qui n'eſt pas le plus honnéte homme du monde, me parler un peu librement: il m'appelloit, je penſe, *ſa chere Pamela*, & me ſaiſit, comme s'il avoit voulu me baiſer: vous pouvez croire, que j'en fus fort en colére. Mad. Jervis ſe mit à le gronder ſerieuſement, & ſe facha beaucoup contre lui; elle me dit qu'elle étoit très contente de ma ſageſſe & de ma modeſtie, & de ce que je ſavois tenir les garçons en reſpect. Il eſt vray, qus dans le fond je ne ſuis pas fiére, & que j'en agis civilement envers tout le monde; cependant je ne ſaurois ſouffrir d'étre regardée en face par les Valets, qui vous enviſagent comme s'ils vouloient vous voir juſques dans l'ame: Comme pour l'ordinaire je dejeune, je dine,

&

& je ſoupe avec Mad. Jervis, tant elle a de bonté pour moi, j'ay peu d'occaſions de parler aux autres domeſtiques, & j'en ſuis fort aiſe. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient en general aſſez honnêtes à mon égard, à cauſe de Mad. Jervis, parce qu'ils voyent qu'elle m'aime: & ils la craignent, parce qu'ils ſavent qu'elle eſt née Demoiſelle, quoy qu'elle ait eu le malheur d'être reduite à ſervir.

Je vois que je vais faire encor une longue Lettre, car j'aime à écrire, & je vous ennuierai. Mais lors que j'ay commencé ma Lettre je n'avois deſſein que de vous dire, que je ne crains plus aucun danger maintenant: Et en verité je m'admire moi-même, d'avoir été aſſez folle pour m'inquiéter comme j'ay fait, (quoyque l'avertiſſement que vous m'avez donné fut un effet de votre amitié, qui vous rend circonſpects). Je ſuis ſeure que mon Maitre ne voudroit pas s'abaiſſer & ſe diſhonorer, pour cauſer la perte d'une pauvre fille comme moi: Et vous ſavez que cela le ruineroit de reputation, auſſi bien que moi: & il peut ſans doute ſe marier dans une des meilleures familles du païs. Mais en voila aſſez pour aujourd'hui: Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE VI.

Mes très chers Pére & Mére,

MON Maitre m'a été bien bon depuis ma derniére; car il m'a donné une partie des Hardes de feu ma Maitreſſe; ſavoir, un habit complet, une demi douzaine de Chemiſes, ſix mouchoirs fins, trois tabliers de Cambray, & quatre de toile de Hollande. L'Habit eſt d'une belle étoffe de ſoye, trop riche ſans doute, & trop bon pour moi; je voudrois que ce ne

fut

fut pas faire un affront à mon Maitre, que de vendre cet Habit; je vous en envoyerois l'argent, ce qui me ſeroit bien plus agréable.

Vous allez être remplis de crainte; vous aller vous imaginer, qu'on a quelque mauvais deſſein; mais je vous diray, qu'il étoit avec Mad. Jervis lors qu'il me donna ces hardes; & il lui donna en même tems à elle quantité de bonnes nippes, qu'il la pria de porter en mémoire de Mad. ſa Mére, qui avoit été la bonne amie de Mad. Jervis. Et lors qu'il me donna cet Habit & le reſte, voilà qui eſt pour toi, Pamela, dit il, fais faire l'Habit propre pour ta taille, & quand tu quitteras le dœuil, tu porteras cet habit pour l'amour de ta Maitreſſe. Mad. Jervis te rend un bon témoignage; je ſouhaite que tu te conduiſes toujours avec autant de ſageſſe, que tu as fait juſques à préſent, & alors tout le monde t'aimera.

Je fus ſi ſurpriſe de ſa bonté que je ne ſavois que dire. Je lui faiſois la reverence, & à Mad. Jervis auſſi, à cauſe du bon témoignage qu'elle m'avoit rendu; & je lui dis à lui, que je ſouhaitois de pouvoir mériter ſes bonnes graces, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour y réuſſir.

Oh! Que c'eſt une choſe aimable que de faire du bien! C'eſt tout ce que j'envie aux Grands.

J'ay toujours cru que mon jeune Maitre eſt un Galant-homme, comme tout le monde le dit. Mais il nous a donné à nous deux toutes ces belles Nippez d'un air ſi gracieux, qu'il me paroiſſoit un Ange.

Mad. Jervis dit qu'il lui demanda ſi j'étois reſervée avec les Valets; car il dit que j'étois fort jolie, & que ſi je me laiſſois attraper par quelcun, ce pouroit être ma perte, & le moyen de me rendre pauvre & malheureuſe de bonne heure. Elle ne manque jamais de dire du bien de moi, & profita de cette occaſion pour s'étendre ſur mes louanges: mais je me flatte qu'elle n'en a pas dit plus que je ne tacherai de mériter,

riter, quoyque je ne le mérite pas encor. Je ſuis aſſeurée, qu'après vous, mon cher Pére, & ma chere Mére, elle eſt la perſonne que j'aimerai toujours le plus. Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE VII.

Mon très cher Pére,

DEpuis ma derniére mon Maitre m'a donné encor beaucoup de bonnes & belles Nippes. Il me fit monter dans le Cabinet de ma Maitreſſe, & ayant ouvert ſes Tiroirs, il me donna deux Coeffures de Dentelle de Flandres très fine, trois paires de ſouliers de ſoye, dont il y en a deux qui ont à péine été portées, & qui me vont fort bien, car ma Maitreſſe avoit le pié extremement petit; à la troiſiéme paire il y avoit des Boucles d'Argent fort belles. Il me donna auſſi des Rubans & des Fontanges de toutes les Couleurs, quatre paires de beaux bas de Cotton blanc, & trois paires de bas de ſoye, & deux Corps de juppe fort riches. J'étois toute étonnée, & je fus un tems ſans pouvoir parler. J'avois honte en moi-même de prendre les bas, car Mad. Jervis n'étoit pas là; ſi elle y eut été, ce n'auroit été rien. Je les receus, je croi, de fort mauvaiſe grace; car il ſourit, & dit, ne rougis point, Pamela, penſes-tu qui je ne ſache pas que les jolies filles portent des ſouliers & des bas?

Ces paroles me déconcertérent ſi fort, qu'un ſouffle m'auroit fait tomber. Car vous penſez bien, qu'il n'y avoit point de réponſe à faire à cela: ainſi, comme une ſotte, j'étois préte à pleurer; je me retirai en faiſant la reverence, & en rougiſſant juſqu'aux Oreilles, j'en ſuis ſeure: Car quoyqu'il n'y eut point de mal dans qu'il avoit dit, je ne ſavois pourtant comment

le

le prendre. Je fus raconter le tout à Mad. Jervis, qui me dit, que Dieu lui avoit mis au cœur de me faire du bien, & que je devois redoubler mes ſoins & ma diligence. Il lui paroiſſoit, diſoit elle, qu'il vouloit m'habiller de maniére que je fuſſe propre à étre la Fille-de-Chambre de Mylady Davers elle-même.

Cependant vos Avertiſſemens tendres & paternels me revinrent dans l'Eſprit, & furent cauſe que je n'eſtimai pas ſes préſens à beaucoup près tant que j'aurois fait. Je me flatte pourtant, qu'il n'y a aucune raiſon de craindre. Car quel bien lui reviendroit il d'avoir cauſé la perte d'une pauvre & ſimple fille comme moi? D'ailleurs, aucune fille de Diſtinction ne voudroit ſans doute le regarder, s'il s'étoit ainſi deſhonoré lui-même. Je me tranquiliſeray donc, & certes je n'aurois jamais eu la moindre crainte, ſi vous ne me l'aviez pas mis dans la tête; mais je ſais que c'étoit pour mon avantage: Et peutétre que ſi ces inquiétudes ne s'étoient pas mélées avec ſes faveurs, je m'en ſerois trop enorgueillie. Ainſi je conclus, que tout arrive pour notre bien: & Dieu vous beniſſe, mon cher Pére, & ma chére Mére; je ſais que vous implorez conſtamment ſes benedictions ſur moy, qui ſuis & ſeray toujours

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE VIII.

Ma chére PAMELA,

JE ne puis que te renouveller mes Avis ſur la bonté que ton Maitre te témoigne, & ſur ſes Expreſſions libres au ſujet des bas. Peut-étre qu'il n'a eu aucun deſſein; je m'en flatte. Mais lors que je conſidére

conſidére qu'il eſt poſſible qu'il eut quelque deſſein; & que s'il en a eu, le bonheur de ma fille dans ce Monde & dans l'Eternité en dépend, c'en eſt aſſez pour me faire trembler. Arme toi, ma chere enfant, pour le pis qui peut arriver; reſous toi de perdre la vie plûtôt que ton honneur. Quand même les ſoupçons que je t'ay fait naitre diminueroient le plaiſir que tu aurois autrement gouté des faveurs de ton Maitre, qu'eſt ce que ce plaiſir que peuvent cauſer quelques belles hardes au prix d'une bonne Conſcience?

Il eſt vray que les préſens dont il te comble ſont très conſiderables, mais par cela même ils doivent étre plus ſuſpects. Et lors que tu dis qu'il avoit un air ſi aimable, qu'il paroiſſoit comme un Ange, que je crains que ſes préſens n'aient fait trop d'impreſſion ſur toi! Car quoyque tu ayes plus de bon ſens & plus de prudence qu'on n'en a communément à ton âge, je tremble pourtant lors que je reflechis à quels dangers une pauvre fille d'un peu plus de quinze ans eſt expoſée, au millieu des Tentations de ce monde, & de la part d'un jeune Gentilhomme malintentionné, ſuppoſé qu'il le ſoit, qui a le pouvoir d'obliger, & une eſpéce d'autorité de commander en qualité de Maitre.

Je t'ordonne donc, ma chére enfant, ſi tu veux avoir notre benediction, tout pauvres que nous ſommes, d'étre ſur tes gardes; il ne ſauroit y avoir du mal à cela; & puiſque Mad. Jervis eſt une femme ſi Vertueuſe, & qu'elle a tant de bonté pour toi, j'en ſuis beaucoup plus tranquile & ta Méré auſſi. Nous nous flattons que tu ne lui cacheras rien & que ſuivras ſes Conſeils en tout. Ainſi, en te donnant notre Benediction, & en t'aſſeurant que nous prierons Dieu pour toi, plus que pour nous mêmes, nous ſommes.

Tes très affectionnez Pére & Méré.

Prens

Prens garde de ne te pas enorgueiller de ce qu'on te dit que tu es jolie : Car tu ne t'es pas faite toi-même, ainſi tu ne peux mériter aucune louange de ce coté là. La Probité & la Vertu ſont ſeules la veritable beauté. Souvien toi de cela, Pamela.

LETTRE IX.

Mes très chers Pére & Mére,

JE ſuis bien mortifiée d'avoir à vous dire que l'Eſperance que j'avois conçue d'aller chez Mylady Davers eſt entiérement évanouïe. Mylady vouloit m'avoir ; mais mon Maitre, comme je l'ay appris il y a un moment, n'a pas voulu y conſentir. Il dit que le Neveu de Mylady pourroit devenir amoureux de moi, que je pourrois le ſéduire, ou en étre ſéduite ; & comme ſa Mére m'aimoit, & m'avoit recommandée à ſes ſoins, il croioit, dit-il, qu'il étoit de ſon Devoir de me garder chez lui, & que Mad. Jervis me ſerviroit de Mére. Mad. Jervis m'a dit, que Mylady ſecoua la téte, & dit, *ah ! mon Frere*, & pas davantage : & comme vous m'avez rendue ſoupçonneuſe par vos avertiſſemens, j'ay de tems en tems de triſtes préſentimens. Je ne parle pourtant point encor de vos avertiſſemens, ni de mes inquietudes à Mad. Jervis : non pas que je me défie d'elle ; mais de peur qu'elle ne me croye vaine, préſomptueuſe, & trop remplie de bonne opinion de moi-même, vû l'extréme diſtance qu'il y a entre un homme ſi riche & Gentilhomme, & une pauvre fille comme moi. Cependant Mad. Jervis elle-même paroiſſoit tirer quelques conſequences, de ce que Mylady Davers avoit ſecoué la téte, & s'étoit écriée,

ah !

ah ! mon Frére ! ſans rien dire de plus. J'eſpère que Dieu me donnera le ſecours de ſa Grace : c'eſt pourquoy je veux pas m'inquiéter trop ſi je puis m'en empêcher ; car je me flatte de n'en avoir point de ſujet. Mais je vous rendrai compte des moindres choſes qui arriveront, afin que vous puiſſiez me continuer toujours vos bons avis ; priez pour

Votre triſte & inquiete PAMELA.

LETTRE X.

Ma chere Mére,

VOUS & mon cher Pére êtes ſans doute ſurpris de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis pluſieurs Semaines : mais une triſte, triſte Scene en a été la cauſe. Car à préſent il n'eſt que trop clair, que vos avertiſſemens étoient bien fondez. Oh, ma chére Mére, je ſuis malheureuſe, veritablement malheureuſe ! Ne vous effrayez pourtant pas ; je ſuis Vertueuſe ! Dieu veuille par ſa Grace que je le ſois toûjours.

Oh ! cet Ange, ce Galant-homme, ce doux Bienfaicteur de votre pauvre Pamela ! qui devoit prendre ſoin de moi à la priére que lui fit ſa Mére, lors qu'elle étoit ſur ſon lit de mort ; qui craignoit ſi fort que je ne me laiſſaſſe ſéduire par le Neveu de Mylord Davers, qu'il ne voulut point me laiſſer entrer au ſervice de Mylady ; ce Gentilhomme (oui, il faut encor que je l'appelle ainſi, quoyqu'il ne mérite plus ce Titre) ce Gentilhomme s'eſt avili juſqu'à ſe donner des Libertez avec ſa pauvre ſervante ! Il s'eſt fait voir maintenant dans ſon Caractére naturel, & rien me paroit plus noir & plus affreux.

Je

Je n'ay pas eté pareſſeuſe; j'ay écrit de tems à autre, comment par degrés, & par de honteux artifices il a découvert ſes criminels deſſeins: mais quelcun m'a volé ma lettre, & je ne ſais ce qu'elle eſt devenue. Elle étoit aſſez longue: je ſoupçonne que c'eſt lui qui l'a priſe: puiſqu' il a eu l'ame aſſez baſſe pour commetre une indignité, il peut bien auſſi envoir commis une autre. Quoyqu' il en ſoit, tout l'uſage qu'il peut faire de ma Lettre, c'eſt qu'elle pourra lui faire honte du perſonnage qu'il a joué; au lieu que je ne ſaurois rougir du mien: car il verra que je ſuis reſolue de conſerver ma vertu, & que je me glorifie de la Probité de mes parens, quoyqu' ils ſoient pauvres.

Je vous dirai tout à la premiére occaſion; car on m' obſerve étroitement; il a dit à Mad. Jervis, cette fille eſt toujours à barbouiller du papier; il me ſemble qu'elle pouroit mieux employer ſon tems. Cepandant je travaille de mon aiguille à toute heure, je fais ſon Linge, et tout le beau linge de la maiſon; et outre cela je ſuis occupée à lui border une Veſte. Mais, Oh! mon cœur eſt pret à ſe fendre! Quelle recompenſe ay-je à attendre, ſi a ce eſt la honte et l'infamie, ou des duretez, et un mauvais traitement. Je vous diray tout dans peu; j'eſpere que je retrouveray ma Lettre.

Votre très affligée Fille.

Il faut que je le traite d' *il* & de *lui* deſormais, car il *s*'eſt entiérement deſhonoré dans mon Eſprit.

LETTRE

LETTRE XI.

Ma chére Mére,

JE ne ſaurois trouver ma Lettre; c'eſt pourquoy je vous raconterai le tout auſſi brievement qu'il me ſera poſſible. Tout alla paſſablement bien depuis la derniére lettre moins une que je vous écrivis. A la fin je crus avoir quelques raiſons de le ſoupçonner: car lors qu'il me voyoit, il me jettoit des œuillades, qui ne ſignifioient rien de bon: enfin il vint à moi, comme j'étois à travailler de mon aiguille, dans le Cabinet du petit jardin; Mad. Jervis ne faiſoit que de me quitter. Je voulois m' en aller: mais il me dit, non, Pamela, ne t'en vas point: j'ay quelque choſe à te dire; & tu me fuis toujours lorſque je t'approche, comme ſi tu avois peur de moi.

J'étois tout a fait déconcertée, comme vous pouvez croire: à la fin je lui dis, il ne convient pas à votre pauvre ſervante, de demeurer en votre preſence, Monſieur, à moins que vos affaires ne le demandent, & j'eſpére que je n'oublieray jamais le Reſpect que je vous dois.

Eh bien, dit il, mes affaires le demandent quelquefois, & je veux que tu demeures, pour entendre ce que j'ay à te dire.

J'étois toute honteuſe, & je commençay à trembler, ſur tous lors qu'il me prit la main; car il n'y avoit pas une ame proche de nous.

Ma ſœur Davers, dit il, (& il me ſemble qu'il avoit l'air auſſi embarraſſé que moy) vouloit que tu demeuraſſes avec elle, mais elle n'auroit pas fait pour toy ce que j'ay deſſein de faire, ſi tu continues d'étre fidelle & obligeante. Que dis-tu, ma Fille? ajouta-t-il, avec quelque ardeur; n'aimes tu pas mieux demurer avec moy, que d'aller chez ma Sœur Davers? Il

avoit

avoit un regard qui me penetra de frayeur; je ne ſais comment l'exprimer, c'étoit, je penſe, un regard égaré!

Dés que je pûs parler, je lui dis, je vous demande pardon, Monſieur; mais comme vous n'avez point de femme que je puiſſe ſervir, & qu'il y a à cet heure un an que ma bonne Maitreſſe eſt morte, j'aimerois mieux aller ſervir Mylady Davers, ſi vous voulez bien me le permettre, parce que—

J'allois continuer; mais il m'interrompit bruſquement, en diſant, parce que tu es une petite ſotte, & que tu ne ſais pas ce qui te convient. Je te dis, que je te feray demoiſelle, ſi tu veux être obligeante, & ſi tu ne t'oppoſes pas toi même à ton bonheur; en diſant cela, il m'embraſſa & me me baiſa.

Vous direz maintenant, que toute ſa méchanceté parut à découvert. Je me debattis, je tremblay, & j'étois ſi tranſie de frayeur, que je me laiſſay tomber, je n'étois pas tout à fait evanouie, mais je me connoiſſois à péne. Je me vis entre ſes bras, ſans aucune force: il me baiſa deux ou trois fois, avec une terrible ardeur. A la fin je m'arrachay d'entre ſes bras, & j'allois m'enfuir du Cabinet, mais il me retint, & ferma la porte.

J'aurois donné ma vie pour un liard. Il dit, je ne te feray point de mal, Pamela, n'ayes pas peur de moi. Je ne veux point reſter ici, répondiſ-je. Tu ne veux point reſter, petite impertinente, reprit il. Sais tu a qui tu parles? Alors je perdis toute crainte & tout reſpect; oui, Monſieur, lui diſ-je, je le ſais; je puis bien oublier que je ſuis votre Domeſtique, lors que vous oubliez ce qui convient à un Maitre.

Je pleurois, & ſanglottois terriblement. Que tu es ſotte! dit il; t'ay fait je aucun mal? oui, Monſieur, lui diſ-je, vous m'avez fait le plus grand mal du Monde. Car vous m'avez appris à m'oublier moy-méme, & ce qui me convient, & en vous abaiſſant juſques

juſques à prendre des libertez avec votre pauvre ſervante, vous avez diminuez la diſtance que la Fortune avoit miſe entre vous & moy. Oui, Monſieur, j'oſe prendre la liberté de le dire; quoyque pauvre, je ſuis vertueuſe, & quand vous ſeriez un Prince, vous ne me feriez pas renoncer à ma Vertu.

Il ſe mit en colère, & dit, qui eſt-ce qui veut t'y faire renoncer, petite Saloppe? Ceſſe de pleurer comme un enfant. Il eſt vray que je me ſuis abaiſſé moy même; mais ce n'étoit que pour t'éprouver. Si tu peux garder le ſecret ſur tout ceci, j'en aurai meilleure opinion de ta Prudence. Voici quelque choſe, dit il, en me mettant quelques pieces d'or dans la main, pour te dédomager de la frayeur que je t'ay causée. Va faire un tour de Jardin, & ne rentre pas que tu n'ayes fini de pleurer. Je te commande de pas dire un mot de ce qui s'eſt paſſé, & tout ira bien, & je te pardonneray.

Je ne veux point de votre argent, Monſieur, lui diſ-je; en verité, je n'en veux point, toute pauvre que je ſuis. Car pour parler ſincérement, il me ſembloit que ç'auroit été prendre des erres; je mis donc ſon or ſur le banc; & comme il paroiſſoit chagrin & confus de ce qu'il avoit fait, je pris cette occaſion pour ouvrir la porte & ſortir du Cabinet.

Il m'appella, diſant, garde de ſecret, Pamela, je le commande; & ne rentre pas encor, comme je te l'ay dit.

Oh! que de pareilles Actions ſont baſſes & indignes: & qu'un Gentilhomme doit paroitre petit, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, lors qu'il oſe faire des choſes, qui ſont ſi fort au deſſous de lui, & qui mettent ſes inferieurs, en état de paroitre plus grands que lui.

Je fis un tour ou deux dans le Jardin; mais ſans m'éloigner de la Maiſon, crainte d'accident. Je ſoufflay dans ma main pour ſecher mes yeux, parce que

que je ne voulois pas paroitre trop desobeissante. Dans ma premiére je vous en diray davantage.

Priez pour moy, mon cher Pére, & ma chére Mére, & ne soyez pas en colére contre moy. Je n'ay pas encor pris la fuite hors de cette maison, autre fois ma Consolation & mes delices, mais maintenant ma terreur & mes angoisses. Je suis contrainte de finir à la hate,

Votre obeissante & vertueuse Fille.

LETTRE XII.

Ma Chére Mere,

JE vais continuer ma triste Histoire. Aprés avoir séché mes yeux, je rentray, & je commençay à considerer ce que j'aurois à faire. Tantôt je songeois à quiter la maison, & à aller au Village voisin, pour y attendre l'occasion de me rendre chez vous: mais je ne savois si je devois prendre avec moy les hardes qu'il m' a données ni comment les emporter. Tantôt je pensois à les laisser, & à n'emporter que ce que j'avois sur le corps. Mais il y avoit deux Milles & demi jusqu'au Village, & cela par un chemin détourné: & comme j'étois assez bien mise, je craignois de m' exposer à quelque Malheur, presque aussi grand que celui que je voulois éviter: & puis pensay-je, on publiera peutetre, que j'ay volé quelque chose & que cela m'avoit obligée à m'enfuir: & c' auroit été une chose bien triste de m'en retourner chez mes chers Parens avec une mauvaise reputation! Oh! que je souhaitay d'étre encor dans ma Grisette, dans cet habillement pauvre & simple, dans lequel vous m'aviez mise (encor étoit-ce avec bien de la péne) afin que pûsse entrer en condition, lors que je n'avois pas encor douze ans, du tems de ma bonne Maitresses! Tantôt je songeois à dire tout

à Mad.

à Mad. Jervis, & à lui demander conſeil; ce qui me retenoit, c'étoit l'ordre qu'il m'avoit donné de garder le ſecret. Car, penſai-je en moi-meme, peutetre qu'il a honte de ce qu'il a fait, & qu'il n'entreprendra plus rien de ſemblable dans la ſuite. Et comme la pauvre Mad. Jervis a beſoin de ſon ſecours pour vivre, à cauſe des malheurs qui lui ſont arrivez, je crus qu'il y auroit de la dureté à expoſer cette Dame à ſon reſſentiment pour l'amour de moy.

Dans cette incertitude, tantot reflechiſſant, tantot pleurant, & ne ſachant à quoy me déterminer, je reſtay dans ma chambre juſques au ſoir; & ayant prié qu'on m'excuſat ſi je ne deſcendois pas pour ſouper, Mad. Jervis monta, & me dit, pourquoy faut il que je ſoupe ſans vous, Pamela? Allons, je vois bien qu'il y a quelque choſe qui vous chagrine, dites môy ce que c'eſt.

Je la priay de me perméttre de coucher la nuit avec elle, parce que j'avois peur des Eſprits, & que j'étois perſuadée qu'ils ne feroient aucun mal à une perſonne auſſi vertueuſe qu'elle. Cette excuſe n'eſt guére bonne, dit elle, car pourquoy n'avez vous pas en peur des Eſprits juſques à preſent? (J'avouë que je n'avois pas penſé à cela) Mais, ajouta-t-elle, je conſens de tout mon Cœur que vous couchiez avec moy, quelle que ſoit votre raiſon: mais deſcendez pour ſouper. Je la priay de m'excuſer, car, lui diſje, j'ay tant pleuré, que tous les autres Domeſtiques s'en appercevront. Mais je ne vous cacheray rien, Mad. Jervis, dés que nous ſerons couchées.

Elle eut la bonté de me laiſſer agir à ma fantaiſie; elle deſcendit pour ſouper; mais elle ſe hata de venir ſe coucher, & dit aux Domeſtiques, que je coucherois avec elle, parce qu'elle ne repoſoit pas fort bien, & qu'elle m'engageroit à lire prés d'élle pour l'endormir, car, ajouta t-elle, je ſais que Pamela aime la lecture.

Dès

Dès que nous fûmes ſeules, je lui racontay tout ce qui s'étoit paſſé. Car je penſay que quoyqu'il m'eut deffendu de rien dire, cependant il n'y auroit pas de mal, quand même il viendroit à ſavoir que je l'aurois dit à Mad. Jervis. Je m'imaginay que de garder un ſecret de cette nature, c'auroit été témoigner que je voulois me priver des bons avis qu'on pouvoit me donner, & dont je n'avois jamais eu un ſi grand beſoin. Je craignois que mon ſilence ne lui fit croire que je ne reſſentois pas comme je devois l'injure qu'il m'avoit faite & que je pourrois garder des ſecrets plus dangereux encor, ce qui auroit pû l'encourager à entreprendre quelque choſe de plus criminel. Avoiſ-je raiſon? Ma chere Mére.

Mad. Jervis ne pût pas s'empêcher de mêler ſes larmes avec les miennes: car je pleurois tout le tems que je lui contois mon Hiſtoire, & je la priois de me conſeiller ce que je devois faire. Je lui montray les deux Lettres de mon cher Pére; elle loua la probité qui y paroiſſoit, & la maniére dont elles étoient écrites, & dit des choſes fort obligeantes de vous deux. Mais elle me pria de ne pas ſonger à quitter ma Condition. Car, dit elle, vous vous êtes conduite d'une maniére ſi vertueuſe, que ſuivant toutes les apparences il aura honte de ce qu'il a fait, & n'entreprendra jamais plus rien de ſemblable. Quoyque, ajouta-t-elle, je craigne plus votre beauté, ma chére Pamela, que toute autre choſe: car l'homme le plus vertueux du monde peut devenir amoureux de vous: c'eſt ce qu'elle eut la bonté de me dire. Elle ajouta qu'elle ſouhaiteroit d'avoir aſſez de bien pour vivre independente; parce qu'elle me prendroit chez elle pour y demeurer comme ſi j'étois ſa propre fille.

Comme vous m'aviez ordonné de lui demander conſeil, je ſuis reſolue d'attendre, pour voir comment les choſes iront; à moins qu'il ne me mette dehors; quoyque dans votre premiére Lettre vous

m'ayez commandé de ſortir de chez lui, dès le moment que j'aurois quelque raiſon de craindre. Ainſi, mon cher Pére, & ma chére Mére, je me flatte que ce n'eſt pas par un principe de deſobeïſſance que je demeure ici, car je ne pourrois plus m'attendre à vos benedictions, ni aux bons effets de vos priéres, ſi j'étois deſobeïſſante.

Tout le landemain je fus fort triſte, & je me mis à écrire ma longue Lettre. Il me vit écrire, & dit à Mad. Jervis (comme je l'ay déja rapporté). Cette fille eſt toujours à barbouiller du papier, il me ſemble qu'elle pouroit étre mieux employée; ou quelque choſe de ſemblable. Quand j'eus fini ma Lettre, je la mis ſous la Toilette, dans la chambre de ma Maitreſſe, où perſonne n'entre, outre mon Maitre, que Mad. Jervis & moy. Mais lors que je revins pour la cacheter, je fut fort ſurpriſe de la point trouver: perſonne ne ſavoit que mon Maitre eut approché de la Chambre durant tout ce tems là: de ſorte que j'ay été extrémement inquiéte à ce ſujet. Mais Mad. Jervis croit, auſſi bien que moy, qu'il l'a trouvée d'une maniére ou d'autre. Il paroit chagrin & faché, & ſemble me fuir, autant qu'il diſoit que je le fuiois moy-même. Il vaut mieux que cela ſoit ainſi, que ſi c'étoit pis!

Il a commandé à Mad. Jervis de me dire de ne pas employer tant de tems à écrire; c'eſt quelque choſe de bien bas à un Gentilhomme comme lui, de s'amuſer à une bagatelle comme celle-là, puiſque d'ailleurs je ne ſuis pas pareſſeuſe: ſans doute qu'il eſt faché de ce que j'ay écrit; & cela ne ſignifie rien de bon.

Mais je ſuis beaucoup plus tranquile, depuis que je couche avec Mad. Jervis: quoyqu' après tout, d'un côté la crainte perpétuelle où je vis, & de l'autre ſa mauvaiſe humeur, & le mécontentement qu'il témoigne

moigne de tout ce que je fais, ne me rendent que trop miſerable.

Oh! que n'ay-je jamais quitté mes haillons & ma pauvreté! Je ne ſerois pas expoſée comme je le ſuis à des Tentations d'un côté, & à donner du mécontentement de l'autre: Que j'étois heureuſe il y a quelque tems! & que je ſuis malheureuſe à préſent. Ayez pitié de moy, & priez pour

Votre affligée PAMELA.

LETTRE XIII.

Ma très chére Enfant,

LA détreſſe où tu es, & les Tentations auxquelles tu es expoſée nous font ſaigner le Cœur. Nous prions Dieu continuellement pour toy, & nous voulons que tu te retires de cette grande Maiſon, & que tu fuies ce méchant homme, ſi tu trouves qu'il renouvelle ſes Attentats. Tu aurois dû le faire d'abord, ſi tu n'avois pas eu Mad. Jervis pour te conſeiller. Nous ne trouvons rien à redire dans ta Conduite juſques à preſent. Mais nous ſommes dans une inquiétude mortelle, en conſiderant ce qui peut arriver. Oh! mon enfant! les Tentations ſont quelque choſe de terrible. Cependant ſans elles nous ne ſaurions nous connoitre nous mêmes, & nous ignorerions de quoy nous ſommes capables.

Tes Tentations ſont très grandes: car tu as à reſiſter aux Richeſſes, à la jeuneſſe, & à un bel homme, comme il l'eſt dans l'eſprit du public. Mais quel honneur n'acquierras tu pas ſi tu reſiſtes à toutes ces tentations! Et lors que nous reflechiſſons ſur ta conduite paſſée, & ſur la bonne Education que tu as receue; lors que nous conſiderons que tu as été élevée

de maniére à avoir plus de honte du Vice que de la pauvreté, nous nous perſuadons que Dieu te donnera la force de ſurmonter tout. Cependant comme nous ſommes convaincus que la Vie te doit étre à charge, à cauſe des apprehenſions continuelles qui te tourmentent; & qu'il y auroit peutétre de la préſomption à te fier trop à tes propres forces; comme tu es encor fort jeune, & que le Demon pouroit lui inſpirer quelque ſtratagéme pour te ſéduire (& les Grands n'en manquent jamais) je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez nous, partager notre miſére en ſeureté, que de vivre avec tant d'inquiétude dans une abondance, qui peut elle-même étre dangereuſe. Dieu veuille t'inſpirer le meilleur parti! Et auſſi longtems que tu as Mad. Jervis pour Conſeillére, & pour ta compagne pendant la nuit (&, oh, ma chére Fille, que c'étoit prudemment fait à toy, que de vouloir coucher avec elle!) nous ſommes plus tranquiles, que nous ne ſerions ſans cela. Ainſi en te recommendant à la Protection de Dieu, nous ſommes avec ſouci

Tes très affectionnez Pére & Mére.

LETTRE XIV.

Mes très chers Pere & Mére,

NOUS avons vécu fort agréablement Mad. Jervis & moy pandant ces derniers quinze jours, car mon Maitre a été durant tous ce tems là à la Terre qu'il a dans la Comté de Lincoln, ou chez Mylady Davers ſa ſœur. Mais il eſt revenu hier. Dès qu'il a été arrivé il a eu quelque converſation avec Mad. Jervis, & principalement ſur mon ſujet. Il lui a dit, Eh bien, Mad. Jervis, je ſais que vous voulez du bien à Pamela, mais penſez vous qu'elle

ſoit

ſoit de quelque utilité dans la Maiſon ? Elle m'a dit, que cette queſtion la ſurprit, mais qu'elle répondit, que j'étois la Créature la plus vertueuſe, & la plus diligente qu'elle connût. Pourquoy, je vous prie, ce mot de vertueuſe ? a-t-il dit ; y a-t-il eu quelque raiſon de ſoupçonner qu'elle ne l'étoit pas ? Ou quelcun s'eſt il mis en tête de l'éprouver ? Je m'étonne, Monſieur, a-t-elle repliqué, que vous me faſſiez une pareille Queſtion ! Qui eſt ce qui oſeroit rien entreprendre contre elle dans une maiſon auſſi bien réglée, & auſſi bien gouvernée que l'eſt la Votre, & ſous un Maitre qui a une ſi belle Reputation d'Honneur & de Vertu ? Je vous remercie, Mad. Jervis, dit il, de la bonne Opinion que vous avez de moy : mais dites moy, ſuppoſé que quelcun entreprit quelque choſe contre Pamela, penſez vous qu'elle voulut vous en faire confidence ? Monſieur, répondit elle, c'eſt une jeune Créature innocente, & elle a tant de confience en moy, que je crois qu'elle me demanderoit conſeil auſſi tôt qu'à ſa Mére. *Innocente* encor, s'eſt il écrié, & *vertueuſe* ſans doute. Je vois, Mad. Jervis, que vous n'étes pas chiche d'Epithétes : pour moy, je la regarde comme une petite artificieuſe ; & ſi j'avois un Somelier, ou un Maitre d'Hotel qui fut jeune, elle auroit bientôt tendu ſes filets pour attrapper l'un ou l'autre ; s'il elle croyoit qu'il valut la péne d'en faire un mari. Ah ! Monſieur, dit elle, Pamela eſt bien jeune, & ne penſe pas encor à un Mari, j'oſe en répondre pour elle ; & votre Maitre d'Hotel & votre Somelier ſont des gens âgez, qui ne ſongent à rien de ſemblable. Non, dit il, & quand même ils ſeroient plus jeunes, ils auroient trop d'Eſprit pour penſer à une fille comme elle. Je vous diray ma penſée ſur ſon ſujet, Mad. Jervis, je ne crois pas que cette fille, qui eſt ſi avant dans vos bonnes graces, ſoit auſſi peu artificieuſe que vous vous l'imaginez. Il ne me convient pas de diſputer

avec vous, Monſieur, a repliqué Mad. Jervis, mais j'oſe dire, que ſi les hommes veulent la laiſſer en repos, elle ne s'embaraſſera guére d'eux. Quoy, Mad. Jervis, a-t-il dit là deſſus, y a-t-il donc des hommes qui ne veulent pas la laiſſer en repos, que vous ſachiez? Non, en verité, Monſieur, a-t-elle répondu; elle eſt trop reſervée pour cela; cependant elle ſe conduit avec tant de prudence, que tous les hommes l'eſtiment, & lui témoignent autant de reſpect, que ſi elle étoit née Demoiſelle.

Ah! dit il, c'eſt là l'artifice dont je parlois. Souffrez que je vous diſe, que cette fille a de la Vanité, de la ſuffiſance, & même de l'Orgueil, ou je ſuis bien trompé: peutêtre même en pourrois-je donner un exemple. Monſieur, a-t-elle dit, vous voyez plus loin, qu'une pauvre & ſimple femme comme moy: Je n'ay jamais apperçu que de l'innocence en elle. Et *de la Vertu* auſſi, je vous en répond, a-t-il dit. Mais ſuppoſé que je puſſe vous rapporter une circonſtance où elle a parlé un peu trop librement des bontez que quelcun a eues pour elle, & où elle a eu la Vanité d'attribuer à des deſſeins criminels quelques douceurs qu'on ne lui diſoit que par un effet de la Compaſſion qu'on avoit pour ſa jeuneſſe & pour ſa mauvaiſe fortune, & où elle à même oſé dire du mal de ceux dont elle ne devroit jamais prononcer le nom qu'avec Reſpect & avec Reconnoiſſance; que diriez vous de cela? Ce que je dirois, Monſieur, a-t-elle répondu; je ne ſais ce que je dirois; mais j'oſe croire que Pamela eſt incapable d'une pareille Ingratitude.

Eh bien, a-t-il dit, ne parlons plus de cette petite ſotte. Conſeillez lui ſeulement en amie, de ne pas ſe donner trop de libertez par rapport aux bontez qu'on a pour elle; & que ſi elle reſte ici, elle n'écrive pas tout ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, ſeulement pour exercer ſon Eſprit & ſa plume. C'eſt une fine

matoiſe

matoiſe, je vous en réponds, & vous en ſerez convaincue avec le tems.

Vit-on jamais rien de pareil, mon cher Pére, & ma chére Mére? Il eſt clair qu'il ne s'attendoit pas à trouver tant de reſiſtance de ma part, & qu'il ſe doute que j'ay tout dit à Mad. Jervis: il eſt clair auſſi, qu'il faut qu'il ait la Lettre que je vous avois deſtinée; & c'eſt ce qui le chagrine cruellement: Mais je ne ſaurois qu'y faire. Il vaut mieux que je ſois artificieuſe & ſubtile, dans le ſens qu'il donne à ces termes; que ſi j'étois ce qu'il ſouhaite. Et quelque peu de cas qu'il faſſe des termes de Vertu & d'Innocence, lors qu'ils ſont appliquez à moy, il auroit été moins en colére, ſi j'avois moins mérité ces éloges; car alors mon Crime auroit été ma Vertu par rapport à lui, méchant, qu'il eſt!

Je vous écriray encor dans peu; mais il faut que je finiſſe à preſent, en diſant que je ſuis & ſeray toujours,

Votre vertueuſe Fille.

LETTRE XV.

Ma chére Mére,

JE finis ma derniére un peu bruſquement, car je craignois qu'il ne vint; ce qui ne manqua pas d'arriver. Je cachay ma Lettre dans mon Sein, & pris mon Ouvrage qui étoit proche de moi. J'avois ſi peu de cet Artifice qu'il m'impute, que j'étois auſſi déconcertée, que ſi je venois de commettre quelque grand Crime.

Ne vous levez pas, Pamela, dit il, & que je ne vous empéche pas de continuer votre Ouvrage. Vous ne me dites pas que je ſuis le bien revenu après mon Voyage dans la Comté de Lincoln. Il ſeroit

bien facheux, Monſieur, lui diſ-je, que vous ne fuſſiez pas toûjours le bien-venu dans votre propre Maiſon.

Je voulois me retirer, mais il me dit, ne vous enfuiez pas, vous diſ-je; j'ay deux ou trois mots à vous dire. Ah! Que le cœur me battoit! Lors que je vous temoignai quelque bonté dans le Cabinet du Jardin, dit-il, & que vous y repondites ſi ſottement, comme ſi j'avois eu deſſein de vous faire quelque grand mal, ne vous défendiſ-je pas de dire à qui que ce fut ce qui s'étoit paſſé? Et cependant vous en parlé par tout, ſans aucun égard pour ma Reputation, ni pour la vôtre. Moy, Monſieur, lui diſ-je, en avoir parlé partout! je n'ay preſque perſonne à qui parler.

Il m'interompit en diſant, *preſque*, petite impertinente! vous ſavez donc uſer d'équivoques. Qu'entendez vous par ce *preſque*. Je vous demande ſi vous ne l'avez pas dit à Mad. Jervis, premiérement. Je vous prie, Monſieur, lui diſ-je dans un grand trouble, permettez moi de deſcendre; car il ne m'appartient pas de diſputer avec vous. Nouveau ſubterfuge, dit il; que parlez vous de diſputer? Eſt ce diſputer avec moy, que de répondre à une Queſtion très ſimple que je vous fais? Répondez à ce que je vous demande. O mon cher Monſieur, diſ-je, je vous demande en grace de ne me pas preſſer d'avantage: je pourrois encor m'oublier moy-même, & être inſolente.

Répondez-moy donc, dit il; n'avez vous pas rapporté tout à Mad. Jervis? Vous ſerez inſolente, ſi vous ne répondez pas ſur le champ à ma Queſtion. Monſieur, lui diſ-je en voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je pourois peutétre vous répondre par une autre Queſtion, & cela ne me conviendroit pas. Que voulez vous dire? reprit il; parlez.

Eh bien, Monſieur, lui diſ-je; pourquoy ſeriez vous ſi en colère, de ce que j'aurois dit à Mad. Jervis, ou à quelque autre ce qui s'eſt paſſé, ſi vous n'aviez aucun mauvais deſſein?

Bien dit, ma petite innocente, ſans artifice, comme Mad. Jervis vous appelle, s'écria-t-il. Eſt-ce donc ainſi que vous me raillez, & que vous oſez me faire des queſtions? inſolente que vous étes! Mais je veux que vous me répondiez directement. Monſieur, diſ-je, je ne voudrois pas mentir pour tous les biens du Monde. Je l'ay dit à Mad. Jervis; car mon cœur étoit pret à ſe fendre: mais excepté elle, je n'en ay ouvert la bouche à perſonne. Fort bien impudente, dit il. Voila une nouvelle équivoque. Vous n'en avez pas ouvert la bouche à perſonne. Mais n'en avez vous pas ecrit à quelqu' autre? Quoy! Monſieur, diſ-je-alors (car j'étois tout à fait courageuſe dans ce moment) pouriez vous me faire cette Queſtion, ſi vous n'aviez pas pris la Lettre que j'écrivois à mon Pére & à ma Mére, & dans laquelle, j'avouë que je leur diſois tout librement, je leur découvrois ma douleur, & leur demandois Conſeil?

Et faut il donc, dit-il, que je ſois ainſi flétri dans ma maiſon, & hors ma maiſon, devant tout le monde, par une effrontée comme vous? Non, de grace, Monſieur, lui diſ-je, ne vous fachez pas contre moy; ce n'eſt pas moy que vous flétris, je ne fais que dire la Verité. Ah! vous oſez me railler encor, arrogante que vous étes; je ne ſouffreray pas qu'on me parle ainſi.

Mais Monſieur, diſ-je, à qui une pauvre fille peut elle demander Conſeil, ſi ce n'eſt à ſon Pere & à ſa Mére, & à une honnéte dame comme Mad. Jervis, qui pour l'amour de ſon ſexe doit donner Conſeil lors qu'on le lui demande? Inſolente, dit il en frappant du pié; faut il que je ſois ainſi queſtionné par une fille comme vous? Je me jettay à genoux, & dis, pour l'amour de Dieu, Monſieur, ayez pitié

d'une pauvre Créature, qui ne connoit point juſqu'ou s'étend le reſpect qu'elle vous doit, & qui ne ſait que chérir ſa Reputation & ſa Vertu. C'eſt tout ce ſur quoy je puis compter; & quoyque pauvre & ſans amis ici, j'ay toujours appris à aimer la Vertu plus que ma Vie. Vous faites bien du bruit de vôtre Vertu, ſotte que vous étes, dit il: Penſez vous que la Vertu n'exige pas que vous ſoyez obeiſſante, & que vous ayez de la reconnoiſſance pour vôtre Maitre? En vérité, Monſieur, dis-je, il eſt impoſſible que je ſois deſobeiſſante, ou ingrate envers vous, ſi ce n'eſt lors que vos Commandemens ſont contraires à ce premier devoir, qui ſera toujours la régle de ma conduite.

Il parut touché; il ſe leva, & fit quelques tours dans la chambre voiſine, me laiſſant à genoux. Je me couvris le viſage de mon Tablier, & je repoſay ma tête ſur une chaiſe, n'ayant pas le pouvoir de me ſoutenir & pleurant à chaudes larmes.

A la fin il rentra, mais helas! le Crime dans le Cœur! Et me prenant par la main, leve-toi, Pamela, dit il, tu es ta propre ennemie, ta folie malentendue cauſera ta ruine. Je te le dis; je ſuis fort irrité des libertez que tu t'es données en parlant de moy à ma Menagére, & à ton Pére & ta Mére; & il vaut autant que tu ayés une cauſe réelle de prendre ces libertez, que de fletrir ma reputation pour des cauſes imaginaires. En diſant cela, il me prit de force ſur ſes genoux. Oh, que j'étois alarmée: je m'écriay, comme j'avois leu il y avoit quelques jours dans une livre, *Anges, & Saints, & toute l'Armée des Cieux, defendez moy. Que je ne ſurvive pas d'un ſeul inſtant à ce moment fatal auquel je perdray mon innocence!* Jolie petite folle, dit il, comment peux tu perdre ton innocence ſi tu es obligée de ceder à une force à laquelle tu ne ſaurois reſiſter? Sois tranquile, ajoutra-t-il; car quoyqu' il arrive, tu

en

en auras le merite, & moy le blâme; ce ſera un beau ſujet de Lettres à écrire à ton Pére & à ta Mére, & par deſſus le marché, un joli conte à faire à Mad. Jervis.

Il me baiſa de force au cou & à la bouche; & dit, qui a jamais blamé Lucréce? on n'a condamné que celui qui la viola. Je veux bien prendre tout le blame ſur moy, car je n'en ay deja eu que trop pour ce que j'ay merité. Puiſſé-je, m'ecriay-je, me juſtifier par ma mort comme fit Lucréce, ſi je ſuis traitée auſſi cruellement qu'elle le fut. Ho, ho! ma bonne fille, dit il, je vois que tu as bien lû; je t'aſſeure qu'avant que nous ayons fait, nous fournirons à nous deux un joli ſujet de Roman.

Alors il mit la main dans mon ſein; l'indignation que cette effrontiere me cauſa, redoubla mes forces; je me donnay un mouvement violent, par lequel je m'arrachay d'entre ſes bras, je courus hors de la chambre, & la chambre voiſine étant ouverte, je fis tant que j'y entray, je jettay la porte après moy, & la clef étant en dedans, la porte ſe ferma à clef; il me pourſuivoit de ſi prés, qu'il ſaiſit ma robe, & en dechira une piece, qui demeura ſuſpendue au dehors de la porte.

Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt comment j'entray dans la chambre; j'ay appris le reſte dans la ſuite; car la frayeur & la crainte que j'avois eues, me firent tomber en foibleſſe; je m'imagine qu'en regardant par le trou de la ſerrure, il m'apperçut etendue tout de mon long par terre. Il appella Mad. Jervis, qui avec ſon ſecours força la porte. Dès qu'il me vit un peu revenir il ſe retira, ordonnant à Mad. Jervis, que ſi elle étoit ſage, elle eut à ne rien dire de toute cette Affaire.

La pauvre Mad. Jervis crut qu'il y avoit plus de mal qu'il n'y en avoit en effet, elle pleura ſur moy, comme ſi elle eut été ma Mére. Je fus deux heu-

res

res avant que d'être bien remiſe; & juſtement comme je commençois à pouvoir me tenir un peu debout, il rentra; la frayeur me fit encor retomber en foibleſſe, ſur quoy il s'en alla, mais il ſe tint dans la chambre voiſine, pour empêcher que perſonn n'approchat de nous, de peur qu'on ne vint à decouvrir ſon honteux procedé.

Mad. Jervis me donna ſa bouteille de Sel Armoniac à ſentir, elle coupa mon lacet, & me mit dans un fauteuil: mon Mairre l'apella, & lui demanda, comment ſe porte cette fille? Je n'ay jamais vû une pareille ſotte de ma vie. Je ne lui ay rien fait du tout. Mad. Jervis pleuroit ſi fort, qu'elle ne pouvoit parler: il lui dit donc. Il paroit qu'elle vous a rapporté, que je lui fis quelques careſſes dans le Cabinet du Jardin, quoyque je n'aye rien fait de criminel alors, non plus qu' à preſent, je vous aſſeure. Je vous prie de garder le ſecret ſur tout ceci, & que je n'y ſois point nommé.

Oh, Monſieur, dit elle, pour l'amour de vous même, & pour l'amour de Jeſus Chriſt.—Mais il ne voulut rien écouter, & dit, pour l'amour de vous même, Mad. Jervis, je vous dis n'en dites mot. Je ne lui ay fait aucun mal; mais je ne veux pas qu'elle demeure plus longtems dans ma maiſon, la babillarde & malavisée qu'elle eſt. Mais puiſqu' elle eſt ſi ſujette à tomber en foibleſſe, où du moins à le feindre, preparez lá à me voir demain après diner, dans le Cabinet de ma Mére; ſoyez avec elle, & vous ſerez témoin de ce qui ſe paſſera entre nous.

Ainſi il ſe retira plein de dépit; il ordonna qu'on mit les Chevaux au Caroſſe, & fut faire quelques Viſites.

Mad. Jervis me vint trouver; je lui racontay tout ce qui s'étoit paſsé, & je lui dis, que j'étois reſoluë de ne pas demeurer plus longtems chez lui. Et comme elle me dit qu'il paroiſſoit me menacer de me ren-

renvoyer; j'en ſuis charmée, répondis-je; alors je ſeray tranquile. Elle repeta tout ce qu'il lui avoit dit, comme je l'ay rapporté plus haut.

Mad. Jervis eſt bien fachée que je m'en aille; & cependant la pauvre femme commence à craindre pour elle même: mais elle ne voudroit pas pour tout du monde, que je fuſſe perduë: Certainement, dit elle, il n'a point de bons deſſeins. Mais peutétre auſſi que maintenent qu'il me voit ſi réſoluë il renoncera à tout attentat; & je ſauray mieux ce que j'auray à faire après le jour de demain, que je dois paroitre devant un juge, qui, je crains, ne ſera pas des plus equitables.

Oh; que j'appréhende cette Comparution de demain! Soyez aſſeurez, mes chers Parens, de la vertu de votre pauvre enfant, comme je ſuis aſſurée de vos priéres en faveur de,

Votre tres obeiſſante Fille.

LETTRE XVI.

Mes chers Parens,

JE ſais que vous languiſſez d'avoir de mes nouvelles: je vous en donne auſſi tôt qu'il m'a été poſſible.

Vous pouvez vous imaginer dans quelles inquiétudes je paſſay le tems, juſques à ce que l'heure marquée arrivat. A meſure qu'elle approchoit, mes Terreurs augmentoient à chaque inſtant. Tantôt j'avois beaucoup de courage, & tantot point du tout; & je crûs que je tomberois en foibleſſe lors que le tems vint que mon Maitre avoit diné! Pour moy, je ne pus ni manger ni boire, & mes yeux étoient toujours enflez à force de pleurer.

Enfin il entra dans le Cabinet, qui étoit celui où ma Maitreſſe avoit contume de s'habiller: Cabinet

que

de ſon malheureux ſort. Vous ſavez que vous en avez fait plus qu'il ne convient à un Maitre envers ſa ſervante, & même envers ſon égale: & je ne ſaurois le ſouffrir: & puis je me mis à pleurer amérement,

Mad. Jervis commença à m'excuſer, & le pria d'avoir pitié d'une pauvre fille, qui avoit tant d'amour pour ſa Reputation. Il répondit, je la trouve fort jolie; je le dis en ſa préſence; je la croyois humble; & je m'imaginois, qu'elle n'abuſeroit pas de mes faveurs, ni de l'amitié que je lui témoignois. Mais j'abhorre le deſſein de l'obliger par force à quoyque ce ſoit. Je me connois mieux que cela, ajouta-t-il; je ſais ce qu'il me convient de faire. Il eſt ſeur que je me ſuis aſſez abaiſſé en prenant connoiſſance d'une fille comme elle; mais je crois qu'elle m'avoit enſorcelé, ce qui m'a fait prendre plus de libertez avec elle, qu'il n'étoit à propos: mais je n'avois pas la moindre intention de pouſſer le badinage plus loin.

Que de pauvretez, ma chére Mére, de la part d'un homme de bon ſens. Vous voyez comment les plus grands Eſprits ſont embarraſſez lors qu'ils ont à ſoutenir une mauvaiſe cauſe, & à juſtifier des actions criminelles. Oui je trouve que l'innocence, même dans un eſprit foible, a de grands avantages ſur le Crime accompagné de tous les biens & de toute la ſageſſe de Siécle.

Je lui dis donc, vous pouvez, Monſieur, appeller cela un badinage, un jeu, ou tout ce qu'il vous plaira: Mais c'eſt un badinage qui ne convient point du tout à un Maitre envers ſa ſervante vû la diſtance extréme qu'il y a entre eux. Entendez vous, Mad. Jervis, dit il, entendez vous l'impertinence de cette créature: Elle m'avoit deja tenu de ſemblables diſcours auparavant dans le Cabinet, & hier encor, ce qui fut cauſe que je la traitay un peu plus durement que je n'auray fait ſans cela.

Pamela, me dit Mad. Jervis, ne ſoyez pas impertinente envers Monſieur. Connoiſſez le reſpect que vous lui devez: Vous voyez qu'il ne vouloit que badiner. Oh! ma chére Mad. Jervis, dis-je, ne vous joignez pas à lui pour me blâmer. Il eſt bien difficile de conſerver du reſpect pour les hommes les plus qualifiez, lors qu'ils s'oublient eux mêmes par rapport à leurs moindres domeſtiques.

Voyez, encor! dit il, auriez vous pû croire cela de cette jeune effrontée, ſi vous ne l'aviez pas entendu. Mon cher Monſieur, dit la bien-intentionnée Dame, ayez pitié de cette pauvre enfant, & lui pardonnez: ce n'eſt qu'un enfant encor, & ſa Vertu lui eſt extrémement chére. J'oſe répondre ſur ma Tête, qu'elle ne ſera plus impertinente envers vous, ſi vous voulez avoir la bonté de ne la plus tourmenter, & de ne lui plus cauſer de frayeur. Vous avez pû comprendre par la foibleſſe où elle-tomba de quelles allarmes elle étoit penetrée; ce n'étoit point ſa faute; & quoyque vous n'euſſiez aucun deſſein de lui faire du mal, la ſeule apprehenſion qu'elle en eut faillit à lui étre mortelle, & j'eus beaucoup de péne à la faire revenir. O la petite Hypocrite! dit il, elle connoit tous les Artifices de ſon Sexe, ils ſont nez avec elle; & comme je vous le diſois il n'y a pas longtems, vous ne la connoiſſez pas encor. Mais, ajouta-t-il, ce n'eſt pas là la principale raiſon, qui m'a engagé à vous appeller l'une & l'autre devant moy. Je voy que j'ay lieu de craindre que ma Reputation ne ſouffre de la perverſité, & de la ſottiſe de cette fille. Elle vous a dit tout, & peutétre plus que la Verité: je n'ay même aucun lieu d'en douter: Elle a écrit des Lettres (car je comprens qu'elle ſe mêle beaucoup d'en écrire) à ſon Pere, & ſa Mere, & peutétre à d'autres, où elle ſe repreſente elle même comme un Ange de Lumiére, & où elle me depeint moy qui lui ai témoigné tant de bonté, & qui ſuis-

ſon

ſon Bienfaicteur, comme un Demon incarné. (Oh! dis-je en moy-même, que les hommes ſe donnent quelque fois ſans y penſer les noms qu'ils méritent.) Je ne veux point ſouffrir tout cela, ajouta-t-il, & je ſuis reſolu de la renvoyer à la Detreſſe & à la pauvreté, d'où elle a été tirée; & qu'elle prenne garde, lors qu'elle ſera partie, à ne pas ſe donner des airs en parlant de moy.

Cette bonne nouvelle me rendit tout d'un coup la Vie. Je me jettay à ſes pieds avec un cœur penetré de la joye la plus ſincére & la plus vive. Soyez beni à jamais, Monſieur, lui dis-je, pour cette réſolution que vous venez de prendre! Maintenant je ſeray heureuſe; & permettez moy de vous remercier ici à genoux de tous les bienfaits, & de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée; pour les occaſions que j'ay eues par le moyen de ma bonne Maitreſſe & par le votre, d'apprendre mille choſes néceſſaires, & utiles; J'oublieray deſormais tout ce que vous m'avez fait, & je vous promets que je ne prononceray jamais votre nom qu'avec reconnoiſſance & avec reſpect. Le Dieu tout puiſſant vous beniſſe au Siécle des Siécles, *Amen.*

Alors je me levay avec un cœur tout autrement ſatisfait que lors que j'étois venue devant lui; & je me ſuis miſe à écrire cette Lettre. Ainſi tout eſt heureuſement fini.

Et maintenant, mes très chers Pere & Mére, attendez vous à voir bientôt votre pauvre fille retourner chez vous avec un cœur humble & reſpectueux. Soyez perſuadez que je ſauray être auſſi heureuſe avec vous, que je l'ay jamais été. Car je coucheray au Grenier, comme j'avois coutume de faire; ayez ſoin, je vous prie, que le petit lit ſoit pret. J'ay un peu d'argent qui ſervira à m'achetter des habits plus convenables à ma condition, que ceux que je porte maintenant. Je prieray la bonne femme Mumford de

de me procurer de l'Ouvrage pour travailler à l'aiguille ; & ne craignez pas que je vous ſois à charge, auſſi longtems que Dieu me conſervera la ſanté. Je ſais que Dieu me benira, ſi ce n'eſt pour l'amour de moy même, au moins pour l'amour de vous deux, qui dans toutes vos épreuves & dans tous vos malheurs avez toûjours conſervé votre Intégrité ; de ſorte que tout le monde fait votre Eloge. J'eſpére que mon Maitre permettra à Mad. Jervis de me donner un bon témoignage, de peur qu'on ne croye que j'ay été chaſſée de chez lui pour quelque mauvaiſe action.

Ainſi, mes chers Pére & Mére, puiſſiez vous étre benis pour l'amour de moy auſſi bien que pour l'amour de vous mêmes. Je prieray toujours Dieu pour mon Maitre & pour Mad. Jervis. Je vous ſouhaite le bon ſoir, car il ſe fait tard, & on m'appellera bien tôt pour m'aller coucher.

Je me flatte que Mad. Jervis n'eſt pas fachée contre moy, quoyqu'elle ne m'ait pas fait deſcendre pour ſouper avec elle ; auſſi bien n'aurois-je rien pu manger. Je ne doute pas que je ne dorme parfaitement bien cette nuit, & que je ne réve que ſuis avec vous encor une fois, dans mon cher, cher, heureux grenier.

Bon ſoir, mes chers Pére & Mére, dit encor une fois

Votre vertueuſe & pauvre Fille.

Peut étre ne viendray-je pas cette ſemaine, parce qu'il faut que j'aſſemble & que je ſerre tout le linge, & que je mette en ordre tout ce qui eſt de mon reſſort en qualité de fille de Chambre. Ainſi écrivez moy un mot ſi vous le pouvez, pour me faire ſavoir ſi je ſeray la bienvenue, & envoyez votre Lettre par Jean, qui paſſera chez vous à ſon retour. Mais au moins ne lui ditez

pas

pas que je m'envais, car on diroit que je divulgue tout.

LETTRE XVII.

Ma très chére Fille,

Bien-venue, bien-venue, ſois mille fois la bienvenue, puiſque tu revins vertueuſe innocente, & heureuſe. Tu es le ſoutien de notre Vielleſſe, & notre Conſolation. Et quoyque nous ne puiſſions pas faire pour toy ce que nous ſouhaiterions, je ne doute point que nous ne vivions agréablement enſembles; je ſuis même aſſeuré que nous ſerons toujours de plus en plus à notre aiſe par ce que nous pourons gagner, moy par mon travail aſſidu, ta Mére en filant, & toy avec ton aiguille. Le malheur eſt que la vûë de ta pauvre Mére commence à baiſſer. Pour moy, Graces à Dieu, je ſuis auſſi fort, auſſi robuſte, & auſſi diſpoſé à travailler que jamais. O, ma chére fille, je penſe que c'eſt ta Vertu qui a augmenté mes forces, & fortifié ma ſanté. Que les Tentations & les Epreuves, lors qu'on les a ſurmontées, ſont de grandes Benedictions!

Mais je me ſouviens de ces quatre Guinées: il me ſemble que tu dois les rendre à ton Maitre; & cependant je les ay entamées. Helas! Je n'en ay que trois de reſte: mais j'emprunteray la quatrieme, partie ſur mes gages, & partie de Mad. Mumford, & je te l'envoyeray lors que Jean paſſera par ici, s'il vient avant toy, afin que tu puiſſes rendre le tout.

Je voudrois ſavoir comment tu viendras. Je m'imagine que Jean, cet honnête garçon, voudra bien t'accompagner une partie du chemin, pourvû que ton Maitre ne ſoit pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour le lui défendre. Si nous ſavons aſſez tôt le tems de ton depart,

depart, ta Mére ira cinc Milles au devant de toi, & moy dix, ou même auſſi loin qu'un jour de congé me le permettra, car je puis en obtenir un: & nous te recevrons avec plus de plaiſir que nous n'en eumes à ta naiſſance, lors que tout le danger de l'accouchement fut paſſé, & même avec plus de plaiſir que nous n'en avons jamais reſſenti durant tout le cours de notre Vie.

Ainſi, Dieu te beniſſe, juſques à l'heureux moment! ta Mére dit la même choſe. Nous ſommes,

Tes très affectionnez Parens.

LETTRE XVIII.

Mes très chers Pére & Mére,

JE vous rends mille Graces de la bonté que vous me témoignez dans votre derniére Lettre. Je languis maintenant de finir mes affaires ici, pour retourner à mon ancien Sort, comme je puis l'appeller. Je ſuis devenuë toute autre depuis que mon Maitre m'a donné congé. Et puiſque je vais vous retrouver avec ma Vertu, quel plaiſir n'auray-je pas, en comparaiſon de celui que j'aurois eu, ſi je n'avois pû paroitre devant vous que criminelle? Mon tems d'écrire ſera bien tôt paſſé: c'eſt pourquoy je veux l'employer à preſent, & vous raconter tout ce qui s'eſt paſſé depuis ma derniére.

Je m'étonnois de ce que Mad. Jervis ne me faiſoit pas appeller pour ſouper avec elle, je craignois qu'elle ne fut fachée: & lors que j'eus fini ma Lettre, je languiſſois qu'elle vint ſe coucher. Enfin elle monta; mais elle parut froide & reſervée. Oh! ma chére Mad. Jervis, lui dis-je, que je ſuis charmée de vous voir. Je me flatte que vous n'étes pas en colére

lére contre moi. Elle dit, qu'elle étoit fachée que les choſes euſſent été ſi loin; & qu'elle avoit eu une longue converſation ſur mon ſujet avec mon Maître, après que je me fus retirée, qu'il avoit paru touché de ce que je lui avois dit, de ce que je m'étois jettée à ſes genoux, & du ſouhait que j'avois fait pour lui en le quittant. Il dit que j'étois une étrange fille, & qu'il ne ſavoit que penſer de moy. Eſt elle donc partie, ajouta-t-il; j'avois deſſein de lui dire encor quelque choſe, mais elle s'eſt comportée d'une maniére ſi étrange, que je n'ay pas eu la force de l'arréter. Mad. Jervis lui demanda s'il vouloit qu'elle me rappellat? Oui, dit il; & puis, non, laiſſez la aller: il vaut mieux pour elle, & pour moy auſſi, qu'elle ſorte de chez moy puiſque je lui ay donné congé. Je ne ſais où elle a pris tout ce qu'elle dit; mais je n'ay jamais de ma vie vû une fille comme elle, à quelque âge que ce ſoit. Mad. Jervis me dit, qu'il lui avoit commandé de ne me pas rapporter tout: elle ajouta, qu'elle étoit perſuadée qu'il n'attenteroit plus rien, & qu'elle croyoit que pourrois reſter chez lui, ſi je voulois le demander comme une grace, quoyqu'elle n'en fut pourtant pas ſeure.

Moy demeurer! Mad. Jervis, dis-je: En verité la meilleure nouvelle qu'on puiſſe m'anoncer, c'eſt qu'il veuille bien me laiſſer partir. Je ne deſire rien tant que de retourner à ma Detreſſe & à ma Pauvreté, comme il m'a dit que j'y retournerois; car quoyque je ſois aſſeurée de la pauvreté, je n'auray pas la moitié tant de Detreſſe que j'en ay eu depuis quelque mois; je vous en aſſeure.

Mad. Jervis, O la chere & bonne amie! pleura ſur moy, & dit, Eh bien, eh bien, Pamela, je ne croyois pas vous avoir témoigné ſi peu d'amitié, que vous puiſſiez avoir tant de joye de me quitter. Je n'ay point eu d'enfant qui m'ait été ſi cher que vous; ſoyez en perſuadée.

Je

Je pleuray en voyant qu'elle avoit tant d'amitié pour moy; & en effet elle m'en a toujours témoigné beaucoup. Que voulez vous que je faſſe, ma chere Mad. Jervis? lui dis-je. Après mon Pére & ma Mére, vous étes la perſonne que j'ayme le plus; & le plus grand chagrin que j'aye en quittant cette Maiſon, c'eſt de me ſéparer de vous: mais je ſuis ſeure que je ſuis perdue ſi je reſte. Après de pareils attentats, & de pareilles Menaces, après que dans le tems même de ſa derniére entrepriſe criminelle il s'eſt comparé à un infame Raviſſeur, après qu'il s'eſt moqué de moy juſqu'à dire que nous fournirions tous deux un joli ſujet de Roman; puis-je demeurer ſans danger? Ne s'eſt il pas deſhonoré lui-même juſques à deux fois? Il faut que me précautionne contre un troiſiéme attentat, de peur qu'il ne prenne des meſures plus ſeures pour me perdre. Peutétre ne s'attendoit il pas qu'une pauvre ſervante feroit tant de reſiſtance contre ſon Maitre. Et ſi je reſtois chez lui après cela, ne ſeroit ce pas en quelque ſorte juſtifier de pareilles actions? Car il me ſemble que lors qu'une perſonne de notre Sexe ſe voit attaquée, elle ne fait qu'encourager un homme à pourſuivre ſa pointe lors qu'elle lui en fournit des occaſions, qu'il eſt en ſon pouvoir d'éviter; c'eſt montrer que l'on peut pardonner ce qui ne doit jamais étre pardonné; & c'eſt là, je vous en aſſeure, un grand encouragement à commettre les plus vilaines actions.

Elle m'embraſſa, & dit, *je vous en aſſeure*, mon aimable enfant, où a tu pris à ton âge toutes ces connoiſſances, & toutes ces juſtes idées que tu as. Tu es un vray Miracle, je t'aimeray toujours. Mais avez vous donc reſolu de nous quitter, Pamela?

Oui, ma chere Mad. Jervis, dis-je. Car ſur le pié où ſont les choſes, comment puis-je faire autrement? Mais, ſi on veut bien me le permettre, je finiray premiérement tout ce qu'il me reſte à faire comme

comme fille de Chambre: & j'eſpére que vous voudrez bien me donner un Temoignage de probité, afin qu'on ne croye pas que j'ay été miſe dehors pour quelque mauvaiſe action. Oui, oui, je le feray, dit elle, je te donneray un témoignage que jamais fille ne mérita à ton âge. Et moy, répondis-je, je ſuis ſeure, que je vous aimeray, & que je vous honoreray toujours comme la meilleure de mes amies, après mon Pére & ma Mére, quoyqu'il m'arrive, ou quelque part que j'aille.

Là-deſſus nous nous couchames, & je ne m'éveillay point, qu'il ne fut tems de ſe lever; je me levay gaye comme un Pinçon, & je fus à mon ouvrage avec tout le plaiſir du monde.

Mais mon Maitre eſt, je crois, terriblement en colére contre moy; car il a paſſé pres de moy deux ou trois fois ſans vouloir me parler: & vers le ſoir il me rencontra dans l'allée, en allant au jardin, & il prononça un mot, que je ne lui avois de ma vie ouï dire à perſonne. Il dit d'abord, cette Créature eſt toujours dans mon chemin; je lui répondis, en me rangeant contre la muraille, autant que je pouvois (& l'allée eſt ſi large qu'un Caroſſe y pouroit paſſer) j'eſpére, Monſieur, que je ne ſeray pas longtems dans votre Chemin. Dieu vous Da.... (c'eſt la parole rude qu'il prononça) Sorciére que vous étes; vous me faites perdre patience.

Je vous proteſte que je tremblay en l'entendant parler ainſi. Mais je vis qu'il étoit chagrin: & comme je ſuis ſur le point de m'en aller, je ne m'en ſuis pas miſe autrement fort en peine. Mais je vois, mes chers Parens, que lors qu'un homme eſt capable de commettre des actions criminelles, on ne doit pas étre ſurpris, qu'il prononce de mauvaiſez paroles. Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE

LETTRE XIX.

Mes tres chers Pére & Mere,

JEAN ayant occaſion d'aller dans vos Quartiers je vous écris encor, & j'envoye les deux Lettres en même tems. Je ne ſais pas encor quand je partiray; ni comment j'iray, parce que Mad. Jervis ayant montré à mon Maitre la veſte que je lui brode, il a dit, cela eſt aſſez joli, il me ſemble qu'il vaut mieux que la Créature reſte ici juſques à ce qu'elle l'ait fini.

Il y a eu quelques converſations ſecrettes entre lui & Mad. Jervis: elle ne m'en a rien dit; mais elle continue à avoir toujours beaucoup de bonté pour moy, & je ne la ſoupçonne en aucune maniére: Il faudroit que j'euſſe l'ame bien baſſe pour le faire. Mais il faut ſans doute qu'elle prenne garde à ne le pas deſobliger, & qu'elle exécute tous ſes orders qui ſont legitimes; & j'oſe aſſeurer qu'elle ne voudroit pas en exécuter d'autres, tant elle a de Vertu, & tant elle m'aime. Mais quand je ſeray partie, il faudra qu'elle reſte, & il ne faut pas qu'elle s'attire les mauvaiſes graces de ſon Maitre.

Elle m'a encor ſollicitée de demander à reſter, & de m'humilier, comme elle parle. Mais qu'ay-je donc fait, Mad. Jervis? ay-je dit. Si j'ay été une impertinente, une effrontée, une inſolente, une Créature (ce ſont les noms qu'il me donne) n'en ay-je pas eu de bonnes raiſons? Penſez vous que je me fuſſe oubliée moi-même, s'il ne s'étoit pas oublié lui-même le premier, juſqu'à agir d'une maniére peu ſéante à un Maitre? Parlez moy franchement, ma chére Mad. Jervis: & dites moy ſi vous croyez que je puiſſe reſter ici ſans danger? Que penſeriez vous, & que feriez vous, ſi vous étiez à ma place?

Ma chére Pamela, a-t-elle dit, en me baisant, je ne sais ni ce que je penserois, ni comment je me conduirois. Je me flatte que je ferois comme vous; mais je ne connois personne qui en fit autant. Mon Maitre est une bel homme, il a beaucoup d'esprit & de bon sens, & je sais qu'il y a une demi douzaines de jeunes Demoiselles, qui sont charmées de lui, & qui se croiroient fort heureuses, s'il leur faisoit la cour. Il a un très beau bien, & je crois qu'il aime ma bonne Pamela, quoyque sa servante, plus que toutes les Demoiselles du Païs. Il a taché de vaincre son amour, parce qu'il sait que vous étes fort au dessous de lui; mais je crois qu'il ne sauroit en venir à bout; & c'est ce qui le chagrine, fier comme il est; c'est ce qui l'a determiné à vous renvoyer; & c'est ce qui est cause qu'il vous parle si durement lors qu'il vous rencontre par hazard.

Mais Mad. Jervis, dis-je, permettez moy de vous faire une question. S'il peut s'abaisser jusques à aimer une pauvre fille comme moy, & cela n'est pas impossible (car j'ay lû des choses aussi étranges de quelques gens de Distinction, envers de pauvres filles) quelles peuvent étre ses vûës? Il pourra peutétre condescendre jusques à me croire assez bonne pour étre sa Maitresse: car ce qui ne deshonore pas un homme, ruine la reputation d'une fille, ainsi va le monde. De sorte que si je manquois de Vertu, il voudroit bien m'entretenir, jusques à ce que je fusse entierement perduë, ou jusques à ce qu'il fut lui-même changé; car, comme je l'ay lû quelque part, les méchans se lassent bientôt de la même espéce de méchanceté; ils veulent de la varieté jusques dans le crime. Il faudra alors que la pauvre Pamela soit renvoyée, & qu'elle soit regardée partout comme une vile Créature abbandonnée, que tout le monde mépriséra; & même avec raison, Mad. Jervis; car celle qui ne sait pas conserver sa Vertu, mérite de vivre dans l'infamie.

Mais,

Mais, Mad. Jervis, continuay-je, permettez moy de vous dire, que quand même je ſerois aſſeurée, qu'il auroit toujours de la bonté pour moy, & qu'il ne me chaſſeroit jamais; je me flatte pourtant que j'aurois aſſez de pieté pour haïr ſes Tentations, & pour y reſiſter, quand il ſeroit non ſeulement mon Maitre, mais même mon Roy; & cela à cauſe du Crime. C'eſt ce que mes chers & pauvres Parens m'ont toujours enſeigné. Il faudroit en effet que je fuſſe une bien vile & bien méchante Créature, ſi pour l'amour des Richeſſes ou de la Faveur, je perdois ma Reputation: oui, je ſerois pire qu'aucune autre jeune perſonne de mon ſexe, parce que je puis retourner avec tant de plaiſir à mon ancienne pauvreté, & que je crois qu'il y a moins de deſhonneur à n'être vétue que de haillons, & à ne vivre que d'eau & de pain noir, comme j'avois coutume de faire, qu' à être la Maitreſſe de l'homme du monde le plus diſtingué.

Mad. Jervis leva les mains au ciel, & dit fondant en larmes, Dieu te béniſſe, ma chére amour; tu es mon admiration, & mes delices: Comment feray-je pour me ſéparer de toy?

Eh bien, ma bonne dame, diſ-je permettez moy de vous faire encor une queſtion. Vous avez eu quelques converſations avec lui, & peutêtre qu'il ne vous a pas permis de me rapporter tout. Mais ſuppoſé que je lui demandaſſe à reſter ici, penſez vous qu'il ſoit faché de ce qu'il a fait, & qu'il en ait même honte: car je ſuis ſeure qu'il devroit en avoir honte, vû ſon rang, & ma baſſeſſe, & puiſque je n'ay rien au monde ſur quoy je puiſſe conter que ma Vertu ſeule. Croyez vous en conſcience (parlez moy ſincerement je vous prie) croyez vous qu'il n'entreprenne plus rien contre moy, & que je puiſſe étre en ſureté?

Helas! ma chére Enfant, dit elle, ne me propoſe pas tes queſtions embarraſſantes avec ce joli petit air ſerieux, qui pourtant te ſied ſi bien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt faché de ce qu'il a fait; il fut faché la premiére fois, & plus faché encor le ſeconde.

Oui, lui dis-je, & je m'imagine, qu'il ſera faché encor une troiſiéme fois, & puis une quatriéme, juſqu' a ce qu'il ait entierement perdu votre pauvre ſervante. Et qui eſt ce qui aura ſujet d'etre faché alors?

Ne vous imaginez pas, Pamela, dit elle, que je vouluſſe pour rien au monde, contribuer à votre perte. Tout ce que je puis dire, c'eſt que juſques à préſent il ne vous a point fait de mal. Et il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous aime, tant vous étes jolie quoyque ſi fort au deſſous de lui: mais j'oſerois jurer pour lui, qu'il ne vous fera jamais aucune violence.

Vous dites, repriſ-je, qu'il fut faché de ſa premiére entrepriſe dans le Cabinet du jardin. Combien de tems dura ſon regret? Ce ne fut que juſques à ce qu'il me trouva ſeule; & alors il fit pis que la premiére fois; & il fut faché de nouveau. Et s'il daigne m'aimer, comme vous dites qu'il ne ſauroit s'en empécher, il ne pourra pas s'empecher non plus de vouloir une troiſiéme fois me rentre malheureuſe, s'il en trouve l'occaſion. J'ay lù qu'il y a eu bien des hommes qui ont été honteux de leurs mauvais deſſeins aprés avoir été repouſſez, qui n'en auroient pas eu la moindre honte s'ils avoient réüſſi. D'ailleurs, Mad. Jervis, s'il n'a réellement aucun deſſein de me faire violence, qu'eſt ce que cela ſignifie, auſſi long tems qu'il ne ſauroit s'empécher, comme vous dites, de me trouver à ſon gré? Car ce ne peut pas étre de l'amour. Cela ne ſignifie-t-il pas qu'il eſpere de me perdre de mon propre conſentement? Je me flatte que je ne ſuccomberay point à ſes Tentations, quelque choſe qu'il puiſſe m'offrir; & j'eſpére que Dieu

Dieu m'en fera la Grace. Mais il y auroit de la preſomption à moy de me fiër ſur mes propres forces contre un Gentilhomme ſi riche, qui a tant de bonnes qualitez, qui eſt mon Maitre, & qui croit avoir droit de m'appeller impudente, & de me dire mille autres injures ſemblables, ſeulement parce que je me defends & que je tache à me juſtifier, & cela ſur un ſujet où il s'agit du bonheur de mon Corps & de mon ame, & de mes devoirs envers Dieu & envers mes Parens. Comment donc, Mad. Jervis, puiſ-je demander, ou ſouhaiter de reſter?

Eh bien, eh bien, dite elle, comme il paroit déſirer ſerieuſement que vous vous en alliez, je me flatte que c'eſt par un bon motif, & de peur qu'il ne ſoit tenté de ſe deſhonorer lui-même auſſi bien que vous. Non, non, Mad. Jervis, répondiſ-je; j'ay penſé à cela auſſi: car je ſerois bien aiſe d'avoir bonne opinion de lui, comme c'eſt mon devoir. Mais s'il avoit de bons motifs, il m'auroit laiſſé aller chez Mylady Davers, & il n'auroit pas empeché mon avancement: Et il n'auroit pas dit, que je retourneray à ma detreſſe & à ma pauvreté, d'où j'avois été tirée par la bonté de ſa Mére. Mais il vouloit m'effrayer, & il croyoit me punir de ce que je n'avois pas voulu conſentir à ſa méchanceté. Cela me fait connoitre aſſez ce que j'ay à attendre de ſes bontez, à moins que je ne les mérite au prix exorbitant qu'il y veut metre lui-même.

Mad. Jervis garda le ſilence; ce qui me fit ajouter, Eh bien donc, voila qui eſt fini; il faut que je parte. Toute ma péne eſt de ſavoir comment je me ſépareray de vous, & même, après vous, de tous les autres domeſtiques. Car ils m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié: Vous & eux me couterez de tems en tems un ſoupir, & même une larme. Lá deſſus je me mis à pleurer. Je ne pouvois pas m'en empécher. Car c'eſt quelque choſe de bien agréable, lors

qu'on ſert dans une maiſon où il y a beaucoup de Domeſtiques, d'être aimée de tous.

J'aurois dû vous dire auparavant combien Mr. *Longman* notre Maitre d'Hotel eſt bon & civil à mon égard: il eſt extrémement obligeant dans toutes les occaſions, je vous en aſſeure. Il dit un jour à Mad. Jervis, qu'il ſouhaiteroit d'être jeune pour l'amour de moy; il m'épouſeroit, & me donneroit tout ſon bien par contract de Mariage; or vous ſaurez qu'on le croit extrémement riche.

Je ne me glorifie point de cela, mais je benis Dieu, mes chers Parens, de ce que par ſa Grace & par les bons exemples que vous m'avez donnez, j'ay été rendue capable de me conduire d'une maniére qui m'a gagné l'amitié de tout le monde. Ce n'eſt pas que notre Cuiſiniére, qui eſt quelquefois un peu hargneuſe & de mauvaiſe humeur, dit un jour en ma préſence, Eh bien, cette Pamela qui eſt chez nous le porte auſſi beau qu'une demoiſelle: voyez ce que c'eſt que d'avoir un joli viſage! Je voudrois bien ſavoir ce que deviendra cette fille à la fin!

Elle s'étoit échauffée en faiſant la cuiſine; je me retiray doucement; car je vais rarement à la cuiſine; & j'entendis le ſommelier qui lui diſoit, qu'y a-t-il, Jane? perſonne ne peut obtenir votre Approbation. Qu'eſt ce que Pamela vous a fait? Je ſuis ſeur qu'elle n'offence perſonne. Et que lui ay-je dit, ſot que tu es, repliqua la bourue, ſi ce n'eſt qu'elle eſt jolie? J'entendis enſuite qu'ils ſe querellérent: j'en fus fachée; mais je ne m'en embarraſſay pas davantage. Pardonnez ce ridicule babil à

Votre très obeïſſante Fille.

Oh! J'oublioïs de vous dire que je demeureray ici juſques à ce que j'aye fini la Veſte: Je n'ay jamais fait un plus joli Ouvrage. Je me léve de grand

grand matin, & je me couche tard pour l'achever ; car je languis d'être avec vous.

LETTRE XX.

Mes très chers Pére & Mére,

JE ne vous ay pas fait tenir mes derniéres auſſi tôt que je l'avois eſperé, parce que Jean (je ne ſay ſi mon Maitre le ſoupçonne, ou non) fut envoyé chez Mylady Davers au lieu d' Iſaac, qui avoit coutume d'y aller. Je n'oſay pas être ſi libre avec celuicy que de le charger de mes Lettres, & d'ailleurs je ne ſavois pas bien ſi je pouvois me fier à lui, quoyqu'il ſoit auſſi trés civil à mon égard. Je fus donc obligée d'attendre le retour de Jean.

Comme je n'auray peutêtre pas occaſion d'envoyer chez vous de quelque tems, & que je ſais que vous gardez mes Lettres, & que vous les liſez & reliſez (car Jean me la dit) lors que vous avez fait votre Ouvrage (tant votre bonté vous fait aimer ce qui vient de votre pauvre fille) & comme d'ailleurs j'auray peut être quelque plaiſir à les relire moy-même, lors que je ſeray chez vous, pour me rappeller les dangers que j'ay courus, & combien la protection de Dieu à été grande envers moy ; & que cette Lecture pourra me confirmer de plus en plus dans les bonnes reſolutions que j'ay priſes, afin que ma mauvaiſe conduite ne me fourniſſe pas ci-apres de quoy me condamner pour ainſi dire par ma propre main ; pour toutes ces Raiſons, diſ-je, je continueray lors que j'en auray le tems à mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, & je vous envoyeray mon griffonnage à meſure que j'en trouveray l'occaſion : & ſi je ne le fouſcris pas toujours dans les formes, comme c'eſt mon Devoir, je ſuis perſuadée que vous ne croirez

pas que ce ſoit manque de reſpect. Dans ma derniére je vous ay rendu compte de la converſation que j'eus avec Mad. Jervis, pour ſavoir ſi je devois demander à reſter. Continuons mon Hiſtoire.

A l'inſceu de Mad. Jervis j'executay une eſpéce de projet que j'avois formé. J'avois dit en moy-même il y a quelques jours; voilà que je m'en vais retourner chez mon Pére & ma Mére qui ſont pauvres, & je n'auray rien ſur le dos qui réponde à ma Condition: Car quelle figure votre pauvre fille feroit elle, avec une Robe de chambre & des juppes de ſoye, des Coiffeures de Cambray, de beau linge de Toile de Hollande, des ſouliers galonnez, qui avoient appartenu à ma Maitreſſe, & de beaux bas! Dans peu de tems tout cela auroit paru comme de vielles hardes de rebut, & on ſe ſeroit moqué de celle qui les auroit portées. Voyez, auroit on dit, (car les pauvres ſont envieux auſſi bien que les riches) voyez la fille de la bonne femme Andrews, qui a été miſe hors de la maiſon, & renvoyée ches ſes parens. Qu'elle paroit pimpante; ah! que ces beaux habits conviennent bien à la pauvreté de ſes parens! & de quel œuil me regardera-t-on, diſois-je en moy-même, lors que tous ces beaux habits ſeront uſez? Et quelle figure ferois-je, quand même je pourrois peu à peu me remettre à porter des habits groſſiers, à meſure que je viendrois à en avoir? Une vieille Robe de ſoye, par exemple, avec une juppe de brocatelle; ah! que cela auroit bon air. Je penſay donc qu'il valoit beaucoup mieux m'habiller-tout d'un coup d'une maniére convenable à ma condition: & quoyque ces nouveaux habits paroiſſent bien pauvres en compariſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems, ils pourront pourtant ſervir à me parer les Dimanches & les jours de féte; & ſi Dieu bénit mon travail & mon induſtrie, peut étre que je pourray aller toujours vétue de même.

Ainſi

Ainſi donc, comme je l'ay dit, à l'inſceu de tout le monde, j'achetay de la femme & des filles du Fermier Nichols une bonne étoffe de couleur brune, qu' elles avoient filée elles-mêmes; il y en avoit aſſez pour une Robe & deux juppes; j'ay fait les Paremens de la Robe d'un joli morceau de Toile-peinte que j'avois.

J'avois une juppe piquée d'un aſſez bon Camelot; j'ay achetté deux juppons de flanelle: ils ne ſont pas ſi beaux, que ceux que j'ay, dont les uns ſont de peau-de-Cigne, & les autres de toile très fine; mais ils me garentiront du froid lors que j'iray de tems en tems avec mes voiſines les aider à traire les Vaches, comme j'avois coutume de faire autre fois; car je me propoſe de rendre à mes voiſines tous les ſervices qui dépendront de moy; & de gagner, ſi je puis, l'amitié de tout le monde dans vos quartiers, comme j'ay fait ici.

J'ay achetté auſſi d'aſſez bonne Toile d'Ecoſſe, & je m'en ſuis fait deux Chemiſes, y travaillant le matin & le ſoir, lors que perſonne ne me voyoit, j'en ay aſſez de reſte pour vous faire à chacun deux chemiſes, mon cher Pére, & ma chére Mére. Je les feray dès que je ſeray chez vous, & je vous prie de les accepter comme mon premier préſent.

J'ay acheté auſſi d'un Colporteur deux jolis bonnets ronds, un chapeau de paille, & un paire de mitaines, dont le bout qui ſe retourne eſt doublé d'une toile de coton blanc; deux paires de bas de laine bleus, qui quoyque groſſiers, me feront paroitre aſſez brave je vous en répons, à cauſe que les coins en ſont blancs. J'ay encor acheté deux Verges de Ruban noir, pour attacher les manches de mes chemiſes, & pour m'en ſervir en guiſe de colier. Après avoir fait apporter tout cela au logis, je fus le regarder toutes les deux heures pendant deux jours de ſuite. Car il faut que vous ſachiez, que quoyque je couche avec Mad. Jervis, j'ay pourtant conſervé mon petit

appartement, où je tiens mes hardes, & où perſonne n'entre que moy. Vous direz, qu'il faut que j'aye été bonne ménagére pour avoir pû épargner tant d'argent. Mais ma chére & bonne Maitreſſe étoit toujours à me donner quelque choſe.

J'ay cru que j'étois d'autant plus obligée à faire ce que j'ay fait, qu'étant renvoyée pour avoir manqué à ce que mon Maitre prétend lui être dû, & étant reſoluë à ne lui point accorder le retour qu'il attend pour les préſens qu'ils m'a fait, j'ay penſé qu'il n'étoit que juſte de lui laiſſer tous ſes préſens lors que je m'en iray: car puiſque je ne voulois pas gagner les gages qu'il m'offroit, pourquoy les prendrois-je?

Maintenant que j'y ſonge, je vous prie de ne vous point inquieter un ſujet des quatre Guinées, & de ne rien emprunter pour les rendre complétes: car, comme je vous l'ay dit, elles me furent données avec quelques piéces d'argent, comme un profit qui m'appartenoit, étant ce que ma Maitreſſe avoit ſur elle lors qu'elle mourut: & comme je n'attends point d'autres gages, je crois avoir aſſez bien gagné cela durant les quatorze mois qui ſe ſont écoulez, depuis la mort de ma Maitreſſe. Car pour ce qui eſt du tems qui a precedé ſa mort, helas! cette bonne Dame ne m'a que trop recompenſée, par la bonne education qu'elle ma donnée, & par les préſens qu'elle m'a faits. Si elle eut vécu, rien de tout ce qui s'eſt paſſé ne ſeroit arrivé. Mais je dois rendre grace à Dieu, que les choſes n'ont pas été plus mal. Tout tournera pour le mieux; c'eſt ce dont je ſuis perſuadée.

Ainſi, comme je l'ay dit, je me ſuis pourvûe de nouvelles hardes, plus convenables à mon état; & je languis de paroître dans ce nouvel attirail plus que je n'ay jamais ſouhaité de mettre des habits neufs: car alors, j'en ſeray plûtôt avec vous, & j'auray l'eſprit tranquille: Mais chut. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XXI.

Mes très chers Pére & Mére,

JE fus obligée de couper court; car je craignois que mon Maître ne vînt; mais c'étoit seulement Mad. Jervis. Elle dit en entrant; je ne saurois souffrir, Pamela, que vous soyez toujours seule. Et moy, dis-je, je ne crains rien tant que la compagnie; car le cœur commençoit déja à me manquer, parce que je croiois entendre venir mon Maître; mais je me réjouïs toûjours de voir ma chére Mad. Jervis.

J'ay eu, dit elle, une longue Conversation avec mon Maître sur votre Sujet. Je suis fachée, repondis-je, de ce qu'il me regarde comme une personne d'assez grande consequence pour parler de moy. Oh! dit elle, je ne dois pas vous dire tout; mais vous lui étes de plus grande consequence que vous ne pensez.

Ou, *que je ne souhaite*, ajoutay-je. Car quelles en seroient les suites? C'est que je ne serois plus de consequence à moy même, ni à qui que ce soit.

Tu as, me dit elle, plus d'Esprit qu'aucune Dame que je connoisse. Où est ce que tu prends tout cela? (Il faut en verité que ces Dames soient bien sottes, si avec toutes les occasions qu'elles ont de cultiver leur entendement, elles n'ont pas plus d'esprit que moy. Mais passons cela.)

Je m'imagine, dis-je à Mad. Jervis, que je lui suis assez de consequence, au moins pour le chagriner, ne fut-ce que par la pensée de n'avoir pas pû mener à ses fins une Créature comme moy: cela choque sa Vanité, & c'est ce qu'il ne saurois digerer.

Il en est peutétre quelque chose, dit elle; mais en verité, Pamela, il est aussi fort en colére contre vous: il vous dit mille injures; il s'étonne de sa pro-

pre folie, de vous avoir témoigné tant de bonté; il y étoit enclin d'abord, dit il, pour l'amour de ſa Mére; & il auroit continué à le faire pour l'amour de vous même, ſi vous n'aviez pas été votre propre ennemie.

A preſent je ne ſaurois vous aimer, Mad. Jervis, lui dis-je; car vous allez tacher de me perſuader de reſter, quoyque vous connoiſſiez le danger que je cours. Non, reprit elle, il dit, que vous vous en irez; car il croit que ſa réputation en ſouffriroit s'il vous gardoit chez lui. Mais il ſouhaiteroit (n'en parlez pas pour toute choſe au monde, Pamela) il ſouhaiteroit de connoitre quelque Fille de Diſtinction, que vous reſſemblât en ſa perſonne & en ſon Eſprit, & il l'épouſeroit dès demain.

A ces mots je devins rouge comme du feu: Si j'étois, dis-je, cette Fille de diſtinction, & qu'il voulut prendre des libertez, comme il a fait deux fois avec moy, pauvre Créature que ſuis, je ne ſais ſi je voudrois accepter ſa main: Car une fille capable de ſouffrir ſans reſſentiment de pareilles inſultes, ne ſeroit pas, je penſe, digne d'étre la femme d'un Gentilhomme; non plus que celui qui oſeroit lui faire ces Inſultes ne meriteroit lui-même le Titre de Gentilhomme.

Hola, Pamela, dit elle, tu pouſſes maintenant ta delicateſſe trop loin. Ma chére Mad. Jervis, répondis-je fort ſerieuſement, car je ne pouvois pas m'en empécher, je crains à preſent plus que jamais. Toute la priére que j'ay à vous faire, comme à la meilleure amie que j'aye au monde, c'eſt de ne pas dire un mot qui puiſſe lui faire ſoupçonner que j'aye demandé à reſter. Dire que mon Maitre m'agrée, tandis que je ſais quelles ſont ſes vûës, eſt une abomination, que je ne ſaurois entendre; & je ne me croiray pas en ſeureté, que je ne ſois chez mes pauvres Pére & Mére.

Elle

Elle étoit un peu fachée contre moy, juſques à ce que l'euſſe aſſeurée, que je n'avois pas la moindre inquiétude par rapport à elle, & que je me croyois en ſeureté à l'ombre de ſa protection, & de ſon amitié. Ainſi nous interrompimes la converſation pour ce tems là.

J'eſpére que j'auray fini cette vilaine Veſte au bout de deux jours; après quoy je n'auray plus que quelque linge à mettre en ordre; & je vous feray ſavoir comment je m'y prendray pour me rendre chez vous, car les grandes pluies que nous avons euës, ſont cauſe qu'il fait fort mauvais aller à pié. Peutétre trouveray-je une place dans le Chariot du Fernier Nichols, qui me conduira juſques à .... qui eſt à dix Milles d'ici; car je ne ſaurois me tenir bien à cheval. Et peutétre qu'on ne ſouffrira pas que perſonne me conduiſe un bout de chemin. Mais j'eſpére de vous en dire davantage une autre fois: Je ſuis, *&c.*

LETTRE XXII.

Mes très chers Pére & Mére,

TOUS les Domeſtiques commencent à croire que je dois m'en aller; mais ils ne ſauroient concevoir pour quelle Raiſon. Mad. Jervis leur a dit que mon Pére & ma Mére commençant à devenir vieux ne ſauroient vivre ſans moy, & que c'eſt pourquoy j'iray chez eux pour les conſoler dans leur vieilleſſe; mais ils ne paroiſſent pas ajouter foy à cette raiſon.

Voici comment ils ont découvert que je m'en vais. Comme je paſſois proche de mon Maitre dans l'allée qui conduit dans la grande Sale, le Somelier entendit mon Maitre qui diſoit, qui eſt la? Je répondis, c'eſt Pamela, Monſieur. Pamela? dit il, combien

combien de tems demeurerez vous encor ici? Seulement juſques à ce que la Veſte ſoit finie, Monſieur, répondis-je, & elle l'eſt preſque. Il me ſemble, dit il aſſez rudement, que vous auriez pû l'achever il y a longtems. En verité, Monſieur, lui dis-je, j'y travaille dès le grand matin, juſques au ſoir fort tard: mais il y a beaucoup d'ouvrage. *Beaucoup d'ouvrage*, reprit il; c'eſt que vous tenez la plume plus ſouvant que l'aiguille; je n'ay que faire d'une pareſſeuſe comme vous dans ma maiſon.

Il parut ſurpris lors qu'en entrant dans la Sale il y vit Mr. Jonathan. Que faites vous là? lui dit-il. Le Somelier fut auſſi conſterné que je pouvois l'être; car n'étant pas accoutumée à me voir traiter ſi durement, je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer. Je me retiray, & fus faire mes plaintes à Mad. Jervis. Cet amour eſt le D...le, dit elle; combien de differens perſonnages ne fait il pas jouer? Et ſouvant un perſonnage tout oppoſé aux ſentimens du Cœur.

Depuis ce tems là les Domeſtiques tantôt l'un, tantôt l'autre, diſent ſouvant, Quoy donc? Mad. Jervis; eſt ce que nous allons perdre Madamoiſelle Pamela? Car c'eſt ainſi qu'ils m'appellent. Qu'a-t-elle fait? Elle leur répond, comme je l'ay dit, que je m'en vais pour vous aller tenir compagnie.

Mad. Jervis me dit, Pamela, vous avez cauſé un ſi grand changement dans notre Maitre, que de l'homme le plus gay & le plus doux qu'il étoit auparavant, il eſt devenu le plus chagrin & le plus bourru du monde. Mais il eſt en vôtre pouvoir de lui rendre ſa gayeté & ſa douceur; quoyque j'eſpére que vous ne le ferez jamais aux Conditions qu'il ſouhaite.

Ce que Mad. Jervis diſoit étoit un effet de ſa bonté; mais cela ſignifioit pourtant, qu'elle avoit auſſi mauvaiſe opinion de ſes deſſeins, que moy; & comme elle ſavoit encor mieux que moy ce qu'il penſoit, cela

la me convainquit de plus en plus qu'il eſt néceſſaire que je m'en aille le plûtôt que je pourray.

Mon Maitre vient d'entrer dans ce moment pour parler à Mad. Jervis de quelques affaires du ménage, parce qu'il doit avoir compagnie à diner chez lui demain; comme j'avois pleuré à cauſe de la dureté avec laquelle il venoit de me traiter, je détournay mon viſage dès qu'il entra. Tu as raiſon, dit il, de cacher ton maudit viſage; je voudrois ne l'avoir jamais vu. Mad. Jervis, continua-t-il, combien de tems ſera-t-elle encor après cette Veſte?

Monſieur, lui dis-je, je l'aurois emportée avec moy, ſi vous l'aviez voulu; & je le feray encor, ſi vous voulez me le permettre, & j'oteray de devant vos yeux cette pauvre & haïſſable Pamela.

Mad. Jervis, dit il, en s'adreſſant à elle, & non pas à moy, ſi jamais il y eut de Sorciére, je crois que cette petite Souillon en eſt une; car elle enchante tous ceux qui l'approchent, & vous oblige vous même, qui devriez un peu mieux connoitre le monde, à la croire un Ange de Lumiére.

Je voulus ſortir de la Chambre, car je m'imagine, que malgré toute ſa Colére, il avoit deſſein de m'engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui; mais il me dit, demeurez, demeurez, quand je vous l'ordonne, & là deſſus il me prit la main. Je tremblay de peur, & lui répondis, je demeureray, Monſieur, car il me faiſoit mal aux doits tant il me ſerroit la main.

Il ſembloit vouloir me dire quelque choſe; mais il s'arréta tout court, & me dit, retirez vous. Je m'en fus auſſi vite qu'il me fut poſſible, & le laiſſay avec Mad. Jervis avec qui il eut une longue converſation, à ce qu'elle m'a rapporté: il lui temoigna, entre autres choſes, qu'il étoit fort faché d'avoir parlé aſſez haut pour avoir été entendu de Mr. Jonathan.

Il faut que vous ſachiez que Mr. Jonathan notre Somelier eſt un bon Viellard fort grave, qui a les cheveux blancs comme de la Neige; c'eſt en Verité un très digne homme. Je me retirois en grand'hâte, & comme on dit, la puce à l'oreille; en deſcendant l'eſcalier je le rencontray; il me prit la main, mais plus doucement que n'avoit fait mon Maitre; charmante & aimable Mademoiſelle Pamela, me dit il, qu'eſt-ce que viens d'entendre? J'en ſuis vivement touché: mais je vous aſſeure que j'accuſeray tout autre plûtôt que vous. Je vous ſuis bien obligée, Mr. Jonathan, lui dis-je; mais ſi vous ne voulez pas perdre votre place, prenez garde qu'on ne vous voye pas parler à une fille comme moy. Je me mis à pleurer, & je m'en fus auſſi tot que je pûs, pour l'amour de lui, de peur qu'on ne s'apperçut qu'il avoit pitié de moy.

Je vous donneray maintenant une preuve de l'Amitié que Mr. Longman me témoigne auſſi. J'avois perdu ma plume je ne ſais comment, & j'avois employé tout mon papier; de ſorte que j'entray dans l'Office de Mr. Longman notre Maitre d'Hotel, pour le prier de me donner deux ou trois plumes & quelques feuilles de papier. De tout mon Cœur, mon aimable fille, me dit-il, & il me donna trois plumes, quelques oublies, un baton de Cire, & douze feuilles de papier. Et en quittant ſon Pupitre où il étoit à écrire, il me dit, permettez moy de vous dire un mot, ma jolie petite Maitreſſe (car c'eſt ainſi que les deux bons viellards m'appellent, & je crois qu'ils m'aiment de tout leur cœur) j'entends de mauvaiſes Nouvelles, ajouta-t-il, on dit que nous allons vous perdre; je me flatte qu'il n'en eſt rien. Oui, Monſieur, lui dis-je, cela eſt, mais j'eſperois qu'on ne le ſauroit pas avant que je m'en fuſſe.

Que

Que D—le, s'ecria-t-il, notre Maitre a-t-il depuis peu ? Je n'ay jamais vû de ma vie un pareil changement en aucun homme. Il n'eſt content de perſonne, & ſuivant ce que Mr. Jonathan vient de mè dire, il vous a traitée bien durement. Si je ne connoiſſois pas Mad. Jervis pour une très bonne perſonne, je croirois qu'elle vous auroit rendu quelque mauvais Service.

Non, Monſieur, lui-dis-je, n'ayez point de pareils ſoupçons ; Mad. Jervis eſt une femme juſte ; & après mon Pére & ma Mére, c'eſt la meilleure amie que j'ay au Monde. Eh bien, dit il, il faut que ce ſoit quelque choſe de pis. Me permettrez vous de conjecturer ? Vous étes trop jolie, ma charmante Demoiſelle, & peutétre auſſi trop vertueuſe. Ah ! n'ay-je pas deviné ? Non, mon cher Monſieur Longman, lui dis-je ; ne penſez aucun mal de mon Maitre. Il eſt vray qu'il eſt de mauvaiſe humeur, & faché contre moy ; mais je puis lui en avoir donné ſujet ; & parce que je ſuis obligée de m'en aller chez mon Pére & ma Mére, plûtôt que de demeurer ici, il me croit peutétre ingrate. Mais vous ſavez, Monſieur, que ce qu'une fille bien-née doit avoir le plus à cœur, c'eſt d'étre en conſolation à ſes parens. Fille incomparable, s'écria-t-il, que vous ſoutenez bien votre Caractére ! mais je connois un peu le monde & les hommes ; il faut que je voye, que j'entende tout, & que je ne diſe mot. Que la Benediction du Ciel ſoit avec vous quelque part que vous alliez, mon aimable Enfant ! Je me retiray en lui faiſant la reverence, & le remerciant de ſes Souhaits.

Qu'il eſt agreable, mes chers Pére & Mére, d'avoir ainſi gagné l'amitié de tout le monde ! Ne vaut il pas mieux s'étre acquis par l'amour de la Vertu & de la Reputation, l'approbation de tous les hommes à l'exception *d'un ſeul*, que de plaire à *ce ſeul*, en ſe

faiſant

faiſant des ennemis de tous les autres, & ſe rendant abominable par deſſus le marché ? Je ſuis, *&c.*

LETTRE XXIII.

Mes très chers Pére & Mére,

NOUS avons eu aujourd'hui pluſieurs Meſſieurs & Dames du Voiſinage qui ont dîné chez nous, & mon Maitre les a parfaitement bien regalez. Iſaac, Mr. Jonathan & Benjamin ſervoient à Table. Iſaac vient de dire à Mad. Jervis que les Dames iront tout à l'heure viſiter la maiſon, & qu'elles ont la curioſité de me voir : car je comprends que durant le Repas elles ont un peu raillé mon Maitre ; eh bien, Mr. B...., ont elles dit, nous apprenons que vous avez chez vous une fille qui eſt la plus grande beauté de tout le païs : nous nous promettons bien de la voir avant que de nous en aller. La fille eſt aſſez paſſable, a-t-il répondu, mais je vous aſſeure que ce n'eſt pas une ſi grande beauté que vous vous l'imaginez : elle étoit fille de chambre de ma Mere, qui en mourant m'a prié d'avoir quelque bonté pour elle. Elle eſt jeune, & tout ce qui eſt jeune eſt joli.

Oui, oui, dit une de ces Dames, mais quand même votre Mere ne vous l'auroit pas recommendée ſi fortement, la beauté a quelque choſe de ſi engageant, que je ſuis perſuadée que, galant comme vous étes, vous n'aviez pas beſoin de fortes recommendations pour lui témoigner de la bonté. Elles ſe mirent toutes à rire ſur le compte de mon Maitre, & à le drapper, & il rit de compagnie ; mais il dit, je ne ſais d'où cela vient, mais je ne vois pas avec les mêmes yeux que les autres : j'ay ouï beaucoup exalter ſa beauté, & bien plus qu'elle ne mérite, ſelon moy.

Elle

Elle eſt aſſez paſſable, comme je l'ay dit; mais il me ſemble que ſon plus grand mérite c'eſt qu'elle eſt humble, civile, & fidelle, ce qui fait que tous les autres domeſtiques l'aiment; ma Menagére en particulier eſt folle d'elle, & vous ſavez que cette femme ne manque pas de diſcernement; pour Mr. Longman & Mr. Jonathan que voila, j'ay ouï dire, que s'ils ſe croyoient aſſez jeunes ils ſe battroient en duel pour l'amour d'elle. N'eſt il pas vray, Jonathan? En verité, Monſieur, répondit il, je n'ay jamais connu perſonne qui lui fut comparable, & tous vos Domeſtiques ſont du même ſentiment. Entendez vous, Mes dames, dit mon Maitre! Eh bien, repliquérent elles, nous ferons tantôt une Viſite à Mad. Jervis, & nous eſperons de voir alors ce Phenix.

Je crois qu'elles viennent, je vous en diray davantage tout à l'heure; Je voudrois qu'elles fuſſent deja venues, & parties auſſi. Pourquoy ne peuvent elles pas railler ſans que ce ſoit ſur mon compte?

Eh bien! ces belles Dames ont été ici, & s'en ſont retournées. J'aurois voulu pouvoir me diſpenſer de les voir; je m'étois retirée dans le Cabinet, de ſorte qu'elles ne me virent pas en entrant.

Elles étoit quatre, Mylady Arthur qui demeure dans la grande maiſon blanche ſur la Colline; Mylady Brooks, Mylady Towers, & la quatriéme, étoit, je penſe, une Comteſſe, d'un nom ſi difficile que je l'ay oublié.

Comme vous avez paru prendre quelque plaiſir à lire les petites Deſcriptions que je vous faiſois autrefois, lors que je n'avois pas encor douze ans, je me flatte que je ne vous ennuieray point, en vous traçant ici le Portrait & le Caractére de ces quatre Dames.

Vous ſaurez donc que Mylady Arthur (car elle eſt de la premiere Qualité, quoyqu'elle ait épouſé un ſimple

ſimple * Gentilhomme) eſt une perſonne aſſez bien faite, qui a de la Diſpoſition à devenir graſſe, mais qui avec cela eſt aiſée dans ſa taille : Elle a les traits du Viſage aſſez beaux, mais, ſelon moy, elle a l'air un peu trop maſculin. Dès qu'on l'apperçoit on connoit qu'elle eſt de Qualité, & ſes maniéres font voir qu'elle s'attend à étre traitée ſur ce piè là. Dans tout ce qu'elle dit ou qu'elle fait elle a une certaine liberté, & quelque choſe de ſi degagé, qu'on voit bien qu'elle ne penſe pas ſeulement qu'il puiſſe y avoir rien à reprendre dans toute ſa conduite. On dit que dans ſon domeſtique elle eſt ſujette à s'emporter, & cela ſouvent pour des ſujets aſſez legers ; & que de tems en tems elle fait reſſouvenir ſon Mari qu'il n'eſt pas d'une Naiſſance égale à la ſienne ; il eſt vray pourtant qu'il eſt bon Gentilhomme, & d'une ancienne Famille ; au lieu que les Ancêtres de Mylady n'ont été anoblis que depuis deux Régnes. En general, elle eſt, dit-on, aſſez bonne perſonne lors que ſa colére eſt paſſée ; & quelquefois elle ne dédaigne pas de s'abaiſſer juſqu'à ſe rendre familére avec ſes inférieurs. Mad. Jervis dit que Mylady Davers eſt beaucoup plus colére que Mylady Arthur, mais qu'elle a d'ailleurs de meilleures Qualitez, & eſt plus genereuſe. Pour Mr. Arthur il a la Reputation d'un digne Gentilhomme, ſelon l'idée qu'on s'en forme dans le ſiécle où nous ſommes ; car il eſt grand Beuveur, comme ſont tous les Gentilhommes du voiſinage, excepté mon Maitre, qui n'eſt pas coupable de ce vice. Plût à Dieu qu'il n'en eut point d'autre : Je le ſouhaiterois pour l'amour de lui-même,

* Il y a dans l'Anglois *a 'Squire*. On appelle *'Squires*, ou *Eſquires*, *Ecuyers*, tous ceux qui quoyque de bonnes familles ſont au deſſous des Pairs du Royaume, & n'ont point Séance dans la Chambre des Seigneurs. Ils compoſent ce qu'on peut appeller la *Petite Nobleſſe*.

auſſi

auſſi bien que pour l'amour de moy: mais ceci ſoit dit en paſſant.

Mad. Brooks eſt de bonne famille, mais non pas de Qualité; quoyqu'elle ait autant de Vanité que ſi elle en étoit, ſi je dois en juger par ſon air mépriſant. Car comme elle eſt grande & maigre, & d'un certain regard rebutant, elle vous regarde de haut en bas, avec je ne ſais quel dédain. On dit pourtant qu'elle eſt aſſez bonne dans ſon Domeſtique; elle n'eſt pas grande parleuſe, & affecte de vouloir paſſer pour une femme d'un grand jugement. Son Mari paſſe pour un homme de probité; mais il ſe donne les airs de railler & de badiner ſur les ſujets les plus ſerieux: le Mariage ſur tout eſt l'objet perpetuel de ſes Satyres, lors qu'il n'eſt pas en préſence de ſa Femme; & c'eſt ce qui fait que certaines gens diſent qu'il a de l'eſprit Ce qui me rappelle un mot de feu ma bonne Maitreſſe; tout homme, diſoit-elle, paſſera aiſément pour un Bel-Eſprit, qui oſe dire des choſes, que d'autres auroient horreur de penſer.

La Comteſſe eſt noble, non ſeulement par ſon Mariage, mais auſſi par ſa Naiſſance.—Mais ne vous étonnez-vous pas de me voir tant écrire ſur la Naiſſance & la Nobleſſe, moy, qui quand même je pourrois me venter de ma Qualité, ne m'en eſtimerois pas d'avantage, au-moins ſi je me connois bien moy-même; bien loin de là; je penſerois au contraire, avec un Poéte que j'ay ouï citer, que *la Vertu eſt la ſeule Nobleſſe*. Mais il eſt vray que nous autres gens de petite condition, lors que nous entrons dans des Maiſons de qualité, nous nous laiſſons aiſément empoiſonner par la Vanité de nos Superieurs, & quoyque nous ne puiſſions pas nous glorifier de notre propre extraction, nous tirons quelquefois vanité de celle de nos Maitres. Pour moy je ne ſaurois m'empécher de rire tout bas du ridicule que ſe donnent même des gens de la premiére diſtinction, qui ſe glorifient

rissent du Mérite de leurs Ancêtres plûtôt que du leur propre. N'est-ce pas avouër tacitement qu'ils sentent bien eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre Mérite, que celui d'être descendus d'Ayeux illustres. Mais je ne prens pas garde que je m'engage insensiblement dans une longue Digression. Reprenons le Caractére de la Comtesse, & ne pensez pas qu'il y ait trop de présomption à moy de parler ainsi librement de mes Superieurs; je sais bien à qui j'écris. La Comtesse n'est pas belle, mais elle a un air si affable, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avoir de l'amitié pour elle dès qu'on la voit. Il me semble qu'on lit dans ses yeux, qu'elle est asseurée que tout le monde lui porte du Respect, à cause qu'elle est Comtesse; au lieu que Mylady Arthur se donne de certains airs comme si elle vouloit forcer les autres à la respecter, de peur que parce qu'elle n'est la femme que d'un simple Gentilhomme, on ne vint à oublier sa Naissance. Mais d'ailleurs la Comtesse malgré son regard affable, a dans l'air quelque chose de hardi, d'intrepide, je ne saurois bien exprimer ce que c'est; c'est quelque chose qui marque, qu'on ne sauroit la décontenancer aisément. Je ne sais d'où cela vient; mais il me semble que nos Dames ont renoncé à present à ce qui fait une partie essentielle de la beauté: Car non seulement elle ne savent plus ce que c'est que rougir elles-memes: mais elles se moquent d'une jeune innocente qui rougit, comme si c'étoit là quelque chose de compagnard, & un manque de savoir-vivre. Je les ay souvent oui badiner, & dire *des mots à double-entendre*, comme elles les appellent elles-mêmes, aussi librement que les hommes. Mais quelque Reputation de Bel Esprit qu'elles puissent aquerir par là, je suis asseurée qu'elles ne font pas beaucoup d'honneur à leur Cœur: ne peut on pas en effet leur appliquer avec justice cette Sentence: *De l'abondance du Cœur la bouche parle?* L'Epoux de la Comtesse

Comteſſe eſt un homme de mauvaiſes mœurs, & un méchant Mari, de ſorte qu'elle eſt malheureuſe avec lui: tout le monde le ſait; car il eſt un *Seigneur*, & au deſſus de tout ce qu'on peut dire ou penſer de lui. Et en verité, mes chers Parens, je n'ay jamais ouï parler d'un Couple auſſi heureux que vous. Mais la Providence accorde un bien aux uns, & un autre aux autres; elle ne donne jamais tout à tous. Elle vous a donné à vous, mon cher Pére & ma chére Mére, le Contentement d'eſprit; ce qui vaut mieux que toutes les Richeſſes du Monde ſans ce contentement.

Mylady Towers ſurpaſſe toutes les Dames du Voiſinage par ſon Eſprit & par la vivacité de ſes Reparties: De ſorte que tout le monde recherche ſa Converſation, les Meſſieurs auſſi bien que les Dames. Elle a quelque choſe de vif & de ſpirituel à dire à chacun, & ſur toute ſorte de ſujets: & quand elle ne diroit que des ſottiſes (& j'oſe aſſeurer que je lui en ay ouï dire pluſieurs dans les Viſites qu'elle faiſoit à ma Maitreſſe) on a ſi bonne opinion de ſon Eſprit, qu'on eſt diſpoſé à rire & à applaudir, avant qu'elle ait ſeulement ouvert la bouche. D'ailleurs elle eſt de Qualité, & c'eſt pourquoy on l'appelle *Mylady*; quoyque nous autres pauvres gens & ſimples que nous ſommes, nous ayons coutume de donner ce nom à toutes ces grandes Dames qui vivent de leurs Rentes. Mylady Towers eſt bien faite, elle a la taille dégagée; on peut dire que chacun des Traits de ſon Viſage, pris ſéparément, eſt beau; mais je ne ſais d'où cela vient, ils ne forment pas un bel aſſemblage, & ne paroiſſent pas faits les uns pour les autres: Ce qui me rappelle ce que j'ay lû touchant un grand Peintre de l'Antiquité, qui s'appelloit Apelles; on dit qu'ayant à faire le Portrait de Venus, Déeſſe de la Beauté, il prit pour modéles la bouche d'une Dame, le Né d'une autre, les yeux d'une troiſiéme, le front

& les ſourcils d'une quatriéme. Tous ces Traits étoient chacun en particulier très beaux ſur les Viſages d'où ils avoient été empruntez; mais tous enſembles ils ne faiſoient qu'un Portrait très mediocre.

On avoit parlé d'un mariage qui devoit ſe faire entre Mylady Towers, & Monſieur Martin qui demeure au Bocage; mais elle l'a refuſé à cauſe de la vie diſſolue qu'il méne: Car quoyqu'elle ſoit fort libre dans ſes Diſcours, elle a pourtant de la pieté, ou du moins de l'amour pour la Vertu.

Mais je m'apperçois que je me ſuis beaucoup étendue ſur le Chapitre de ces Dames; il eſt tems d'en venir à la viſite qu'elles ont rendue à Mad. Jervis.

Elles entrérent dans ſa Chambre avec grand bruit, riant de tout leur cœur de quelque-choſe que Mylady Towers avoit dit comme elles montoient l'Eſcalier. Eh bien, Mad. Jervis, dit une de ces Dames, comment vous portez vous? Nous ſommes toutes venues pour nous informer de votre ſenté. Je vous ſuis fort obligée, Meſdames, répondit Mad. Jervis; ne vous plait il pas de vous aſſeoir? Mais, dit la Comteſſe, nous ne ſommes pas venues uniquement pour nous informer de la ſenté de Mad. Jervis, mais auſſi pour voir une curioſité. Oui, dit Mylady Arthur, je n'ay pas vu votre Pamela depuis deux ans; on dit qu'elle eſt devenue merveilleuſement belle depuis ce tems là.

J'aurois ſouhaité alors de n'avoir point été dans le Cabinet; car lors que j'en ſortis, elles ne pouvoient pas ignorer que j'avois entendu ce qu'elles venoient de dire: mais j'ay ſouvant éprouvé que les perſonnes timides ſont ennemies d'elles mêmes; car en s'efforçant à ne point paroitre déconcertées, elles ne font qu'augmenter de plus en plus leur confuſion.

Oui, ſans doute, repliqua Mad. Jervis, Pamela eſt fort jolie; elle n'eſt pas loin d'ici, elle n'eſt que dans ce Cabinet. Entrez, je vous prie, Pamela, ajouta-t-elle,

elle, en s'adreſſant à moy. Je ſortis du Cabinet en rougiſſant juſques aux yeux, & ces Dames ſe mirent à ſe ſourire les unes aux autres. La Comteſſe me prit par la main, & eut la bonté de dire, en vérité la Renommée ne vous a point flatée, je vous en répond. Ne ſoyez point honteuſe, mon Enfant, ajouta-t-elle, en me regardant fixement en face; je voudrois avoir un viſage comme le votre, je n'aurois garde d'en avoir honte. Oh, que j'avois l'air ſot alors!

Oui, ma bonne Pamela, dit Mylady Arthur, je ſuis du ſentiment de la Comteſſe. Mais ne ſoyez pas ſi confuſe; quoyqu'après tout cela vous ſiée très bien. La bonne Dame defunte avoit le goût bon de choiſir une fille de Chambre comme vous; elle étoit toujours ſur vos louanges, & n'auroit pas été peu fiére de vous avoir, ſi elle eut vécu juſqu'à préſent: c'étoit là ſans doute un grand Compliment de la part d'une Dame comme Mylady Arthur.

Ah! Madame, dit Me. Brooks, penſez-vous qu'un fils auſſi obeïſſant que l'a conſtamment été notre voiſin, qui a toujours aimé ce que ſa Mére aimoit, ne ſoit pas bien glorieux d'avoir une pareille Servante, malgré tout ce qu'il a dit à Table? En diſant cela elle me regardoit d'un air ſi malin, que je ne pouvois pas la ſouffrir.

Mylady Towers dit avec ſon air dégagé, pour moy, Mademoiſelle Pamela, je ne ſaurois dire que je vous agrée autant que font ces Dames: Car ſi j'avois un Mary & que vous fuſſiez ma Servante, je n'aimerois pas que vous & votre Maitre fuſſiez ſous le même toit. Là-deſſus toutes ces Dames firent un grand éclat de rire. Je ſais bien ce que j'aurois répondu, ſi je l'avois oſé; mais ce ſont des Dames de Qualité; & les Dames de Qualité peuvent dire tout ce qu'il leur plait.

La jolie Image ſait elle parler, Mad. Jervis, dit la Comteſſe? Elle a des yeux parlans, je vous jure; Oh! la petite friponne, ajouta-t-elle, en me donnant un petit coup ſur la joue; vous paroiſſez née pour perdre les autres, ou pour être perdue vous même.

A Dieu ne plaiſe, Madame, répondiſ-je, que ni l'une ni l'autre de ces choſes arrive! Permettez moy de me retirer, ajoutay-je, car la connoiſſance que j'ay du peu que je vaux me rend indigne de demeurer en votre préſence. Je me retiray, en faiſant une de mes meilleures reverences, & comme je m'en allois, Mylady Towers s'écria, voilà qui eſt joliment dit, en verité. Me. Brooks dit, admirez cette Taille; je n'ay de ma vie vû un pareil Viſage, ni une pareille Taille. Il faut qu'elle ſoit d'une meilleure famille que vous ne dites. Elles continuerent ainſi leur Babil pandant une demi-heure, & toujours à ma louange: & pour moy je fus charmée lors que je fus aſſez loin pour ne les plus entendre.

Elles deſcendirent enfin, & firent à mon Maitre un Rapport ſur mon ſujet, qu'il eut bien de la peine à ſoutenir. Mais comme ce qu'elles lui dirent n'étoit pas, je penſe, fort à mon honneur, je ne dois pas en tirer Vanité; & je crains que je ne m'en trouve plus mal. C'eſt là une nouvelle Raiſon qui me fait ſouhaiter de ſortir d'ici.

C'eſt aujourd'hui jeudi au ſoir, & j'eſpére de parler jeudi prochain; car j'ay fini ma tâche, & mon Maitre eſt cruellement chagrin; je ſuis fachée de trouver que je prends ſa mauvaiſe humeur ſi fort à cœur. S'il a jamais eu quelque tendreſſe pour moy, je penſe qu'à préſent il me hait cordialement.

N'eſt-ce pas une choſe étrange que l'Amour ſoit ſi voiſin de la Haine? Mais cet Amour criminel n'eſt pas, ſans doute, ſemblable à l'Amour vertueux: Celui-ci doit étre auſſi éloigné de la Haine, que la Lumiére eſt éloignée des Tenébres. Combien ſa

haine

haine ne ſe ſeroit elle pas augmentée, après que ſa paſſion brutale auroit été ſatisfaite, s'il eut trouvé chez moy l'indigne complaiſance qu'il attendoit! Si l'innocence ne ſauroit nous procurer au moins un traitement honnéte, que doit en eſperer du Crime, lorſque les charmes de la Nouvauté ſont paſſez, & que le Cœur a repris ſon inconſtance naturelle? Nous liſons dans l'Écriture * qu'après qu'Ammon eut abuſé de Tamar il la haït plus qu'il ne l'avoit aimée auparavant, & voulut la mettre à la porte.

Que je ſuis heureuſe d'étre miſe dehors avec cette douce Compagne mon Innocence! Puiſſe-t-elle étre toûjours ma Compagne! Et auſſi longtems que je ne me fieray pas ſur mes propres forces, & que je ſeray determinée à fuir le Tentateur, j'eſpére que la Grace de Dieu me ſoutiendra.

Je vous demande pardon de ce que je repéte dans ma Lettre une partie de la Priére que j'adreſſe à Dieu à toute heure. Après la Bonté divine, c'eſt à votre Pieté, & à vos bons exemples que je dois tout, mes chers Parens, mes chers *pauvres* Parens, voulois-je dire, car votre Pauvreté fait ma Gloire, comme votre Vertu ſera le ſujet de mon imitation.

Dès que j'auray diné, je mettray mes habits neuf; car je languis de les porter: je ſais que je ſurprendray Mad. Jervis, car elle ne me verra point que je ne ſois tout à fait habillée. Jean eſt de retour; je vous envoyeray dans peu une partie de ce que j'ay écrit. J'apprens qu'il doit partir demain de grand matin; ainſi je finis ici en vous aſſeurant que je ſuis

Votre très obeiſſante Fille.

Ne perdez point le tems à venir à ma rencontre; car je ne ſays pas encor comment je partiray. Il

* 2 Sam. xiii. 15.

y aura bien du malheur, ſi je ne trouve pas quelque moyen de me rendre chez vous. Peut-être que mon Maitre ne refuſera pas à Jean de me mener; je pourray aller aſſez bien en Croupe derriére lui; car il eſt fort ſoigneux, & très honnéte homme, Vous connoiſſez Jean auſſi bien que moy; & il vous aime beaucoup tous deux. Peutétre auſſi que Mad. Jervis pourra m'indiquer quelque voye pour m'en aller.

LETTRE XXIV.

Mes très chers Pére & Mére,

JE vous écriray auſſi longtems que je demeureray ici, quand je n'aurois que des bagatelles à vous dire; car je ſais que vous prenez plaiſir à relire mes Lettres durant les Soirées, ſeulement parce qu'elles viennent de moy. Jean m'a dit combien vous ſouhaitez mon retour; mais il a ajouté qu'il vous avoit dit qu'il eſperoit qu'il arriveroit quelque choſe qui empécheroit que je ne m'en aille.

Je ſuis bien aiſe que vous ne lui ayez pas dit la raiſon pourquoy je m'en vais; il vaut mieux qu'on la devine, que ſi on la ſavoit par vous ou par moy: Et d'ailleurs je ſuis véritablement affligée de ce que mon pauvre Maitre a deigné penſer à une Créature comme moy: car outre le deſhonneur qui lui en revient, cela a changé entiérement ſon humeur; je commence à croire qu'il m'aime malgré qu'il en ait; il s'efforce de vaincre ſon amour, & ne trouve pas d'autre moyen d'y réuſſir qu'on ſe fachant continuellement contre moy.

Ne me croyez pas préſompteuſe & remplie de bonne opinion de moy-même. Je reſſens plus de chagrin que de vanité, en voyant qu'un Gentil-

homme

homme comme lui s'abaiſſe ſi fort, & perde pour l'amour de moy l'eſtime que tous ſes Domeſtiques avoient pour lui. Mais j'ay à vous parler de mon nouvel ajuſtement.

Après avoir diné je ſuis montée dans ma petite chambre, & je m'y ſuis renfermée. Là je me ſuis habillée du mieux que j'ay pû: J'ay mis mon bonnet rond, mais pourtant avec un Ruban vert. J'ay mis ma Robe & ma Juppe de laine; & mes ſouliers de cuir; vous ſaurez cependant qu'ils ſont de Maroquin; j'ay pris auſſi mes bas communs; je les appelle communs en comparaiſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers tems; mais je crois que des bas de bonne groſſe laine ſuffiront bien pour tous les jours lors que je ſeray chez vous. Je me ſuis miſe auſſi un Tour-de-Gorge de ſimple Mouſſeline, & un Ruban noir au tour du Col au lieu du Collier de France que ma Maitreſſe m'avoit donné: j'ay oté mes boucles d'oreilles; & après m'étre habillée de pied-en-cap, j'ay pris mon Chapeau de Paille avec ſes deux attaches de Ruban bleu, & je me ſuis regardée dans le miroir, avec plus de vanité que vous ne pouvez penſer: & pour dire la Verité, jamais je ne me ſuis trouvée ſi fort à mon gré.

Oh! quel plaiſir il y a à deſcendre d'un rang elevé avec aiſance, avec Reſignation, & avec ſon innocence. Il n'y a, en verité, rien au monde de plus agréable. J'éprouve par ma propre experience qu'un Cœur humble ne ſauroit rencontrer des traverſes fort affligeantes, de quelque maniére que tourne la Rouë de la Fortune.

Je deſcendis pour chercher Mad. Jervis, afin de ſavoir comment elle m'agréeroit; je rencontray ſur l'Eſcalier notre Servante Rachel; elle me fit une profonde reverence; je ſouris en m'appercevant, qu'elle ne me reconnoiſſoit point. Je fus trouver la Menagére dans la Sale-Baſſe. Cette bonne Dame

étoit à l'ouvrage, & faiſoit une chemiſe. Le croiriez vous? Elle ne me reconnut pas d'abord; elle ſe léva de ſon ſiége, & ôtant ſes Lunettes, *ſouhaitez vous quelque choſe de moy?* dit elle. Je ne pûs pas m'empêcher de rire. Quoy! Mad. Jervis, m'écriay-je, ne me reconnoiſſez vous pas? Elle fut toute étonnée; & me conſiderant depuis la téte juſqu'aux pieds, vous me ſurprenez, dit elle. quoy! Pamela ainſi metamorphoſée! comment cela s'eſt il fait? Mon Maitre entra alors par hazard; comme j'avois le dos tourné de ſon coté, il crut que c'étoit quelque étrangére qui parloit à Mad. Jervis; il ſortit ſur le champ; & n'entendit pas même que Mad. Jervis lui demandoit s'il avoit quelque choſe à lui commander. Elle me tourna de tout coté; je lui montray toutes mes nippes, juſques à mon juppon. Je ſuis, dit elle, dans une ſurpriſe dont je ne ſaurois revenir, il faut que je m'aſſiée. Que ſignifie tout ce changement? Je lui dit que n'ayant point de hardes convenables à la Condition où je ſerois reduite, lors que je ſerois retournée chez mes parens, j'avois fait faire celles qu'elle voyoit; & que je croyois que devant m'en aller dans peu, il valoit mieux commencer dès à preſent à faire voir à tous les autres Domeſtiques, que je ſavois comment me conformer à l'état auquel j'étois deſtinée.

Je ne connus jamais perſonne, dit elle, qui te reſſemblât, Pamela; cependant ces triſtes preparatifs que tu fais pour ton depart, me cauſent une péne infinie; car je vois bien maintenant que c'eſt tout de bon que tu veux t'en aller: Mais comment pourray-je me ſeparer de toy, ma chere Pamela? Là deſſus mon Maitre l'ayant appellée, je ſortis, & elle fut le trouver. Il lui dit qu'il ſe propoſoit de faire un Voyage dans la Comté de Lincoln, & qu'il iroit peutétre auſſi chez ſa ſœur Mylady Davers, & qu'il comptoit d'étre abſent quelques ſemaines. Mais, ajouta-t-il,

dites

dites moy je vous prie, qui eſt cette jeune fille ſi proprette qui étoit tout à l'heure avec vous: elle ſourit & lui demanda s'il ne la connoiſſoit point. Non, dit il, je ne l'ay jamais vûë auparavant, & je ſuis ſur que ni le Fermier Brady, ni le Fermier Nichols n'ont point de fille qui ſe mette ſi bien ni ſi proprement. Je n'ay pourtant pas vû ſon viſage. Si vous voulez me le permettre, lui repliqua-t-elle, je la feray venir devant vous; car il me ſemble qu'elle ſurpaſſe même notre Pamela.

Je ne lui ſeus pas trop bon gré de cet offre, comme je le lui dis dans la ſuite, car cela me cauſa beaucoup de chagrin, m'attira bien des duretez de la part de mon Maitre, comme vous le verrez. Ce que vous dites là eſt impoſſible, dit il a Mad. Jervis; ſi pourtant vous pouvez trouver quelque moyen de la faire entrer, faites le.

Là-deſſus elle vint me trouver, & me dit qu'il falloit abſolument que j'entraſſe dans la Chambre où étoit mon Maitre; mais au nom de Dieu, ajouta-t-elle, ne vous découvrez point; laiſſez le deviner qui vous étes; car il ne vous a pas reconnuë. Ah, ſi! Mad. Jervis, lui diſ-je; pourquoy m'avez vous joué ce tour? N'eſt ce pas là prendre une liberté qui ne convient ni à lui, ni à moy? Je vous dis, que vous viendrez, repliqua-t-elle; & ſur toutes choſes ne vous découvrez point. Je la ſuivis donc, comme une folle; quoyque s'il ne m'eut pas vûë alors, il auroit bien falu qu'il me vit quelque autrefois. Mad. Jervis voulut que je tinſe mon Chapeau de paille à la main.

Dès que j'entray je fis une profonde reverence, mais ſans dire mot. Je ſuis perſuadée qu'il me reconnut des qu'il vit mon Viſage. Mais il étoit ruſé comme un Demon. Il s'approcha de moy, & en me prenant par la Main, à qui appartenez vous, ma jolie fille, dit il; j'oſe dire que vous étes la ſœur de Pa-

mela, tant vous lui reſſemblez. Vous êtes ſi propre, ſi bien miſe, ſi jolie, qu'en verité, mon Enfant, vous ſurpaſſez même votre Sœur Pamela.

J'étois dans la derniére confuſion; j'allois parler, mais il m'embraſſa, en diſant, en verité vous êtes charmante, je n'oſerois pas prendre cette liberté avec votre ſœur, ſoyez en perſuadée; mais pour vous il faut que je vous donne un baiſer.

Oh! Monſieur, m'écriay-je, je ſuis Pamela, en verité, je ſuis Pamela elle-même. Cela eſt impoſſible, dit il, en me baiſant malgré que j'en euſſe; vous êtes deux fois plus aimable que Pamela; & je puis bien prendre quelques Libertez innocentes avec vous, quoyque je ne vouluſſe pas lui faire la même grace. C'étoit-là une terrible raillerie, à laquelle je ne m'étois pas attendue; & Mad. Jervis, qui avoit été ſi officieuſe, avoit l'air auſſi ſot que moy. A la fin je me debarraſſay de lui, & je m'enfuis de la chambre, terriblement chagrine, comme vous pouvez le penſer.

Il parla aſſez longtems avec Mad. Jervis: à la fin il m'appella. Venez ici, dit il, *petite infame* (c'eſt le nom qu'il me donna; ô Ciel, penſai-je en-moy même, quel vilain nom eſt ce-là) vous oſez me jouer de pareils tours? continua-t-il. J'avois reſolu de ne prendre plus aucune connoiſſance d'une miſerable comme vous; & vous vous deguiſez pour attirer mes regards, & puis vous prétendrez encor, hypocrite que vous êtes. . . . .

A ces mots je perdis patience: arrêtez vous, Monſieur, lui diſ-je, & ſur toutes choſes ne m'imputez ni deguiſement, ni hypocriſie: car j'abhorre ces deux vices, toute pauvre & de baſſe naiſſance que je ſuis. Je ne me ſuis point deguiſée. Eh que D---re, s'écrite-t-il, car c'étoit là ſon jurement ordinaire; que prétendez vous donc par ce nouvel habillement? Ce que je prétens, Monſieur? diſ-je; en verité la choſe

du

du monde la plus raiſonnable & la plus honnéte: J'ay été réellement deguiſée depuis que ma bonne Maitreſſe votre Mére ma tirée de chez mes parens. J'étois ſi pauvre lors qu'elle me prit à ſon Service, que les habits que j'ay actuellement ſur moy ſont des habits de Princeſſe en comparaiſon de ceux que j'avois alors. Elle eut la bonté de me donner quantité de belles hardes; mais puiſque je dois bien tot retourner chez mes pauvres parens, je ne ſaurois porter ces riches habits ſans me faire moquer de moy; c'eſt pourquoy j'en ay achetté de plus convenables à ma condition; & qui pourront auſſi ſervir à me faire brave les jours de féte, lors que je ſeray chez mon Pére.

Là-deſſus mon Maitre me prit entre ſes bras, & me repouſſa dans le même moment. Mad. Jervis, dit il, emmenez loin de moy cette petite Sorciére. Je ne puis ni ſoutenir ni fuir ſa préſence (que ces paroles ſont étranges). Mais non reſtez, ajouta-t-il, je ne veux point que vous vous retiriez... Oui allez vous en... Non revenez... Je croiois pour moy qu'il étoit devenu fou, car il ne ſavoit ce qu'il vouloit. Je voulus m'en aller, mais il me ſuivit, & en me prenant par le bras il me fit rentrer dans la Chambre. Il me ſerroit ſi fort que mon bras en eſt tout meurtri, les marques y ſont encor. Comme il me faiſoit mal je m'écriay je vous prie, Monſieur, ayez pitié de moy; je rentreray, je rentreray, je vous en aſſeure.

Il s'aſſit & fixa ſa vûë ſur moy: lors que je reflechis ſur l'air qu'il avoit alors, il me ſemble qu'il paroiſſoit auſſi ſot & auſſi confus que le pouvoit étre une pauvre fille comme moy. A la fin il adreſſa ces paroles à Mad. Jervis: Je vous diſois donc que vous pouvez lui permettre de demeurer encor un peu de tems ici, juſques à ce que je ſache ſi ma Sœur Davers la veut prendre; mais il faut qu'elle s'humilie, qu'elle demande en grace de reſter, & qu'elle ſe re-

pente de ſon impertinence, & des libertez qu'elle s'eſt données de dire du mal de moy tant au dedans qu'au dehors de la maiſon. Il eſt vray, répondit Mad. Jervis, que vous m'avez déja fait cette plainte plus d'une fois; mais je n'ay jamais trouvé que Pamela ſe crut coupable. Voilà, s'écria-t-il, ce qui prouve évidemment ſon Orgueil & ſon Obſtination. Et cependant ce ſont là vos Amours, Mad. Jervis. Eh bien, ajouta-t-il en s'adreſſant à moy, je veux bien m'abaiſſer encor une fois juſqu'à vous dire, que vous pouvez reſter ici encor une quinzaine de jours, juſques à ce que j'aye vû ma Sœur Davers. Entend elle ce que je dis, cette Statue: ne ſauriez vous répondre, & témoigner de la reconnoiſſance. Vous m'effrayez ſi fort, lui diſ-je, que je ne puis preſque pas parler. Je prendray pourtant la liberté de vous dire que je n'ay qu'une Grace à vous demander; c'eſt que vous ayez la bonté de me laiſſer aller chez mon Pere & ma Mere. Quoy donc, folle, dit il, n'aimez-vous pas mieux aller ſervir Mylady Davers? Monſieur, répondiſ-je; j'ay ſouhaité une fois d'avoir cet honneur; mais vous eutes la bonté de me dire, que je pourrois courir quelque danger de la part du neveu de cette Dame, ou que je pourrois le ſeduire. Impertinente, s'écria-t-il, en faiſant un ſerment: Entendez vous, Mad. Jervis, entendez vous le reproche qu'elle me fait? Vit-on jamais une pareille effronterie?

Fi, Pamela, fi, dit Mad. Jervis. Sur quoy je me mis à pleurer, & je dis, en verité mon ſort eſt bien cruel. Je ne voudrois pour rien au monde faire tort à perſonne; & cependant il faut que j'aye été coupable d'indiſcrétions, qui me font perdre ma condition, qui m'ont attiré la diſgrace de mon Maitre, & ſont cauſe qu'on me met dehors: & lors que le tems eſt venu auquel je devrois retourner chez mes pauvres parens, on ne veut pas me laiſſer aller tranquilement.

Ah!

Ah! mon cher Monſieur, qu'ay-je donc fait pour être traitée auſſi cruellement que ſi je vous avois volé. Comme ſi vous m'aviez volé, s'écria-t-il; Oui vous m'avez volé, méchante que vous êtes. Qui, moy, je vous ay volé, lui dis-je. Vous êtes un Juge de Paix; envoyez moy en priſon, faites moy faire mon procès; & ſi vous pouvez prouver que je vous ay volé, il eſt juſte que je meure.

Vous ſaurez que je ne comprenois pas ſa penſée; mais je n'en fus guére contente lors qu'on me l'eût expliquée. Que deviendra tout ceci, diſois-je en moy-même, s'il faut que la pauvre Pamela paſſe pour une Voleuſe! Puis je, diſois, comment pourray-je paroitre devant mes chers & vertueux parens, ſi je ſuis ſeulement ſoupçonnée!

Mais, Monſieur, lui dis-je, permettez moy de vous faire une queſtion; & que cela ne vous engage pas à me dire des duretez; je n'ay point deſſein de vous manquer de reſpect. Si j'ay commis quelque faute, pourquoy votre Menagére ne me renvoye-t-elle pas, comme elle a fait d'autres ſervantes? Si Jane, ou Rachel, ou Anne avoient manqué à leur devoir, daigneriez vous en prendre connoiſſance? Pourquoy faut il que vous vous abaiſſiez juſques à prendre connoiſſance de moy? Si je n'ay pas fait plus de mal que les autres pourquoy faut il que je ſois traitée plus cruellement? Pourquoy ne me renvoye-t-on pas tout d'un coup, & voilà qui ſeroit fini? Car en vérité je ne ſuis pas d'une aſſez grande conſequence pour que mon Maitre ſe mette en péne de moy, & qu'il ſe fache au ſujet d'une vile Créature comme moy.

Entendez vous, Mad. Jervis, s'écria-t-il encor, entendez vous avec quelle hardieſſe cette impertinente oſe m'interroger? Quoy! inſolente, ajouta-t-il en s'adreſſant-à moy, ma Mére ne m'a-t-elle pas prié d'avoir ſoin de vous? Ne vous ay-je pas toûjours diſtinguée de tous les autres domeſtiques? Et avez

vous maintenant l'ingratitude de me reprocher mes Bienfaits?

Là-deſſus je murmuray quelque choſe entre les dens; & il voulut abſolument ſavoir ce que j'avois dit; j'eus beau m'en deffendre, il falut lui obeir; eh bien donc, Monſieur, lui diſ-je, puiſque vous voulez le ſavoir, je diſois que ma bonne Maitreſſe ne vous a pas prié d'étendre vos ſoins juſques au Cabinet du Jardin, & juſques à la Chambre où elle avoit coutume de s'habiller.

Cela étoit un peu inſolent, direz vous; auſſi ſe mit il dans une ſi furieuſe colére, que je fus obligée de m'enfuir: & Mad. Jervis m'a dit que j'étois bien heureuſe de m'étre miſe hors de ſon chemin.

Dans ce moment Mr. Jonathan vient de m'envoyer un Billet; Juſte Ciel! que feray-je!

" Ma chére demoiſelle Pamela: Prenez garde à " vous; car Rachel a entendu mon Maitre qui di- " ſoit à Mad. Jervis, qui, à ce qu'elle croit, plaidoit " en votre faveur, *n'en parlez plus, Mad. Jervis;* " *car par, D..... je veux l'avoir de gré ou de force.* " Brulez ce billet dès que vous l'aures lû."

Oh! priez Dieu pour votre pauvre fille. Mad. Jervis m'appelle pour m'aller coucher, car il eſt onze heures paſſées. Je vous promets que je lui diray ce que je viens d'apprendre; puiſque c'eſt elle qui en eſt la cauſe, quoyqu'innocente, car je ſuis perſuadée qu'elle n'avoit aucun mauvais deſſein. J'ay été & je ſuis encor dans un trouble extréme; & je m'imagine qu'elle me dira que j'ay été trop hardie.

Oh! mes chers Pére & Mére, le Pouvoir & les Richeſſes n'ont pas beſoin d'avocat: mais pour elle, la pauvre Dame, elle ne ſauroit vivre ſans le ſecours de mon Maitre; & il eſt vray qu'il lui a fait beaucoup de bien.

Je vous ſouhaite le bon ſoir: peutétre que je vous envoyeray ceci demain matin; peutétre auſſi que non: ainſi ſans autre concluſion je finis en diſant que je ſuis, avec les plus terrible appréhenſions,

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE XXV.

Mes tres chers Parens,

OH! permettez moy de répandre mes plaintes dans votre Sein. J'amais pauvre Créature n'a été ſi malheureuſe, ni traitée d'une maniére ſi barbare, que votre Pamela. Oh! mes chers Pére & Mére, mon cœur eſt pret à ſe fendre. Je ne puis ni écrire comme je devrois, ni m'empécher d'écrire. Car à qui puiſ-je ouvrir mon Cœur ſi ce n'eſt à vous? Mais l'affliction où je ſuis me fait preſque perdre l'Eſprit; Oh! le méchant, le méchant Maitre que j'ay! je ne puis plus le ſouffrir. Cependant ne vous effrayez pas. Je me flatte—oui je me flatte—que j'ay conſervé ma vertu. Et ſi la douleur me le permet je vous diray tout. N'y a-t-il pas quelque Commiſſaire de quartier ou quelque Officier de la Juſtice qui puiſſe me tirer de cette Maiſon; car je puis en conſcience *jurer la paix contre lui**. Mais helas! il

* Nous avons été obligez de conſerver cette Expreſſion Angloiſe, parce que nous n'en connoiſſons point dans notre Langue qui y réponde. Un homme *jure la paix* contre un autre, lors qu'il va déclarer ſous Serment devant un Magiſtrat, que cet autre a commis des Attentats contre lui, qui ſont cauſe qu'il ne peut plus vivre en paix avec lui, & qu'il a toujours lieu d'appréhender de nouvelles inſultes: Sur quoy le Magiſtrat a le pouvoir d'obliger l'Agreſſeur à donner caution de ſa bonne conduite pour l'avenir.

eſt

eſt plus grand qu'aucun Commiſſaire. Il eſt lui-même *Juge de Paix.* Et quel Juge? D'un pareil Juge, *Delivre nous, O bon Dieu* †. Mais j'eſpére que le Dieu Toutpuiſſant me rendra juſtice un jour; car il connoit l'Innocence de mon Cœur.

Jean eſt parti ce matin; mais j'étois trop troublée, pour ſonger à vous envoyer rien par lui: & je n'ay vû perſonne depuis, ſi ce n'eſt Mad. Jervis, Rachel, & un homme que je hais de voir: Et en verité je n'aime plus à voir perſonne. J'ay d'étranges choſes à vous raconter, qui ſont arrivées depuis hier au ſoir que la Lettre de Mr. Jonathan, & les duretez de mon Maitre me cauſérent un ſi grand trouble. Mais finiſſons ce Préambule.

Je m'en fus dans la Chambre de Mad. Jervis; &, où mon cher Pére, & ma chére Mére, mon méchant Maitre, l'infame Gentilhomme qu'il eſt, s'étoit caché dans le Cabinet où Mad. Jervis tient quelque Livres, une Armoire, & d'autres choſes ſemblables. Je n'en avois pas le moindre ſoupçon. Quoyque juſques à ce ſoir fatal, j'euſſe toujours eu coutume, de regarder dans le Cabinet, dans la Chambre voiſine, & ſous le lit, avant que de me coucher, depuis l'avanture du Cabinet du Jardin. Mais n'ayant jamais rien trouvé, je ne ſongeay pas à prendre cette précaution ce ſoir là, étant uniquement occupée de ma douleur, & du chagrin que j'avois contre Mad. Jervis; car j'étois reſolué d'être ſerieuſement fachée contre elle.

Je m'aſſis ſur le bord du lit d'un coté, & elle de l'autre, & nous commença mes à nous deſhabiller. Elle étoit du coté de ce Cabinet qui renfermoit le plus méchant Cœur du monde. Eh bien, Pamela, me dit Mad. Jervis, vous ne voulez donc point me parler. Vous étes fachée contre moy à ce que je

† Paroles de la Litanie.

vois,

vois. En verité, Mad. Jervis, répondiſ-je, je la ſuis un peu; il y auroit de la folie à le nier. Vous voyez ce que j'ay ſouffert pour avoir paru devant mon Maître à votre ſollicitation. Une femme de votre âge & de votre experience auroit du ſavoir, qu'il ne me convenoit pas, ni par rapport à moi-même, ni par rapport à mon Maitre, de vouloir paſſer pour une autre.

Mais, dit elle, qui eut jamais crû que la choſe auroit tourné comme elle a fait. Oui, oui, répondiſ-je ſans ſavoir qui m'écoutoit; Lucifer eſt toujours pret à exécuter ſes mauvais deſſeins. Vous avez vû quel uſage il a fait d'abord de mon déguiſement; prétendant de ne me pas reconnoitre afin de pouvoir prendre des Libertez avec moy. Et dès le moment qu'il a avoué qu'il me reconnoiſſoit, il s'eſt mis à me quereller, & à me traiter durement. Et vous auſſi, Mad. Jervis, vous m'avez percé le cœur, en vous écriant, *ſi, Pamela:* Car cela n'a fait que l'encourager.

Penſez vous, ma chere, me dit elle, que je vouluſſe l'encourager. Je ne vous l'ay jamais dit auparavant: mais puiſque vous m'y forcez maintenant, il faut que je vous diſe, que depuis que vous m'avez conſultée, j'ay toujours fait mes efforts pour le détourner de ſes mauvais deſſeins: Il m'a fait de belles promeſſes: mais vous ſaurez qu'il vous aime paſſionnément, & je commence à m'appercevoir qu'il ne ſauroit vaincre ſon amour.

Heureuſement je ne dis rien du Billet de Mr. Jonathan; car je commençois à ſoupçonner tout le monde: mais pour éprouver Mad. Jervis je lui dis, eh bien, que me conſeillez vous de faire? Vous voyez qu'il voudroit à preſent que je fuſſe chez Mylady Davers.

Je vous parleray franchement, ma chére Pamela, répondit elle, je conte ſur votre Diſcretion, & je ſuis perſuadée

perſuadée que vous ne revelerez point ce que je vais vous dire. Mon Maitre m'a ſouvent prié de vous engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui.

Permettez moy de vous interrompre, Mad. Jervis, lui dis-je. Je vous apprendray pourquoy je n'ay pas pû m'y reſoudre: ce n'eſt point l'orgueil, mais l'amour de la Vertu qui m'en a empéché. Car quelles en auroient été les Conſequences? Mon Maitre s'eſt déja émancipé deux fois: vous dites qu'il ne ſauroit s'empécher de prendre des libertez avec moy, quoy qu'en ſuite il prétende qu'il en eſt faché. Il m'a donné congé, & il me traite fort durement, dans le deſſein peutétre de m'amener à ſon but par la crainte de perdre une ſi bonne condition; car il s'imagine ſans doute que je ſerois charmée de reſter: & je le ſerois en effet, ſi je pouvois reſter ſans danger; car je vous aime, Mad. Jervis, j'aime tout les autres domeſtiques; & je l'eſtimerois lui, s'il vouloit en agir comme il convient à un Maitre. Connoiſſant donc ſes deſſeins, & s'achant qu'il avoue lui-même qu'il ne peut pas ſe vaincre, devois-je demander à reſter chez lui, pandant que j'étois perſuadée qu'il feroit encor de nouvelles entrepriſés? Car tout ce donc vous avez pû m'aſſeurer, c'eſt qu'il n'employeroit point la violence. De ſorte qu'une pauvre & foible fille comme moi devoit étre abbandonnée à ſes propres forces: N'auroit ce pas été là en quelque ſorte l'autoriſer à me tenter, & l'encourager à pourſuivre ſes criminels Artifices? Comment donc Mad. Jervis, pouvois-je demander à reſter, ou le ſouhaiter ſeulement.

Vous parlez très bien, ma chere Enfant, dit-elle, & il y a dans toutes vos Reflexions une juſteſſe qui eſt fort au deſſus de votre âge. Toutes ces Conſiderations, & ce que j'ay entendu aujourd'hui aprés que vous eutes pris la fuite (& je ſuis bien aiſe que vous l'ayez fait) tout cela, dis-je, eſt cauſe, que je ne ſaurois

rois vous prier de reſter; &, ce que je n'aurois jamais crû pouvoir dire, je ſerois charmée que vous fuſſiez actuellement en ſeureté chez vos parens: car ſi Mylady Davers veut vous prendre chez elle, vous pourez vous y rendre de là, auſſi bien que d'ici. Ah! ma chére Mad. Jervis, m'écriay-je, Dieu vous benira à cauſe de ce bon conſeil que vous voulez bien donner à une pauvre fille, qui ſe voit vivement aſſiégée. Mais que dit il, je vous prie, lors que je me fus retirée. En vérité, répondit-elle, il étoit terriblement en colére contre vous. Mais, dif-je, il voulut abſolument ſavoir ce que j'avois dit; j'avouë que cela étoit un peu hardi mais auſſi il m'y avoit pouſſée lui-même: & s'il ne s'étoit pas agi de ma vertu, je n'aurois pas pour tout au monde voulu étre ſi hardie. Et d'ailleurs, Mad. Jervis, conſiderez que je ne diſoit que la verité. S'il n'aime pas à entendre parler du Cabinet du jardin, ni de l'autre Chambre, pourquoy n'auroit il pas honte de perſiſter toujours dans ſes mauvais deſſeins? Mais, dit elle, après que vous eutes murmuré quelque choſe tout bas, ne pouviez vous pas lui dire toute autre choſe? Je ne ſaurois, repris-je, me reſoudre à dire un menſonge de propos deliberé; ainſi ne parlons plus de cela. Mais je vois que vous l'abbandonnez maintenant, & que vous croyez qu'il y a du danger pour moy à reſter. Ah! que je voudrois étre hors de cette maiſon, fuſſé-je au fond d'un foſſé plein d'eau, ou dans la Campagne la plus déſerte.

Il eſt inutile, dit elle, de vous rapporter tout ce qu'il a dit; il y en a eu aſſez pour me faire craindre que vous ne ſoyez pas tout à fait en ſeureté ici. Et en verité, Pamela, ajouta-t-elle, je ne m'étonne pas qu'il vous aime tant; car ſans flaterie vous étes une charmante fille, & vous ne me parutes jamais ſi aimable que dans ces nouvaux ajuſtemens: & d'ailleurs vous nous ſurprites tous extremement. Je crois que

vous

vous devez une grande partie du danger où vous êtes à l'air aimable avec lequel vous parutes alors. Si cela eſt, dis-je, je voudrois que tous ces nouveaux ajuſtemens fuſſent dans le feu. Je n'en attendois point un pareil effet, mais plûtôt un effet tout contraire.

Mais chut, Madame Jervis, n'avez vous pas entendu remuer quelque choſe dans le Cabinet? Non, folle, me dit elle, vos frayeurs vous rendent toujours alerte. En verité, dis-je, je crois avoir entendu quelque choſe. Peutétre, répondit elle, que le Chat eſt là dedans, mais je n'entends rien.

Je me tins tranquile; & Mad. Jervis me dit, hâte toy je te prie, ma bonne enfant, de te coucher; & voy ſi la porte eſt bien fermée. J'y fus voir, & j'avois bonne envie auſſi de regarder dans le Cabinet; mais n'entandant plus de bruit, je crûs que cela étoit inutile, ainſi je fus me raſſeoir ſur le bord du lit, & continuer à me deſhabiller. Mad. Jervis étant alors tout à fait deſhabillée, ſe coucha, me priant de faire vite, parce qu'elle s'endormoit.

Je ne ſais ce que j'avois, mais mon Cœur étoit rempli de crainte & d'inquietude: cela pouvoit étre cauſé par le Billet de Mr. Jonathan, & par ce que Mad. Jervis m'avoit dit. J'otay mon Corps-de-juppe, mes bas, & ne garday que mon Jappon: & entendant une ſeconde fois quelque bruit dans le Cabinet, le Ciel nous protége! m'écriay-je; mais avant que de faire ma priére il faut que je regarde dans ce Cabinet. J'y allois, ayant mis mes ſouliers en pantouffle, lorſque, ô choſe affreuſe, mon Maitre ſortit du Cabinet ayant ſa belle Robe de chambre d'un tiſſu de ſoye & d'Argent. Je fis un cri terrible, & courus dans la ruelle du lit. Mad. Jervis pouſſa auſſi un grand cri; mais mon Maitre dit, je ne vous feray aucun mal, ſi vous voulez ne point faire de bruit, autrement vous verrez ce qui en arrivera. Il vint dans l'inſtant même auprès

auprès du lit, où je m'étois jettée à coté de Mad. Jervis, avec mon Juppon & mes ſouliers: il me prit entre ſes bras, & dit à Mad. Jervis, montez un moment là haut pour empécher les Servantes de deſcendre au bruit que vous venez de faire: je vous promets de ne faire aucun mal à cette petite rebelle. Au nom de Dieu, Mad. Jervis, m'écriay-je, ſi je ne ſuis pas trahie, ne me quittez pas; & éveillez toute la Maiſon je vous en conjure. Non, mon cher Agneau, dit elle, je ne bougeray point, & ne vous abbandonneray point. Je ſuis ſurpriſe de votre conduite, Monſieur; dit elle à mon Maitre, en ſe mettant ſur mon juppon, & m'embraſſant par le millieu du Corps; vous ne ferez aucun mal à cette pauvre innocente, ajouta-t-elle; car je ſacrifieray ma Vie pour la deffendre: Ne pouvez vous pas trouver aſſez de méchantes Créatures dans le monde, ſans que vous tachiez de perdre une fille auſſi vertueuſe que celle-ci?

Il étoit dans une furieuſe colére, & la menaça de la jetter par la fenétre, & de la chaſſer le landemain. Il n'eſt pas néceſſaire que vous me chaſſiez, Monſieur, dit elle, car je ne veux plus reſter chez vous. Dieu veuille ſeulement défendre ma pauvre Pamela juſques à demain, & nous nous en irons enſembles. Permettez moy ſeulement, Pamela, me dit il, de vous faire quelques reproches: Non, Pamela, dit elle, ne l'écoutez point, à moins qu'il ne quitte le lit, & n'aille à l'autre bout de la Chambre: qu'il ſorte même de la Chambre, diſ-je; s'il a des reproches à me faire, qu'il les faſſe demain.

Dès que la frayeur me permit de ſonger à moy, je trouvay qu'il avoit ſa main ſur mon ſein, je ſoupiray, je jettay un cri affreux, & je tombay en foibleſſe. Il avoit cependant toujours ſon bras autour de mon cou; & Mad. Jervis ſe tenoit ſur mes pieds & ſur mon juppon. J'étois dans une ſueur froide. *Pamela,*

Pamela,

Pamela, dit Mad. Jervis, comme elle me l'a rapporté depuis; & voyant que je ne répondois rien, elle jetta un grand cri, Oh! dit elle, ma pauvre Pamela eſt certainement morte. Auſſi l'étois-je pour quelque tems; car je ne ſavois rien de ce qui ſe paſſoit; tant les foibleſſes qui me prenoit ſe ſuccedoient frequemment. Au bout de trois heures je revins un peu à moy-même, & je me trouvay dans le lit; Mad. Jervis étoit d'un coté, enveloppée de ſa Robe-de-Chambre, & Rachel de l'autre; mais mon Maitre n'étoit plus là; le Scelerat s'étoit retiré: je fus ſi ravie de ne le plus voir, qu'à peine en pouvois-je en croire mes propres yeux. Mad. Jervis, Rachel, diſ-je, puiſ-je m'aſſeurer que c'eſt vous? Dites moy, puis en être ſeure? Ce furent mes prémieres paroles. Où ay-je été? Tenez vous tranquile, ma Chere, dit Mad. Jervis, vous étes tombée de foibleſſe en foibleſſe; je n'ay de ma vie vû perſonne dans un état ſi terrible.

Je compris par la que Rachel ne ſavoit rien de ce qui s'étoit paſſé; & j'appris dans la ſuite, qu'au ſecond cri que Mad. Jervis avoit fait lors qu'elle me vit évenouie, mon méchant Maitre s'étoit retiré doucement, & faiſant ſemblant de ſortir de ſa propre Chambre, comme ſi nos Cris l'avoient éveillé, il étoit monté à la chambre des Servantes, qui entendant le bruit, étoit toutes tremblantes, & craignoient de deſcendre; il leur commanda d'aller voir ce qu'avoit Mad. Jervis & moy. En ſortant de la Chambre où j'étois, il avoit recommandé le ſecret à Mad. Jervis, lui promettant de lui pardonner tout ce qu'elle avoit dit & fait, ſi elle vouloit garder le ſilence ſur ce qui s'étoit paſſé. Les Servantes deſcendirent donc toutes, (car les Valets couchent dans des Offices qui ſont ſéparez de la maiſon) & lors que ma foibleſſe fut paſſée, les ſervantes remontérent ſe coucher, excepté Rachel, qui demeura pour me veiller, & pour tenir Compagnie à Mad. Jervis. Je m'imagine

gine que les Domeſtiques ſoupçonnent quelque choſe; quoyqu'ils n'oſent pas dire ce qu'ils penſent.

Lors que je refléchis ſur le danger que j'ay couru, & ſur les libertez qu'il a actuellement priſes, je ſuis prête à me deſeſperer: quoyque Mad. Jervis m'ait je crois preſervée du dernier Affront: au moins elle m'en aſſeure; mais qu'en puiſ-je ſavoir moy qui étois en foibleſſe, & qui ne ſais rien de ce qui s'eſt paſſé?

D'abord je craignois que Mad. Jervis ne m'eut trahie: mais je ſuis maintenant perſuadée qu'elle eſt vertueuſe; j'étois perdue ſans elle; & je vois qu'elle prend cette Affaire extrémement à cœur. Que ſerois-je devenue, ſi elle fut ſortie de la chambre, pour empécher les ſervantes de remuer, comme il le lui commandoit? Il lui auroit certainement fermé la porte au né à ſon retour, & alors, ô Ciel, quel auroit été le ſort de votre pauvre Pamela!

Il faut que je me répoſe un peu; car les yeux & la tête me font un mal extréme. C'étoit là une cruelle épreuve, la plus terrible de toutes: Oh! que ne ſuiſ-je hors de la puiſſance de cet homme ſi affreuſement méchant! Priez Dieu pour

Votre miſerable PAMELA.

LETTRE XXVI.

Mes très chers Pére & Mére,

JE ne me levay qu'à dix heures du matin; tous les Domeſtiques ont témoigné combien ils étoient en peine ſur mon ſujet, & ont fait mille vœux pour mon rétabliſſement: ils ſe ſont tous informez de ma ſenté avec un empreſſement très obligeant. Mon méchant Maitre eſt allé de grand matin à la Chaſſe;

mais

mais il a dit qu'il ſeroit de retour pour déjeuner, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Vers les onze heures il eſt venu dans notre Chambre. Il n'eſt point obligé d'être faché de ce qu'il a fait; car il eſt notre Maître: auſſi a-t-il paru d'abord avec des yeux remplis de colére. Je fus fut émûë dès qu'il entra dans la Chambre, je me couvris le Viſage de mon Tablier, & me mis à pleurer, comme ſi mon cœur étoit pret à ſe fendre.

Mad. Jervis, dit-il, puiſque nous nous connoiſſons ſi bien l'un l'autre, je ne ſais comment nous pourrons déſormais vivre enſembles. Monſieur, répondit elle, je prendray la liberté de vous dire ce que je crois qui nous convient à tous deux. Je ſuis ſi affligée de ce que vous avez entrepris de faire un ſanglant affront à cette pauvre fille, & cela dans ma propre chambre, que je me croirois complice de ce crime, ſi je ne vous en parlois pas. Je ne deſire point de demeurer chez vous, duſſé-je ruiner ma fortune par là. Je vous prie donc de permettre que Pamela & moy nous nous en allions enſembles. De tout mon cœur, dit il, & le plûtôt ne ſera que le meilleur. Là deſſus elle ſe mit à pleurer. Je vois, reprit il, que cette fille a gagné toute la Maiſon en ſa fureur & contre moi. Son innocence le merite, dit avec bonté Mad. Jervis: & je n'aurois jamais crû que le Fils de feu ma chere Maitreſſe ſe fut deſhonoré juſqu'à vouloir ruiner une Vertu qu'il auroit du proteger. Ne parlez plus de cela, Mad. Jervis, dit il, je ne veux point en entendre parler. Pour Pamela, ajouta-t-il, elle à l'art de tomber en foibleſſe quand il lui plait. Vos maudis heurlemens ont été cauſe que je ne ſavois pas moy-même ce que je faiſois: je n'avois pas deſſein de lui faire du mal, comme je vous le dis à toutes deux, ſi vous aviez voulu vous empécher de crier: auſſi n'ay-je fait aucun mal, ſi ce n'eſt à moy-même: car peutétre ma Reputation eſt elle déja ternie

nie où même ruinée par le bruit que vous avez fait. Je vous prie, Monſieur, dit Mad. Jervis, que Mr. Longman régle mes comptes; & je m'en iray le plûtôt que je pourray: pour Pamela, j'eſpere que vous lui permettrez de partir jeudi prochain, comme elle ſe le propoſe.

Je me tenois cependant tranquille, ne pouvant ni parler, ni lever les yeux, tant ſa préſence me cauſoit de trouble. Mais j'étois vivement fachée de voir que j'étois cauſe que Mad. Jervis alloit perdre ſa place. Je me flatte pourtant qu'elle pourra ſe racommoder avec mon Maitre.

Eh bien, dit il, que Mr. Longman régle vos comptes auſſi tôt qu'il vous plairai; & Mad. Jewkes (c'eſt la Menagére de la Maiſon qu'il a dans la Comté de Lincoln) viendra ici prendre votre place; & je ſuis perſuadé qu'elle ne ſera pas moins obligeante que vous l'avez été. Monſieur, dit elle, je ne vous ay jamais deſobligé juſques à préſent; & permettez moy de vous dire, que ſi vous connoiſſiez ce que vous devez à votre propre Reputation, & ce que l'honneur exige de vous.... Ne me parlez point, dit il en l'interrompant, ne me parler point de ces vieux lieux-communs, uſez depuis longtems. Je crois n'avoir pas été un mauvais ami à vôtre égard; & je vous eſtimeray toujours, quoyque vous n'ayez pas gardé mes ſecrets auſſi fidélement que je l'aurois ſouhaité, & que vous ayez parlé de moy à cette fille d'une maniére qui eſt cauſe qu'elle me craint plus qu'elle n'en a de ſujet, Monſieur, dit elle, après ce qui s'eſt paſſé hier & la nuit derniére, je crois n'avoir encor que trop obéï à vos ordres; & je meritérois d'étre en abomination à tout le monde, comme la plus indigne Créature qui ſoit ſous le Ciel, ſi j'avois été capable de favoriſer vos injuſtes entrepriſes, Encor, Mad. Jervis, encor des Reflexions injureuſes contre moy; & cela pour des crimes purement imaginaires!

car

car je n'ay fait aucun mal à cette Fille. Je ne veux plus le ſouffrir, je vous en aſſeure. Cependant, pour l'amour de ma Mére, je veux bien me ſéparer de vous en ami: vous devez pourtant faire des Reflexions toutes deux ſur la liberté avec laquelle vous avez parlé de moy; j'en aurois plus de reſſentiment que je n'en ay, ſi je ne ſavois pas, qu'il ne me convenois guére de m'abaiſſer juſqu'à me cacher dans votre Cabinet: je devois compter que j'entendrois bien des impertinences ſur mon chapitre dans la Converſation que vous auriez enſembles.

Je me flatte, Monſieur, dit elle, que vous n'avez aucune raiſon d'empécher que Pamela s'en aille jeudi prochain. Vous étes bien en peine de Pamela, dit il; mais non, qu'elle s'en aille quand elle voudra, je ne m'y oppoſe point. C'eſt une méchante fille, qui s'eſt attiré tout cela par ſa propre faute, & qui m'a cauſé plus de chagrin, qu'elle n'en a eu de ma part. Mais j'ay ſurmonté tout, & jamais je ne me mettray plus en péne d'elle, ni de ce qui la regarde.

On m'a fait, ajouta-t-il, quelques Propoſitions de mariage, depuis que je ſuis ſorti ce matin; & je ſuis aſſez diſpoſé à y préter l'oreille: c'eſt pourquoy je ſouhaite qu'en ſoit diſcret ſur tout ce qui s'eſt paſſé; & il ne ſera plus queſtion de Pamela, par rapport à moy, je vous en donne ma parole.

Je joignis mes deux mains, & les élevay par deſſous mon tablier; car j'étois ravie de ce que je venois d'entendre, quoyque je duſſe m'en aller bientôt. Car bien qu'il ait été très méchant à mon égard, je lui ſouhaite de tout mon Cœur toute ſorte de proſpéritez, pour l'amour de ma chére & bonne Maitreſſe.

Eh bien, Pamela, me dit il, vous ne devez plus maintenant craindre de me parler; dites moy pourquoy vous avez levez les mains en haut. Je ne lui répondis pas un mot, Si vous agréez ce que je viens

de

de dire, ajouta-t-il, donnez moy la main en ſigne d'approbation. Je la lui donnay à travers mon Tablier; il la prit, & la preſſa, mais plus doucement qu'il n'avoit fait mon bras la veille: Pourquoy cette petite folle ſe couvre-t-elle le viſage, dit il; otez ce Tablier, que je voye quel air vous avez après les diſcours libres que vous avez tenus ſur mon compte hier au ſoir. Il n'y a pas lieu de s'étonner que vous ayez honte de me voir, après avoir ſi bien accommodé ma Reputation.

Ce diſcours me parut une cruelle inſulte, que je ne pûs pas ſoutenir, après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard. Je rompis donc le Silence en m'écriant, Oh! bon Dieu, quelle difference il y a entre les Diſpoſitions de tes Créatures! Pourquoy faut il que les unes paroiſſent humiliés & abbatues dans leur innocence, tandis que les autres triomphent de leurs Crimes!

En diſant cela je montay dans ma Chambre & je me mis à écrire ceci: car quoyqu'il m'eut chagrinée par ſes injuſtes reproches, j'étois pourtant très contente d'apprendre, qu'il alloit, ſuivant les apparences, ſe marier bientôt, & qu'il avoit ſi heureuſement renoncé à tous les mauvais deſſeins qu'il avoit formez contre moi; c'eſt ce qui me rendit un peu tranquile. Je me flatte d'avoir eſſuié maintenant les plus grands dangers; car ſi cela n'eſt pas, mon ſort doit étre bien malheureux: cependant je ne me croiray pas tout à fait hors de danger, que je ne ſois chez vous: Car il me ſemble, qu'après tout, ſa Repentance & ſa Converſion ſont un peu ſubites. Mais la Grace de Dieu n'eſt point attachée à un certain tems; il peut avoir été frappé de remords tout d'un coup, pour les injures qu'il m'a faites: je me flatte que cela eſt; je ne m'y fieray pourtant que de la bonne ſorte.

Puiſque j'ay occaſion de vous faire tenir ceci, je vous l'envoye, quoyque je ſois perſuadée que ce Recit vous percera le cœur. J'eſpére que je vous apporteray moy même mon premier griſonnage. Je ſuis, quoyque encor dans une grande détreſſe,

Votre très obeiſſante Fille.

LETTRE XXVII.

Mes très chers Pére & Mére,

JE ſuis bien aiſe de vous avoir priez de ne point venir à ma rencontre; & Jean m'a dit que vous n'y viendrez point, parce qu'il vous a aſſeurez que je trouveray quelque moyen de me rendre chez vous, ſoit en croupe derriére quelcun des Domeſtiques, ſoit avec le ſecours du Fermier Nichols. Pour ce qui eſt du Caroſſe dont il vous a parlé, je ne dois plus, ſans doute, eſpérer cette faveur; & je ne m'en ſoucie pas beaucoup, parce que cela paroitroit trop au deſſus de moy. On m'a dit que le Fermier Brady a une Chaiſe & un Cheval; nous eſperons de les emprunter, où même de les louer plûtôt que de manquer de partir; quoyqu'à preſent je n'aye pas beaucoup d'argent de reſte, après les dépenſes que j'ay faites: je ſuis pourtant aſſeurée, que j'en pourrois avoir autant que je voudrois de Mad. Jervis, où de Mr. Longman. Mais, direz vous, comment le rendre enſuite? Et d'ailleurs, je n'aime pas à avoir de l'obligation à perſonne.

Mais la principale raiſon pour laquelle je ſuis bien aiſe que vous ne vous donniez pas la péne de me venir rencontrer, c'eſt l'incertitude où je ſuis ſur le jour de mon départ: car je vois bien qu'il faut que je demeure ici au moins encor huit jours; mais j'eſpére de m'en

m'en aller jeudi prochain; la pauvre Mad. Jervis, qui veut abſolument partir avec moy, ne ſauroit être prête plûtôt.

Oh! Quand auray-je le bonheur d'être en ſeureté chez vous! Car quoyqu'il ſoit à préſent aſſez civil à mon égard, & qu'il ne paroiſſe pas d'auſſi mauvaiſe humeur qu'il étoit auparavant, cepandant il ne laiſſe pas que de me chagriner beaucoup d'une autre maniére, comme je vais vous le dire. Vous ſaurez qu'on lui apporta hier au logis un magnifique habit; c'eſt ce qu'on appelle un habit pour un jour de Naiſſance. Car il a deſſein d'aller à Londres à la Naiſſance du Prince, pour voir la Cour; & tous nos gens diſent qu'il ſera fait Pair du Royaume. Je voudrois qu'on le rendit honnéte homme. Il eſt vray qu'il a toujours paſſé pour tel; mais je ne l'ay pas trouvé ainſi, pour mon malheur.

Comme on lui avoit donc apporté ces beaux habits, il voulut les eſſayer; & avant que de les ôter il m'envoya chercher; il n'y avoit perſonne que lui dans la Sale. Pamela, me dit il, tu fais voir tant de bon goût dans tes habits, & dans la maniére dont tu te mets (helas! c'eſt ce que j'ignorois parfaitement) que tu dois ſans doute étre capable de juger de nos habillemens à nous: Comment trouves tu cet habit? Me va-t-il bien? Je vous demande pardon, Monſieur, lui diſ-je, je ne ſuis point juge de ces choſes là: mais il me ſemble que cet habit eſt parfaitement beau.

La Veſte étoit toute couverte de dentelle d'Or, & il avoit grand air dans cet habit: mais ce qu'il fit dans la ſuite me rendit ſi ſerieuſe que je ne pus lui faire aucun compliment. Pourquoy, me dit il, ne portez vous pas vos habillemens ordinaires? Quoyqu'il faille avouer que tout vous ſied bien (car je continue toujours à porter mes nouvelles Hardes) Monſieur, lui répondiſ-je, ce ſont ici les ſeules hardes que

je puiſſe appeller miennes: & qu'importe, dans quels habits paroiſſe une fille comme moy? Vous étes bien ſerieuſe, Pamela, dit il; je vois bien que vous ſavez conſerver de la rancune. Oui, je le puis, Monſieur, lui dif-je, lorſque j'en ay ſujet. Comment, reprit il, vos yeux ſont toujours rouges, je penſe; n'étes vous pas folle de prendre ſi fort à cœur les petites libertez que je me ſuis données avec vous derniérement? Je vous aſſeure, que vous & cette ſotte de Mad. Jervis me cauſâtes autant de frayeur par vos cris affreux, que j'ay pû moy même vous en cauſer. C'eſt tout ce qui nous en eſt revenu, lui répondiſ-je; mais ſi vous avez pu craindre ſi fort que vos propres Domeſtiques ne vinſent à découvrir les outrages que vous vouliez faire à une pauvre & indigne Créature, qui eſt ſous votre Protection auſſi longtems qu'elle demeure chez vous, vous devriez ſans doute craindre encor plus le Dieu Toutpuiſſant, en la préſence du quel nous ſommes tous, & devant qui les plus grands auſſi bien que les plus petits auront à répondre de toutes leurs Actions, quelles que puiſſent étre leurs opinions là deſſus.

Il me prit la main avec un certain air moitié piqué & moitié railleur, voilà qui eſt bien dit, ma petite Précheuſe, s'écria-t-il; quand mon Chapelain de Lincoln ſera mort, je te mettray en Manteau noir & en Collet, & tu feras une fort jolie figure dans ſa place. Je ſouhaiterois, lui dif-je, un peu piquée de ſa Raillérie, que votre propre Conſcience vous prêchât, & vous n'auriez pas beſoin d'un autre Chapelain. Eh bien, eh bien, Pamela, dit il, quittons ce jargon qui n'eſt plus à la mode. Si je vous ay envoyé chercher, ce n'étoit pas tant pour ſavoir votre ſentiment ſur mon habit neuf, que pour vous dire, que puiſque Mad. Jervis le ſouhaite, vous pouvez demeurer ici juſques à ce qu'elle s'en aille. Moy, je puis demeu-

rer,

rer, m'écriay-je! Je vous asseure que je seray charmée dès que je seray hors de la Maison.

Vous étes un ingrate, dit il: mais je pensois, ajouta-t-il, en me prenant la main, que ce seroit domage qu'avec ces belles mains blanches, & cette peau si fine & si douce vous vous missiez encor à faire de gros ouvrage, comme vous y serez obligée si vous retournez chez vos Parens. Je conseillerois donc à Mad. Jervis de prendre une Maison à Londres, & de louer des Apartemens à nous autres Membres de Parlement lors que nous venons en Ville: Vous pourez passer pour sa fille, & jolie comme vous étes vous devez étre asseurée que la Maison sera toujours pleine, & que vous gagnerez beaucoup.

Cette Raillerie insultante me perça le Cœur; j'étois déja prête à pleurer auparavant; mais alors je fondis en larmes, & voulant retirer ma main qu'il tenoit toujours, je ne pouvois guéres, lui-dis-je, m'attendre à un Compliment plus honnéte de la part d'un homme comme vous; ce discours répond parfaitement à la Conduite que vous avez tenuë envers moy; & il faut que je le dise, dussiez vous étre mille fois plus en colére encor.... Moy en colére, Pamela! dit il en m'interrompant; non, non, j'ay surmonté tout cela, & puisque vous devez vous en aller, je vous regarderay, Mad. Jervis & vous, aussi longtems que vous resterez ici, comme des Etrangeres qui logent chez moy, & non pas comme mes Domestiques; ainsi vous pouvez dire tout ce qui vous plaira: Mais il me semble, Pamela, que vous ne devriez pas témoigner tant d'indignation contre ce que je viens de dire: Il est vray que vous avez des idées assez romanesques sur la Vertu. Je ne doute point que vous ne perseveriez dans ces sentimens héroiques; personne ne pourra jamais vaincre votre Vertu: mais mon Enfant, ajouta-t-il, avec un certain air serieux, considerez quelle belle occasion vous aurez

rez alors, de faire tous les jours quelque nouvelle hiſtoire à Mad. Jervis, quel ample ſujet de Lettres à écrire à votre Pére & à votre Mére, & quels jolis ſermons vous pourrez faire aux jeunes Meſſieurs, qui vous feront la Cour. Je vous jure que c'eſt le meilleur parti que vous & elle puiſſiez prendre.

Vous faites bien, Monſieur, lui diſ-je, de proportioner votre eſprit à la Capacité d'une pauvre fille comme moy. Mais permettez moy de vous dire, que ſi vous n'étiez pas riche & puiſant, & ſi je n'étois pas pauvre & de baſſe extraction, vous n'oſeriez pas m'inſulter comme vous faites. Permettez moy auſſi de vous demander ſi vous croyez que cela convienne à ces beaux habits que vous portez, & à votre Qualité de Maitre? Vous voila bien grave & bien ſerieuſe, ma jolie Pamela, dit il, en voulant me baiſer; j'avois le Cœur gros; laiſſez moy, lui diſ-je, & quand vous ſeriez un Roy j'oſerois vous dire que vous n'agiſſez point en honnéte homme, ſi vous me parliez comme vous venez de faire. Je ne veux point reſter ici pour étre traitée de cette maniére; je m'en iray chez le Fermier le plus proche, où j'attendray Mad. Jervis, s'il faut qu'elle s'en aille auſſi. Et je veux que vous ſachiez, Monſieur, que je puis me reſoudre à faire l'ouvrage le plus rude des moindres Cuiſiniéres, malgré ces vilaines mains blanches, plûtôt que de ſouffrir ces indignes Diſcours que vous me tenez

Quand je vous ay envoyé chercher, dit-il, j'étois de la meilleure humeur du monde, mais il eſt impoſſible de la conſerver longtems avec une impertinente comme vous. Je veux cepandant reprimer ma Colére; mais auſſi longtems que je vous verray ici, je vous prie de ne point prendre cet air grave & triſte, ne fuſſe que par un principe de Vanité; autrement tous les Domeſtiques croiront que vous n'étes triſte que parce que vous vous en allez. Si cela eſt, répondiſ-je, je tacheray de les convaincre du contraire

auſſi

auſſi bien que vous, & je m'éforceray d'étre auſſi gaye qu'il me ſera poſſible.

Ah! dit il, je noteray ceci comme quelque choſe de particulier, car c'eſt la premiére fois que vous ayez paru faire quelque attention à ce que je vous conſeillois: & le premier conſeil, repliquay-je, propre à étre ſuivi, que vous m'ayez donné depuis quelque tems. Je ſouhaiterois, dit-il (j'ay preſque honte de l'écrire; impudent Monſieur, qu'il eſt) je ſouhaiterois que tu fuſſes auſſi preſte d'une autre maniére que tu l'es dans tes reparties. Là deſſus il ſe mit à rire. J'arrachay ma main d'entre les ſiennes, & je me retiray auſſi vite que je pûs. Ah! penſay-je en moy-même; on dit qu'il ſe marie; il en eſt tems; autrement aucune honnéte fille ne pourra demeurer chez lui.

En Verité, mes chers Pére & Mére, il devient tout à fait libertin: vous voyez par là combien il eſt aiſé d'aller de mal en pis lors qu'on s'eſt une fois abbandonné au Vice.

Que ma pauvre Maitreſſe auroit été affligée de voir cela ſi elle eut vécu! Mais il auroit peutétre été plus ſage alors: Quoyque Mad. Jervis m'ait dit qu'il avoit déja du vivant de ſa Mére quelque penchant pour moy, & qu'il avoit formé le deſſein de me le déclarer en peu de tems. Admirez l'impudence de l'homme! Sans doute qu'il faut que le monde ſoit proche de ſa fin, car tous les Gentilſhommes du voiſinage ſont preſque auſſi corrompus que lui. Et voyez ce que produiſent ces mauvais Exemples: Voilà Mr. Martin du Bocage, qui a eu trois accouchemens chez lui en trois mois de tems; de ces trois enfans il y en a un dont il eſt lui-même le Pére, ſon Cocher l'eſt du ſecond, & ſon Garde-Chaſſe l'eſt du troiſiéme: cependant il n'a chaſſé ni l'un, ni l'autre: & comment auroit il eu le front de le faire; puiſqu' ils n'ont fait que ſuivre le criminel exemple qu'il leur

a donné? Il y a lui, & deux ou trois autres du même caractére à dix Milles de chez nous, qui viſitent notre honnête homme de Maitre, & vont à la Chaſſe avec lui; & je m'imagine que leurs mauvais exemples ne contribuent pas peu à le corrompre: Dieu me préſerve, & me faſſe ſortir bien tôt de ce mauvais lieu.

Mais, mon cher Pére & ma chére Mére, qu'elle eſpéce de Créatures faut il que ſoient les Femmes, puiſqu'elles donnent lieu à de pareilles méchancetez? Leur conduite fait juger que nous ſommes toutes du même Caractére. Helas! dans quel ſiécle vivons nous! car c'eſt maintenant une plus grande merveille de voir des hommes à qui on reſiſte, que des femmes qui cédent. C'eſt là, je penſe, ce qui fait que je ſuis une inſolente, une impudente, une Créature, & que ſais-je encor? & cela ſeulement parce que je ne veux pas étre en effet une impudente & une inſolente.

Je ſuis ſerieuſement fachée de ces choſes; car on ne ſait quels artifices & quels ſtratagémes ces hommes employent pour executer leurs criminels deſſeins: je veux donc former le jugement le plus favorable qu'il m'eſt poſſible ſur la conduite de ces pauvres Créatures qui ſe laiſſent ſéduire, & avoir pitié de leur ſort: Car vous comprenez par ma triſte hiſtoire, & par les dangers dont je ne me ſuis ſauvée qu'à péne, à quelles tentations ſont expoſées de pauvres filles, qui ſont obligées d'aller en condition, principalement dans des Familles où l'on n'a pas la Crainte de Dieu, & dont le Chef ne ſait pas bien régler ſa Maiſon.

Vous voyez que je ſuis devenuë tout à fait grave & ſerieuſe, & c'eſt qui convient à

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE

LETTRE XXVIII.

Mes tres chers Pére & Mere,

JEAN m'a dit que vous avez pleuré en liſant ma derniére Lettre qu'il vous a portée. Je ſuis fachée qu'il s'en ſoit apperceu: car tous les Domeſtiques ſoupçonnent déja de quoy il s'agit; & comme il ne m'eſt point glorieux d'avoir été attaquée, quoyqu'il le ſoit d'avoir reſiſté, je ſuis mortifiée que quelcun puiſſe avoir mauvaiſe opinion de mon Maitre à cauſe de moy, ou de quelcune des autres ſervantes.

Mad. Jervis a réglé ſes Comptes avec Mr. Longman, & elle doit reſter dans ſa place. J'en ſuis charmée pour l'amour d'elle & pour l'amour de mon Maitre; car elle a un bon Maitre en lui, comme ont tous les autres Domeſtiques, excepté moy, miſerable que je ſuis! & il a en elle une bonne & fidelle Ménagére.

Mr. Longman avoit pris la Liberté de repreſenter à mon Maitre combien elle eſt fidelle, quel ſoin elle prend de ſes Interets, & combien ſes Comptes étoient juſtes. Il lui dit qu'il n'y avoit point de comparaiſon entre ſes Comptes & ceux de Mad. Jewkes la Ménagére de la Maiſon qu'il a dans la Comté de Lincoln. Il dit tant de bien de Mad. Jervis que mon Maitre l'envoya chercher en preſence de Mr. Longman, ajoutant que Pamela pouvoit venir avec elle; je m'imagine que ce fut dans le deſſein de me mortifier, en me faiſant connoitre qu'il falloit que je m'en allaſſe pandant qu'elle demeureroit. Mais comme elle ne doit plus m'accompagner lors que je m'en iray, & que quand même elle ſeroit ſortie avec moy, nous ne devions pas vivre enſemble, je ne me ſuis pas miſe fort en péne de cette prétendue mortification!

je diray ſeulement que ç'auroit été un honneur pour une pauvre fille comme moy, qu'une femme du mérite de Mad. Jervis eut voulu l'accompagner.

Eh bien, Mad. Jervis, dit mon Maitre lors qu'elle entra, Mr. Longman m'aſſeure que vous avez réglez vos Comptes avec lui, avec votre fidelité & votre exactitude accoutumée. J'avois bonne envie de vous propoſer de reſter chez moy, pourvu que vous témoigniez quelque repentir des diſcours imprudens qui vous ſont échappez contre moy, & qui, en verité, n'étoient pas accompagnez de tout le Reſpect que j'ay mérité de votre part. Elle parut embarraſſée à cauſe que Mr. Longman étoit préſent, ce qui ne lui permettoit pas d'expliquer à quelle occaſion elle avoit tenu les Diſcours qu'on lui reprochoit; car c'eſt moy qui en avois été le ſujet.

Il faut que je l'avouë en votre préſence, lui dit Mr. Longman; depuis que je connois la famille de mon Maitre, je n'y ay jamais trouvé tant d'ordre, tant d'union, tant d'amitié, que depuis que vous en avez le ſoin. Je voudrois que la Maiſon de Lincoln fut auſſi bien réglée. Ne parlez plus de cela, dit mon Maitre, Mad. Jervis peut reſter s'il lui plait; & s'adreſſant à elle, acceptez ce préſent dit il; je vous en feray un ſemblable, outre vos gages, à la fin de chaque année lors que vous aurez réglez vos Comptes, auſſi longtems que vos ſoins me ſeront auſſi utiles & auſſi agreables qu'ils le ſont à preſent. En diſant cela il lui donna cinc Guinées. Elle le remercia & lui fit une profonde reverence en jettant les yeux de mon coté comme ſi elle eut eu deſſein de me dire quelque choſe. Je m'imagine qu'il devina ſa penſée; car il dit, en verité, Mr. Longman, j'ayme à recompenſer le Merite, & les maniéres obligeantes qu'on a pour moy: mais je ne ſaurois témoigner la même bonté à ceux qui ne s'en rendent pas dignes; & là deſſus il me regarda en face; Mr. Longman, continua-t-il;

cette

cette fille pouroit demeurer ici avec Mad. Jervis, parce qu'elles aiment à être toujours enſembles: Car Mad. Jervis a beaucoup de bonté pour elle, & l'aime comme ſi c'étoit ſa propre fille: Mais .... de la bonté pour Mademoiſelle Pamela! s'écria Mr. Longman en l'interrompant, oui ſans doute qu'elle en a: Mais il faut que tout le monde ait de la bonté pour Pamela: Car ....

Il alloit continuer; mais mon Maitre lui dit, cela ſuffit, cela ſuffit, Mr. Longman; je vois que les Viellards ſe laiſſent prendre aux apas des jeunes filles auſſi bien que les autres: Un beau Viſage cache bien des Défauts lors qu'on a l'art de ſe conduire obligeamment. Permettez moy de le dire, Monſieur, reprit Mr. Longman, tout le monde .... je crois qu'il alloit dire encor quelque choſe à ma louange; mais mon Maitre l'interrompit en diſant, ne parlez plus de cette Pamela; je vous aſſeure que je ne ſaurois lui permettre de reſter, non ſeulement à cauſe des libertez qu'elle prend dans ſes diſcours, mais auſſi parce qu'elle ſe mêle d'écrire tous les Secrets de mon Domeſtique. Oui? dit le bon viellard; j'en ſuis faché: mais Monſieur .... N'en parlez plus, vous dis-je, reprit mon Maitre. Car ma Reputation eſt ſi bien établie (ah! que cela eſt beau, penſay-je en moi-même) que je ne me ſoucie pas de ce qu'on dit où écrit ſur mon ſujet: Mais pour parler franchement (il ne faut pas que cela aille plus loin) je ſonge à changer bientôt de Condition; & vous ſavez que de jeunes Dames de Qualité & Riches, aiment à choiſir leurs propres Domeſtiques; c'eſt là la principale raiſon pourquoy Pamela ne ſauroit demeurer ici. Du reſte, ajouta-t-il, elle eſt à tout prendre une aſſez bonne fille; il faut pourtant que je diſe que depuis la mort de ma Mére elle eſt un peu inſolente dans ſes repliques, & me répond deux mots pour un que je lui dis; ce que je ne ſaurois ſouffrir; auſſi n'y ſuis-je

pas obligé, comme vous le ſavez, Mr. Longman. Sans doute, Monſieur, répondit il; mais il me paroit fort étrange, que cette fille, qui eſt ſi douce & ſi civile envers chacun de nous, s'oublié préciſément par rapport à celui à qui elle doit le plus de reſpect. Cela eſt étrange, je l'avouë, reprit mon Maitre, mais cela n'en eſt pas moins vray: & ce fut ſon impertinence qui donna lieu à ma diſpute avec Mad. Jervis. Je ne m'en mettrois pas autrement fort en péne, ſi je ne ſavois pas que cette fille (là-voila préſente, je le dis devant elle) a de l'eſprit & du bon ſens au deſſus de ſon âge, & connoit ce qu'elle me doit.

J'avois bonne envie de parler, mais je ne ſavois que dire à cauſe que Mr. Longman étoit là. Mad. Jervis me jetta un regard, & s'approcha de la fenêtre pour cacher l'inquiétude où elle étoit à mon ſujet. A la fin je dis, il vous eſt permis, Monſieur, de dire ce qu'il vous plait; tout ce que j'y puis répondre, c'eſt que je prie Dieu de vous benir.

Le pauvre Mr. Longman voulut parler, mais il étoit ſi troublé qu'il ne faiſoit que bégayer, & les larmes lui couloient des yeux. Mon Maitre me dit d'un air inſultant; quoy! Pamela, ne ſaurois tu te montrer telle que tu es, en préſence de Mr. Longman? Donne lui, je te prie, quelque échantillon de cette impertinence avec laquelle tu me parle quelquefois.

Ne méritoit-il pas, mes chers Pére & Mére, qu'on lui dit alors toute la Vérité? Je me retins cepandant, & je lui répondis ſeulement, il vous eſt permis, Monſieur, de railler une pauvre fille, qui, vous le ſavez, pouroit bien vous répondre, mais qui n'oſe pas le faire.

Qu'eſt-ce que tu inſinües ici? Reprit il; dis le pis que tu peux en préſence de Mr. Longman, & de Mad. Jervis. Je te defie avec toute ton impertinence de rien dire, qui puiſſe faire tort à ma reputation: & puiſque

puiſque tu dois t'en aller, & que tu as gagné l'affection de tous mes Domeſtiques, je ſerois bien aiſe d'être juſtifié par ta propre bouche, & de te voir avouër ici que tu n'as aucune raiſon de te plaindre qu'on ait eu des duretez pour toy, comme j'ay ſujet de me plaindre moy de l'inſolence de tes réponſes, outre ce que tu as écrit à mon deſavantage.

En vérité, Monſieur, répondis-je, je ne ſuis pas d'aſſez grande conſequence parmi vos Domeſtiques, pour qu'un Gentilhomme comme vous, qui étes mon Maitre, ait beſoin de ſe juſtifier ſur mon ſujet. Je ſuis bien aiſe que Mad. Jervis demeure chez vous; pour moy, je ſais que je n'ay pas mérité de reſter; je dis plus, je ne ſouhaite pas même de reſter.

Hola! qu'eſt ceci? s'écria Mr. Longman, en courant à moy; ne dites pas cela, ma chére Mademoiſelle Pamela, ne dites pas cela. Nous vous aimons tous avec tendreſſe; je vous prie mettez vous à genoux, demander pardon à Monſieur; nous nous joindrons tous pour interceder en votre faveur; Mad. Jervis & moy nous mettrons à la tête de tous les Domeſtiques, pour prier Monſieur qu'il vous pardonne, & qu'il vous permette de demeurer ici au moins juſques à ce qu'il ſe marie.—Non, Mr. Longman, repris-je; je ne ſaurois le demander; je ne voudrois pas même reſter, quand on m'en accorderoit la permiſſion. Tout ce que je ſouhaite c'eſt de retourner chez mes pauvres Pére & Mére, & quoyque je vous aime tous, je ne veux point reſter. Ah! s'écria le bon Viellard, je ne m'attendois pas à cela! Après avoir conduit les choſes juſques à ce point que d'avoir remis Mad. Jervis dans les bonnes graces de mon Maitre, je m'étois flatté que ce jour auroit été doublement un jour de rejoüiſſance pour toute la Famille, par le pardon que vous auriez auſſi obtenu. Vous voyez, dit mon Maitre, c'eſt là, Monſieur Longman, un petit échantillon de ce que je vous ay dit;

dit; vous ne vous attendiez pas à trouver tant d'orgueil & de fierté dans cette fille.

Mad. Jervis m'a dit depuis, qu'elle ne pouvoit plus ſouffrir de me voir traiter ſi injuſtement; & que ſi elle ne fut pas ſortie de la Chambre elle n'auroit pas pû s'empêcher de dire des choſes, qu'on ne lui auroit jamais pardonnées; elle ſortit donc, & je voulus la ſuivre, mais mon Maitre me dit, allons Pamela, donne je te prie, à Mr. Longman, encor un échantillon de ton impertinence: je ſuis ſeur que tu n'y manqueras pas pour peu que tu parles. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, puiſqu'il faut que votre Grandeur ſoit juſtifiée par ma baſſeſſe, je ne ſouhaite point que votre Reputation ſoit ternie le moins du monde dans l'Eſprit de vos Domeſtiques; c'eſt pourquoy je diray ici à genoux (& là deſſus je me jettay à ſes pieds) que j'ay été fort coupable & fort ingratte envers le *meilleur* de tous les Maitres; j'ay été obſtinée & inſolente; & je n'ay rien mérité de votre part, ſi ce n'eſt d'être chaſſée de chez vous avec honté & avec ignominie. C'eſt pourquoy je n'ay rien à dire pour ma propre juſtification; j'avouë que je ne mérite pas de reſter chez vous; je ne ſaurois le deſirer, & je ne veux point reſter. Ainſi Dieu vous beniſſe; & vous ainſi, Monſieur Longman, & la bonne Mad. Jervis, & tous les autres Domeſtiques. Je prieray Dieu pour vous tous auſſi longtems que je vivray. Là-deſſus je me levay; mais je fus obligée de m'appayer ſur le fauteuil de mon Maitre, car je ne pouvois pas me ſoutenir.

Le pauvre Vieillard pleuroit plus fort que moy, & dit, ha! vit on jamais rien de ſemblable! C'eſt trop, c'eſt trop; je n'y puis plus tenir; en vérité je ſuis tout attendri. Mon cher Monſieur, pardonnez lui; la pauvre enfant prie Dieu pour vous; elle prie pour nous tous. Elle avouë ſa faute, & cependant elle

ne

ne veut point qu'on lui pardonne; en conſcience, je ne ſais que penſer de tout ceci.

Mon Maitre lui-même, tout endurci qu'il eſt, parut un peu touché.: Il tira ſon mouchoir de ſa poche, & s'approcha de la fenêtre. Quel tems fait il? dit-il; & puis s'étant un peu plus endurci; tu peux te retirer de devant moy, ſurprenant mélange de Contrarietez, que tu es, me dit il: mais ſache que tu ne demeureras pas ici au delà du terme que je t'ay marqué.

Ah! Monſieur, mon cher Monſieur, dit le bon Vieillard, je vous prie, laiſſez vous un peu toucher. Que Diantre, vous autres jeunes gentilhommes vous avez, je penſe, un cœur de fer & d'acier. Je vous jure que le mien eſt pret à ſe fondre, & à ſortir en pleurs par mes yeux. Je n'ay jamais ſenti rien de ſemblable auparavant. Mon Maitre me dit d'un ton imperieux, ſortez de ma preſence, petite impertinente, je ne puis plus ſupporter votre vûë. Je me retire, Monſieur, lui dis-je, auſſi promptement que je puis.

Mais en verité, mes chers Pére & Mére, la tête me tournoit ſi fort, & je tremblois tant par tout le corps, que je fus obligée de m'appuyer avec les deux mains contre la muraille en marchant, & je crus que je n'arriverois jamais à la porte. Dès que j'y fus arrivée, comme je me flattois que c'étoit là la derniére entrevûë que j'aurois avec ce dur & terrible Maitre, je me tournay de ſon côté & lui fis une profonde reverence, en lui diſant; Dieu vous beniſſe, Monſieur; Dieu vous beniſſe auſſi, Monſieur Longman. Je me rendis dans la Galerie qui conduit à la grande Sale, & je me jettay dans la premiére chaiſe que je trouvay; car il me fut impoſſible pendant longtems d'aller plus loin.

Je vous laiſſe le ſoin, mes chers Parens, de faire des Reflexions ſur tout ceci: car pour moy je ne ſaurois écrire davantage: mon cœur eſt pret à ſe fendre;

dre; en vérité il l'eſt. Oh! quand m'en iray-je! O bon Dieu, condui moy en ſeureté encor une fois dans la tranquile Cabane de mon pauvre Pére! Là les plus grands malheurs qui pourront m'arriver ſeront une joye parfaite en comparaiſon de ce que je ſouffre maintenant. Oh! ayez pitié de

Votre malheureuſe Fille.

LETTRE XXIX.

Mes très chers Pére & Mére,

IL faut que je continue à vous écrire, quoyque je ſois ſur mon départ; c'eſt preſque tout ce que j'ay à faire preſent; car j'ay fini tout ce qui me reſtoit à achever en qualité de fille de chambre, & maintenant je n'attens plus que l'heureux moment auquel je partiray. Mad. Jervis me dit, qu'après les dépenſes que j'ay faites, il ne pouvoit pas me reſter beaucoup d'argent, c'eſt pourquoy elle vouloit me faire préſent de deux Guinées des cinc qu'elle a receues. Mais je n'ay pas voulu les accepter, parce que je ſais que la bonne Dame en a beſoin elle même; car elle paye peu à peu de vieilles Debtes, que ſes enfans ont contractées par leurs folles dépenſes. Son offre étoit pourtant un effet de ſa bonté & de la generoſité de ſon Cœur.

Je ſuis mortifiée de ne pouvoir apporter que peu d'argent avec moy; mais je ſais que vous n'en ſerez point fachez, tant vous avez de bonté pour moy. J'en travailleray avec plus de diligence & d'aſſiduité quand je ſeray chez vous, ſi je puis trouver du linge à coudre, ou quelque autre ouvrage à faire. Mais tout votre Voiſinage eſt ſi pauvre, que je crains de manquer d'Ouvrage. Peut-être que la bonne femme Mumford

ſord pourra m'en procurer de la part de quelques familles riches où elle eſt connuë.

Voyez combien ma ſituation eſt triſte: Vû la maniére dont les choſes ont tourné, j'ay été mal élevée. Car vous ſavez que ma bonne Maitreſſe, maintenant avec Dieu, aimoit le chant & la dance; & comme elle diſoit que j'avois de la voix & de l'oreille, elle me fit apprendre l'un & l'autre. Souvant elle me faiſoit danſer devant elle; ſouvant auſſi elle m'obligeoit à lui chanter quelque chanſon innocente, ou quelque Pſeaume. Elle voulut auſſi que j'appriſſe à deſſiner, & à broder, & à faire de beaux Ouvrages à l'aiguille. J'ay appris tout cela paſſablement bien; elle avoit coutume de louer ce que je faiſois; & elle étoit bon juge.

De quoy tout cela me ſervira-t-il maintenant? Je ſuis préciſément dans le cas de la Cigale de la Fable, que j'ay lûë il y a quelque jours dans un Livre de ma Maitreſſe; je vais vous la Copier mot à mot.

" Comme les Fourmis mettoient leurs proviſions
" au Soleil, durant un beau jour de l'Hyver, une
" Cigale affamée (comme qui diroit la pauvre Pa-
" mela) vint leur demander la Charité. Elles lui di-
" rent qu'elle auroit dû travailler durant l'Eté, afin
" de ne point manquer du neceſſaire en Hyver. Je
" n'ay pas été tout à fait oiſive, répondit la Cigale,
" car j'ay chanté pendant toute la belle ſaiſon. Vous
" ferez donc bien, reprirent les Fourmis, de paſſer
" l'année entiére en joye, & de danſer en Hyver ſur
" l'air que vous chantiez en été."

Voilà où j'en ſuis. Oh! que je feray une belle figure chez vous avec mon chant & ma danſe! Je doute même que je ſois propre à jouer mon Role dans vos jours de fête; car ces Menuets, ces Rigodons, ces Danſes Françoiſes qu'on m'a fait apprendre, ne conviendront guére à mes compagnes champêtres, qui n'en ont aucune idée. En verité vû l'état

d'adoucir mon Maitre en ma faveur, & de l'engager à me faire garder toutes les hardes qu'on m'avoit données. Si elle avoit réuſſi, j'aurois pû les vendre & en faire de l'argent pour nous aider à vivre lors que nous ſerions enſembles: car je vous aſſeure que je n'aurois jamais pû me reſoudre à les porter.

Il ſe cacha donc dans ce Cabinet ſans que j'en ſeuſſe rien. Je m'imagine qu'il y entra pendant que j'étois allé appeller Mad. Jervis; & elle m'a dit depuis qu'il l'avoit priée de lui permettre de s'y cacher, lors qu'elle lui dit quelque choſe de mon deſſein; ſans quoy elle ne m'auroit pas ainſi trompée: Car elle ſait que je n'ay que trop de raiſons de me ſouvenir de la derniére Avanture d'un Cabinet.

Lors qu'elle entra, je lui dis, voici, Mad. Jervis, le premier paquet; je vais l'ouvrir devant vous. Voilà les Hardes que ma bonne Maitreſſe m'avoit données. Premier-voici, dis-je, ... je lui articulay un par un tous les habits & tout le linge dont elle m'avoit fait préſent, melant mille benedictions dans mon diſcours, à cauſe des bontez qu'elle avoit eues pour moy. Après avoir montré tout ce qu'il y avoit dans le premier paquet voilà, dis-je, quels étoient les préſens de ma bonne Maitreſſe.

Venons à ceux de mon cher & vertueux Maitre; ils vous font ſouvenir du Cabinet, n'eſt ce pas? Elle ſe mit à rire, en diſant, jamais de ma vie je n'ay vû une fille auſſi plaiſante que vous; mais continuez. C'eſt ce que je feray, dis-je, dès que j'auray ouvert le paquet; car j'étois alors extrémement gaye & de bonne humeur, ne ſoupçonnant pas qu'il y avoit quelcun qui m'entendoit. Voici, les préſens de mon *très digne* Maitre, dis-je, en les montrant l'un après l'autre.

Enfin je me tournay vers le troiſieme paquet; voici, Mad. Jervis, le paquet de la pauvre Pamela. Il eſt bien pauvre en comparaiſon des deux autres.

Pre-

Premiérement, voici la Robe de Chambre de Toile de Coton, que j'avois coutume de porter le matin. Elle ne ſera peut-être que trop bonne pour moy lors que je ſeray chez mon Pére; mais il faut bien que j'aye quelque choſe à porter. Voici enſuite un jupon piqué de Calemanque, une paire de bas que j'achetay du Colporteur, & mon Chapeau de paille avec ſes Rubans bleus; un reſte de Toile d'Ecoſſe pour faire quatre chemiſes; deux pour mon Pére & deux pour ma Mére, ſemblables à celle que j'ay actuellement ſur moy. Voici quatre autres chemiſes, une de cette même Toile, une autre qui eſt encor aſſez bonne, & deux autres de Toile fine, mais ſi uſées, qu'elles ne valent pas la péne de les laiſſer; j'en pourray faire quelque choſe lors que je ſeray chez mon Pére; & voici deux paires de ſouliers, j'en ay ôté le Galon d'Argent, que je bruleray; cela pourra me rapporter quelque choſe dans le beſoin, avec deux ou trois vieilles boucles d'Argent que j'ay.

De quoy riez vous, Mad. Jervis, ajoutay-je; vous reſſemblez à un jour du mois d'Avril, vous riez & pleurez alternativement. Mais continuons d'examiner mon paquet. Voici un mouchoir de Coton que j'achetay du Colporteur; il devroit y en avoir un autre quelque part; Ha! le voici; & voilà mes Gands neufs; voici mon jupon de flanelle tout neuf, pareil à celui que j'ay ſur moy; & dans ce petit paquet à part il y a quelques morceaux de Toile-peinte, & quelques reſtes de pieces de ſoye, qui, ſi j'ay du bonheur, & que je trouve de l'ouvrage, pouront ſervir à faire des paremens & d'autres choſes ſemblables; & voilà auſſi une paire de poches, elles ſont trop belles pour moy; mais je n'en ay point d'autres. Ah! dis-je, je ne croyois pas avoir tant de bonnes nippes!

Mad. Jervis, ajoutay-je, vous avez vû toutes mes richeſſes; je vais maintenant m'aſſoir, & vous dire ce que j'ay deſſein de faire.

Abregez donc, ma chére fille, dit elle; car elle craignoit que je n'en diſſe trop ſur le compte de mon Maitre, comme elle me l'à avoué depuis.

Voici, repris-je, dequoy il s'agit; c'eſt un Cas de Conſcience, dans lequel il faut ſuivre les Régles de l'équité; & je vous prie, ſi vous m'aimez, de me laiſſer agir à ma fantaiſie. Je ne ſaurois avoir aucun droit à ces préſens de ma Maitreſſe, & je ne dois pas par conſequent les emporter: car elle me les a faits en ſuppoſant que je porterois ces hardes en la ſervant, pour faire honneur à ſon Cœur genereux. Mais puiſqu'on me chaſſe, vous comprenez bien que je ne puis pas les porter chez mon Pére; car je m'attirerois tout le Village ſur les bras. C'eſt pourquoy je ſuis reſoluë de ne les point emporter.

J'ay moins de droit encor aux préſens de mon digne Maitre: car vous ſavez à quelle intention il me les a faits. Ils devoient étre le prix de mon Infamie; & ſi je les gardois je crois que je ne proſpérerois jamais. Et d'ailleurs, vous ſavez, Mad. Jervis, que puiſque je refuſe de faire l'ouvrage que mon bon Maitre exige de moy, il n'eſt pas juſte que j'accepte ſes Gages: Ainſi en honneur, en conſcience, & par toute ſorte de raiſons, je n'ay rien à prétendre dans ce ſecond *méchant* paquet.

Mais, continuay-je, vien entre mes bras mon troiſiéme & cher paquet, compagnon de ma pauvreté, & témoin de ma vertu. Puiſſé-je ne mériter jamais la moindre des guenilles que tu renfermes, ſi je viens à perdre cette Innocence, dont je me flatte que je feray toujours Gloire, auſſi longtems que je vivray: & alors je ſuis perſuadée qu'elle ſera auſſi ma plus grande Conſolation à l'heure de la mort, lors que toutes les Richeſſes & toute la Pompe de ce Monde

s'éva-

s'évanouïſſent, & ne ſont pas d'un plus grand prix que les plus miſerables Haillons, que les moindres Mendians puiſſent porter; là-deſſus j'embraſſay tendrement mon troiſiéme Paquet.

Mad. Jervis, ajoutay-je (les larmes lui couloient des yeux en m'entendant parler) j'ay encor un Conſeil à vous demander, & puis j'ay fait.

Vous vous ſouvenez des quatre Guinées que ma Maitreſſe avoit dans ſa bourſe lors qu'elle mourut: & vous ſavez que mon Maitre me les donna avec quelques piéces d'argent. J'ay envoyé ces quatre Guinées à mon Pére, & il les a entamées; ſi je l'avois voulu, il les auroit complettées afin de les rendre, & il le fera encor, ſi vous croyez que cela ſoit à propos. Dites moy, je vous prie ſincérement votre penſée: Par rapport aux trois années qui ont précedé la mort de Maitreſſe, penſez vous que je puiſſe me croire quitte, vû que je n'ay point eu de Gages durant tout ce tems là? Quand je dis *quitte*, je ne prétends pas dire par là, que mes petits ſervices aient pû égaler les bontez que ma Maitreſſe a eues pour moy; cela eſt impoſſible. Mais comme l'Education qu'elle m'a donnée & ce qu'elle m'a fait apprendre ne me ſera deſormais preſque d'aucun uſage, vû la maniére dont les choſes ont tourné, de ſorte qu'il m'auroit beaucoup mieux valu apprendre à faire de gros Ouvrage, puiſque c'eſt à quoy il faut que je me reſolve enfin, pourvû que je puiſſe trouver une Condition (& vous ſavez qu'une fille en Condition eſt expoſée à des Tentations ſi terribles, que la penſée ſeule m'en fait fremir) tout cela bien conſideré, dis-je, j'entends par étre quitte envers elle, que puiſque je rends tout ce qu'elle m'a donné, je puis avoir gagné au moins ma nourriture par les petits ſervices que je lui ay rendus: Car il ne faut plus mettre mon Education en ligne de Compte, puiſqu'elle m'eſt devenue nuiſible plûtôt qu'utile; je ſuis perſuadée que ma bonne Maitreſſe

auroit

auroit été de ce ſentiment ſi elle eut vécu. Mais ce n'eſt pas de quoy il s'agit. Je voudrois vous demander ſi pendant cette Année & plus que j'ay demeuré avec mon Maitre, je ne puis pas avoir gagné ces quatre Guinées, outre ma nourriture, puiſque je ſuis réſoluë de lui rendre tous ſes autres préſens; & ſi je ne puis pas avoir gagné auſſi ces pauvres habits que j'ay ſur le Corps, & ce qu'il y a dans mon troiſiéme paquet. Dites moy librement votre penſée, ſans que votre affection pour moy vous engage à me favoriſer au delà de ce qu'exige la juſtice la plus rigoureuſe.

Helas! ma chére enfant, dit elle, vous me rendez preſque incapable de parler. Je vous aſſeure que le plus grand affront que vous puiſſiez faire à mon Maitre, c'eſt de laiſſer ces Hardes ici; il faut que vous emportiez tous ces Paquets; autrement jamais il ne vous le pardonnera.

C'eſt ce dont je ne me ſoucie guére, Mad. Jervis, repris-je, tant j'ay été accoutumée depuis peu à me voir grondée & maltraitée par mon Maitre. Je ne lui ay fait aucun tort, je prieray toujours Dieu pour lui, & je lui ſouhaite toute ſorte de bonheur; mais je ne merite point tous ces préſens; je ſais que je ne les mérite point; d'ailleurs, quand même j'emporterois ces hardes, je ne puis point les porter, de ſorte qu'elles ne me ſeroient d'aucun uſage. Je me confie en la Providençe Divine, & j'eſpére que je ne manqueray jamais du peu qui me ſera neceſſaire pour ne pas mourir de faim; & c'eſt tout ce que je deſire. Je puis vivre de pain & d'eau, Mad. Jervis, & étre contente. Pour de l'eau, j'en trouveray partout; & ſi je ne puis pas gagner du Pain, je vivray comme les oiſeaux du Ciel, en Hyver du fruit que je trouveray dans les Hayes, & en d'autre tems de Gland, de Pommes-de-Terre, de Navets, & d'autres choſes ſemblables. Quel beſoin auray-je donc de toutes ces Hardes? Tout ce qui m'inquiéte ce ſont ces quatre Guinées:

Je

Je vous prie de me dire ſi vous croyez que doive les rendre. Point du tout, ma chére, répondit elle, vous les avez bien gagnées, ne fut-ce que par cette Veſte que vous avez brodée. Non, dis-je, je ne crois pas que cela auroit ſuffi: mais penſez vous que cette Veſte, avec le linge & d'autre Ouvrage que j'ay fait vaille ces quatre Guinées? Ouï, dit elle, & même plus. Y compris, ajoutay-je, ma nourriture, & ces pauvres hardes que j'ay ſur moy, & celles que j'emporte? Conſiderez cela, Mad. Jervis. Oui, répondit elle, oui, ma chére étrange fille, que vous étes. Eh bien donc, repris-je, je ſuis heureuſe comme une Reine; je ſuis auſſi riche, que je ſouhaite de l'étre. Encor une fois donc, que je t'embraſſe, mon troiſiéme cher paquet. Je vous prie, Mad. Jervis, de ne rien dire de tout ceci que je ne ſois partie; de peur que mon Maitre ne ſoit ſi en colére, que je ne puiſſe pas m'en aller en paix. Car, ſans parler des autres ſujets de chagrin que j'ay, mon cœur ſera pret à ſe fendre lors qu'il faudra que je me ſépare de vous tous.

J'ay encor un ſujet ſur lequel il faut que je vous entretienne un moment; c'eſt la maniére dont mon Maitre m'a traitée derniérement en préſence de Mr. Longman. Je vous prie, ma chére Pamela, me dit elle, montez dans ma Chambre, & allez moy chercher un papier que j'ay laiſſé ſur ma table; il contient quelque choſe que je veux vous montrer. J'y vais dans l'inſtant, lui dis-je; mais je compris bientôt que ce n'étoit là qu'un prétexte dont elle ſe ſervoit pour m'éloigner un moment, afin de pouvoir parler à mon Maitre, & recevoir ſes ordres ſur mon ſujet. J'appris enſuite de Mad. Jervis que mon Maitre avoit penſé deux ou trois fois ſortir du Cabinet pour venir m'embraſſer; mais il s'étoit retenu, & ſouhaitoit que je ne ſeuſſe pas qu'il avoit été là. Je revins ſi vite, car il n'y avoit point de papier ſur la Table, que je

vis juſtement le dos de mon Maitre, qui ſortoit de la Chambre verte, & entroit dans la Chambre voiſine, dont la porte étoit ouverte. J'entray promptement, & je fermay la porte après moy, & la verrouïllay: Oh! Mad. Jervis, m'écriay-je, quel tour m'avez vous joué! Je vois qu'il n'y a perſonne en qui je puiſſe me fier. Je ſuis aſſiégée de tout côté! Malheureuſe, malheureuſe Pamela! où trouveras tu une Amie, ſi Mad. Jervis elle même te trahit ainſi? Elle me proteſta ſi ſolemnellement qu'elle n'avoit eu aucun mauvais deſſein, que je lui pardonnay. Elle me rapporta tout ce que mon Maitre lui avoit dit, elle m'aſſeura qu'il avoit avoué que je l'avois obligé à s'eſſuïer les yeux deux ou trois fois; elle me dit qu'elle eſpéroit que cela produiroit un bon effet, & elle me fit reſſouvenir, que je n'avois rien dit, qui ne dût exciter ſa compaſſion plûtôt que ſon reſſentiment. Cela me raſſeura un peu. Mais helas! quand ſeray-je en ſeureté hors de cette Maiſon! Jamais pauvre Créature n'a été ſi tourmentée, que je l'ay été depuis pluſieurs mois. On m'appelle pour deſcendre, de ſorte que je ſuis obligée d'interrompre cet ennuïeux barbouillage. Qu'arrivera-t-il encor à

Votre triſte mais obeïſſante PAMELA.

Mad. Jervis dit qu'elle eſt ſeure qu'on me donnera le Caroſſe pour m'en aller chez vous. Quoyque cela ſoit trop honorable pour moy, cela fera voir au moins, qu'on ne me chaſſe pas tout à fait honteuſement. Le Caroſſe de Voyage eſt arrivé de la Comté de Lincoln; je m'imagine que c'eſt dans celui-là que j'iray; car l'autre eſt trop magnifique.

LETTRE

LETTRE XXX.

Mes très chers Pére & Mére,

JE vous écris encor, quoyque peutétre je vous apporteray ma Lettre moy-même. Car je me flatte que je n'auray rien à écrire, ni le tems de le faire lors que je ſeray chez vous. C'eſt aujourd'hui Mercredi, & j'eſpére de partir demain de grand matin: j'ay eu de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins, quoyque d'une nature un peu differente de ceux que j'ay eus juſques ici, mais toujours de la part du même homme.

Hier mon Maitre m'envoya chercher, après qu'il fut revenu de la Chaſſe. Je fus le trouver, mais j'étois dans de cruelles angoiſſes; car je m'attendois qu'il tempêteroit; & qu'il ſeroit dans une furieuſe colére contre moy, à cauſe de la liberté avec laquelle j'avois parlé. Je me reſolus donc de tacher d'appaiſer ſa colére par ma ſoumiſſion: dès le moment que je le vis je me jettay à genoux, & lui dis, je vous conjure par l'eſperance que vous avez vous même d'obtenir le pardon de vos péchez, & pour l'amour de ma chére & bonne Maitreſſe votre Mére, qui par ſes derniére paroles m'a recommendée à vos ſoins, de me pardonner mes fautes; & accordez moy une ſeule Grace, la derniére que je vous demanderay; c'eſt que je puiſſe ſortir de chez vous en paix, & avec un Eſprit tranquille, afin que je puiſſe prendre congé de vos domeſtiques, qui me ſont tous extrémement chers, d'une maniére honorable, & que je ne quitte pas votre Maiſon avec un Coeur penetré d'un mortel chagrin.

Il me releva avec plus de bonté qu'il n'avoit jamais fait, & me dit, fermez la porte, Pamela, & entrez dans mon Cabinet; je veux avoir une Converſation

ſation ſerieuſe avec vous. Comment le puis-je, Monſieur? lui dis-je, en joignant les mains, comment le puis-je? Oh! je vous prie, permettez moy de me retirer, je vous en conjure. Par le Dieu qui m'a crée, reprit il, je vous jure que je ne vous feray aucun mal. Fermez la porte de la Sale, & entrez dans mon Cabinet.

Là-deſſus il y entra; c'eſt l'endroit où il tient ſa Bibliothéque, & où il a de très beaux Tableaux: Quoyqu'on ne l'appelle qu'un Cabinet, c'eſt pourtant une grande & manifique Chambre, qui donne ſur le jardin où l'on entre par une porte vitrée. Je fermay la porte comme il me l'ordonnoit, mais j'étois irreſoluë ne ſachant ſi je devois le ſuivre dans le Cabinet. Ayez quelque confiance en moy, dit il, vous le devez après le ſerment ſolemnel que je viens de faire. Je le ſuivis donc en tremblant, & le cœur me battoit terriblement; je marchois ſi lentement, qu'il me dit, venez donc quand on vous le commande. Ah! mon cher Monſieur, dis-je, ayez pitié de moy, & épargnez moy. Je vous le promets ſur mon Salut, reprit il. Il s'aſſit dans un fauteuil, & me prit la main en diſant, ne me ſoupçonnez d'aucun mauvais deſſein, Pamela; dès ce moment je ne vous regarderay plus comme ma Servante, & je ſouhaite que vous ne ſoyez pas ingratte pour la bonté que je vays vous témoigner. Cela m'encouragea un peu. Vous avez trop d'Eſprit & de bon Sens, continua-t-il, en me tenant les deux mains dans les ſiennes, pour n'avoir pas découvert que malgré toute ma Vanité je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer. Oui, mon aimable fille, regardez moy, il faut que je vous avouë que je vous aime; & ſi je vous ay traitée durement, c'étoit contre mon inclination, & dans le deſſein de vous obliger par la crainte à faire ce que je ſouhaitois. Vous voyez que je le confeſſe ingenûment; & n'allez

pas

pas là-deſſus employer contre moy les Artifices ſi naturels à votre Sexe.

J'étois dans l'impuiſſance de parler, tant ma Confuſion étoit grande; & comme il me crut trop déconcertée pour continuer à parler ſur le même ton, il changea de Diſcours. Eh bien, Pamela, dit il, apprenez moy dans quel état ſont les Affaires de votre Pére. Je ſais qu'il eſt pauvre; mais eſt il toujours auſſi pauvre & auſſi honnéte homme que lors que ma Mére vous prit chez elle?

Ce diſcours me remit un peu, je lui répondis la tête baiſſée (car je ſentois que mon Viſage étoit rouge comme du feu) oui, Monſieur, toujours auſſi pauvre, & auſſi honnéte homme, & c'eſt en quoy je me glorifie. Je feray quelque choſe pour lui, reprit il, ſi vous n'y mettez point d'obſtacle, & je rendray tous vos parens heureux. Ha! Monſieur, lui dis-je, il eſt plus heureux à préſent qu'il ne pourra jamais l'étre, s'il faut que la Vertu de ſa fille ſoit le prix de vos faveurs; & je vous conjure de ne me point parler de la ſeule choſe qui me perce le cœur. Je n'ay aucun mauvais deſſein, reprit il; Oh! ne dites pas cela, Monſieur, dis-je, ne dites pas cela. Il m'eſt aiſé, dit il, d'établir votre Pére, ſans vous faire tort. Si cela ſe peut, Monſieur, lui dis-je, apprenez moy comment: & je m'étudieray à vous témoigner ma reconnoiſſance par tout ce que je pourray faire ſans riſquer ma Vertu. Mais qu'eſt ce qu'une pauvre Créature comme moy peut faire pour vous ſans violer ſes devoirs? Je ſouhaite, reprit il, que vous demeuriez encor huit ou quinze jours ici, & que vous vous conduiſiez civilement envers moy; je m'abaiſſe juſques à vous en prier, & vous verrez que tout réüſſira au delà de vos Eſperances. Je comprens que vous allez me répondre autrement que je ne ſouhaite, & je commence à étre piqué de voir que je ſois obligé de me m'abaiſſer juſqu'à vous ſolliciter ainſi: Je vous avou-

eray cepandant que j'ay été charmé de la maniére dont vous vous conduiſites hier en préſence de Mr. Longman, lors que je vous traitay ſi mal, & que vous auriez pû ſi aiſément vous juſtifier. Et quoyque je n'aye pas été content de tout ce que vous dites hier pandant que j'étois dans le Cabinet, cepandant vous m'avez forcé à vous admirer plus que je ne faiſois auparavant; je découvre maintenant plus de mérite en vous, que je n'en ay jamais trouvé en aucune Dame de ma connoiſſance. Tous les Domeſtiques, depuis le premier juſques au dernier, vous aiment paſſionnément, au lieu de vous envier; ils ſe forment de grandes idées de vous, & ont pour vous un certain Reſpect, qui fait voir ce que vous méritez d'étre un jour. Mais ce qui a ſurtout achevé de me vaincre, continua-t-il, c'eſt votre charmante maniére d'écrire, ſi naturelle & ſi aiſée, & ces grand ſentimens que vous témoignez dans vos lettres, leſquels ſont ſi fort au deſſus de votre âge & de votre Sexe; car j'ay vû plus de vos Lettres que vous ne penſez (cela me ſurprit) tout cela joint enſemble fait que je vous aime à l'excès. Et maintenant, Pamela, puiſque je m'abaiſſe juſqu'à faire cet aveu, faites moy le plaiſir de demeurer encor ici huit ou quinze jours, pour me donner le tems de régler certaines affaires, & vous verrez combien vous y trouverez votre compte.

Je tremblay en ſentant que mon Cœur commençoit à ceder. Oh! mon cher Monſieur, lui dis-je, épargnez une pauvre fille, qui ne ſauroit lever les yeux ſur vous, ni preſque parler. Mon cœur eſt pret à ſe fendre: Pourquoy voudriez vous de me perdre! Faites moy ſeulement le plaiſir, dit il, de reſter ici encor une quinzaine de jours; j'ordonneray à Jean d'aller avertir votre Pére que je le verray durant ce tems là, ou ici, ou à l'enſeigne du Cigne dans ſon Village. Oh! Monſieur, dis-je, je n'y puis plus tenir; je vous prie à genoux, je vous demande en grace

grace de me laiſſer partir demain, comme j'y étois réſoluë. N'entreprenez point de tenter une pauvre Créature, qui n'auroit d'autre Volonté que la votre, ſi la Vertu le lui pouvoit permettre. Elle le permettra, dit il; car Dieu m'eſt temoin que je n'ay aucun deſſein de vous nuire. Cela eſt impoſſible, repris-je, je ne ſaurois vous croire, Monſieur, après ce qui s'eſt paſſé. Combien n'y a-t-il pas de moyens pour ruiner une pauvre fille! Bon Dieu, protége moy ſeulement cette fois, & condui moy en ſeureté dans la Cabane de mon pauvre Pére! Etrange & d...né ſort! s'écria-t-il, que je puiſſe pas en étre crû ſur mes ſermens les plus ſolemnels! Que voudriez vous que je crûſſe, Monſieur, lui dis-je? Que puis je croire? Qu'avez vous dit, ſi ce n'eſt qu'il faut que je reſte encor quinze jours ici? Et que deviendray-je après ce tems là? L'orgueil que ma naiſſance & mes richeſſes m'inſpirent, dit il, maudit ſoit cet orgueil, puiſqu'il vous empéche de me croire, & ne fait qu'augmenter vos ſoupçons, cet orgueil ne ſauroit plier tout d'un coup. Je ne vous demande que quinze jours, afin de vaincre la repugnance que me fierté m'inſpire.

Oh! que mon cœur palpitoit! Je commençay à dire l'Oraiſon Dominicale, car je ne ſavois ce que je faiſois. Je ne veux point de vos Chapelets, Pamela, dit il; il me ſemble que vous devenez une parfaite Religieuſe.

Cela ne m'empécha pas de dire à haute voix en levant les yeux au Ciel. *Ne m'induy point en Tentation, mais delivre moy du Malin*, O Dieu. Là-deſſus il me prit entre ſes bras, en diſant, Eh bien, ma chére fille, vous demeurez donc ici encor quinze jours, & vous verrez ce que je feray pour vous; je vais vous laiſſer un moment, & faire un tour dans la chambre voiſine, afin de vous donner le tems de refléchir, & de vous montrer que je n'ay point de mauvais deſſein.

Voilà qui eſt d'aſſez bon augure, penſay-je en moy même.

Il ſortit donc: Je fus troublée de mille differentes penſées dans un moment. Tantôt je ſongeois qu'il n'y auroit pas grand mal à reſter encor huit ou quinze jours, puiſque j'aurois toujours Mad. Jervis avec moy. Mais, penſay-je enſuite, que ſais je ce que je ſeray capable de faire? J'ay reſiſté à ſa colére, mais peut-être que je me laiſſeray toucher par ſa bonté. Comment y reſiſteray-je? Je me flatte pourtant d'y reſiſter par le ſecours de la même Grace Divine, en laquelle je me confieray toujours. Mais, dis-je enſuite, que m'a-t-il donc promis? Il mettra mon Pére & ma Mére à leur aiſe. Cette penſée me charme, mais il ne faut pas que je m'y arréte, de peur qu'en l'agréant trop elle ne cauſe enfin ma ruine. Que peut il faire pour une pauvre fille comme moy? A quoy ſa Grandeur peut elle s'abaiſſer? Il parle de l'orgueil que ſa condition lui inſpire, & de la Vanité de ſon Cœur. Il faut que la téte lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais deſſein, ſans quoy il ne m'auroit pas parlé comme il a fait. Il ne peut avoir d'autre but que celui de me ſéduire. Il ne m'a rien promis: Mais je verray ce qu'il fera, ſi je veux reſter encor quinze jours. Ce tems n'eſt pas long, penſay-je en moy-même, & je verray au bout de quelques jours comment il ſe conduira envers moy. Mais d'un autre coté, quand je reflechis ſur la diſtance extréme qu'il y a entre lui & moy, je ne vois rien à eſperer: & maintenant qu'il m'a fait une déclaration d'amour, comme il l'appelle, dans toutes les formes, il voudra ſans doute m'entretenir ſur ce ſujet plus ouvertement qu'il n'a encor fait, & je ſeray peutétre moins capable de lui reſiſter. Et d'ailleurs s'il n'avoit que des vûës honnétes, pourquoy ne m'auroit il pas parlé en préſence de Mad. Jervis? Là-deſſus l'odieux, l'affreux Cabinet ſe préſenta à mon eſprit; je me rappellay

pellay le danger que j'avois courru, & avec combien de péne j'y avois échappé. Je conſideray qu'il lui ſeroit facile d'éloigner une autre fois Mad. Jervis & toutes les Servantes; de ſorte qu'il pourroit achever ma ruine en beaucoup moins de tems qu'il ne m'en demandoit à reſter chez lui. Je me déterminay donc à m'en aller, à confier tout à la Providence, & à ne point compter ſur mes proprez forces. Quelle reconnoiſſance ne dois-je pas à Dieu pour m'avoir inſpiré cette Reſolution! comme vous l'allez voir.

Juſtement comme j'en étois à cet endroit de ma Lettre, Jean m'a envoyé dire qu'il alloit partir dans le moment pour vos quartiers; c'eſt pourquoy je vous envoye par lui ce que j'ay déja écrit, & j'eſpére que demain au ſoir je vous demanderay votre benediction dans votre pauvre mais heureuſe demeure, & que je vous diray le reſte de bouche; en attendant je ſuis & ſeray toujours,

Votre très obeïſſante Fille.

LETTRE XXXI.

JE continue encor à vous écrire, quoyque j'apporteray ſans doute ceci avec moy; mais je ſeray peutétre bien aiſe de le relire lors que je ſeray chez vous, afin de me ſouvenir toujours de quels dangers la Providence m'a delivrée.

Je vous ay dit la reſolution que je pris; heureuſe reſolution comme j'ay toutes les raiſons du monde de le croire. Mon Maitre rentra bientôt; & avec un regard plein de bonté, je ne doute point, Pamela, me dit il, que vous ne reſtiez encor quinze jours pour m'obliger. Je ne ſavois quels termes employer pour le refuſer ſans lui faire jetter feu & flamme. Par-

donnez, Monſieur, lui dis-je, pardonnez à votre pauvre & affligée Servante. Il eſt impoſſible que je mérite de votre part aucune faveur qui ſoit compatible avec ma Vertu; & je vous ſupplie de me permettre de m'en aller chez mes pauvres Parens. Ah! dit il, tu es la plus grande ſotte que je connoiſſe. Je te dis, que je verray ton Pére, je l'envoyeray chercher demain dans mon Caroſſe de voyage, ſi tu veux, & je lui apprendray ce que j'ay deſſein de faire pour lui & pour toy. M'eſt il permis, Monſieur, lui dis-je, de vous demander ce que cela peut étre. Veu les grands biens que vous avez, vous pouvez aiſément le rendre heureux, & peutétre vous ſeroit il de quelque utilité d'une maniére ou d'autre. Mais quel prix faut il que je paye pour tout cela? Vous ſerez auſſi heureuſe que vous pouvez le ſouhaiter, répondit il, je vous le promets. Je vous donne dès à préſent cette bourſe où il y a cinquante Guinées, j'en donneray tous les ans autant à votre Pére, & je lui trouveray quelq'employ qui ſera à ſon gré, & par lequel il en pourra gagner tous les ans autant & même davantage. Je vous aurois donné une plus groſſe ſomme pour lui; mais peutétre que vous m'auriez ſoupçonné de quelque mauvais deſſein. Oh! Monſieur, lui dis-je, reprenez vos Guinées; je n'en veux pas toucher une ſeule; & je ſuis ſeure que mon Pére ne les acceptera pas non plus, juſques à ce qu'il ſache ce qu'il faudra qu'il faſſe pour les mériter, & ſurtout ce que je deviendray. Eh bien donc, Pamela, dit il, ſuppoſé que je trouve un honnéte homme, qui ait un bon employ, & qui vous faſſe Demoiſelle le reſte de vos jours, l'épouſerez vous. Je n'ay point beſoin de mari, Monſieur, lui dis-je; car alors je commençay à penetrer ſon noir deſſein. Mais comme je me voyois dans ſa puiſſance, je crûs devoir diſſimuler un peu. Vous étes ſi jolie, reprit il, que quelque part que vous ailléz, vous ne ſerez jamais hors de danger; il

y aura toujours quelcun qui tendra des piéges à votre vertu; & je croirois mal répondre à l'exhortation de ma Mére, qui en mourant ma prié d'avoir ſoin de vous, ſi je ne vous trouvois pas un Mari qui puiſſe protéger votre Innocence & votre Vertu; & j'ay jetté les yeux ſur un très digne homme.

Oh! l'infame & le perfide! dis-je en moy-même; quel puiſſant inſtrument n'eſt il pas dans la main de Lucifer, pour cauſer la perte d'une pauvre innocente! Je diſſimulay pourtant encor; car je craignois & lui & le lieu où j'étois. A qui avez vous penſé, Monſieur, lui dis-je? Au jeune Mr. Williams, répondit-il, qui eſt mon Chapelain dans la Comté de Lincoln; il vous rendra heureuſe. Sait il, Monſieur, repris-je, le deſſein que vous avez? Non, ma fille, répondit il, & il me baiſa malgré moy, car ſon haleine me paroiſſoit alors un vray poiſon; mais le beſoin qu'il a de ma faveur, votre beauté, & votre mérite feront qu'il acceptera avec tout le plaiſir du Monde la grace que je veux bien lui faire. Eh bien donc, Monſieur, lui dis-je, il y a encor aſſez de tems pour refléchir là deſſus, & cela ne ſauroit m'empécher de m'en aller chez mon Pére; quand je reſterois encor quinze jours qu'eſt ce que cela produiroit par rapport à votre deſſein: vos ſoins & votre bonté peuvant me trouver chez mon Pére, auſſi bien qu'ici; & je veux bien que Mr. Williams & toute la Terre ſachent, que je n'ay point honte de la pauvreté de mes Parens.

Il voulut me baiſer encor; mais je lui dis, s'il faut, Monſieur, que je ſonge à Mr. Williams, ou à quelque autre, je vous prie de ne point prendre ces libertez avec moy; cela n'eſt pas décent. Eh bien, reprit il, vous reſterez donc ici encor quinze jours, & durant ce tems là je feray venir Mr. Williams & votre Pére; car je veux que le Mariage ſe concluë chez moy; lors que tout ſera réglé, vous le ſolemniſerez

quand vous jugerez à propos. En attendant prenez toujours ces cinquante Guinées, & envoyez les à votre Pére, comme un gage de ma faveur; & je vous rendray tous heureux. Monſieur, lui dis-je, donnez moy deux heures pour reflechir là deſſus. Deux heures! reprit il; je ſeray ſorti dans moins d'une heure; & je voudrois ſavoir votre reſolution avant cela; je voudrois auſſi que vous ecriviſſiez à votre Pére la Propoſition que je vous ay faite; Jean portera votre Lettre avec les cinquante Guinées au bon homme, ſi vous y conſentez. Monſieur, lui dis-je, je vous feray ſavoir ma Reſolution dans une heure. Faites, reprit il, & après m'avoir donné encor un baiſer, il me laiſſa aller.

Oh! que je fus charmée lors que je me fus retirée d'entre ſes pattes! Je vous écris ceci, afin que vous puiſſiez ſavoir ſur quel pié ſont les choſes. Je ſuis reſoluë de m'en aller, s'il m'eſt poſſible. Le lâche, le méchant, le traitre qu'il eſt.

Ah! quel piége étoit dreſſé à votre pauvre Pamela! Je tremble quand j'y penſe. Quelle ſuite de Crimes ne me préparoit on pas pour tout le reſte de ma malheureuſe Vie! Il vouloit d'abord, comme vous le comprendrez par cette Lettre, me faire croire qu'il avoit de grandes vûës pour moy. Et je m'imagine que la penſée de Mr. Williams ne lui vint dans l'Eſprit, qu'après qu'il fut ſorti de ſon Cabinet, pour ſonger en ſe promenant dans la Chambre voiſine, comment il pourroit me tromper plus ſeurement: Mais ſes Artifices étoit deſormais trop groſſiers pour n'étre pas apperçus.

Je me retiray dans ma Chambre, & la premiére choſe que je fis fut de lui écrire; car je crûs qu'il valoit mieux pour moy que je ne le viſſe plus, ſi je pouvois l'eviter. Je mis mon Billet ſous la porte de ſa Chambre, après l'avoir copié: voici ce que lui écrivis.

" *Monſieur,*

" *Monſieur, mon très honoré Maitre,*

" La Propoſition que vous venez de me faire me " perſuade de plus en plus qu'il n'eſt pas à propos " que je demeure plus longtems chez vous; mais " qu'il faut que je m'en aille chez mon Pére, ne fut- " ce que pour lui demander conſeil au ſujet de Mr. " Williams. Je ſuis ſi reſoluë de m'en aller, que rien " ne pourra me faire changer de deſſein. Ainſi, " Monſieur, en vous remerciant très humblement de " toutes vos Bontez, je partiray demain de grand ma- " tin. Mad. Jervis m'a dit que vous vouliez me " faire l'honneur de me prêter votre Caroſſe; mais " cela ne ſera pas neceſſaire: car je crois que je " pourray louër la Chaiſe du Fermier Nicolas. Je " me flatte que vous ne prendrez pas ceci en mau- " vaiſe part. Je ſuis & ſeray toujours,

Votre très humble & très obéiſſante Servante.

" Pour ce qui eſt, Monſieur, des cinquante Gui- " nées, je ſuis ſeure que mon Pére ne me le par- " donneroit jamais, ſi je les acceptois, juſques à " ce qu'il ſache comment je puis les mériter; " ce qu'il eſt impoſſible que je faſſe jamais."

Il vient de m'envoyer dire dans ce moment par Mad. Jervis, que puiſque je ſuis reſoluë de m'en aller, il ne m'en empéchera pas, & que le Caroſſe ſera pret: mais que je ne m'en trouveray que plus mal, parce qu'il ne s'embarraſſera plus de moy tant qu'il vivra. Je ne m'en ſoucie point, pourvû que je ſorte de chez lui. Seulement j'aurois été bien, ſi j'avois pû, mes chers Pére & Mére, vous rendre heureux, en conſervant mon Innocence.

Je ne ſaurois m'imaginer pourquoy Jean, qui, à ce que je croiois, étoit parti avec ma derniére, ne s'en va

va qu'à preſent. Il vient de m'envoyer demander ſi j'ay quelqu'autre choſe à vous faire tenir. Je finiray donc cette Lettre, afin de vous l'envoyer avec la precedente.

Je me prépare à preſent pour mon Voyage, & je vais prendre congé de tous les Domeſtiques. Je n'ay pas le tems d'écrire davantage; je vous diray le reſte de bouche, lorſque je ſeray ſi heureuſe que d'être chez vous. Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

J'ajouteray ſeulement que mon Maitre vient de m'envoyer cinc Guinées par Mad. Jervis. Ce preſent me rend fort riche. Car comme c'eſt Mad. Jervis qui me l'a apporté, j'ay crû pouvoir l'accepter. Il dit qu'il ne me veut point voir, & que je pourray partir dès le matin auſſi tôt que je voudray. C'eſt le Cocher qui eſt venu de la Comté de Lincoln, qui doit me conduire. Mais mon Maitre eſt ſi en colére, qu'il ne veut pas permettre qu'aucun des Domeſtique me conduiſe juſqu'au Caroſſe, ni même juſqu'à la grande Cour. Je ne ſaurois qu'y faire; mais ceja ne lui fait il pas plus de tort qu'à moy?

Jean attend ma Lettre. Je voulons vous l'apporter avec l'autre; mais il dit qu'il l'a miſe parmi d'autres Paquets, & qu'il peut auſſi bien vous les porter toutes deux.

Ce Jean eſt un bon & honnéte garçon: je lui ay beaucoup d'obligation; & maintenant que je ſuis ſi riche, je lui offrirois une Guinée, ſi je croyois qu'il voulut l'accepter. Je n'entens point parler des hardes de ma Maitreſſe, ni de celles que mon Maitre m'avoit données; car j'avois dit à Mad. Jervis que je ne voulois point les emporter. Mais je juge par deux ou trois mots qui lui ſont échappez, qu'on me les envoiera.

voiera. Si cela eſt, Ciel! quelle riche Pamela vous aurez chez vous! Mais comme je ne puis pas les porter, je ne me ſoucie guére qu'on me les envoye ou non: Si on le fait, je les vendray à meſure que j'en trouveray l'occaſion, afin d'avoir quelque argent. Mais finiſſons: car j'ay prodigieuſement à faire avant que de partir.

Il faut remarquer ici que les Epreuves de la belle Pamela n'étoit pas encor finies: les plus rudes étoient encor à venir, préciſément lors qu'elle ſe croyoit entiérement delivrée, & qu'elle ſe flatoit qu'elle alloit retourner chez ſon Pére: Car ſon Maitre trouvant que rien ne pouvoit vaincre la Vertu de cette aimable Fille, & ayant inutilement tâché de ſurmonter la paſſion qu'il avoit pour elle, forma une Reſolution aſſez étrange. Ce fut de l'envoyer dans la Maiſon qu'il avoit proche de Lincoln, dans l'eſperance que l'eſclavage où il ſe propoſoit de la tenir la forceroit enfin à ſe rendre. Pour cet effet il fit venir de la Comté de Lincoln un Cocher qu'il y tenoit; n'oſant pas ſe fier à ſon Cocher ordinaire, qui, comme tous ſes autres Domeſtiques, avoit beaucoup d'amitié pour Pamela. Il donna ſecrettement ſes Ordres à ce Cocher venu de Lincoln; & ſous pretexte de témoigner à Pamela le reſſentiment qu'il avoit de la maniére dont elle s'étoit conduite envers lui, il défendit à tous ſes Domeſtiques de l'accompagner. Des qu'elle fut montée en Caroſſe le Cocher la conduiſit pandant cinc Milles dans la route qui menoit chez ſon Pére; mais enſuite il tourna bride, & prit le Chemin de Lincoln.

Il faut ſavoir auſſi que le Meſſager ſi officieux, qui portoit les Lettres de Pamela à ſon Pére, & qui prétendoit avoir ſi ſouvant occaſion d'aller dans ces Quartiers là, la trahiſſoit par ordre de ſon Maitre, à qui il donnoit toutes ſes Lettres; le Maitre les liſoit toujours

jours avant que de les envoyer à ſon Pére; par ce moyen il decouvroit tout ce qu'elle écrivoit, comme il le lui inſinue lui-même, ainſi qu'on l'a vû cy-deſſus: De ſorte que cette pauvre Fille ſe trouvoit aſſiegée de tout coté. On verra par la ſuite de cette Hiſtoire, de quels lâches Artifices des hommes entreprenans peuvent ſe ſervir pour arriver à leur but tout criminel qu'il eſt, & combien le beau Sexe doit étre ſur ſes gardes contr'eux, principalement lors que les Richeſſes & le pouvoir conſpirent enſembles contre l'innocence & la pauvreté.

Il faut ajouter encor quelque choſe afin que l'on comprenne mieux la ſuite de ces Lettres. Le Maître de Pamela jugea à propos de ne point envoyer à ſon Pére ſes trois derniéres Lettres, dans les quelles elle lui raconte comment ſon Maitre ſe cacha dans le Cabinet, afin d'étre témoin du Partage qu'elle vouloit faire de ſes hardes, & où elle parle des Inſtances qu'il fit pour l'engager à reſter encor quinze jours chez lui, & de la propoſition qu'il lui fit d'épouſer ſon Chapelain. Au lieu donc d'envoyer les Lettres de Pamela à ſon Pére, il lui en écrivit lui-même une en ces Termes.

" *Maitre Andrews,*

" Vous ſerez ſans doute ſurpris de recevoir une " Lettre de moy. Mais je crois devoir vous ap- " prendre que j'ay découvert qu'il y a eu entre vous " & votre fille un étrange commerce de Lettres, " dans lequel on n'a guére ménagé mon honneur ni " ma reputation. Il me ſemble que vous n'auriez " pas dû encourager votre Fille à écrire de cette ma- " niére, juſques à ce que vous fuſſiez bien aſſeuré " que ces Médiſances, qu'elle répend ſi abondam- " ment contre moy ſont bien fondées. Il y a peut- " étre quelque choſe de vray dans ce qu'elle vous a " écrit de tems à autre: Mais croyez moy, malgré

" toute

" toute ſa prétendue ſimplicité, & ſon innocence
" affectée, je n'ay vû de ma vie une fille d'un Eſprit
" ſi romaneſque. En un mot, la tête lui a tourné
" par la Lecture des Romans, & d'autres livres ſem-
" blables, à quoy elle s'eſt livrée toute entiére depuis
" la mort de ſa bonne Maitreſſe; elle ſe donne des
" airs, comme ſi elle étoit un modelle de perfection,
" & elle s'imagine que tout le monde lui en veut.

" Ne prenez pourtant pas mal ma penſée: Je
" crois votre Fille très honnéte & très vertueuſe:
" mais j'ay découvert auſſi, qu'elle avoit une eſpéce
" de Correſpondence ou d'intrigue avec un jeune Ec-
" cleſiaſtique, à qui je me propoſe de donner un Be-
" nefice avec le tems: mais qui n'a encor aucun éta-
" bliſſement, & ne vit que de ce que je veux bien
" lui accorder. Jugez quelles en ſeroient les conſe-
" quences, ſi ces jeunes gens qui n'ont aucun bien,
" venoient à ſe marier, & à avoir une nombreuſe
" famille, ſans un morceau de pain pour l'entre-
" tenir.

" Pour moy, j'ay tant d'amitié pour l'un & pour
" l'autre, que je veux tâcher de prevenir ce malheur
" ſi je puis: c'eſt pourquoy j'ay éloigné votre fille
" de ſon amant pour un tems, dans l'eſperance qu'ils
" viendront tous deux à reconnoitre leur folie. Ne
" ſoyez donc pas ſurpris, de ne pas voir arriver votre
" fille auſſi tôt que vous vous y étiez attendu.

" Cependant je vous donne ma parole d'honneur,
" qu'elle ſera en ſeureté, & qu'on n'entreprendra
" rien contre ſa Vertu. Je me flate que vous ne me
" ſoupçonneray d'aucun mauvais deſſein, malgré tout
" ce qu'elle s'eſt donné les airs de vous écrire au ſujet
" de mon petit badinage, & des libertez innocentes
" que je puis avoir priſes avec elle, & qui ſont ſi or-
" dinaires parmi de jeunes des deux ſexes, qui ont
" été élevez enſembles, & qui ſe connoiſſent depuis
" longtems:

" longtems: car je vous aſſeure que l'orgueil n'eſt " pas mon vice.

" Comme elle eſt toujours occupée à écrire des " Lettres, je compte qu'elle vous aura appris ſon In- " trigue avec le jeune Eccleſiaſtique: Je ne ſais ſi " vous l'approuvez ou non. Mais maintenant qu'elle " ſera abſente de lui pour quelque tems (car je ſais " qu'il l'auroit ſuivie juſques dans votre Village, ſi " elle étoit retournée chez vous, & peutétre qu'ils " ſe ſeroient rendus tous deux malheureux pour tou- " jours en s'épouſant) je ne doute point que je n'en- " gage le jeune homme à ouvrir les yeux ſur ſes pro- " pres interets, & à ne ſe pas marier qu'il n'ait de- " quoy entretenir une Femme: quand cela ſera, " qu'ils ſe marient enſembles, s'ils le jugent à pro- " pos; je ne m'y oppoſeray point.

" Je n'attens d'autre reponſe de vous, ſi ce n'eſt " que vous ayez bonne opinion de moy, & que vous " vous repoſiez ſur ma parole d'honneur. Je ſuis

Votre bon amy.

" P. S. J'ay découvert que mon Valet Jean a été le " porteur de ces Lettres, dans leſquelles on s'eſt " donné tant de libertez ſur mon ſujet; je lui " donneray dans peu des marques de mon Reſ- " ſentiment. C'eſt une choſe bien facheuſe " qu'un homme de ma reputation ſoit traité " d'une maniére ſi indécente par ſes propres " Domeſtiques."

On conçoit aiſément dans quelle inquietude la lecture de cette Lettre jetta le bon viellard, ſurtout venant d'un Gentilhomme de ſi grande conſideration. Il ne ſavoit quel parti prendre; il ne douroit nullement de l'innocence de ſa pauvre fille, & il ſe perſuadoit qu'on avoit quelque mauvais deſſein contre elle.

Tantôt

Tantôt il ſe flattoit qu'il n'en étoit rien, & il étoit aſſez diſpoſé à croire que l'intrigue dont on lui parloit étoit réelle; car il n'avoit pas receu les derniéres Lettres de ſa fille, qui auroient éclairci tout.

Il ſe réſolut enfin, pour tranquiliſer ſon Eſprit & celui de ſa femme, d'aller chez le Gentilhomme, & après avoir prié ſa pauvre femme de faire ſes excuſes au Fermier qui l'employoit, il partit le même ſoir, quoyqu'il fut fort tard, & ayant marché toute la nuit, il ſe trouva dès la pointe du jour à la porte du Gentilhomme, avant que perſonne fut levé; il s'aſſit pour ſe repoſer, en attendant que quelcun parut.

Les premiers qu'il vit furent les Palefreniers, qui alloient abreuver leurs Chevaux. Il leur demanda d'un ton ſi pitoyable, qu'étoit devenue Pamela, qu'ils crurent qu'il étoit fou. Que voulez-vous de Pamela, vieux radotteur? lui diront ils. Otez vous du chemin des Chevaux. Où eſt votre Maitre, dit le bon viellard; ne vous fachez pas, Meſſieurs, je vous prie; je ſuis dans une cruelle détreſſe. Mon Maitre, dit un des Palefreniers, ne donne jamais rien à la porte; ainſi vous ne ferez que perdre vos pénes. Je ne ſuis pas encor un Mendiant, reprit le pauvre homme; je n'ay rien à demander à votre Maitre, que ma Pamela. Oh! mon cher Enfant! mon cher Enfant!

Que je meure, dit l'un d'eux, ſi ce n'eſt pas là le Pére de Mademoiſelle Pamela. En verité, en verité, je le ſuis, s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel, & en verſant un torrent de larmes. Où eſt mon Enfant? Où eſt ma Pamela? Comment, où eſt Pamela? dit un de ces Valets; elle eſt retournée chez vous: depuis quand étes vous parti? Je ne ſuis parti qu'hier au ſoir, répondit il, & j'ay marché toute nuit. Monſieur eſt il un logis, ou n'y eſt il pas? Il y eſt, lui eſt dit on, mais il n'eſt pas encor levé. Dieu en ſoit benit, Dieu en ſoit benit mille fois, s'écria-t-il; je me flate donc qu'il me ſera permis

mis de lui parler bientôt. Les Palefreniers le prié-rent d'entrer dans l'écurie pour ſe repoſer; ce qu'il fit, & il fut s'aſſeoir ſur l'eſcalier, en s'eſſuiant les yeux, mais en ſoupirant ſi triſtement, qu'il faiſoit pitié à tous ceux qui étoient là.

Dès que les Domeſtiques furent levez le bruit ſe répandit dans toute la maiſon que le Pére de Pamela étoit venu demander de ſes nouvelles. Les Servantes vouloient le faire entrer dans la Cuiſine; mais Mad. Jervis ayant appris ſon arrivée, ſe leva en hâte, & deſcendit dans la Sale-baſſe où elle le fit venir.

Il lui raconta le ſujet de ſa triſteſſe, & lui lût la Lettre qu'il avoit receue. Elle pleura amérement, & voulut cepandant tâcher de lui cacher ſon inquiétude. Je ne ſaurois, dit elle, m'empécher de pleurer en voyant l'affliction où vous étes; je me flate pourtant que vous n'en avez point de ſujet: mais prenez garde, je vous prie, que perſonne ne voye cette Lettre. Je ſuis perſuadée que votre fille eſt en ſeureté.

Je vois pourtant, Madame, dit il, que vous n'avez point de ſes Nouvelles, & que vous ne ſavez pas ce qu'elle eſt devenue. Si l'on n'avoit que de bons deſſeins, il eſt impoſſible qu'une auſſi vertueuſe Dame comme vous, n'en ſeut pas quelque choſe: & vous penſiez ſans doute qu'elle étoit chez moy.

Mon Maitre, dit elle, n'informe pas toûjours ſes Domeſtiques de tous ſes deſſeins. Mais vous ne devez point le ſoupçonner, puiſqu'il vous a donné ſa parole d'honneur, & vous voyez qu'il ne ſauroit avoir aucun mauvais deſſein, puiſqu'il n'a pas bougé d'ici, & qu'il ne parle pas même de ſortir. Ah! s'écria-t-il, c'eſt là ce qui me raſſeure un peu, mais auſſi c'eſt tout. Mais, ajouta-t-il, . . . il alloit continuer, lors que le Gentilhomme ayant appris qu'il étoit venu, deſcendit en Robe-de-Chambre & en pentoufles dans la ſalle, où Mad. Jervis & lui étoient.

Qu'y a-t-il, Maitre Andrews? dit-il; qu'y a-t-il? Oh! ma fille, s'écria le bon Vieillard, donnez moy ma fille, je vous en conjure, Monſieur. Comment, dit le Gentilhomme, je croyois vous avoir tranquilité ſur ſon ſujet. N'avez vous pas receu une Lettre que je vous ay envoyée, écrite de ma propre main? Oui, oui, répondit il, je l'ay receue, & c'eſt ce qui m'a-méne ici; j'ay marché toute la nuit. Pauvre homme, reprit l'autre avec une compaſſion apparente, j'en ſuis veritablement faché. Votre fille a cauſé une bruit étrange chez moy: mais ſi j'avois crû que vous euſſiez pris ſi fort à cœur ce que j'ay fait, je lui aurois permis d'aller chez vous; mon deſſein n'étoit pourtant que de lui rendre ſervice, & à vous auſſi. Elle eſt tout à fait en ſeureté, Maitre Andrews; je vous le declare ſur mon honneur: Je ne voudrois pas pour tous les Biens du monde lui faire le moindre outrage. Croyez vous que le vouluſſe, Mad. Jervis: Je me flate que non, Monſieur, répondit elle. *Vous vous flatez que non?* Dit le bon Vieillard; & moy auſſi. Mais, Monſieur, ajouta-t-il, donnez moy mon Enfant, c'eſt tout ce que je demande; & j'auray ſoin qu'aucun Eccleſiaſtique n'approche d'elle.

Londres eſt bien loin d'ici, reprit le Gentilhomme, & je ne ſaurois envoyer chercher votre fille ſur le champ. Quoy donc! dit Andrews, avez vous envoyé ma pauvre Pamela à Londres? Je ne voudrois pas qu'on le divulgât; répondit Mr. B. . . . mais je vous declare ſur mon honneur, qu'elle eſt en parfaite ſeureté, & très contente; dans peu de tems elle vous le fera ſavoir elle même par lettre. Je vous aſſeure qu'elle eſt chez des gens d'honneur: c'eſt chez un Evéque; elle ſervira ſa femme, juſques à ce que cette Affaire, dont je vous ay parlé, ſoit finie.

Oh! Comment ſauray-je que cela eſt vray? s'écria-t-il. Quoy! reprit le Gentilhomme en faiſant ſemblant d'étre en colére: Doutez vous de ma Véracité?

cité? Penſez vous que je puiſſe avoir quelque deſſein contre votre fille? Et ſi j'en avois, croyez vous que je vouluſſe m'y prendre de cette maniére pour arriver à mon but? Vous ne ſongez pas, mon amy, à qui vous parlez. Oh! mon cher Monſieur, dit le Vieillard, je vous demande pardon: mais conſiderez qu'il s'agit de ma chére Fille. Dites moy ſeulement chez quel Evéque elle eſt; & j'iray à Londres pieds-nuds pour voir mon Enfant, & alors je ſeray content.

Je penſe, Maitre Andrews, dit Mr. B. . . ., que tu as lû des Romans, auſſi bien que ta fille, & ils t'ont renverſé la cervelle. Ne puis je pas en étre cru ſur ma parole? Je vous dis encor une fois, que je ne voudrois pas faire le moindre tort à votre Fille? Quelle apparence y a-t-il? Je vous prie, mon ami, conſiderez un peu qui je ſuis. Et ſi vous ne voulez pas me croire, qu'eſt il beſoin de diſputer plus longtems? Ah! mon cher Monſieur, dit Andrews, pardonnez moy mon importunité; mais quel mal y auroit il à me dire, chez quel Evéque elle eſt, & où il demeure? Quoy donc, reprit le Gentilhomme; vous voudriez donc aller embarraſſer ſa Grandeur de vos ridicules frayeurs, & de vos contes impertinens. Serez vous ſatisfait ſi votre fille vous écrit au bout d'une ſemaine, ou même plus tôt encor, pourvû qu'elle ne ſoit pas pareſſeuſe, & qu'elle vous aſſeure, que tout va bien, & qu'elle eſt hors de Danger? Cela ſeroit au moins, répondit le bon homme, une conſolation pour moy. Et bien, reprit Mr. B. . . . je ne ſaurois étre reſponſable de ſa pareſſe, ſi elle ne vous écrit point; mais elle vous envoyera une Lettre à vous, Mad. Jervis; je ne ſouhaite pas de voir ce qu'elle vous écrira; je n'ay déja eu que trop d'embarras & de chagrin à ſon occaſion; & ne manquez pas d'envoyer ſa Lettre par un exprès à Maitre Andrews, dès le moment que vous l'aurez receue. Je n'y manqueray pas, Monſieur,

Monſieur, dit elle. Je vous rens grace, mon cher Monſieur, reprit le Viellard : il faudra donc que j'attende avec toute la patience qui me ſera poſſible pendant une ſemaine, qui me paroitra une année entiére.

Je vous aſſeure, dit le Gentilhomme, que ce ſera ſa propre faute, ſi elle ne vous écrit pas : car je lui ordonné expreſſément de le faire, ne fut-ce que pour l'amour de ma propre Reputation : & je vous promets que je ne ſortiray point de la maiſon que vous n'ayez eu de ſes nouvelles, & des nouvelles qui vous tranquiliſent. Dieu vous beniſſe, dit le bon homme, ſi ce que vous dites eſt vray. *Amen, amen*, reprit Mr. B. . . . vous voyez que je ne crains pas de dire, *Amen* à votre ſouhait, tout conditionel qu'il eſt. Mad. Jervis, ajouta-t-il, traitez ce bon homme du mieux que vous pourrez ; & qu'on ne faſſe point d'éclat ſur tout ceci. Il lui commanda tout bas de donner deux Guinées au Vieillard pour défrayer ſon Voyage ; & de lui dire qu'il pouvoit demeurer, s'il vouloit, juſques à ce que la Lettre fut arrivée, & qu'il ſeroit lui-même témoin des bonnes Intentions de ſon Maitre, qui ne ſortiroit pas de chez lui de quelque tems.

Le bon homme dina avec Mad. Jervis, ayant l'eſprit un peu plus tranquile que lors qu'il étoit parti de chez lui, dans l'eſperance de recevoir dans peu de jours des nouvelles de ſa chére fille. Et après avoir accepté le préſent de Mr. B. . . . il s'en retourna chez lui, reſolu de prendre patience pour quelque tems.

Cependant Mad. Jervis & tous les Domeſtiques étoient dans une très grande Affliction du Tour qu'on avoit joué à la pauvre Pamela. Elle & le Maitre d'Hôtel en parlérent à Mr. B. . . . dans les termes les plus touchans qu'ils oſérent employer : mais ils furent obligez de ſe contenter des Aſſurances generales qu'il leur donna de la pureté de ſes Intentions. Mad. Jervis n'y ajouta pourtant pas beaucoup de foi,

à cauſe de ce prétendu commerce de Pamela avec le jeune Eccleſiaſtique, dont il parloit dans ſa lettre à Andrews, & qu'elle ſavoit être entiérement faux, quoyqu'elle n'oſat pas le dire.

La ſemaine après que Pamela fut partie, ſes amis furent une peu tranquiliſez ſur ſon ſujet par une Lettre qu'un inconnu apporta, & qui étoit adreſſée à Mad. Jervis. On verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, comment Pamela fut engagée à écrire cette Lettre, qui étoit en ces Termes.

" *Ma chére Mad. Jervis,*

" J'ay été *vilainement trompée*, & au lieu d'être conduite chez mon cher Pére, *Robert* m'a menée dans un endroit, qu'on ne me permet pas de nommer. Cependant, *à tout prendre*, on ne me traite pas durement à preſent. Je vous écris ceci pour vous prier de faire ſavoir à mon Pére & à ma Mére (qui ſans doute doivent être preſque morts de chagrin) que je me porte bien, & que je ſuis & ſeray toujours, par la Grace de Dieu, leur très obéïſſante & vertueuſe fille, comme je ſuis

" *Votre très obligée Servante,*

" PAMELA ANDREWS.

" Il ne m'eſt permis ni de dater ma Lettre, ni de nommer l'endroit d'où je l'écris. *Ceci eſt le ſeul tems que ma pauvreté m'ait jamais été à charge, puiſqu'elle eſt cauſe de toutes les Craintes & de toutes les Frayeurs que j'ay eues. Je vous aſſeure de mon amitié, auſſi bien que tous les autres Domeſtiques. Adieu, adieu; mais priez Dieu pour la pauvre* PAMELA."

On

On fit voir cette Lettre à tous les Domeſtiques; & quoyqu'elle ne fut pas capable de diſſiper toutes leurs apprehenſions, elle les raſſeura pourtant un peu. Mr. B. . . . lui-même fit ſemblant d'ignorer par quelle voye cette Lettre avoit été apportée. Mad. Jervis l'envoya d'abord aux bonnes Gens, qui à la premiére vûë ſoupçonnérent que ce n'étoit pas l'Ecriture de leur fille, & que la Lettre étoit ſuppoſée. Mais s'étant bientôt convaincus du contraire, ils ſe tranquiliſérent un peu en apprenant que leur chére fille étoit en vie & ſe portoit bien. Il demandérent conſeil à tous leurs amis pour ſavoir ce qu'il y avoit à faire dans un cas ſi particulier. Mais comme perſonne ne ſavoit que leur conſeiller, ſurtout puiſqu'il s'agiſſoit d'un Gentilhomme auſſi riche & auſſi entreprenant que Mr. B. . . . & craignant que s'ils faiſoient du bruit cela ne fit qu'empirer la condition de leur fille (car ſa Lettre leur faiſoit aſſez comprendre qu'elle n'étoit point chez un Evéque, comme on avoit voulu le leur faire acroire, ce qui les fit douter de tout ce qu'on leur avoit dit ſur ſon ſujet) ils s'appliquérent à prier Dieu pour leur pauvre fille, & à lui demander qu'il voulut bien faire finir heureuſement cette triſte affaire qui les mettoit preſque au deſeſpoir.

Nous les laiſſerons occupez à la priére, pour reprendre l'Hiſtoire de Pamela, qu'elle a écrite en forme de Journal, pour s'amuſer dans ſa ſolitude, dans l'eſperance qu'il ſe préſenteroit quelque occaſion de l'envoyer à ſes parens: & auſſi, ce qui étoit la vûë quelle ſe propoſoit dans toutes ſes Lettres, afin qu'elle pût dans la ſuite refléchir avec reconnoiſſance ſur les dangers dont elle avoit échappé, lors que ſes malheurs ſeroient finis, ce qu'elle eſperoit qui arriveroit bientôt: alors elle ſe propoſoit d'examiner avec ſoin la conduite qu'elle avoit tenue dans ces dangers, afin de s'en rejoüir, ſi elle la trouvoit conforme

aux Régles de la Vertu, où de la condamner & de s'en repentir, ſi elle trouvoit qu'elle eut manqué en quelque choſe.

LETTRE XXXII.

Oh! mes très chers Pére & Mére,

QUE je vous écrive, & que je deplore mon triſte ſort, quoyque je n'aye aucune eſperance de pouvoir vous faire tenir ma Lettre! Tout ce que je puis faire maintenant c'eſt d'écrire, de pleurer, de craindre, & de prier Dieu. Mais que puis-je eſpérer, puiſque je ſemble étre condamnée à devenir la Victime d'un méchant & cruel Infracteur de toutes les Loix Divines & Humaines! O Dieu des Miſericordes, pardonne moy la défiance & le deſeſpoir, où je ſuis: ne permets pas que je péche contre toy, car tu connois ce qui eſt le plus utile pour ta pauvre ſervante. Mais puiſque tu ne ſouffres pas que tes Créatures ſoient tentées au delà de ce qu'elles peuvent ſupporter, je me reſigneray à ta Volonté! Je me flate encor, quelque deſeſperé que mon état paroiſſe, que puiſque je ne me ſuis pas expoſée moy même à ces Epreuves, puiſqu'elles ne ſont point l'effet de ma préſomption ni de ma vanité, Dieu me fera la Grace de les ſurmonter, & il m'en delivrera lors qu'il le jugera à propos.

C'eſt ainſi que je prie Dieu, mais d'une maniére bien imparfaite, les craintes & les alarmes où je ſuis me faiſant preſque perdre l'eſprit. Oh! mes chers Parens, joignez vos priéres aux miennes. Mais helas! comment puis-je vous faire connoitre la terrible ſituation de votre pauvre fille? L'Infortunée Pamela peut étre perdue (ce qu'à Dieu ne plaiſe, puiſſé-je plûtôt

plûtôt perdre la vie) avant que vous ayez appris son malheureux sort.

Oh! la méchanceté, les stratagémes, les artifices sans exemple, de ceux qui s'arrogent le Titre de Gentilshommes, & qui renversent les desseins de la Providence, en employant à leur propre perte, & à la ruine de l'innocence qu'ils oppriment, les Biens qui leur avoient été accordez dans de toute-autres vûës!

Je veux vous écrire tout ce qui m'est arrivé; mais comment recevrez vous mes Lettres? Car je n'ay plus Jean, cet honnête homme, pour vous les porter: & il y apparence qu'on m'observera fort étroitement, jusques à ce que mon cruel Maitre ait trouvé le moyen d'executer ses criminels projets à ma ruine. J'écriray pourtant tous les jours ce qui m'arrivera, dans l'esperance de trouver quelque voye pour vous faire tenir ces tristes Lettres: cependant si vous les recevez, elles ne feront qu'augmenter votre inquietude; car helas! que peuvent de pauvres gens comme vous contre des hommes riches & puissans, qui sont déterminez à opprimer l'innocence?

Quoy qu'il en soit, je vais écrire ce que je me flatois de vous dire au bout de quelques heures, lors que je croyois aller recevoir votre benediction, après être delivrée de tant de dangers & de tant de troubles.

Je commenceray mon Histoire depuis la derniére Lettre que je vous écrivis: & je continueray ce recit à mesure que j'en trouveray l'occasion; quoyque, comme je l'ay dit, je ne sache pas comment vous le faire tenir.

Le Jeudi matin si longtems souhaité, & auquel je devois partir, arriva enfin. J'avois pris congé de tous les Domestiques dès la veille; les adieux furent fort tristes de part & d'autre: Car les Valets aussi bien que les Servantes pleurérent beaucoup en se séparant de moy. Pour moy je fondois en larmes en voyant les tendres marques d'estime qu'ils me don-

noient tous. Ils voulurent tous me faire de petits préſens en témoignage de leur amitié. Mais je ne voulus rien accepter des Domeſtiques inferieurs. Mr. Longman me fit preſent de quelques Aulnes de Toile de Hollande, d'une Tabatiere d'Argent, & d'une Bague d'Or, qu'il me pria de porter pour l'amour de lui. Il pleura en me la donnant: Je ſuis perſuadé, me dit il, que Dieu benira une fille auſſi vertueuſe que vous: & quoyque que vous retourniez chez votre pauvre Pére, pour partager de nouveau ſa baſſeſſe & ſon indigence, la Providence ſaura bien vous y trouver; elle vous recompenſera un jour, quoyque peutétre je ne vivray pas aſſez longtems pour en être le Témoin.

Oh! mon cher Monſieur Longman, lui dis-je, vous me rendez trop riche, & trop vaine. Il faut pourtant que je vous demande encor une Grace. J'auray ſouvant envie d'écrire (je ne penſois guére que ce dût être ſi tôt mon unique occupation) je vous prie donc de me donner quelques feuilles de papier; & dès que je ſeray chez mon Pére, je vous écriray une Lettre pour vous remercier de toutes vos bontez; j'écriray auſſi à la bonne Mad. Jervis.

Ce fut un bonheur pour moy de lui avoir fait cette Priére; ſans cela je n'aurois eu de papier qu'autant que mon auſtére & bourruë Gouvernante, car c'eſt ainſi que je puis l'appeller, l'auroit jugé à propos: au lieu que maintenant je puis écrire pour ſoulager mon chagrin, quoyque je ne puiſſe pas vous envoyer mes Lettres. Je puis même écrire ce qu'il me plait; car elle ne ſait pas que je ſuis ſi bien pourvuë de tout; Mr. Longman m'ayant donné plus de quarente feuilles de papier, une douzaine de plumes, & une petite bouteille d'Encre, que j'ay enveloppée dans du papier & miſe dans ma poche: il m'a donné auſſi de la Cire & des Oublies.

Oh!

Oh! mon cher Monſieur, lui dis-je, vous m'avez tout à fait établie; comment vous témoigneray-je ma Reconnoiſſance? Par un Baiſer, ma belle Demoiſelle, dit il. Je le lui donnay volontiers, car c'eſt un très bon Vieillard.

Rachel & Anne pleurérent amérement, lorſque je pris congé d'elles. Jane, qui eſt quelquefois d'aſſez mauvaiſe humeur, & Cicile verſérent auſſi des larmes, & dirent qu'elles prieroient Dieu pour moy. Mais je crains que la pauvre Jane ne ſoit guére accoutumée à prier Dieu pour elle-même: elle n'en eſt que plus digne de compaſſion.

Arthur le Jardinier, Robert le Cocher, & l'autre Cocher (il porte le même nom) qui eſt venu de la Comté de Lincoln, & qui devoit me conduire, me firent auſſi beaucoup d'honnêtetez, & ils avoient tous les larmes aux yeux. Cela me parut de très bon naturel dans le Cocher de Lincoln, qui ne me connoiſſoit que très peu. Mais j'ay compris depuis, qu'il n'avoit que trop de raiſon d'être affligé, puiſqu'il avoit déja ſes inſtructions, & qu'il ſavoit qu'on devoit ſe ſervir de lui pour me tromper.

Les trois autres Laquais, Henri, Iſaac, & Benjamin, les Valets d'Ecurie, & les Palefreniers parurent tous très affligez. Il n'y eut pas juſques au pauvre petit marmiton Thomas, qui ne fondit en larmes.

Tous ces Domeſtiques s'étoient raſſemblez le ſoir pour prendre congé de moy, comptant que le matin ils ſeroient occupez à leur ouvrage. Il me priérent tous de leur donner la main; je baiſay les Servantes; je priay Dieu qu'il répandit ſes Benedictions ſur eux tous; & je les remerciay de l'amitié & des bontez qu'ils avoient eues pour moy. Mais en vérité je fus obligée de les quiter plûtôt que je n'aurois voulu: car il me fut impoſſible d'y tenir plus longtems: & ce que je n'aurois jamais crû, Henri, qui paſſe pour être un peu dur & farouche, pleuroit juſques à ſanglotter.

glotter. Le pauvre Jean n'étoit pas encor revenu de chez vous. Mais pour Mr. Jonathan le Sommelier, il lui fut impoſſible de ſoutenir cette Scéne. Je croyois vous en dire bien plus ſur ce ſujet, mais mon Eſprit eſt tout occupé de choſes plus triſtes encor.

La pauvre Mad. Jervis pleura toute la nuit. Je la conſolay du mieux qu'il me fut poſſible. Elle me fit promettre que ſi mon Maitre alloit à Londres lors que le Parlement s'aſſembleroit, ou à ſa maiſon du Comté de Lincoln, j'irois paſſer une ſemaine avec elle. Elle voulut me donner de l'Argent, mais je ne jugeay pas à propos de l'accepter.

Le lendemain matin je fus ſurpriſe de ne point voir Jean, car je me propoſois de prendre congé de cet honnéte Garçon, & de le remercier de la Civilité qu'il nous avoit toujours temoignée à vous & à moy. Mais je m'imagine que mon Maitre l'avoit envoyé plus loin, de ſorte qu'il ne pouvoit pas encor étre de retour; je priay donc qu'on lui fit mes Complimens.

Lorſque Mad. Jervis vint triſtement m'avertir que le Caroſſe, au quel on avoit attelé quatre Chevaux, étoit prét, je penſay tomber en foibleſſe, quoyque je deſiraſſe ardemment d'étre avec vous.

Mon Maitre étoit en haut, & ne demanda point à me voir. J'en fus bien aiſe, dans le fond: Mais il ſavoit bien, le Traitre, que je ſerois toujours en ſon pouvoir. O Ciel! défens moy contre ſa méchanceté, & ſes criminels deſſeins!

On ne permit à aucun des Domeſtiques de me conduire, comme je vous l'ay déja dit. Mon Maitre étoit à la fenêtre pour me voir partir; & tous les domeſtiques étoient rangez en deux hayes dans l'Allée qui conduit à la Porte, de maniére qu'il ne pouvoit pas les voir. Nous ne pouvions rien dire de part ni d'autre, ſi ce n'eſt Dieu vous beniſſe! Dieu vous beniſſe! Henry porta mon Paquet, mon troiſiéme

ſiéme Paquet, comme j'avois coutume de l'appeller, au Caroſſe, avec quelques Gateaux, du Pain-d'Epices, des Confitures, & ſix bouteilles de Vin des Canaries, que Mad. Jervis m'obligea de prendre avec moy dans un panier, afin, diſoit elle, que vous & moy puſſions nous rejoüir le Cœur de tems en tems lors que je ſerois chez vous. Je baiſay encor toutes les ſervantes, & je donnay la main à tous les Valets; mais Mr. Jonathan, ni Mr. Longman n'étoit pas là. Enſuite je deſcendis le Perron pour aller au Caroſſe: & Mad. Jervis pleuroit amérement.

Dès que je fus arrivée au Caroſſe, j'apperçû mon Maitre qui étoit en Robe de Chambre à la fenêtre. Je lui fis trois profondes Reverences, & priay Dieu pour lui en levant les mains au Ciel; car il m'étoit abſolument impoſſible de parler. Il me ſalua en baiſſant la téte, & je fus charmée de voir qu'il voulut bien prendre encor quelque connoiſſance de moy. Je montay en Caroſſe fondant en larmes; tout ce que je pus faire en attendant que le Cocher fouettat, fut de faire ſigne avec mon mouchoir blanc tout mouillé de mes larmes. Enfin le Cocher partit à toute bride, comme un Jehu, & je ne découvris que trop tôt que j'avois des ſujets de chagrin plus grands & plus terribles que ceux que j'avois déja eſſuiez.

Si nous allons toujours de ce train là, dis-je en moy même, j'auray bientôt le plaiſir de voir mes chers Parens. Je m'amuſay à penſer aux bons amis que je venois de quiter, juſques à ce que nous fuſſions, comme je me l'imaginois, à peu près à moitié chemin. Le Cocher s'étant arrété pour repaitre les Chevaux, il me dit que nous avions fait la moitié du chemin: Je crûs qu'il étoit alors tems de ſecher mes yeux, & de ſonger à ceux que j'allois trouver; helas! c'eſt ce dont je me flatois vainement. Je me preparay donc pour cette douce entrevûë, je me repreſentay la joye que vous auriez en me voyant re-

venir vertueuſe, après tous les dangers que j'avois courrus. Je commençay donc à me conſoler un peu, & à bannir de mon eſprit le chagrin que me cauſoit la triſte ſeparation de mes amis; mais ce chagrin revenoit de tems en tems; & en verité je ſerois ingrate, ſi je n'aimois pas ceux qui m'ont témoigné tant d'amitié.

J'étois partie vers les huit heures du matin, & ayant vû au Cadran de l'Egliſe d'un Village, par où nous paſſames, qu'il en étoit près de deux, j'étois dans une ſurpriſe extréme de trouver, que plus nous avancions, moins je reconnoiſſois où j'étois. Quoy, dis-je en moy-même, il eſt bien étrange qu'au train que nous allons, nous ſoyons ſi longtems à faire vint Milles. Mais ſans doute que le Cocher ſait le chemin.

A la fin il s'arréta, & regarda au tour de lui comme s'il eut été embarraſſé, ne ſachant quelle Route il faloit prendre. Monſieur Robert, lui dis-je, vous vous étes ſans doute égaré. Je le crains, répondit il, mais ce ne ſauroit étre de beaucoup; je demanderay le chemin, au premier paſſant que je rencontreray. Faites le, je vous en prie, lui dis-je: il donna un peu de foin aux Chevaux, & je lui donnay des Gateau, & deux Verres de Vin. Nous nous arrêtâmes environ une demi-heure; enſuite il partit encor à toute bride.

J'étois ſi remplie de mes penſées, du danger auquel je ne doutois point que je n'euſſe maintenant échappé tout de bon, des bons amis que je venois de quitter, de mes chers Parens que j'allois trouver, & de ce que j'avois à leur raconter, que je ne faiſois pas grande attention au chemin; mais enfin le Soleil qui étoit ſur le point de ſe coucher, me tira de ma réverie. Le Cocher fouétoit toujours, les chevaux étoient tout en eau & écumoient. Je fus tout d'un

coup

conp saisie de frayeur. J'appellay le Cocher, qui me dit, qu'il étoit extrémement malheureux, car il s'étoit égaré de plusieurs Milles, disoit il, mais il étoit alors dans le bon chemin, & arriveroit avant qu'il fit tout à fait nuit. Alors je craignis quelque nouveau malheur: j'étois fort fatiguée, car il y avoit plusieurs nuits que je n'avois presque point dormi: enfin je dis au Cocher, Monsieur Robert, il y a un Village devant nous, comment l'appelle-t-on? Puisque nous nous sommes si fort égarez, ne vaut il pas mieux nous arréter là, que de poursuivre notre route; car la nuit approche à grands pas? Que le Ciel me protége, dis-je en moy même; peutétre qu'après avoir échappé au Maitre, j'auray de nouveaux dangers à courir de la part du Valet; car je ne songeois guére à l'indigne supercherie qu'on me faisoit. Nous arriverons dans un moment, dit le Cocher, la demeure de votre Pére n'est qu'à un Mille au delà du Village qui est devant nous. Je puis me tromper, lui dis-je, car il y a longtems que je n'ay été dans ces quartiers. Mais je vous asseure que je ne reconnois point du tout le païs; il ne ressemble en rien à ce que je me souviens d'avoir vû.

Il fit semblant d'étre fort faché de s'étre ainsi égaré: enfin il s'arréta à une Ferme environ deux Milles au delà du Village que j'avois vû: il étoit alors presque nuit: le Cocher descendit de son siége en disant, il faut que nous nous arrétions ici, car je ne sais plus où j'en suis.

Seigneur Dieu, dis-je en moy même, protége ta pauvre Pamela! Encor de nouvelles Epreuves! Que deviendray-je enfin!

La Femme, la Fille & la Servante du Fermier vinrent à nous; la Femme dit, qu'est ce qui vous emméne ici à l'heure qu'il est, Mr. Robert, & cela avec une Dame? Cette Question m'effraya terriblement; & resléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, je me mis

à pleurer. Madame, dis-je à la Fermiére, connoiſſez vous Mr. B. . . . de la Comté de Bedford? Le méchant Cocher voulut empécher qu'on ne me répondit, mais la fille, qui eſt ſimple & naïve, dit abord; ſi nous connoiſſons Mr. B. . . .? Oui ſans doute; mon Pére eſt ſon Fermier. Ah Ciel! m'écriay-je alors, je ſuis perdue, perdue ſans reſſource! Méchant, dis-je au Cocher, pourquoy m'avez vous joué ce tour? Vil Inſtrument du plus indigne de tous les Maitres! En verité, Madame, dit le Cocher, je ſuis fort fâché qu'on m'ait donné cette commiſſion mais je ne pouvois pas la refuſer. Tirez en le meilleur parti que vous pourrez. Vous trouverez ici d'honnêtes gens, obligeans & civils; je vous aſſeure que vous ſerez en ſeureté avec eux. Laiſſez moy deſcendre de Caroſſe, dis-je, j'iray à pié juſques au prochain Village, quelque tard qu'il ſoit; car je ne veux point entrer ici.

On vous traitera très bien ici, ma jeune Demoiſelle, dit la Fermiére, & vous trouverez plus de Commoditez chez nous que quelque part que ce ſoit dans le Village. Je ne me ſoucie point de Commoditez, dis-je; je ſuis trahie, je ſuis perdue! Ayez pitié de moy pour l'amour de votre Fille, & dites moy ſi votre Maitre eſt ici. Non, je vous aſſeure, reprit elle, il n'y eſt point.

Là deſſus le Fermier vint; c'étoit un homme grave, civil, qui avoit l'air d'un honnéte homme: il me parla d'une maniére qui me tranquiliſa un peu: voyant donc qu'il n'y avoit point de reméde, j'entray chez lui; & ſa Femme me conduiſit d'abord enhaut dans le meilleur appartement de la Maiſon, dont elle me dit que je ſerois la Maitreſſe auſſi longtems que je reſterois chez eux, & que perſonne n'approcheroit de moy que par mon ordre. Je me jettay ſur le lit preſque morte de fatigue & de crainte; & je m'abbandonnay

bandonnay à toute ma douleur, la plus cruelle que j'euſſe eue de ma vie.

La Fille du Fermier vint m'apporter une Lettre, que le Cocher lui avoit donnée pour moy; je vis d'abord à l'écriture & au Cachet, qu'elle venoit de mon indigne Maitre; elle étoit adreſſée *à Mademoiſelle Pamela Andrews*. Cela valoit mieux encor, que de l'avoir ici lui-même. Quoyque s'il y eut été, il faudroit qu'il eut volé, car il me ſembloit que j'avois volé moy même, tant le Cocher avoit fait de diligence.

Je commence à m'appercevoir que je ſuis ici chez des gens d'honneur; il ne paroit point d'artifice dans leur Conduite; ils ſemblent plûtôt avoir pitié de mon ſort. La bonne femme m'offit un Verre d'eau cordiale, que j'acceptay, car j'étois préte à tomber en foibleſſe. Je m'aſſis ſur une chaiſe, toujours fort abattue: on m'apporta deux chandelles, & on fit du feu, & on me dit, que ſi j'avois beſoin de quelque choſe je n'avois qu'à frapper, & qu'on ſeroit à moy dans l'inſtant; ainſi on me laiſſa ſeule; j'eus tout le tems de refléchir ſur mon triſte ſort, & de lire la Lettre qu'on m'avoit apportée: mais je ne pus pas y jetter les yeux d'abord, tant j'étois accablée: dès que je fus un peu remiſe, je la lû, & j'y trouvay ces mots.

" *Ma chére* PAMELA,

" L'extréme Paſſion que j'ay pour vous, & votre " obſtination à n'y point répondre, m'ont contraint " d'en agir avec vous d'une maniére qui vous cau- " ſera, ſans doute, beaucoup de fatigue, de crainte, " & d'inquietude. Pardonnez le moy, ma chére; " car malgré ce que je viens de faire, je vous " jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré au monde, " que je vous traiteray d'une maniére honorable. " Que vos frayeurs ne vous obligent donc pas à " prendre une reſolution deſeſpérée, qui pouroit faire " tort à votre Reputation, & à la mienne. L'en-

" droit où vous recevrez cette Lettre eſt une Ferme " qui m'appartient. Les gens qui la tiennent, ſont " honnêtes, civils & obligeans.

" Lors que vous lirez ceci vous ſerez déja à moi- " tié chemin de l'endroit, où j'ay deſſein que vous " demeuriez quelques ſemaines, juſques à ce que " j'aye réglé certaines Affaires, qui vous donneront " une toute autre idée de moy, que celle que vous " vous en formez peutêtre à l'occaſion de la con- " duite que je tiens actuellement envers vous. Et " pour vous convaincre que je n'ay aucun mauvais " deſſein, je vous aſſeure que vous ſerez tellement " la Maitreſſe dans la Maiſon où l'on va vous con- " duire, que je n'en approcheray pas ſans votre per- " miſſion. Tranquiliſez vous donc; ſoyez diſcréte " & prudente; & toutes vos pénes ſeront recom- " penſées un jour par un changement de fortune, " plus heureux que vous n'oſez l'eſperer à préſent.

" J'ay pitié de la fatigue que vous aurez eue, ſi " cette Lettre vous eſt rendue dans l'endroit que j'ay " ordonné. J'écriray à votre Pére, pour l'aſſeurer " que rien de honteux ne ſera entrepris contre vous " par

" *Votre très paſſionné admirateur; car* " *c'eſt ainſi qu'il faut que je me* " *nomme.* . . . . .

" Ne ſoyez pas en colére contre le pauvre Ro- " bert: vous avez tellement gagné l'affection " de tous mes Domeſtiques, que je vois qu'il " aimeroient mieux rendre ſervice à vous qu'à " moy; & ce n'eſt qu'avec repugnance que ce " garçon s'eſt chargé d'exécuter mes Ordres: " J'ay été obligé de m'abaiſſer juſqu'à l'aſſeurer " de la pureté de mes intentions; & je ſuis for- " tement reſolu d'y perſeverer, ſi vous même

" vous

" vous ne me forcez pas à faire ce que j'abhorre " maintenant."

Je ne compris que trop, que cette Lettre n'étoit deſtinée qu'à me tranquiliſer pour le préſent; mais comme le danger n'étoit pas ſi proche que j'avois eu lieu de l'appréhender, & qu'il promettoit de ne point venir, & de vous écrire, mes chers Parens, pour calmer votre inquietude, je me raſſuray un peu; je fis un effort pour manger un morceau de poulet bouilli qu'on m'avoit apprété; je bus un verre de mon vin ſec, & j'en fis boire à mes hôtes.

Dès que j'eus ſoupé, il me ſurvint un nouveau ſujet d'inquietude; car le Cocher entra dans ma chambre, & me parut avoir l'air d'un bourreau; il me traita de Mademoiſelle avec une mine tout à fait étrange, & me dit, qu'il falloit que je fuſſe préte à partir le landemain dès cinc heures du matin, ſans quoy nous ne pourrions arriver que fort tard. Cela m'affligea beaucoup, car je commençois à agréer aſſez ma compagnie, vû l'état où j'étois reduite, j'eſperois de pouvoir fléchir ces bonnes gens en ma faveur, & que par leur moyen je pourrois me rendre chez quelque honnéte perſonne du Voiſinage, qui voudroit me protéger, de ſorte que je ne fuſſe pas obligée de pourſuivre mon voyage.

Dès que le Cocher ſe fut retiré je commençay à ſonder le Fermier & ſa femme: mais helas! je trouvay qu'ils avoient receu une Lettre en même tems que moy, tant mon méchant Maitre, inſpiré par Lucifer, avoit pris ſes meſures ſeurement: le Fermier & ſa femme ne firent que ſecouer la tête, quoyqu'ils paruſſent avoir pitié de moy; de ſorte que je fus obligée de renoncer à l'eſperance que j'avois conçuë d'étre délivrée par leur ſecours.

Le bon Fermier me montra la Lettre qu'il avoit reçuë, & je la copiay; car elle fait connoitre les Artifice de mon cruel Maitre, & combien il étoit-resolu à me ruiner entiérement, par les soins qu'ils prenoit de m'oter jusques à la moindre esperance de me sauver. Voici cette Lettre.

" *Fermier* Norton,

" J'envoye chez vous, pour une nuit seulement, " & fort contre son gré, une jeune demoiselle, qui " s'est embarquée dans un intrigue amoureuse, qui " causeroit sa porte, & celle de l'homme qu'elle " voudroit épouser. Pour faire plaisir à son Pére " j'ay ordonné qu'on la conduisit à une de mes Mai- " sons, où on lui fera un bon accueil; afin d'essayer " si l'absence, & les reproches qu'on fera à l'un & à " l'autre ne pourront pas leur faire ouvrir les yeux " sur leurs propres interets. Je ne doute pas que " pour l'amour de moy vous ne la traitiez avec " bonté. Car à l'exception de cette Intrigue, *qu'elle* " *ne veut pas avouer*, elle ne manque ni de sagesse " ni de discretion. Je reconnoitray, à la premiére " occasion, les pénes que je vous donne. & suis,

" *Votre ami & serviteur.*"

Admirez l'artifice de cet homme; en disant à ces bonnes gens que je ne *voulois pas avouer cette* prétendue *Intrigue*, il leur avoit fourni une raison plausible pour ne rien croire de tout ce que je pouvois leur dire. Et comme ils sont ses Fermiers, & qu'ils l'aiment beaucoup, (car il a quelques bonnes qualitez, & il en a bon besoin) je vis que tous mes projets étoient évanouis, & je fus contrainte de parler le moins qu'il m'étoit possible.

Cependant

Cependant je me mis à pleurer amérement; car je jugeay par cette Lettre, que tant par ſes Artifices que par ſes Richeſſes il étoit trop fort pour moy: de ſorte que j'eus encor recours à mon ſeul Refuge, à ce Dieu, qui prend en ſa protection les innocens, & qui ſeul eſt capable de renverſer & de faire evanouir les deſſeins & les artifices des Grands. Le Fermier étoit ſi prévenu de ce qu'on lui diſoit dans cette Lettre, qu'il ſe mit à louer beaucoup mon Maitre du ſoin qu'el prenoit de moy, & à me conſeiller de ne point préter l'oreille aux propoſitions qu'on pouvoit me faire ſans le conſentement & l'approbation de mes Parens; il me rendit ainſi le ſujet d'une bonne leçon pour ſa fille. C'eſt pourquoy je fus bien aiſe de mettre fin à la Converſation, voyant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on ajoutat foy à ce que je pouvois aſſeurer.

J'envoyay dire au Cocher que j'étois ſi fatiguée, qu'il me ſeroit impoſſible de partir de grand matin. Mais il tint ferme, & dit que la journée en ſeroit moins fatigante. Je trouvay par là que malgré ſa prétendue répugnance, il étoit plus fidelle à ſon Maitre, que je ne l'aurois ſouhaité. Je compris donc de plus en plus, que tout n'étoit que profonde diſſimulation, & qu'artifices tous plus terribles les uns que les autres.

Il eſt vray que j'aurois pû montrer la Lettre que mon Maitre m'ecrivoit, & qui refutoit abſolument tout ce qu'il diſoit au Fermier. Mais je ne vis aucune apparence de pouvoir l'engager à me rendre ſervice. Je crus donc que puiſque je devois partir ſi tôt, il étoit inutile d'entrer avec ces gens là dans un plus grand détail ſur mon Hiſtoire: je connus d'ailleurs qu'ils n'étoient pas diſpoſez à me laiſſer demeurer plus longtems chez eux, de peur de deſobliger mon Maitre. Je fus donc me coucher, mais je ne repoſay guére. Le landemain je partis de grand matin; le

Fermier

Fermier voulut que ſa ſervante m'accompagnat dans le Caroſſe durant cinc Milles; & elle devoit s'en retourner à pié.

Dès que je fus en Caroſſe le Vendredi matin, je formay un projet, que je me flattois de pouvoir exécuter. J'étois perſuadée que le Cocher ſeroit obligé de s'arréter dans quelque Village pour faire repaitre les Chevaux. Je me propoſay donc, dès que nous nous arréterions à quelque Hotellerie, de m'adreſſer à la Maitreſſe du logis, de lui conter mon Hiſtoire, & de refuſer d'aller plus lui, n'y ayant perſonne, que ce méchant Cocher, qui pût m'y forcer.

J'étois toute occupée de ce Projet, & remplie d'eſperance de pouvoir me ſauver d'une maniére ou d'autre. Mais helas! mon ruſé Maitre avoit trouvé moyen de m'oter même cette derniére reſſource. Car lors que nous nous arrétâmes en chemin dans un gros Bourg, pour diner, & que je me préparois à exécuter mon projet, qui, penſez vous, que nous rencontrames dans l'Auberge? C'étoit la méchante Mad. Jewkes qui m'attendoit là. La maîtreſſe de la Maiſon étoit ſa ſœur, & elle m'avoit préparé a diner.

C'eſt ce que j'appris bientôt, lors qu'en entrant je demanday à parler à la Maitreſſe du logis. Dès qu'elle fut venue, je ſuis, lui dis-je, une pauvre infortunée, qui a beſoin de vos Conſeils & de votre ſecours, vous m'avez l'air d'une dame vertueuſe, qui ſe fera un plaiſir de ſecourir l'Innocence opprimée. Oui, Madame, répondit elle, je me flate que vous ſerez pas trompée dans votre attente, j'ay même le bonheur de ſavoir quelque choſe de vôtre Hiſtoire avant que vous me l'appreniez vous même. Appellez ma ſœur Jewkes, ajouta-t-elle. *Jewkes, Jewkes!* dis-je en moy même; ce nom ne m'eſt pas inconnu; cela ne me plait point du tout.

La méchante Créature parut ſur le champ ; je ne l'avois jamais veuë qu'une ſeule fois ; & ſa preſence me cauſa les plus cruelles allarmes. Pas un ſeul projet ne me peut réuſſir ! dis-je en moy même ; rien ne peut ſauver une pauvre & innocente fille ! Il faut que tout ſe tourne contre moy ! Ah ! que mon ſort eſt deplorable ! Je fus donc obligée de renoncer à mes Eſperances, & ma condition étoit pire deſormais qu'elle n'avoit été chez le Fermier.

La méchante femme s'approcha de moy avec un air de confiance, & me baiſa. Regardez, ma ſœur, dit elle, voilà une charmante Créature ! Le plus vertueux Seigneur de tout le Païs ne ſeroit pas tenté de l'enlever ? Oh ! choſe affreuſe ! dis-je en moy même. Voilà en deux mots un aveu poſitif du deſſein qu'on a formé contre moy. Maintenant je ſuis perdue ſans reſſource ; il n'y a plus moyen d'en douter. J'étois dans la plus grande confuſion du monde ; & voyant qu'il n'y avoit point de remede, je fus forcée de lui permettre de monter en Caroſſe avec moy, car elle ne vouloit pas me perdre de vûë un ſeul moment. Elle étoit venue à cheval, accompagnée d'un Valet, qui nous conduiſit tout le chemin, marchant à coté du Caroſſe. Je renonçay alors à tout eſpoir de delivrance ; étant dans un abattement extréme, & préte à me deſeſperer.

Ah ! dis-je en moy même, que de pénes l'on ſe donne pour ruiner une pauvre & innocente Créature ! Les meſures ſont ſi bien priſes, & il y a ſi longtems qu'on trame ce complot, que je crains bien qu'il me ſoit impoſſible d'en prevenir l'exécution. Cependant je mis ma Confiance en Dieu, perſuadée qu'il ſauroit bien trouver quelque voye pour me delivrer, lors que tout autre moyen viendroit à manquer ; & je m'abbandonnay à ſa Providence.

Vous

Vous pourrez voir (mais helas! ô penſée affligeante! que ſays-je ſi vous lirez jamais ce que j'écris maintenant. Si vous le liſez un jour, vous pourrez voir) par ce que je vais dire, quelle eſpéce de Créature c'eſt que cette Mad. Jewkes, en comparaiſon de la bonne Mad. Jervis.

Pendant que nous étions en Caroſſe elle me regardoit de tems en tems en face, & en me ſerrant la main, elle me dit, en verité vous étes bien jolie, ma petite ſilencieuſe. Elle voulut même me baiſer une fois; mais, je lui dis, je n'aime point cette maniére d'agir, Mad. Jewkes; cela ne convient point à deux perſonnes du même Sexe. Elle ſe mit à rire à gorge déployée; cela eſt joliment dit, je vous jure, s'écria-t-elle. Vous aimeriez donc mieux étre baiſée par une perſonne de l'autre ſexe. Ma foy, vous avez raiſon, & je vous louë de cela.

J'étois furieuſement laſſe de ſes impertinences & de ſes diſcours impudens: mais je n'avois pas lieu d'en étre ſurpriſe; car elle avoit ſervi dans une Hotellerie avant que mon Maitre la prit à ſon ſervice: & vous ſavez que ces ſortes de Créatures ne manquent pas d'effronterie. Et en verité elle ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de dire en mille occaſions les choſes les plus libres. Et voyant que les larmes me couloient des yeux de tems en tems, vous voilà bien malade, me dit elle plus d'une fois, d'étre aimée par le Gentilhomme le plus aimable & le mieux fait qu'il y ait à dix lieues à la ronde.

Me voilà donc au pouvoir d'une infame Créature; & ſi je n'étois pas en ſeureté avec la vertueuſe Mad. Jervis, dans une maiſon où tout le monde avoit de l'amitié pour moy, que n'auray-je pas à appréhender de la part d'une femme qui paroit prendre plaiſir à l'iniquité? O Ciel! que feray-je! que deviendray-je! Helas! je ne pourray jamais reſiſter à tout cela!

Vers les huit heures du ſoir nous entrâmes dans l'avantcour de cette grande, belle, mais vieille maiſon; elle eſt dans un endroit écarté & ſolitaire, & paroit très propre à l'exécution des plus criminels deſſeins. Ah! dis-je en moy même, je crains bien que ce ne ſoit ici le lieu où l'on a reſolu d'achever ma perte, à moins que Dieu, qui eſt tout-puiſſant, ne me protége!

Je me trouvay mal en entrant, tant par la fatigue que j'avois endurée, que par l'abattement extréme où j'étois. Mad. Jewkes me donna du Vin brulé, & parut fort officieuſe pour me faire le meilleur accueil qu'elle put. Durant ſon abſence le méchant Robert entra, & me dit, je vous demande mille pardons du tour que j'ay été obligé de vous jouër; je ſuis vivement touché de l'affliction où vous étes; & je vous aſſeure que je ſuis bien faché d'avoir été contraint d'exécuter mes ordres.

Fort bien, Monſieur Robert, lui dis-je: je n'ay jamais vu prendre qu'un ſeul criminel. Le Bourreau lui demanda pardon, comme vous faites maintenant, il allegua ſes ordres, & puis il pendit le malheureux fort tranquilement. Mais je ne ſuis point criminelle, comme vous ſavez; & ſi j'avois cru que mon devoir me permit d'obéir aux injuſtes commandemens de mon indigne Maitre, je vous aurois épargné la péne que vous avez priſe, & vous ne pouriez pas vous glorifier d'avoir rendu à votre Maitre un ſervice ſi abominable.

Je ſuis faché, reprit il, que vous preniez la choſe de cette maniére, mais tout le monde ne penſe pas comme vous. Eh bien, eh bien, Mr. Robert, lui dis-je, vous avez fait de votre coté avec toute la fidelité poſſible ce que vous pouviez pour me perdre; peutétre que vous vous en repentirez un jour, lors que vous en verrez les funeſtes conſequences. Vous ſaviez de quoy il s'agiſſoit, & que je devois étre

conduite

conduite chez mon Pére, & que j'ay été trompée & trahie de la maniére du monde la plus cruelle. Encor une fois, je vous ſuis obligée de la part que vous y avez euë; Dieu veuille vous le pardonner!

Il ſe retira un peu triſte; & Mad. Jewkes qui entra dans le même moment me demanda, qu'avez vous dit à Robert? Le pauvre garçon eſt pret à pleurer. Je n'ay pas lieu de craindre que vous ſuiviez ſon exemple, Mad. Jewkes, lui répondis-je. Je lui ay repreſenté qu'il avoit contribué de ſa part à ma ruine; il ne ſauroit qu'y faire, il en eſt faché maintenant: mais ſa repentance ne ſauroit plus m'étre utile; je ſouhaite qu'elle lui ſoit ſalutaire.

Je vous aſſeure, Mademoiſelle, me dit elle, que je ſerois auſſi préte à pleurer que lui, ſi je vous cauſois le moindre mal. Il n'eſt pas en ſon pouvoir d'y remedier à preſent, répondis-je; mais pour vous ce que vous avez à faire eſt encor à venir; & vous pouvez choiſir, ou de contribuer à ma ruine, ou de me ſauver. Ecoutez, Mademoiſelle, me dit elle, je ſuis fortement reſolue de m'acquitter de mon Dèvoir envers mon Maitre: C'eſt pourquoy vous devez étre perſuadée que ſi je puis m'en acquitter & vous rendre ſervice en même tems, je le feray. Mais vous devez penſer auſſi que ſi vos deſirs & ſa volonté ſe trouvent en oppoſition, je lui obeïray, quoyqu'il puiſſe me commander.

Je vous prié, Mad. Jervis, lui dis-je, de ne me pas traiter ainſi de *Mademoiſelle*, je ne ſuis qu'une pauvre fille elevée par un caprice de la Fortune, & qui dois étre tantôt quelque choſe, & tantôt rien, ſuivant qu'elle juge à propos de ſe jouer de moy. Ayez donc la bonté de me parler comme à une ſimple Servant; je ſuis même au deſſous de vous, d'autant plus qu'on m'a miſe dehors.

Oui, oui, dit elle, j'en ſais quelque choſe : vous avez tant de pouvoir ſur mon Maitre, que vous ſerez peutétre notre Maitreſſe à tous avant qu'il ſoit longtems ; c'eſt pourquoy je voudrois fort vous obliger ſi je puis. Je veux vous traiter de *Mademoiſelle* ; car je vous aſſeure que mes Inſtructions portent qu'il faut que je vous témoigne tout le Reſpect poſſible.

Qui vous a donné ces Inſtructions, lui dis-je. Qui? répondit elle ; qui ſeroit-ce, ſinon mon Maitre ? Comment cela ſe peut il ? Repris-je ; car vous ne l'avez pas vû depuis peu. Non, dit elle ; mais il y a déja quelques tems que vous attens ici. (Oh ! quelle profonde malice ! penſay-je en moy-même) & d'ailleurs, ajouta-t-elle, Robert m'a apporté une Lettre de ſa part, qui contient mes Inſtructions ; mais je n'aurois peutétre pas dû vous en dire tant. Si vous vouliez, lui dis-je, avoir la bonté de me les montrer, je pourrois juger par là quelles faveurs je puis eſperer de vous, ſans que vous outrepaſſiez vos Ordres. Je ſuis votre très humble ſervante, ma belle demoiſelle, répondit elle. Je ſuis ſuffiſamment inſtruite, & vous pouvez compter que je ſuivray mes ordres ; & autant qu'il me le permettront, je vous obligeray ; & n'en parlons plus.

Mais je me flatte, repris-je, que vous ne voudriez pas commettre une action injuſte ou criminelle, quel que fut le Maitre qui vous la commandât. Ecoutez, me dit elle ; il eſt mon Maitre, & s'il me commande une choſe que je puiſſe faire, je me crois obligée de lui obéir ; c'eſt à lui, qui a le pouvoir de me commander, à voir ſi ce qu'il m'ordonne eſt permis ou non. Quoy, dis-je, ſuppoſé qu'il vous ordonnat de me couper la gorge, le feriez vous ? Cela n'eſt pas fort à craindre, répondit elle ; mais ſans doute que je ne le ferois point ; car ce ſeroit un meurtre, & je ſerois condamnée à étre pendue. Mais ſuppoſé, repris-je, qu'il voulut ſéduire & perdre une

pauvre

pauvre jeune Créature, lui préteriez vous votre ſecours? Car ravir l'honneur à une fille eſt pire que de lui couper la gorge.

Ah! dit elle, que vous parlez d'une maniére étrange? Les deux Sexes ne ſont ils pas faits l'un pour l'autre? Et n'eſt il pas fort naturel qu'un jeune homme aime une jolie fille? Et ſuppoſé qu'il ſatisfaſſe ſes deſirs avec elle, cela eſt il auſſi criminel, que de lui couper la gorge? Là deſſus elle ſe mit à rire, & continua à parler d'une maniére ſi inſolente, qu'elle ne me fit que trop comprendre, que je n'avois rien à eſperer de ſa conſcience ni de ſa Vertu: Ce qui me mortifia extrémement; car je m'étois flatée de la gagner peu à peu.

Nous finimes cette converſation, & je la priay de me dire où je devois coucher. Partout où il vous plaira, Mademoiſelle, répondit elle; mais je dois vous dire, que pour le préſent il faut que je couche avec vous. *Pour le préſent!* m'écriay-je; (mon cœur étoit pret à crever de chagrin.) Vos Inſtructions portent elles que vous coucherez avec moy? Oui ſans doute, reprit elle. J'en ſuis fachée, dis-je. Comment? dit elle, je vous aſſeure que je ſuis fort ſeine, & fort propre auſſi. Je n'en doute point, répondis-je; mais j'aime à coucher ſeule. Quoy donc! dit elle; Mad. Jervis ne couchoit elle pas avec vous dans l'autre Maiſon.

Eh bien, dis-je, laſſe de ſes Diſcours, & ennuiée de mon état, ſuivez vos ordres; je ne ſaurois me défendre, je ſuis la plus malheureuſe Créature qui ſoit ſous le Ciel. Elle continua ſes ſotiſes que je pouvois plus ſupporter. Fort miſerable en effet, dit elle, d'être aimée du Gentilhomme le plus accompli qu'il y ait en Angleterre!

Me voici arrivée un SAMEDI, *je vais continuer mon recit; & j'ay beaucoup à écrire.*

Il

Il paroit que ma méchante Compagne a des ordres très precis. Car quand elle va ſe coucher elle s'enferme avec moy dans la Chambre, qui a une double porte, & elle en attaché les deux Clefs à ſon poignet. Elle dit qu'on a taché deux ou trois fois de forcer la Maiſon. Je ne ſais ſi elle le dit pour m'effrayer; mais cela me rend peureuſe; quoyque je ne le ſois pas tant que je le ſerois, ſi je n'avois pas d'autres craintes.

Je n'ay dormi que peu cette nuit, & je me ſuis levée de bon matin, & me ſuis miſe proche de la fenêtre, faiſant ſemblant de regarder dans le ſpacieux Jardin; mais j'étois à écrire tout le tems, depuis la pointe du jour juſqu'au moment qu'elle s'eſt levée; & j'ay encor écrit depuis pandant qu'elle a été hors de la chambre.

A déjeuné elle ma preſenté les deux Servantes, la Cuiſuiniére, & celle qui a ſoin de nétoyer les chambres. Ce ſont deux pauvres filles ignorantes, & des plus groſſiéres; je ne puis en eſperer aucun ſecours; & d'ailleurs elles ſont entiérement à la devotion de ma Geoliére. Je ſuis pourtant reſoluë de m'échapper ſi je puis, avant que mon méchant Maitre arrive.

Il y a encor quelques autres Domeſtiques, le Cocher Robert, un Palefrenier, un Aſſiſtant, & un Valet de pié. Tous, excepté Robert (& il a été complice de ma ruine) ſont d'étranges Créatures, de qui on ne peut rien eſperer, & qui ſont auſſi tous dévouez à cette Femme. Le Jardinier a l'air d'un honnéte homme: mais on ne lui permet pas de m'approcher, & il paroit reſervé.

J'étois ſurpriſe de ne pas voir Mr. Williams, l'Eccleſiaſtique: mais je n'oſay pas demander de ſes nouvelles, depeur de faire naitre des ſoupçons. Mais après avoir examiné tous les gens de la maiſon, je ne trouvay que lui ſur qui je puſſe fonder quelques eſperances;

perances; car je me flate que ſon Caractére ne lui permettra pas de contribuer à ma ruine. Il vint l'après dinée; car il eſt occupé d'ordinaire à enſeigner le Latin dans une petite école du voiſinage: ce qui lui rapporte quelque choſe, outre les preſens que mon Maitre lui fait en attendant qu'il puiſſe lui donner un Benefice.

Ce Mr. Williams eſt un jeune homme grave & de bon ſens: Dès le moment que je le vis je fus confirmée dans l'eſperance que j'avois formée de ſon aſſiſtance. Car il parut s'interreſſer beaucoup à ma péne & à mon affliction, qu'il m'étoit impoſſible de cacher. Il parut cependant ſe defier de Mad. Jewkes, qui épioit toutes nos paroles, & juſques à nos moindres geſtes.

Mr. Williams a un Appartement dans la Maiſon; mais il a coutume de ſe tenir dans un Logement qu'il a pris au Village voiſin, pour étre plus proche de ſon ecole: Il paſſe ici l'après dinée du Samedi, & tout le Dimanche; excepté lors qu'il s'eſt engagé à précher pour le Curé du Village qui eſt à trois Milles d'ici.

Je me flate d'aller à l'Egliſe avec lui demain: car les Inſtructions de ma Gouvernante ne portent pas, ſans doute, qu'elle doit me le refuſer: Il eſt impoſſible que mon Maitre ait penſé à tout. Et peutétre que je trouveray à l'Egliſe quelque moyen de me mettre en ſureté.

Afin que ma Gouvernante me vienne pas à ſoupçonner que je ſuis pourvûë de papier, de plumes, & d'encre, je lui en ay demandé, & elle m'a dit qu'elle m'en fourniroit, à condition que je lui promiſſe de ne rien envoyer hors de la maiſon, ſans le lui faire voir auparavant. Je l'aſſeuray, que je ne voulois écrire que pour diſſiper un peu mon chagrin, lors que j'étois ſeule, comme je ſouhaitois d'étre toujours.

Mais

Mais vous ſavez bien, ajoutay-je, que je n'ay perſonne par qui je puiſſe envoyer ce que j'écriray.

Non pas peutétre pour le préſent, dit elle; mais on m'a dit que vous vous mêlez beaucoup d'écrire, & mes Inſtructions portent qu'il faut que je voye tout ce que vous écrirez. Je veux donc bien vous donner une plume, de l'encre, & deux feuilles de papier: car cet employ vous empéchera de ſonger à quelque choſe de pis: mais il faut que vous me montriez ces feuilles, écrites ou non écrites, toutes les fois que je le demanderay. Cela eſt bien dur, répondis-je. Mais ne me permettrez vous pas d'avoir en mon particulier ce petit Cabinet qu'il y a dans la Chambre où nous couchons, pour y enfermer mes hardes, & que j'en garde la Clef? Je crois pouvoir conſentir à cela, dit elle; je vay le rangeray & je laiſſeray la Clef à la porte. Il y a auſſi un Claveſſin dans ce Cabinet, s'il eſt accordé vous pourrez en jouër de tems en tems pour vous divertir; car je ſays ma vieille Maitreſſe vous a fait apprendre à en jouer.

Je me reſolus donc à cacher mes plumes par ci par là, de peur qu'elle ne vint un jour à m'en refuſer: je mis un peu d'encre dans trois ou quatre taſſes de porcelaine, je cachay auſſi en divers endroits parmi mes hardes le papier, la Cire, & les oublies que j'avois, de peur qu'on ne me fouillât: & je me flate que par le moyen de ce que je pourray écrire, ou par quelque autre voye il ſe preſentera dans peu une occaſion de me delivrer de mon eſclavage. Oh! quelle gloire! penſay-je en moy même, ſi je puis conſerver mon innocence, & échapper aux artifices de ce méchant Maitre! S'il vient ici, je ſuis perdue ſans reſſource: car cette abominable femme l'aſſiſtera ſans doute dans l'exécution de ſes plus criminels deſſeins. Il n'aura pas beſoin de l'éloigner, comme il voulut une fois éloigner Mad. Jervis. De ſorte qu'il

faut que j'employe toute l'adreſſe de mon Eſprit pour me tirer d'entre ſes mains.

Ce m'eſt un cruel chagrin d'écrire, ſans pouvoir vous envoyer ce que j'écris; mais c'eſt maintenant le ſeul divertiſſement que j'aye; & ſi Dieu me fait la Grace d'échapper avec mon innocence, comme je l'eſpére de ſa bonté, malgré tous les noirs complots qu'on a tramez contre moy, avec quel plaiſir reliray-je alors ce que j'écris maintenant avec un cœur penetré de la douleur la plus vive!

J'allois ajouter, comme j'avois coutume de faire, *priez Dieu pour votre très obeïſſante fille;* mais helas! vous ne ſauriez connoitre la détreſſe où je ſuis; quoyque je ſois perſuadée que vous priez Dieu pour moy. Je continueray d'écrire tout ce qui m'arrivera, afin que s'il ſe préſente quelque occaſion favorable, mon griffonnage ſoit pret à vous être envoyé: Car je ne puis écrire qu'on cachette, & de tems en tems. Oh! que je trouve maintenant à redire ce Jean, qui étoit ſi obligeant, & ſi honnéte, & qui avoit le cœur ſi bon!

Me voici arrivée au DIMANCHE.

Ah! voici quelque choſe de bien triſte! La barbare ne veut point me permettre d'aller à l'Egliſe; & j'avois fondé preſque toutes mes eſperances là deſſus. Elle a même fort maltraité le pauvre Mr. Williams, parce qu'il intercedoit en ma faveur. J'apprens qu'elle peut lui défendre la maiſon, ſi elle le juge à propos. Le pauvre homme eſt entiérement dans la dépendance de mon Maitre, qui a un très bon benefice à lui donner, lors que celui qui le poſſede actuellement viendra à mourir; & il y a quatre mois qu'il garde le lit, étant fort âgé, & attaqué d'une Hydropiſie.

Mr.

Mr. Williams me témoigne beaucoup de reſpect, & je m'apperçois bien qu'il a pitié de moy: peutétre qu'il ſeroit diſpoſé à m'accorder ſon ſecours pour échapper aux Dangers qui me menacent, ſi j'avois quelcun qui pût lui parler en ma faveur: mais pourquoy voudrois-je ruiner la fortune d'un jeune homme, en l'engageant à faire une choſe qui eſt contre ſes intérets? Il me ſemble pourtant qu'un honnéte homme devroit ſe reſoudre à faire tout au monde pour conſerver la Vertu d'une pauvre fille opprimée; & la Providence l'en recompenſeroit ſans doute.

Jugez (mais helas! comment verrez vous ce que j'écris?) jugez combien mon état doit étre deſeſperé, puiſque je ſuis reduite à ſouhaiter de pouvoir tendre des piéges à un honnete homme! Je m'apperçois qu'il a grande envie de me parler, par un mot qu'il m'a dit à l'oreille.

La Créature (c'eſt je penſe le nom que je donneray deſormais à ma Geoliére) me maltraite de plus en plus. Il y a un moment que je diſois un mot à une des Servantes, il eſt vray que c'étoit pour tacher de la gagner peu à peu, lors qu'elle eſt ſurvenue tout d'un coup, & m'a dit, je vous prie, Mademoiſelle, de ne vous point émanciper juſqu'à vouloir tenter de pauvres & innocentes Campagnardes, pour les empécher de faire leur devoir. J'ay entendu que vous vouliez engager cette fille à faire un tour de promenade avec vous. Mais je vous defens, Nanon, dit elle en s'adreſſant à cette fille, de jamais ſortir avec elle, ni de lui obéir, pas même dans les moindres bagatelles, ſans me le faire ſavoir. Qu'elle fit un tour de promenade avec vous! Et où voudriez vous aller, je vous prie, Mademoiſelle? Cruelle & barbare Mad. Jewkes, lui répondis-je, je ne voulois que faire un tour dans cette Allée d'Ormes qu'il y a devant la Maiſon, puiſque ne voulez pas me permettre d'aller à l'Egliſe.

Nanon, dit elle pour me faire comprendre combien tous les Domeſtiques ſont à ſa devotion, otez les ſouliers à Mademoiſelle, & apportez les moy. J'en ay eu bien d'autres qu'elle ſous ma garde. Elle n'en fera rien m'écriay-je. En verité, dit cette fille, il faut bien que je le faſſe puiſque ma Maitreſſe me l'ordonne: Ainſi, Mademoiſelle, ne vous y oppoſez pas. En effet (le croiriez vous) elle m'ota mes ſouliers. J'en ay été ſi indignée, que je n'ay pas même pû ſoulager mon cœur en verſant des larmes. En verité je ſuis devenuë preſque hebétée. Je ſuis forcée de m'arréter ici.

Je reprens la plume pour vous tracer le portrait de cette Créature. C'eſt une groſſe tripiére, trapuë & pouſſive; laide à faire peur, ſi on peut appeller laid ce qui a la figure humaine. Elle a les mains énormes, & le bras gros je penſe comme mon corps. Elle a le né plat & recourbé; & ſes ſoureils lui cachent preſque les yeux, qui ſont d'un vilain gris, & lui ſortent de la tête. Elle a un regard malin, qui decouvre la méchanceté de ſon cœur. Son viſage eſt large & plat; & à la couleur on diroit qu'il a été un mois dans une Saumure de Salpétre: je ſuis ſeure, qu'elle eſt ſujette à s'enivrer. Elle a une groſſe voix d'homme; elle eſt ronde comme une boule, & avec cela elle paroit extrémement forte, & ſi je la fachois je crois qu'elle pourroit m'écraſer dans un inſtant ſous ſes pieds. De ſorte qu'avec un cœur plus vilain encor que ſon Viſage, elle me cauſe des frayeurs mortelles. Je ſuis perdue, ſans reſſource, ſi Dieu ne me protége: car elle eſt cruellement méchante; en vérité elle l'eſt.

Ce que je viens de dire n'eſt que l'effet d'un impuiſſant & inutile chagrin de ma part: mais le portrait n'en eſt pas moins reſſemblant. Elle vient de m'envoyer dire dans ce moment, qu'elle me rendra mes ſouilliers, ſi je veux bien conſentir qu'elle ſe

vienne

vienne proméner avec moy dans le jardin. Qu'elle vienne *caneter* plûtôt, dis-je en moy-même.

Il ne me convient pas de me brouiller tout à fait avec elle; je n'en ſerois que plus étroitement obſervée. J'iray donc me promener avec cette haïſſable Creature. Oh! que n'ay-je ma chére Mad. Jervis ici! Où plûtôt que ne ſuis-je en ſeureté avec mes très chers Pére & Mére!

Je ſuis tranſportée de joye. Juſtement comme j'avois mis mes ſouliers on m'eſt venu dire, que Jean, l'honnête Jean eſt arrivé à cheval. Dieu le beniſſe à cauſe de ſon bon cœur! Quel plaiſir de le revoir! mais je vous en diray davantage tout à l'heure. Il ne faut pas, ſans doute, que je faſſe connoitre à ma Geoliére que je ſuis ſi charmée de voir ce cher & bienheureux Jean. Je l'apperçois par la fenêtre; mais helas! il me paroit bien triſte. Que peut il y avoir de nouveau? Je me flate que mes chers Parens ſe portent bien, & Mad. Jervis, auſſi, & Mr. Longman; & toute la Maiſon, ſans en excepter mon méchant Maitre. Car je ſouhaite qu'il vive, afin qu'il ſe repente de tout le mal qu'il a machiné contre moy.

Ciel! dans quel Siécle vivons nous! Je vais reprendre la plume; mais je ſuis en verité dans une terrible inquietude: Voilà que je ſeray, ſans doute, expoſée à une nouvelle & tres embarraſſante épreuve.

Jean eſt ici, comme je l'ay dit: le pauvre homme m'eſt venu trouver avec Mad. Jervis, qui m'a dit à l'oreille, que pour l'amour de moi-même j'euſſe à ne pas parler des ſouliers. Je m'imagine que le bon garçon s'apperçût dabord de la détreſſe où je ſuis, par la rougeur de mes yeux, & mon regard triſte & preſque égaré. Car vous jugez bien, que mon chagrin doit être extréme. Il voulut cacher la péne que lui cauſoit mon état, mais il lui fut impoſſible, car les lar-

mes lui couloient des yeux malgré qu'il en eut. Oh! Mademoiſelle Pamela, dit il dès qu'il me vit. Eh bien, mon bon garçon, lui dis-je; vous voyez dans quel état je ſuis, ſans qu'il y ait de ma faute. Je vous ſuis obligée de vos civilitez, & de vos bontez pour moy. Là deſſus il ſe mit à pleurer encor plus. Mon cœur étoit pret à ſe fendre, lors que je vis la douleur où il étoit: car c'eſt quelque choſe de fort touchant pour moy que de voir pleurer un homme. Tirez moy de péne, lui dis-je; mon Maitre vient il? Non, dit il en ſanglottant. Eh bien, repris-je, y a-t-il quelque nouvelles des mes pauvres Parens? Comment ſe portent-ils? J'eſpére qu'ils ſe portent bien, repondit-il; je ne ſais rien du contraire. Je me flate, dis-je, qu'il n'eſt point arrivé de malheur à Mad. Jervis, ni à Mr. Longman, ni à aucun des autres Domeſtiques; non, répondit il, avec un profond ſoupir, comme s'il alloit rendre l'ame? Dieu en ſoit benit, dis-je.

Je penſe que cet homme eſt fou, dit Mad. Jervis: Voilà bien de l'embarras pour rien. En verité, Jean, je crois que tu es amoureux. Ne vois tu pas que la jeune demoiſelle ſe porte bien? Qu'as tu donc, garçon. Rien, dit il; mais je ne ſaurois m'empécher de pleurer en voyant la bonne Mademoiſelle Pamela: mais j'ay une Lettre pour vous, ajouta-t-il en s'adreſſant à moy.

Je la pris, & voyant qu'elle étoit de mon Maitre je la mis dans ma poche. Je ne crois pas, dis-je à Mad. Jewkes, qu'il ſoit neceſſaire que vous liſiez cette lettre. Non, dit elle, je vois aſſez de qui elle vient; autrement je vous prierois peutétre de me la montrer.

Voici auſſi une Lettre pour vous, Mad. Jewkes, dit Jean; pour la votre, me dit il, elle demande une Réponſe, qu'il faut que je porte demain de grand matin, où même dès ce ſoir, ſi je puis.

Vous

Vous n'avez plus rien à dire à Mademoiſelle Pamela, Jean, dit Mad. Jewkes: non, répondit il, ſi ce n'eſt, que tous les Domeſtiques l'aſſeurent de leur amitié, & lui ſont leurs Complimens. Et à moy auſſi, ſans doute, dit elle. Jean, lui dis-je, je vais lire ma Lettre; en attendant prenez ſoin de vous: car vous êtes un honnête Garçon. Dieu vous beniſſe; je me rejouïs de vous voir, & d'apprendre que tout le monde ſe porte bien J'avois grande envie de lui quelque choſe de plus; mais je n'oſay pas, à cauſe de cette vilaine Mad. Jewkes.

Je montay dans ma chambre, & je m'enfermay dans mon Cabinet, où je lûs la Lettre de mon Maitre, qui étoit en ces termes.

" *Ma très chére* PAMELA,

" Je vous envoye cette Lettre par un exprès, parce " qu'il s'agit d'une Affaire, qui vous touche de près, " & qui me regarde auſſi un peu, mais principale- " ment pour l'amour de vous. Je ſais que la ma- " niére dont j'en ay agi avec vous, ne peut que vous " allarmer extrémement, & cauſer auſſi beaucoup " d'inquietude à vos parens, qui ſont de très hon- " nêtes gens. Mais ce qui fait tout mon plaiſir, c'eſt " qu'il eſt en mon pouvoir, & que je ſuis reſolu de " vous recompenſer abondamment de tout le cha- " grin que je vous cauſe. Le landemain de votre " depart, j'envoyay un valet chez votre Pere, comme " je vous l'avois promis, afin qu'il ne fut pas en peine " ſur votre ſujet, je l'aſſeuray de la pureté de mes " intentions, & je lui donnay de ſi bonnes raiſons " pour lui faire comprendre pourquoy vous ne vous " rendiez pas chez lui, que je crus qu'il devoit en " être content. Mais cela ne le ſatisfit point. Car " dès le landemain le pauvre homme vint chez moy " de grand matin, & allarma toute la maiſon ſur vo- " tre ſujet.

" Oh! ma Chére! que de pénes votre obſtination " ne m'a-t-elle pas cauſée & à vous auſſi! Je ne pûs " tranquiliſer votre Pére, qu'en lui promettant qu'il " verroit dans peu une Lettre écrite de votre propre " main, & adreſſée à Mad. Jervis, pour l'aſſeurer " que vous vous portez bien.

" Or ce qui m'inquiéte le plus maintenant, c'eſt " la ſanté de votre Pére & de votre Mére; ils ſont " agez, & j'apprehende que le chagrin qu'ils ont de " votre abſence ne leur devienne mortel: je crains " auſſi pour vous, qui avez tant de reſpect & tant de " tendreſſe pour eux; c'eſt pourquoy je vous prie " de leur écrire quelque lignes, mais ſuivant le mo- " dele que je vous envoye. En le dreſſant je me ſuis " mis à votre place autant que j'ay pû, & j'ay taché " d'exprimer vos propres ſentimens avec toute l'in- " dignation dont je crains que vous n'ayez été que " trop remplie.

" Vû la conduite que j'ay tenue à votre égard, ce " qui ne ſauroit maintenant être changé, mais qui, " je vous aſſeure, tournera d'une maniére honorable " pour vous, j'attens que vous ne me refuſerez " point; puiſque je ne ſaurois abſolument avoir d'au- " tre but dans ce que je vous propoſe, que de tran- " quiliſer vos Parens, & cela vous regarde plus que " moy. Je vous prie donc de ne pas changer un " mot dans le modele de Lettre que vous envoye. " Si vous le faites, il me ſera impoſſible de l'envoyer; " ou bien cela previendra abſolument les bons ef- " fets que j'ay deſſein de procurer par là.

" Je vous ay promis de ne point approcher de l'en- " droit où vous étes, ſans votre permiſſion. Si j'ap- " prens que vous vous tranquiliſez, & que vous ne " tachez pas de vous évader, je tiendray ma parole, " quelque péne que je trouve à le faire. L'eſpece " de ſervitude où l'on vous retient encor ne durera " pas longtems. Car je vous aſſeure que je ſuis re-

" ſolu

" ſolu de vous convaincre dans peu, que je ſuis avec
" un extreme ardeur

" *Votre*, &c."

La Lettre dont il me preſcrivoit le modéle, étoit en ces termes.

" *Ma chére Mad.* JERVIS,
" Au lieu d'étre conduite chez mon Pére, Robert
" m'a menée dans un Endroit, qu'on ne me permet
" pas de nommer. Cependant on ne me traite pas
" durement à préſent. Je vous écris ceci, pour
" vous prier de faire ſavoir à mon Pére & à ma
" Mére (qui ſans doute doivent étre preſque morts
" de chagrin) que je me porte bien, & que ſuis &
" ſeray toujours, par la Grace de Dieu, leur très
" obeïſſante & vertueuſe fille, comme je ſuis

" *Votre très obligée Servante.*

" Il ne m'eſt permis ni de dater ma Lettre, ni de
" marquer l'endroit d'où je l'écris: mais on
" m'aſſeure de la maniére du monde la plus ſo-
" lemnelle, qu'on me traitera honorablement."

Je ne ſavois que faire dans cette occaſion, ni comment répondre à ſon étrange priére. Le cœur me ſeignoit, mon cher Pére, en refléchiſſant ſur la péne que vous vous étiez donnée, d'aller vous même à pieds pour vous informer de votre pauvre fille; j'étois auſſi dans une grande inquiétude au ſujet de ma chére Mere, de ſorte que je me reſolû d'écrire, en ſuivant à peu près * le modéle qu'on preſcrivoit, afin de vous tranquiliſer, juſques à ce que je puſſe vous apprendre

* Voyez la pag. 144; les changemens que Pamela fit à cette Lettre ſont en Italiques.

au vray l'état où je ſuis. Et voici ce que j'écrivis à cet étrange & méchant Maitre.

" MONSIEUR,

" Si vous connoiſſiez l'angoiſſe où je ſuis, & combien la maniére étrange & terrible dont vous en " agiſſez envers moy me fait ſouffrir, vous auriez " certainement pitié de moy, & vous conſentiriez à " me delivrer. Qu'ay je fait, pour étre ſeule l'objet " de votre cruauté? Je ne puis ni eſperer, ni même " ſouhaiter rien de vôtre part, puiſque après ce qui " s'eſt paſſé, je ne puis plus compter ſur vos ſermens " les plus ſolemnels. Il eſt impoſſible que vous " ayez les deſſeins honnétes que vous pretendez.

" Il n'y a que la promeſſe que vous me faites de ne " me point venir voir ici dans mon triſte eſclavage, " qui puiſſe me donner quelque rayon d'eſperance.

" Je vous conjure de ne pas pouſſer la pauvre, " l'infortunée Pamela à faire quelque action de deſeſpoir, qui cauſeroit la perte de ſon Corps & de " ſon Ame. Vous ignorez, Monſieur, à quel terrible excès le courage pourra me porter, malgré " mon peu de lumieres, & la foibleſſe de mon eſprit, " dès que ma Vertu ſera en danger. Oh! hatez ma " delivrance, afin qu'une pauvre Créature, indigne " qu'un homme de votre rang prenne connoiſſance " d'elle, ne ſoit pas le jouet de la Grandeur, ſeulement parce qu'elle ne ſauroit ſe défendre elle même " & qu'elle n'a aucun ami qui puiſſe prendre ſa cauſe " en main.

" En partie pour vous obéir, Monſieur, mais plus " encor, je l'avouë, pour tranquiliſer l'eſprit de mes " pauvres & affligez parens, dont la pauvreté devroit, ce ſemble, les mettre à couvert de pareilles " violences, auſſi bien que leur malheureuſe fille, " j'ay ſuivi à peu près le modele que vous m'avez " preſcrit, en écrivant à Mad. Jervis; les change-

" mens

" mens que j'y ay faits, & je n'ay pas pû m'empê-
" cher d'y en faire quelques uns, marquent, il eſt
" vray, mon inquietude, mais ils ne laiſſeront pas
" malgré cela de répondre au but, que vous dites
" que vous vous propoſez par cette Lettre.

" Pour l'amour de Dieu, mon cher Monſieur,
" ayez pitié de mon triſte état, & de la miſére où
" je ſuis; permettez que je puiſſe me joindre à tous
" vos autres Domeſtiques, pour louër & benir cette
" bonté dont vous avez donné des marques à tous,
" excepté à la pauvre, l'infortunée, la deſolée

" PAMELA."

Après avoir écrit cette Lettre, & celle dont on m'avoit preſcrit les termes, je crus que ce ſeroit témoigner quelque confiance en Mad. Jewkes, que de les lui montrer toutes deux. Je lui fis voir en même tems celle que mon Maitre m'écrivoit; car je m'imaginay que l'Eſtime qu'il me témoignoit me donneroit quelque pouvoir ſur une femme, qui paroiſſoit diſpoſée à lui obéir en tout, ſoit que ce qu'il lui commenderoit fut permis ou non: je penſay cependant en moi-même, que je ne devois guére tirer vanité de cette eſtime de mon Maitre. Je ne crois pas m'étre trompée par rapport à Mad. Jewkes. Il me ſemble que la Lettre de mon Maitre a produit un grand effet ſur elle; car elle eſt à preſent très obligeante à mon égard, & elle s'étend fort ſur mes louanges: mais je ne dois pas y faire beaucoup d'attention, car elle ne louë pas moins l'auteur de toute ma miſére, & ſes deſſeins *honorables* comme elle les appelle, tandis que je vois bien qu'elle penſe, & je crains bien qu'il ne penſe auſſi, que tout ce qui peut faciliter l'execution de ſes criminels deſſeins eſt *honorable*, dût ce étre au préjudice & à la ruine d'une pauvre & vertueuſe fille. Dieu veuille que je ne le

trouve pas ainſi! Je me flatte pourtant que quelles que puiſſent être les vuës de ce méchant Gentilhomme, je ſeray au moins delivrée des diſcours impertinens & libres de cette Créature, ſi elle peut ſe perſuader que mon Maitre a de bonnes intentions.

Me voici au LUNDI *le cinquiéme jour de mon eſclavage & de ma miſére.*

Je m'étois flatée de voir Jean, & de lui parler en particulier avant qu'il partit; mais je n'en ay pas pû trouver l'occaſion. L'affliction extréme de ce pauvre Garçon a été cauſe que Mad. Jewkes s'eſt imaginée qu'il eſt amoureux de moy. Elle m'eſt venue dire de ſa part ce matin qu'il alloit partir. Je l'ay priée de le faire monter dans mon Cabinet (comme j'ay coutume de l'appeller) & elle y eſt montée avec lui. Cet honnéte homme m'a paru auſſi affligé en prenant congé de moy, qu'il avoit été auparavant. Je lui ay donné mes deux Lettres; celle qui étoit pour Mad. Jervis étoit enveloppée dans celle que j'écrivois à mon Maitre. Mais Mad. Jewkes voulut me les voir cacheter, de peur qu'il n'y en eut quelqu'autre. J'ay été ſurpriſe de voir que ce Valet en s'en allant a laiſſé tomber un morceau de papier au haut de l'eſcalier. Je l'ay ramaſſé ſans que Mad. Jewkes s'en ſoit apperçuë; mais j'ay été mille fois plus ſurpriſe encor, lors qu'après étre rentrée dans mon Cabinet, j'y ay trouvé ce qui ſuit.

" *Ma bonne demoiſelle* PAMELA,

" C'eſt avec beaucoup de douleur que je dois vous " apprendre, que vous avez été trompée & trahie, " & cela par un malheureux & un chien comme " moy. Je ne penſois guére que les choſes en vien-

" droient

" droient au point où elles ſont. Mais il faut que
" j'avouë, que ſi jamais il y eut un Scelerat au monde,
" c'eſt moy. J'ay montré conſtamment toutes vos
" Lettres à mon Maitre; & c'eſt dans cette vûë qu'il
" m'emploioit. Il les a vues toutes avant que je les
" portaſſe à votre Pére; il les recachetoit après les
" avoir lues, & puis il m'ordonnoit de les porter.
" Il eſt vray que j'avois quelquefois occaſion d'aller
" dans ces quartiers là; mais non pas à beaucoup
" près auſſi ſouvant que je le prétendois. Dès que
" j'eus appris le tour qu'on vous a joué, je fus ſur le
" point de me pendre de deſeſpoir. Ne ſoyez pas
" ſurpriſe de ce que je ne pouvois pas ſoutenir votre
" vûë: Oh! le miſerable, le ſcelerat que je ſuis, de
" vous avoir reduite à cet état! Si vous étes perdue,
" c'eſt moy qui en ſuis la cauſe. Tout ce que je
" puis faire maintenant pour vous, c'eſt de vous a-
" vertir, que vous étes entre d'abominables mains:
" & je crains que vous ne ſoyez ruinée malgré tous
" vos charmes & toute votre Vertu. J'en mourray
" certainement de douleur dès que je viendray à le
" ſavoir. Si vous pouvez me pardonner, il faut que
" votre bonté ſoit exceſſive; mais je ſuis ſeur que
" je ne me le pardonneray jamais moy-même. Ce-
" pandant je vous prie de garder le ſecret ſur ce que
" je vous dis, il ne peut vous revenir aucun avan-
" tage de le déclarer, & peutétre que je vivray en-
" cor aſſez pour vous rendre quelque ſervice; vous
" pouvez compter que je le feray s'il eſt en mon
" pouvoir; je ſais qu'il eſt de mon devoir de le faire.
" Mon Maitre a gardé vos deux ou trois derniéres
" Lettres, & ne les a point envoyées du tout. Je
" ſuis le plus grand de tous les ſcelerats,

" J. ARNOLDE.

" Vous

" Vous voyez qu'il y a longtems qu'on a machiné
" votre perte; prenez garde, je vous prie, à votre
" chere & aimable perſonne. Mad. Jewkes
" eſt un Démon. Mais dans l'autre maiſon
" de mon Maitre il n'y a pas un ſeul cœur qui
" ne vous ſoit fidéle, excepté moy; oh! le
" lache coquin que je ſuis!"

Je ne doute point, mes cher Pére & Mére, que ceci ne vous faſſe dreſſer les cheveux, lors que vous viendrez à le lire. Pour moy, j'en ſuis toute penetrée d'horreur. Oh! la perfidie du cœur de l'homme! Ce Jean, que je croiois le plus honnéte homme du monde, de qui vous aviez la même opinion, qui me diſoit toujours mille biens de vous, qui vous en diſois de moy, ce Jean étoit cependant un indigne hypocrite, un perfide, & un traitre qui travailloit à me perdre.

Mais il dit aſſez de mal de lui même; & je ne ſaurois m'empécher de faire cette triſte Reflexion, c'eſt que les gens riches & puiſſans ne manquent jamais d'inſtrumens pour venir à bout de leurs criminels deſſeins, & que rien n'eſt ſi difficile à connoitre que le Cœur de l'homme. Je ne puis qu'avoir compaſſion de ce malheureux, puiſqu'il paroit ſe repentir de ſon crime: & je crois que le meilleur parti que je puiſſe prendre c'eſt de garder le ſecret ſur ſa méchanceté, &, ſi j'en trouve l'occaſion, de le confirmer dans les ſentimens de repentance qu'il témoigne; car peutétre que cela me fournira le moyen de faire quelque découverte utile.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il a apporté avec lui dans une Valiſe toutes les Hardes que ma Maitreſſe & mon Maitre m'avoient données, & outre cela deux Coiffes & une Echarpe de Velours, que ma Maitreſſe avoit coutume de porter. Mais je ne

prens

prens point de plaiſir, ni en cela, ni en aucune choſe qui ſoit au monde.

Mad. Jewkes a fait apporter la Valiſe dans mon Cabinet, & m'a montré ce qu'il y avoit dedans; mais enſuite elle a fermé tout à Clef, & m'a dit, qu'elle me donneroit telles hardes que je voudrois; mais que ſi je les avois en mon pouvoir cela me donneroit peutétre envie de ſortir; & puis l'inſolente Créature a mis la Clef dans ſa poche.

Je m'abandonnay à de triſtes Reflexions ſur cette étrange & ſurprenante découverte de la Trahiſon de Jean. Je pleuray beaucoup à cauſe de lui, & auſſi à cauſe de moy même. Car je vois bien que ce qu'il dit eſt vray; & qu'il y a longtems qu'on medite ma perte, de ſorte que je ne comprens que trop à quoy aboutiront les deſſeins honorables de mon Maitre. Que d'injures ce pauvre Garçon ſe dit à lui-même! Et que ne meritent donc pas ceux qui l'emploient? Oh! quel compte ce méchant Maitre n'aura-t-il pas à rendre à Dieu, puiſqu'il eſt ſi vicieux lui-même, & qu'il en corrompt d'autres, qui ſans lui auroient conſervé leur innocence! & tout cela afin de pourſuivre & d'exécuter le deſſein le plus criminel, & de ruiner une pauvre Créature, qui ne lui a jamais fait ni même ſouhaité aucun mal, & qui peut même encor prier Dieu pour ſa repentance & pour ſon bonheur!

Je ne comprens pas ce que ces Gentilſhommes (comme on les appelle) peuvent penſer d'eux mêmes après avoir commis des actions ſi noires. Jean avoit quelques motifs pour ce qu'il a fait; il vouloit plaire à ſon Maitre qui le recompenſoit & lui faiſoit du bien. On peut dire la même choſe de cette odieuſe Mad. Jewkes toute méchante qu'elle eſt. Mais quel motif mon Maitre peut il avoir pour prendre tant de péne à faire l'ouvrage du Demon? S'il m'aime (mais ſa paſſion ne merite pas le nom d'amour) faut il à cauſe de cela, qu'il me tende des piéges pour me

ruiner

ruiner, & pour me rendre auſſi criminelle que lui? Je ne conçois pas quel avantage il peut trouver dans la perte d'une pauvre Créature comme moy. Je ſuis, ſans doute, bien peu conſiderable; on dit, il eſt vray, que j'ay quelque beauté. Mais quand cela ſeroit, un Gentilhomme ne devroit il pas preferer une Servante vertueuſe, à une infame proſtituée? Faut il qu'il s'applique avec plus de ſoin à me ſéduire, par cela même que ce que je redoute ſur toutes choſes c'eſt d'étre ſéduite, & que j'aimerois mieux perdre ma vie que ma vertu?

Ce ſont là des choſes qui me paſſent; je ne ſaurois en rendre raiſon: Perſonne ne peut dire que ces beaux Meſſieurs aient d'autre Tentateur, que leur propre inclination corrompue & vicieuſe. Ce méchant Maitre s'enfuit de moy lors qu'il crût qu'il n'y auroit que ſes propres Domeſtiques qui ſeroient témoins de ſon abominable entrepriſe: Mais n'eſt il pas étrange qu'il ne craigne point d'étre vû par celui qui eſt préſent partout, & à qui la noirceur & les penſées les plus ſecrettes de ſon cœur corrompu ne ſauroient étre cachées? Mais à quoy me ſervent toutes ces triſtes Reflexions? Il eſt, & ſera toujours méchant; & je crains bien que je ne devienne la victime de ſes criminelles entrepriſes, à moins que ce Dieu, en qui je me confie, & que je prie à toute heure, ne me protége.

MARDI & MERCREDI.

Je joins ces deux jours enſembles, car cette méchante femme m'a obſervée de ſi près qu'il m'a été impoſſible de rien écrire Mardi. J'ay fait un tour avec elle en Caroſſe pour prendre l'air; je me ſuis auſſi

auſſi promenée pluſieurs fois au jardin, mais je l'ay toujours euë à mes trouſſes.

Mr. Williams nous eſt venu voir, & s'eſt promené une fois avec nous au jardin. Un moment que ma ſurveillante avoit le dos tourné, je profitay de l'occaſion, étant encouragée par le mot que Mr. Williams m'avoit dit à l'oreille dimanche paſſé, pour lui dire, j'apperçois, Monſieur, deux tuiles ſur ce lit de Perſil: ne pourroit on pas mettre un billet entre deux, ſi on en trouvoit l'occaſion, & les couvrir enſuite de terre? Cela eſt bien penſé, répondit il, & que ce Tourneſol, qui eſt proche de la porte du Jardin, ſoit l'enſeigne; j'ay la Clef de cette porte, car c'eſt mon plus court chemin pour aller au Village.

C'eſt ainſi que je fus obligée de commencer la premiére notre Correſpondance. Oh! de quelles inventions la neceſſité n'eſt elle pas la mére! Je me felicitay de cette penſée: Mad. Jewkes nous rejoignit bientôt; & Mr. Williams faiſant ſemblant de continuer la Converſation, Non, dit il, pas fort agréable. Qu'y a-t-il, qu'y a t-il? dit Mad. Jewkes. Rien, répondit il, je diſois ſeulement que le Village voiſin n'eſt pas fort agréable. Non, en verité, reprit elle, c'eſt un pauvre Village à mon avis. Y demeure-t-il quelques perſonnes de diſtinction? dis-je. Et nous continuames ainſi à cauſer ſur ce Village, afin de depaïſer ma Gouvernante. Mais je n'avois deſſein de nuire à perſonne par cette innocent Artifice. Nous parlames enſuite du Jardin, combien il eſt beau & ſpacieux, & d'autres choſes ſemblables. Nous nous aſſimes ſur la pente du Gazon qui régne autour du Vivier afin de jouir du plaiſir de voir les poiſſons ſe jouer ſur la ſurface de l'eau: Mad. Jewkes me dit que je pourrois pêcher là quand je voudrois.

Je vous prie donc, lui dis-je, d'avoir la bonté de m'aller chercher une Ligne. Ah! ma jolie petite Maitreſſe, répondit elle, je vous aſſeure que je connois

nois mon devoir mieux que vous ne croyez. En verité, repris-je, je ne ſonge pas à mal. Permettez moy de vous dire, répondit elle, que je ne connois perſonne qui ait tant de préſence d'eſprit, & qui penſe ſi bien à tout, que vous. Il faut être bien ſur ſes gardes là où vous êtes. Mais nous pêcherons un peu demain. Mr. Williams, qui la craint extrémement, détourna la Converſation. Pour moy je me retiray les laiſſant cauſer enſembles; il ne reſta pas longtems, & elle me ſuivit bientôt.

J'étois entrée dans mon Cabinet pour écrire; & l'entendant venir, je cachay dans mon ſein le papier que je tenois; & comme elle entra, Mad. Jewkes lui dis-je, j'ay beſoin d'un peu de papier, car vous ſavez que j'ay écrit deux Lettres, que j'ay envoyées par Jean (Oh! que le nom de ce pauvre malheureux me cauſe de chagrin.) Eh bien, me dit elle, vous devez en avoir de reſte; car une feuille a ſuffi pour les deux Lettres. Oui, lui répondis-je, mais j'ay employé auſſi la moitié d'une feuille pour faire l'enveloppe, & voyez comment l'autre moitié eſt barbouillée. Là deſſus je lui montray quelques Vers que j'avois taché de me rappeller, & que j'avois écrits dans le deſſein de les lui montrer, afin qu'elle crut que je m'occupois toujours à de ſemblables bagatelles. Oui, dit elle, je vois que vous avez employé tout votre papier; je vous en donneray encor deux feuilles, mais vous me montrerez l'uſage que vous en ferez. Fort bien, penſay-je en moi-même, je me flate encor, *Argus*, de pouvoir t'en impoſer: Or Argus, ſuivant les Poëtes avoit cent yeux, & il veilloit avec tous, comme elle.

Elle m'apporta du papier, & me dit, allons Madame, accordez moy le plaiſir de vous voir écrire quelque choſe. De tout mon cœur, répondis-je, & prenant la plume, j'écrivis ces paroles. " Je vou-
" drois que Mad. Jewkes eut autant de bonté pour
" moy,

" moy, que j'en aurois pour elle, s'il étoit en mon " pouvoir." Voilà qui eſt joli, dit elle, mais je me flate que je ne manque pas de bonté pour vous: & que voudriez vous que fiſſe? J'écrivis encor ces mots. " Que Mad. Jewkes me fit la grace de me dire quel " crime j'ay commis pour être ainſi detenuë priſon- " niére, & ce qu'elle croit que je deviendray enfin?" Fort bien, dit elle, continuez; " Je ſouhaiterois " donc, pourſuivis-je, qu'elle voulut bien me mon- " trer ſes Inſtructions, afin que je ſache juſqu'où je " dois la blâmer ou la juſtifier."

Je ne mettois tout cela ſur le papier, que pour lui faire voir combien j'aime à écrire, car je n'attendois rien de bon de ſa part: J'eſperois ſeulement de lui perſuader par là que je n'employois jamais mon tems à écrire rien de plus ſerieux. Car elle s'imagine toujours que je trame quelque complot tant je ſuis taciturne, & tant j'aime à être ſeule. Elle voulut m'engager à écrire encor quelque choſe: non, lui dis-je, car vous n'avez pas daigné me répondre. Que pouvez vous appréhender, me dit elle, puis mon Maitre vous aſſeure ſur ſon honneur de la pureté de ſes intentions. Oui, Mad. Jewkes, repris-je; mais mettez la main ſur la conſcience, & dites moy ſincerement ſi vous lui ajoutez foy. Sans doute, répondit elle. Mais, dis-je, qu'appellez vous honneur? Que penſez vous vous-même qu'il appelle honneur? reprit elle. La Ruine, la honte, l'infamie, dis-je. Fi, fi, dit elle. Si vous vous doutez le moins du monde de la pureté de ſes Intentions, perſonne ne peut mieux expliquer ſa penſée que lui-même, & ſi vous voulez, je lui écriray de venir vous l'expliquer. Horrible Créature, lui dis-je: Ne peux-tu pas me poignarder tout d'un coup! J'aimerois mieux que tu le fiſſes, que de me parler ainſi! Mais je me flatte qu'il ne ſonge pas à venir.

Elle

Elle eut la méchanceté de dire, non, non; il n'a pas deſſein de venir que je ſache: mais ſi j'étois à ſa place, je ne ſerois pas longtems abſent. Que veut dire cette femme! m'écriay-je. Ce que je veux dire? reprit elle en voulant donner à ſes paroles un autre ſens que celui dans lequel je les avois priſes; je veux dire, que ſi j'étois à ſa place, je viendrois mettre fin à toutes vos craintes——en vous rendant auſſi heureuſe que vous pouvez le ſouhaiter. Il n'eſt pas en ſon pouvoir, dis-je, de me rendre heureuſe, grand & riche comme il eſt, ſi ce n'eſt en me laiſſant conſerver mon innocence, & en me donnant la liberté de m'en retourner chez mes chers Pére & Mére.

Elle ſe retira quelques tems après, & j'achevay la Lettre que j'avois commencé d'écrire à Mr. Williams, dans l'eſperance de trouver quelque occaſion de la mettre dans l'endroit dont nous étions convenus. Je fus enſuite trouver Mad. Jewkes, & lui dis, je me flate que comme il ne fait pas encor nuit, vous me permettrez bien de faire un tour de jardin. Il eſt trop tard, dit elle; cependant ſi vous avez envie de vous promener, ne reſtez pas longtems: Nanon, ajouta-t-elle, ſuivez Mademoiſelle, & ne la perdez pas de vûe.

Je fus donc me promener du coté du Vivier, & la fille me ſuivoit. Je laiſſay tomber à deſſein mon peloton, & lors que je fus venue proche de l'endroit où étoient les tuiles, je dis. Nanon, j'ay laiſſé tomber mon peloton, ayez la bonté de l'aller chercher: je l'avois à la main lors que nous étions près du Vivier. Elle fut le chercher, & pendant ce tems là je gliſſay ma Lettre entre les deux tuiles, & je les couvris vite de terre, ſans étre apperçuë. La fille ayant trouvé mon peloton me l'apporta, & je m'en retournay doucement; je rencontray Mad. Jewkes que ſon inquiétude avoit obligé à venir voir ce que j'étois devenuë. Voici ce que j'avois écrit à Mr. Williams.

« *Monſieur,*

" *Monſieur*,

" Comme je n'ay pas pû trouver l'occaſion de " vous parler en particulier, je me flate que vous " voudrez pardonner la Liberté que prend une " pauvre Créature, qui a été conduite ici en Tra- " hiſon, &, comme elle n'a que trop de raiſon de le " croire, dans le plus abominable deſſein qui ſe " puiſſe concevoir. Sans doute que vous ſavez " quelque choſe de mon Hiſtoire, ma pauvreté, dont " je n'auray jamais honte, les bontez de feu ma Mai- " treſſe, & les vûës de mon Maitre: Il eſt vray qu'il " m'aſſeure que ces deſſeins ſont honorables; mais " ce que les méchants appellent honorable, n'eſt que " honte & infamie pour les gens vertueux. Il peut " tenir ſa promeſſe, ſelon les idées qu'il ſe forme de " ce qui eſt honorable, & ne laiſſer pas que de me " ruiner, ſelon mes idées, & celles de tout ce qu'il y " a d'honnétes gens au monde.

" Je ſuis ſi malheureuſe, & ſi maltraitée par cette " Mad. Jewkes, & elle a de ſi mauvais principes, " que j'auray ſans doute bientôt beſoin qu'il ſe pré- " ſente quelque occaſion pour me tirer d'ici, comme " j'ay lieu de l'eſperer de cet heureux expedient qui " nous eſt venu dans l'eſprit pour entretenir un com- " merce de Lettre enſembles. Je me livre donc ſans " reſerve à votre bonté: Car mon Etat ne ſauroit " empirer, quand même le projet que j'ay formé " viendroit à manquer; & je ſuis ſeure qu'il réuſſira, " s'il eſt en votre pouvoir de le faire réuſſir: L'Air " d'honnéte homme, que vous avez, Monſieur, " votre Caractére, & votre inclination bienfaiſante " me font eſperer que vous m'accorderez votre ſe- " cours dans les triſtes circonſtances où je me trouve. " Car en me tirant de ma détreſſe vous vous acqui- " terez par cette ſeule action de tous les devoirs du " Chriſtianiſme. Vous ferez un acte de la plus

" grande

" grande Charité, vous ſauverez le Corps & l'Ame
" d'une Créature infortunée, qui juſques à preſent
" ne s'eſt pas écartée le moins du monde de ce que
" ſa Vertu exige d'elle.

" N'eſt il pas poſſible de trouver quelque moyen
" pour me delivrer, ſans que vous vous expoſiez à
" aucun danger? N'y a-t-il pas dans le Voiſinage,
" quelque Gentilhomme de probité, ou quelque
" Dame vertueuſe, chez qui je puiſſe me refugier,
" juſques à ce que je puiſſe trouver moyen de me
" rendre chez mes pauvres parens? Ne pourroit on
" pas faire tenir une Lettre à Mylady Davers pour
" lui apprendre mon triſte ſort? Mes parens ſont ſi
" pauvres, & ont ſi peu de credit dans le monde que
" tout ce qu'ils peuvent faire pour moy c'eſt de mou-
" rir de chagrin; & je crains bien que ce ne ſoit leur
" ſort à la fin.

" Mon Maitre me promet que ſi je veux me tran-
" quiliſer dans ma ſituation préſente, il ne viendra
" point ici ſans mon conſentement. Helas! Mon-
" ſieur, comment puis-je compter là deſſus. Car
" quel fond peut on faire ſur la promeſſe d'un homme,
" qui ſe croit en droit d'en agir avec moy comme
" il a fait? S'il vient je ſuis perduë, & il viendra ſans
" doute, dès qu'il croira avoir appaiſé les Clameurs
" de mes parens, & m'avoir endormie dans une fu-
" neſte ſecurité, ce qu'il eſpére certainement de
" faire avec le tems.

" C'eſt pourquoy, Monſieur, voici le ſeul tems
" que j'aye pour travailler à ſauver ma Vertu. Si je
" demeure ici juſques à ce qu'il vienne, je ſeray per-
" duë ſans reſſource. Vous avez la Clef de la porte
" du Jardin; & c'eſt ce qui me donne de grandes
" eſperances. Inventez, mon cher Monſieur, quel-
" que moyen pour me tirer d'ici. Je garderay in-
" violablement le ſecret. Je ſerois pourtant bien fa-

" chée

" chée que ce que vous ferez pour moy vous cauſat
" le moindre préjudice.

" Je n'en diray pas davantage maintenant: mais je
" vais confier cette Lettre aux bienheureuſes tuiles,
" & dans le ſein de cette Terre, où j'eſpére que ma
" delivrance prendra racine, & produira un fruit,
" qui me procurera une joye inexprimable, & à vous
" une recompence glorieuſe, en ce monde & durant
" toute l'Eternité. Ce ſera conſtamment la Priére
" de

" *Votre très humble & opprimée Servante.*"

JEUDI.

Voici une fatale ſemaine paſſée depuis que je ſuis partie dans l'eſperance de vous voir, mes chers Pére & Mére. Oh! que mes eſperances étoient bien differentes alors, de ce qu'elles ſont maintenant! Cependant qui ſait ce que les bienheureuſes tuiles pouront produire!

Il faut que je vous diſe que Mad. Jewkes ma battue; cela n'eſt que trop vray; & voici à quelle occaſion.

J'étois fort impatiente d'aller me promener au jardin, pour voir s'il étoit arrivé quelque choſe qui répondit à mon attente; mais cette méchante femme ne voulut pas m'y laiſſer aller ſans elle, & elle dit qu'elle n'étoit pas alors de loiſir. Nous diſputames beaucoup là deſſus; car je lui repreſentay qu'il me paroiſſoit bien cruel qu'on ſe défiat ſi fort de moy juſques à ne me pas permettre de me promener ſeule au jardin pour prendre un peu l'air; & que je fuſſe toujours ſuivie & veillée de près comme une Voleuſe.

Elle

Elle allegera ſes Inſtructions, & dit qu'il ne lui étoit pas permis de me perdre de vûë. Vous feriez mieux, me dit elle, de vous tranquilliſer, & d'étre contente de votre ſort, je vous en aſſeure; car j'ay des Ordres plus ſevéres encor que ceux que vous avez éprouvez juſques à préſent. Je me ſouviens, ajouta-t-elle, que vous avez demandé à Mr. Williams s'il y a quelques perſonnes de diſtinction dans le Voiſinage; & cela me fait ſoupçonner que vous avez envie de les aller trouver, pour leur raconter votre triſte Hiſtoire, ainſi que vous l'appellez.

Ces paroles penſérent me faire tomber en foibleſſe; car elles me donnoient lieu de craindre que la Créature n'eut trouvé la Lettre que j'avois cachée entre les tuiles. Oh! que j'étois ſur des Epines! A la fin elle me dit, Eh bien, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort, vous pouvez faire un tour de jardin; je ſeray à vous dans un moment.

J'entray donc dans le jardin; & dès que je crus qu'elle ne pouvoit plus me voir de ſa fenétre, je courrus vers le bien heureux endroit; mais je fus bien tôt obligée de ralentir ma courſe, parce que j'entendis ſon odieuſe voix: Hola, hola, s'écria-t-elle, vous voilà bien agile, où courrez vous donc ſi vite? Eſt-ce un gageure? Je m'arrétay juſques à ce que ſa groſſe bedaine fut venuë à moy en canottant. Elle me prit ſous le bras, car elle étoit preſque hors d'haleine; & je fus forcée, en me promenant avec elle, de paſſer proche du cher endroit en queſtion, ſans oſer ſeulement y regarder.

Le jardinier étoit à l'ougrage, un peu plus loin: nous le regardâmes travailler, & je commençay à lui parler de jardinage: mais elle me dit à l'oreille, mes inſtructions portent que je ne dois pas vous permettre de vous familiariſer avec les Domeſtiques. Quoy! dis-je, craignez vous que faſſe un complot avec eux pour voler mon Maitre? Peutétre; répondit cette odieuſe

odieuſe Créature; car *ſi vous lui voliez votre propre perſonne*, ce ſeroit, ſelon lui, le plus grand tort que vous puiſſiez lui faire.

Dites moy, je vous prie; lui dis-je, par quel moyen je ſuis devenuë un bien qui lui appartient? A-t-il quelque autre droit ſur moy, que celui qu'un voleur peut avoir ſur ce qu'il a derobé? Ah! dit elle, je n'ay jamais entendu rien de ſemblable! C'eſt ici, je vous jure, une Rebellion dans toutes les formes. Eh bien, eh bien, mon petit Agneau (car c'eſt ainſi que l'impertinente m'appelle ſouvant) ſi j'étois à ſa place, le droit qu'il a ſur vous ne ſeroit pas longtems douteux. Et que feriez vous donc, repris-je, ſi vous étiez lui? Je ne marchanderois pas, comme il fait, mais je vous mettrois bientôt l'un & l'autre hors de péne. Comment *Jezabel* lui dis-je, voudriez vous donc employer la violence pour me perdre? Là-deſſus elle me donna un terrible coup ſur l'épaule; prenez cela, dit elle; qui oſez vous appeller *Jezabel*?

Je fus étonnée (car vous ne m'avez jamais battue de votre vie, mes très chers Pére & Mére) comme ſi j'avois été frappée d'un coup de Foudre. Je regarday tout au tour de moy, comme pour chercher quelcun qui voulut venir à mon ſecours. Mais helas! il n'y avoit perſonne qui put me défendre. A la fin je lui dis en me frottant l'Epaule, cela eſt il auſſi dans vos Inſtructions? Helas! faut il que je ſois encor battuë, outre tous les autres ſujets d'affliction que j'ay! Là deſſus je me jettay ſur le Gazon. Elle me dit, d'un air extrémement piqué, je ne veux point ſouffrir de pareilles injures. Vrayment, je vois que vous avez le cœur bien fier: mais je le ſoumettray, je vous en aſſeure; je ſauray bien reduire une petite inſolente comme vous. Allons, allons, rentrez, je vous enfermeray ſous la Clef, vous n'aurez point de ſouliers,

ni rien de tout ce que vous pouvez ſouhaiter, puiſque vous me traitez ainſi.

Je ne ſavois que faire. Mon ſort me paroiſſoit bien cruel; je me blâmay moy-même d'avoir parlé ſi librement; car cela lui donnoit un prétexte de me maltraiter encor plus. Ha! dis-je en moy même, voilà que par mon impertinence j'ay renverſé le ſeul projet qui me reſtoit!

Le Jardinier fut témoin de cette Scéne. Mais elle lui cria, Eh bien, Jacob, que vous amuſez vous à regarder: Mélez vous de votre ouvrage: il s'en alla là deſſus dans un autre endroit du jardin hors de notre vûë.

Je vois bien, dis-je, en moi-même, qu'il faut que j'apprenne à diſſimuler un peu. Elle me prit rudement par la main; allons, rentrez dit elle, je vous apprendray à m'appeller Jezabel. Ma chére Mad. Jewkes, lui dis-je. . . . Ne m'appellez point *votre chére*, dit elle en m'interrompant, je ne veux point de vos careſſes: pourquoy ne dites vous pas encor *Jezabel*. Je vis qu'elle étoit dans une terrible colére, & je ne ſavois à quel Saint me vouer. J'ay ſouvant ouï blâmer la langue des femmes; j'aurois ſouhaité que la mienne n'eut pas été ſi longue. Je ne ſaurois entrer, dis-je, en verité je ne ſaurois. Vous ne ſauriez! reprit elle. Je puis prendre une petite & mince créature comme vous ſous mon bras, & vous porter dans la maiſon, ſi vous ne voulez pas y aller de bon gré. Vous ne connoiſſez pas toute ma force. Ah! je ne la connois que trop, dis-je. Mais ne me traiterez vous pas plus mal encor ſi je rentre? Je me levay donc, & la ſuivis; & comme nous marchions elle murmuroit entre ſes dents; *Moy une Jezabel, après vous avoir témoigné tant de bonté!* & d'autres choſes ſemblables.

Lorſque

Lorſque nous fumes proche de la Maiſon je m'aſſis ſur un banc, & lui dis, je n'entreray point, Mad. Jewkes, que vous ne m'ayez pardonné. Si vous voulez me pardonner de vous avoir donné ce nom, je vous pardonneray auſſi de m'avoir battuë. Elle s'aſſit près de moy, & parut de fort mauvaiſe humeur: à la fin elle dit, Eh bien, je vous le pardonne pour cette fois, & elle me baiſa en ſigne de reconciliation. Dites moy, je vous prie, lui dis-je, où vous voulez que je me promène; accordez moy toute la liberté que vous pouvez: & lors que je ſauray juſqu'où vous pouvez me favoriſer, je tâcheray d'être auſſi contente qu'il me ſera poſſible, & je ne vous demanderay pas une plus grande Liberté.

Je ſuis bien aiſe, dit elle, de voir que vous vous mettez à la raiſon: je voudrois pouvoir vous accorder toute la liberté que vous ſouhaitez; car vous jugez bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir pour moy de vous avoir, pour ainſi dire, toujours attachée à ma juppe, & de ne pas ſouffrir que vous faſſiez un pas ſans moy. Mais ceux qui veulent faire leur devoir ſont obligez de ſouffrir quelque choſe; & ce que je fais n'eſt que pour rendre ſervice au meilleur de tous les Maitres: Oui, dis-je, il eſt bon envers tout le monde excepté moy. Il ne vous aime que trop, reprit elle, vous n'en ſauriez douter, & voilà pourquoy il vous traite comme il fait, & par cette raiſon vous devez le ſouffrir. Il m'aime, dites vous, repliquay je; ah! quelle eſpéce d'amour eſt ce là! Allons, dit elle, que cette fille ne voye pas que vous avez pleuré, & n'allez pas lui faire un rapport de ce qui s'eſt paſſé, car je ſuis ſeure que vous ne le rapporteriez pas fidellement. Je vous enverray Nanon, & vous pourrez faire un tour de jardin avec elle, ſi vous en avez envie: cela vous donnera peutétre de l'apetit pour diner, car le peu que vous mangez ne ſuffit pas pour vous empécher de mourir de faim.

Il faut que votre beauté ſoit bien à toute épreuve, ajouta cette étrange Créature, ſans quoy vous ne pourriez pas la conſerver comme vous faites, veu que vous ne mangez ni ne dormez preſque point, & que vous étes toujours à pleurer & à vous affliger pour un rien. De ce que tu voudras, penſay-je en moy, pourvû que je puiſſe me delivrer de ta mauvaiſe langue & de ton odieuſe compagnie. Je me flatay de trouver quelque moyen d'arriver à mon Tourneſol; mais en rentrant dans le jardin je pris le chemin oppoſé, afin de ne point donner de ſoupçon, & dans le deſſein de paſſer proche de cette fleur à mon retour.

Je fis un effort pour m'entretenir avec cette fille qui m'accompagnoit; mais je ne lui parlay que de choſes generales, car je ſais qu'on l'oblige à rapporter tout ce que je dis, & tout ce que je fais. Dès que nous fumes proches de l'endroit que je languiſſois de voir, je dis à Nanon, allez, je vous prie, dire au Jardinier de me cueillir une Salade. Elle lui cria, *Jacob!* Il ne ſauroit vous entendre de ſi loin; lui dis-je, allez le trouver, & dites lui de me cueillir auſſi un Concombre, s'il y en a. Dès qu'elle ſe fut un peu éloignée, j'examinay mes Tuiles, & je trouvay une Lettre ſans aucune adreſſe que je cachay auſſi tôt dans mon Sein en tremblant de joye. La fille fut de retour preſqu'avant que j'euſſe caché ma Lettre, j'étois ſi tranſportée que je craignois de me trahir moy même. Vous paroiſſez effrayée, dit la fille. Il me vint heureuſement dans l'eſprit une defaite. (Helas! votre pauvre Pamela apprendra bientôt à diſſimuler; j'eſpére pourtant que ce ſera toujours innocemment.) Je dis donc que comme je m'étois baiſſée pour ſentir le Tourneſol, il étoit ſorti un gros Ver de la terre qui m'avoit effrayée. Les Tourneſols n'ont point d'odeur, me dit Nanon: C'eſt ce que je viens d'éprouver repliquay-je: Là deſſus nous nous en retournames

tournames à la maiſon, & Mad. Jewkes me dit, puiſque vous êtes rentrée ſi tot, je vous permettray une autre fois de vous aller promener.

Je montay dans mon Cabinet, & je m'y enfermay pour lire ma Lettre, qui étoit conceue en ces termes.

" Je ſuis infiniment touché de votre Malheur; je " voudrois de tout mon cœur qu'il fut en mon pou- " voir de vous rendre ſervice, & de délivrer une " perſonne qui a tant de vertu, tant de beauté & un " mérite ſi diſtingué. Tout ce que je puis eſperer " au monde dépend de Mr. B . . . & j'eſpére d'ob- " tenir bientôt un Benefice de lui. Cepandant j'ai- " merois mieux renoncer à toutes mes eſperances, " & m'abandonner entiérement à la Providence, que " de ne pas faire tout mes efforts pour vous délivrer. " J'avouë que je n'avois jamais eu de Mr. B. . . . . " l'idée que ſa conduite à votre égard me donne de " lui. Il eſt ſeur qu'il n'eſt point un debauché de " profeſſion: Je crois pourtant que vous devez tacher " de vous tirer d'entre ſes mains le plûtôt que vous " pourrez, principalement puiſque vous êtes ſous la " conduite d'une méchante Créature, comme Mad. " Jewkes.

" Nous avons ici Mylady Jones, qui eſt une riche " veuve, & qui a de la pieté, à ce que je crois: Il " y a auſſi Mr. le Chevalier Simon Darnford & ſon " Epouſe, qui eſt une Dame de merite; ils ont deux " filles très vertueuſes. Tous les autres ne ſont que " des gens du commun, & des Ouvriers tout au plus. " Si vous le jugez à propos je parleray à Mylady " Jones ou à Mylady Darnford, pour voir ſi l'une " ou l'autre voudra vous permettre de vous refugier " chez elle. Je ne vois aucun moyen d'empécher " qu'on ne vienne à ſavoir que je me mêle de cette " Affaire; mais, comme je vous l'ay déja dit, je

" riſqueray tout pour vous rendre Service. Car ja-
" mais je n'ay vu tant de beauté, tant de douceur,
" tant de vertu que j'en ay remarqué en vous; &
" votre malheureux ſort m'a attaché entiérement à
" vous. Car je ſais qu'en vous ſervant dans ce cas
" ici, je m'acquitteray à la fois, comme vous l'ex-
" primez fort heureuſement, de tous les Devoirs de
" la Religion.

" Pour ce qui eſt de Mylady Davers, je lui feray
" tenir une Lettre, ſi vous le ſouhaitez: mais je
" vous avertis qu'il ne faut pas l'envoyer à la Poſte
" ici; car le Maitre de Poſte doit tout ce qu'il a
" au monde à la faveur de Mr. B. . . . . & ſi je
" puis en juger par un mot qui lui eſt échappé, il a
" ſes Inſtructions. Vous ne ſauriez imaginer toutes
" les précautions que l'on a priſes contre vous; ce
" qui me confirme ce que vous dites dans votre
" Lettre, que l'on n'a que de mauvais deſſeins contre
" vous, quelque profeſſion que l'on faſſe du con-
" traire; & je ſuis bien aiſe que vous n'ayez pas be-
" ſoin d'avertiſſement ſur ce ſujet.

" Permettez moy de vous dire que j'avois ouï
" louer beaucoup votre beauté & votre bon ſens:
" mais ce que j'en avois entendu eſt infiniment au
" deſſous de ce que vous méritez. Mes yeux m'ont
" convaincu de votre beauté, & votre Lettre de vo-
" tre bon ſens. Je me ſuis un peu étendu dans cette
" Lettre, de peur de perdre cette heureuſe occaſion
" de vous expliquer ma penſée: je n'en diray pas da-
" vantage pour le preſent, ſi ce n'eſt que je feray
" tout ce qui me ſera poſſible pour vous rendre ſer-
" vice, étant parfaitement

" *Votre très fidelle ami & ſerviteur,*

" ARTHUR WILLIAMS."

Je

Je repondis ſur le champ à cette agréable Lettre, & voici quelle fut ma Réponſe.

" *Monſieur*,

" Oh! que votre obligeante Lettre eſt digne du " Caractére que vous portez! Dieu veuïlle vous be- " nir à cauſe de cela! Maintenant je crois que je " commence à devenir heureuſe. Je ſerois bien fa- " chée que vous ſouffriſſiez quelque préjudice pour " l'amour de moy; mais ſi cela arrive, j'eſpére que " ce Dieu que vous ſervez ſi fidélement vous en re- " compenſera au centuple. Je ſerois trop heureuſe " s'il étoit jamais en mon pouvoir d'y contribuer " quelque choſe. Mais helas! il faut me rendre ſer- " vice uniquement pour l'amour de Dieu. Car je ſuis " pauvre & de baſſe naiſſance: j'ay pourtant le cœur " trop haut pour faire une action lâche ou indigne, " fut-ce pour gagner un Empire. Mais je perds du " tems par ce préambule.

" Je conſentiray à tout ce que vous jugerez à " propos de faire; car je ne connois point les per- " ſonnes dont vous parlez, ni de quelle maniére il " faut s'adreſſer à elles. Je ſuis bien aiſé de l'avis " que vous avez la bonté de me donner au ſujet du " Maitre de poſte: car j'avois formé le deſſein de " chercher quelque voye pour envoyer une Lettre à " mes parens; mais je vois de plus en plus que je " ſuis étrangement environnée de dangers de tout " coté, & que je ne ſaurois faire aucun fond ſur " l'honneur de mon Maitre.

" Il me ſemble, Monſieur, que ſi l'une ou l'autre " de ſes Dames vouloient me le permettre, je pour- " rois trouver moyen de me rendre chez elles à la " faveur de la Clef de la porte que vous avez: mais " comme que je ſuis obſervée très étroitement, il eſt " impoſſible de ſavoir quand je pourray trouver l'oc-

" caſion de ſortir par la porte du jardin; je voudrois " donc, Monſieur, que vous fiſſiez faire une fauſſe " clef, & que vous la miſſiez ſous le Tourneſol à la " premiére occaſion. Il n'y a point de tems à perdre: " car je m'étonne que ma Geoliére n'ait pas encor " ſongé à cette Clef; car elle n'oublié pas la moin- " dre bagatelle. Mais, Monſieur, ſi j'avois la fauſſe " Clef, que je vous propoſe de faire faire, je pour- " rois, au cas que ces Dames ne vouluſſent pas me " permettre de me refugier chez elles, m'enfuir " quelqu'autre part: Et lors qu'une fois je ſeray hors de " cette maiſon, on n'aura plus aucun pretexte pour me " forcer d'y rentrer: car je n'ay commis aucun mal; " & je compte que mon hiſtoire touchera le cœur " de tous ceux qui ont quelque compaſſion: De " ſorte que ſi je m'enfuis par la porte du jardin, per- " ſonne ne ſaura que vous m'en aurez fourni le " moyen; les plus grands tourmens ne m'obligé- " roient pas à le declarer; je vous prie d'en être " aſſeuré.

" Je n'ay plus qu'une choſe à vous demander, " Monſieur. N'entretenez vous aucune Correſ- " pondance avec quelcun des domeſtiques de mon " Maitre? Si vous le feſiez je pourrois par ce moyen " apprendre s'il a deſſein de venir ici; & quand il " viendra. J'enveloppe dans cette Lettre celle d'un " Traitre; car je puis vous confier tout: c'eſt la Let- " tre du pauvre Jean Arnold; ce quelle contient " vous apprendra pourquoy je vous l'envoye. Peut- " être qu'on pourra découvrir quelque choſe par ſon " moyen: car il ſemble vouloir reparer ſa trahiſon " en m'offrant ſes Services pour l'avenir. Vous fe- " rez de cet avis l'uſage que vous trouverez à propos.

" Je ſuis, Monſieur,

" *Votre très obligée, &*

" *très reconnoiſſante Servante.*

" Je

« Je me flate, Monſieur, que par votre moyen je « pourray faire tenir de tems en tems un petit « paquet à mes pauvres Pére & Mére. J'ay « un peu d'argent, environ ſix Guinées ; je vous « en donneray la moitié pour payer l'homme « que vous employerez, & tous les autres fraix « à quoy vous pourrez étre expoſé à mon occa- « ſion. »

J'eus à péne le tems de tranſcrire ceci, qu'on m'appella pour diner. Je mis la Lettre que j'avois écrite à Mr. Williams dans mon ſein, en attendant l'occaſion de la mettre proche du Tourneſol. Certainement de toutes les fleurs du Jardin il n'y en a point de ſi charmante que le Tourneſol. C'eſt une fleur qui m'eſt favorable. Ah! que mon complot réuſſit admirablement bien. Mais je commence à craindre qu'on ne vienne à découvrir mes écrits, car ils deviennent nombreux. Je les ay conſus juſques ici dans mon juppon. Mais ſi la brutale venoit à me fouiller! Il faut que je tâche à lui plaire afin qu'elle ne le faſſe pas.

Je viens de faire un tour au jardin, & j'ay dépoſé ma Lettre par un artifice aſſez ſimple. Je m'étois pourvuë de quelques fêves, & Mad. Jervis & moy fumes nous promêner au jardin, & nous nous mimes à pêcher, comme elle me l'avoit promis. Mad. Jewkes amorça le Hameçon, & je tins la Ligne. J'attrapay bientôt une belle Carpe; la deſſus il me vint une triſte penſée dans l'Eſprit, & je rejettay la Carpe dans le Vivier. Oh! quel plaiſir elle parut prendre en ſe voyant en liberté!

Que faites vous? s'écria Mad. Jewkes. Oh! lui dis-je, il me ſembloit que cette pauvre Carpe étoit l'infortunée Pamela. Je nous comparois vous & moy à mon méchant Maitre; nous avons attrapé

cette pauvre Carpe à peu près comme j'ay été trahie par ſes amorces. Je ne pouvois pas me reſoudre à faire un jeu de la deſtruction d'un innocent poiſſon que j'avois trahi, ainſi je l'ay rejetté dans l'eau, & vous avez vû avec quel plaiſir cette heureuſe Carpe s'y eſt plongée en s'éloignant de nous. Oh! puiſſe-t-il y avoir quelque perſonne charitable, qui me procure de même ma Liberté! Car, ſans doute, le danger où je ſuis eſt extréme.

Ciel! dit elle, quelle étrange penſée aviez vous là. Je ne ſaurois pécher plus longtems, repris-je: Eh bien dit elle, je prendray la ligne, pour voir ſi je ſeray bien chanceuſe. Tandis que vous pêcherez, lui dis-je, je vay planter quelque fêves le long de cette bordure, pour voir en combien de tems elles pouſſeront; & j'appelleray cette bordure mon jardin.

Vous voyez donc, mes chers Pére & Mére; (je me flate au moins que vous verrez bientôt ceci. Car ſuppoſé que je ne puiſſe pas m'en aller ſi tôt moy même, j'eſpére de vous envoyer au moins mes Ecrits d'une maniére ou d'autre) vous voyez, dis-je, que ceci me fournit une bonne excuſe pour aller examiner mon jardin une autre fois; & quand même la terre paroitroit fraichement remuée, cela ne fera naitre aucun ſoupçon. Mad. Jewkes ne ſe defia de rien; je fus donc planter mes fêves le long de la Bordure, l'eſpace de dixhuit ou vint pieds de chaque coté du Tourneſol; & en faiſant cela il me fut aiſé de depoſer ma Lettre. Je ne ſuis pas peu fiére d'avoir trouvé cet expediant. Sans doute que quelque choſe réuſſira enfin.

VENDREDI

VENDREDI & SAMEDI.

Je vous ay raconté un de mes Expediens; je vais maintenant vous dire un tour de cette méchante femme. Elle monta dans ma Chambre & me dit; j'ay un billet de Banque que je ne saurois changer que demain, & il y a la bas un ouvrier qui a grand besoin de son argent, & d'ailleurs je n'aime pas à renvoyer ces pauvres gens qui travaillent pour gagner leur vie. Avez vous quelque argent. Combien vous faudroit il, lui demanday-je. Environ huit Livres Sterling, répondit elle. Je n'en ay qu'entre cinc & six, lui dis-je. Prétez les moy jusques à demain, reprit elle. Je le fis volontiers; & elle descendit en bas; quelque momens après elle remonta en riant de tout son cœur: Eh bien, dit elle, je viens de payer l'Ouvrier. J'espére, lui dis-je, que vous me rendrez mon argent demain. Là-dessus cette effrontée fit un éclat de rire, & dit, qu'avez vous besoin d'argent? Pour vous dire la verité, mon petit Agneau, je n'avois pas besoin d'argent: je craignois seulement que vous ne fissiez un mauvais usage du vôtre. Maintenant je puis vous confier un peu plus souvant avec Nanon; puisque j'ay aussi la Clef de votre Valise, de sorte que vous ne pouvez plus la corrompre ni en lui offrant de l'argent, ni en lui donnant de belles hardes. Jamais on n'a eu l'air si sot que je l'avois alors. Oh! que je me voulois de mal, de m'étre laissée ainsi attraper. Ce qui me chagrinoit le plus, c'est que j'avois promis à Mr. Williams de lui mettre quelque argent entre les mains, pour payer les fraix de l'homme qu'il enverra chez vous. Je suis préte à pleurer de depit. Je n'ay pas maintenant cinc Chelins de reste pour m'entretenir, si je puis sortir d'ici. Y eut il jamais bétise semblable à la mienne! & puis je me glorifieray encor de mes Expediens! Cela étoit il aussi

dans vos Inſtructions, petite *louve*, lui dis-je; car elle m'avoit appellée *petit agneau*. Vous voulez dire, *Jezabel*, mon enfant, répondit elle: mais je vous le pardonne volontiers maintenant: allons donnez moy un baiſer, & ſoyons amies. Retirez vous, lui dis-je, je ne ſaurois vous ſouffrir: mais je n'oſay pas lui dire rien d'injurieux; car je crains terriblement ſa peſante main. Plus je penſe au tour qu'elle m'a joué, & plus j'en ſuis chagriné, & me blame moy-même.

On a apporté ce ſoir une Lettre à Mad. Jewkes, qui en enveloppoit une pour moy, qu'elle m'eſt venu rendre. Vous voyez, me dit elle, que mon bon Maitre ne nous oublie pas: il vous envoye cette Lettre, & voyez ce qu'il m'écrit. Elle lut donc, qu'il ſe flatoit que la belle, qu'elle avoit en garde, ſe portoit bien, & qu'elle étoit heureuſe & contente. Oui, ſans doute, dis-je, car je ne puis pas faire autrement! Elle pourſuivit, qu'il ne doutoit point qu'elle n'eut beaucoup de bonté pour moy, & qu'elle ne prit tout le ſoin poſſible pour me plaire: que je lui étois extrémement chére, & qu'elle ne pouvoit pas me traiter trop bien, & d'autres choſes ſemblables. Voilà ce qui s'appelle un Maitre! s'écria-t-elle; ſans doute que vous l'aimerez, & que vous prierez Dieu pour lui. Je la priay de me lire le reſte de la Lettre: je n'en feray rien, dit elle. Contient elle quelques ordres de m'oter mes ſouliers, & de me battre? reprisje. Non, dit elle, ni rien ſur Jezabel non plus. Tréve, tréve, lui criay-je, car je n'ay pas envie d'étre battue une ſeconde fois. Je croyois, dit elle, que nous nous étions pardonné tout mutuellement.

Voici la Lettre qu'on m'écrivoit.

" *Ma très chére* PAMELA,

" Je commence déja à me repentir de m'étre en-
" gagé par une promeſſe ſolemnelle à ne vous point
" voir,

" voir, que vous ne m'en donniez la permiſſion;
" car le tems me paroit extrémement long & en-
" nuieux. Pouvez vous avoir aſſez de confiance en
" moy pour me prier de venir? Soyez aſſeurée que
" votre generoſité ne ſera pas ſans recompenſe. Je
" voudrois d'autant plus vous engager à cela, que
" l'inquietude où vous êtes me rend fort inquiet moy-
" même: car Mad. Jewkes m'écrit, que vous pre-
" nez fort à cœur d'étre renfermée, que vous ne
" mangez, ne beuvez, ni ne dormez. Je m'inter-
" reſſe trop à votre ſanté, pour ne pas ſouhaiter d'a-
" breger le tems de votre épreuve; ce qui arrivera
" certainement, ſi vous me permettez de venir.
" Jean m'a auſſi appris votre inquiétude, avec une
" douleur qui lui permettoit à péne de parler, une
" douleur qui a un peu allarmé la tendreſſe que j'ay
" pour vous. Non que je craigne quelque choſe,
" ſi ce n'eſt que l'averſion que vous avez pour moy,
" ce que la fierté de mon cœur me permet à péne
" d'avouer, ne vous porte à prendre quelque reſo-
" lution temeraire, qui puiſſe donner des eſperances
" à quelqu'homme entreprenant. Mais que je m'a-
" baiſſe indignement en témoignant de l'inquiétude
" au ſujet d'un vil Domeſtique comme lui! Je diray
" ſeulement ceci: c'eſt que ſi vous voulez me per-
" mettre de vous aller trouver (conſiderez bien qui
" eſt celui qui vous demande cela comme une Grace)
" je vous promets ſolemnellement, que vous aurez
" lieu de vous feliciter de m'avoir donné cette
" marque de votre confiance, & de votre conſi-
" deration pour moy; & ſi je trouve que Mad.
" Jewkes n'en a pas agi envers vous avec tout le re-
" ſpect qui eſt dû à une perſonne que j'aime ſi ten-
" drement, je vous donneray plein pouvoir de la
" chaſſer de la maiſon, ſi vous le jugez à propos;
" & Mad. Jervis, ou toute autre que vous voudrez
" choiſir, vous ſervira à ſa place. Je dis cela à l'oc-

" caſion

" caſion de ce que Jean m'a inſinué que vous aviez
" quelques ſujets de plainte contre Mad. Jewkes.
" Ma très chére Pamela accordez cela à l'ardente
" priére d'un homme, qui ne ſauroit vivre ſans vous,
" & ſur l'honneur duquel vous pouvez abſolument
" compter; & qui vous témoignera encor plus d'a-
" mitié, à proportion que vous aurez plus de confiance
" en lui. Je ſuis, & ſeray aſſeurément toujours

" *Votre très fidélle, & affectionné*, &c.

" Je ſais que vous ſerez bien aiſe d'apprendre que
" votre Pére & votre Mére ſe portent bien, &
" que votre Lettre les a tranquiliſez. Cela m'a
" cauſé un plaiſir, dont je vous promets que
" vous ne vous repentirez pas. Mad. Jewkes me
" fera tenir votre Réponſe."

Je lus cette Lettre ſans beaucoup d'attention, dans l'eſperance où j'étois d'en trouver une de Mr. Williams. Le ſoir je fis un tour de promenade au jardin avec Mad. Jewkes; & lorſque nous fumes arrivées proche du Tourneſol, croyez vous, lui dis-je, que les Fêves aient pouſſé depuis hier au ſoir? Elle ſe moqua de moy: Vous étes une pauvre jardiniére, dit elle, mais je vois que vous aimez à vous divertir. Elle paſſa outre; & moy en faiſant ſemblant d'examiner mes fêves, je trouvay que mon Ami avoit penſé à moy, & je cachay ſa Lettre dans mon ſein, car elle avoit le dos tourné; voici, lui dis-je, une fêve, mais elle n'a point encor pouſſé. Non, ſans doute, répondit elle, & elle ajouta à ce ſujet une mauvaiſe plaiſanterie, qui n'auroit pas dû ſortir de la bouche d'une femme. Quand nous fumes rentrée je montay dans mon Cabinet, & j'y lus cette Lettre.

" Je

" Je ſuis faché d'avoir à vous dire, que j'ay eu un " refus de la part de Mylady Jones: elle eſt fachée " de votre Malheur, mais elle ne veut pas ſe faire " d'ennemis. Je me ſuis adreſſé auſſi à Mylady " Darnford, & je lui ay conté votre triſte hiſtoire " de la maniére la plus pathetique & la plus tou- " chante qui m'a été poſſible. Je l'ay trouvée aſſez " bien diſpoſée à vous rendre Service; mais elle " vouloit conſulter auparavant ſon Mary, qui, pour " le dire en paſſant, ne paſſe pas pour l'homme le " plus vertueux de ce monde: il dit à ſa femme en " ma préſence, Eh bien, ma chére, notre voiſin " aime la fille de chambre de ſa Mére: quel grand " mal y a-t-il à cela? Et pourvû qu'il ait ſoin qu'elle " ne manque de rien, je ne vois pas le grand tort " qu'il lui fait. Il n'offence par là aucune famille que " celle de cette fille." (Il ſemble donc, mes chers Pére & Mére, que la Vertu & la Reputation des pau- vres ne doivent étre comptées pour rien.) " Et vous, " Monſieur Williams, vous devriez moins que qui " que ſoit vous méler de cette Affaire, contre votre " ami & votre Patron. Il dit cela d'un ton ſi dé- " terminé, que ſa femme ne jugea pas à propos de " rien faire pour vous. De ſorte que je les priay " ſeulement l'un & l'autre, de ne pas dire que je " leur en euſſe parlé.

" J'ay conté votre Hiſtoire à Mr. Peters Miniſtre " de cette paroiſſe, & c'eſt avec chagrin que je dois " vous dire, qu'il m'a attribué des vûës interreſſées, " comme ſi je ne me propoſois que de gagner votre " affection par mon Zéle pour votre Service. Et " lors que je lui ay repreſenté les devoirs de notre " charge, & que j'ay voulu le prendre du coté de la " conſcience, en lui proteſtant que n'avois aucun " interet perſonnel dans cette affaire, il m'a répondu " froidement que j'étois bien bon: mais que j'étois

" encor

" encor jeune & ne connoiſſois guére le monde. " Qu'à la verité votre ſort étoit déplorable, mais que " ſi lui & moy voulions entreprendre de reformer le " genre humain à cet égard, nous aurions bien de " l'ouvrage : car, dit il, le vice dont il s'agit eſt trop " commun & trop à la mode, pour pouvoir être dé- " raciné par les remontrances de deux ou trois ſim- " ples Eccleſiaſtiques. Là deſſus il ſe mit à faire " quelques Reflections ſur la conduite que tiennent " nos Prélats par rapport aux plus grands perſon- " nages de l'Etat, comme voulant juſtifier par là la " froideur qu'il témoignoit à vous rendre ſervice.

" Je lui repreſentay qu'il y avoit beaucoup de dif- " ference entre votre conduite & celles des femmes " qui ſe laiſſent ſéduire ; que ſi celles-ci vivent mal, " c'eſt de leur bon gré ; au lieu qu'en vous rendant " Service on ſauveroit une Vertu qui avoit peu d'ex- " emples ; je lui montray enſuite votre Lettre.

" Il dit qu'elle étoit bien écrite, qu'il avoit pitié " de votre ſort, & qu'il falloit vous entretenir dans " vos bonnes Reſolutions. Mais, ajouta-t-il, que " voulez vous que je faſſe, Mr. Williams. Je vou- " drois, dis-je, que vous euſſiez la bonté de lui per- " mettre de ſe retirer chez vous, & de demeurer " avec votre femme & votre Niéce, juſques à ce " qu'elle puiſſe ſe rendre chez ſes parens. Quoy ! " dit il, que j'aille me brouiller avec un homme " auſſi riche & auſſi puiſſant que Mr. B. . . . ! Je " n'en feray rien, je vous aſſeure ; & vous devriez " refléchir ſur ce que vous entreprenez. D'ailleurs, " elle avouë elle-même, qu'il promet d'en agir ho- " norablement avec elle ; & ſa retenue lui procu- " rera des conditions avantageuſes ; car il n'eſt ni " avare, ni méchant, excepté dans cette ſeule af- " faire ; & tout autre jeune gentilhomme en feroit " autant.

" Je

" Je vous aſſeure que cette Reponſe de Mr. Pe-
" ters m'a fait beaucoup de péne, même pour l'a-
" mour de lui: je ne ſuis pourtant pas découragé
" par ce mauvais ſuccès, & je tacheray de vous ſer-
" vir, quoyqu'il en puiſſe arriver.

" Je n'entens pas dire encor que Mr. B.... vi-
" enne. Je ſuis bien aiſe de ce que vous m'avez ap-
" pris au ſujet de ce malheureux Jean Arnold; cela
" produira peutétre quelque choſe qui vous ſera utile.
" Pour ce qui eſt de vos paquets, vous pouvez les
" cacheter, & les mettre dans l'endroit marqué, ſi
" vous croyez qu'on ne ſoupçonne encor rien, & à
" la premiére occaſion je les enverray chez votre
" Pére. Mais s'il ſont un peu gros vous ferez bien
" d'étre ſur vos gardes. Je comprens que cette
" méchante femme ſe defie beaucoup de moy.

" Je viens d'apprendre, que le Miniſtre, dont
" Mr. B. ... . m'a promis la Cure, ſe meurt. Je
" me fais preſque un ſcrupule de l'accepter, puiſque
" je travaille à renverſer ſes deſſeins; mais je me
" flate qu'il m'en remerciera un jour. Pour de
" l'Argent, n'y penſez pas pour le preſent. Soyez
" perſuadée que vous pouvez me commander tout
" qu'il vous plaira, & que je feray ce qui ſera en
" mon pouvoir.

" Je crois que lors que nous entendrons dire qu'il
" vient, il faudra faire uſage de la Clef que je vous fe-
" ray tenir bientôt. Je pourray louer un cheval
" pour vous, qui vous attendra à un demi Mille de
" la porte du Jardin de l'autre coté de la prairie, &
" je vous conduiray ou vous feray conduire à un Vil-
" lage à quelques Milles d'ici; c'eſt pourquoy ne
" perdez pas eſperance, je vous en conjure. Je ſuis,
" admirable PAMELA,

" *Votre très fidelle Ami*, &c."

Je

Je fis mille Reflections ſur le commencement de la Lettre de cet honnête homme, & ſans les eſperances qu'il me donne à la fin je me ſerois cruë ruinée ſans reſſources. Je lui écrivis pour lui témoigner ma reconnoiſſance de toutes les pénes qu'il avoit eu la bonté de prendre; je deploray la dureté des gens de diſtinction, qui paroiſſoient ſi peu touchez de mon triſte ſort, la méchanceté des hommes, qui premiérement font naitre des modes criminelles, & qui alléguent enſuite ces modes mêmes, pour ſe diſpenſer d'y remedier, & le peu de part que l'on prend aux malheurs d'autrui. Je le priay de ne point écrire à Mylady Davers, craignant que cela ne ſervit qu'à faire connoitre à ſon frére qu'elle étoit inſtruite de ſes mauvais deſſeins; ce qui ne feroit que l'endurcir de plus en plus, l'obligeroit à venir ici plus tôt, & le determineroit à me perdre ſans reſſource. D'ailleurs, cela feroit ſoupçonner Mr. Williams, & découvriroit que c'étoit par ſon moyen que la Lettre auroit été envoyée. J'apprehendois auſſi, que quand même la bonne Dame voudroit s'interreſſer pour moy, ce dont il y avoit lieu de douter, parce qu'elle craint ſon frére, quoyqu'elle l'aime beaucoup, cela ne produiſit aucun effet ſur lui. C'eſt pourquoy j'étois reſoluë d'attendre ce que je pouvois eſperer du ſecours de Mr. Williams, par le moyen de la Clef & du Cheval qu'il me promettoit. Je lui parlay auſſi de la Lettre de mon Maitre dans laquelle il me prie de lui permettre de venir; je dis que je craignois qu'il ne vint à l'improviſte, & qu'à cauſe de cela il n'y avoit point de tems à perdre, de peur de laiſſer échapper l'occaſion; je lui contay le tour que la méchante Créature m'avoit joué au ſujet de l'argent, *&c.*

Je n'eus pas le tems de prendre copie de cette Lettre tant j'étois obſervée étroitement. Mais après l'avoir miſe dans mon ſein je fus tranquile. J'allay trouver

trouver Mad. Jewkes, & je lui dis que je voulois la conſulter ſur la Lettre que j'avois receuë de mon Maitre. Cette marque de la confiance que j'avois en elle lui fit beaucoup de plaiſir. Voilà qui va bien maintenant, me dit elle; faiſons un tour au jardin, ou ailleurs ſi vous l'aimez mieux. Je fis ſemblant d'étre fort indifferente là deſſus, ainſi nous entrames dans le jardin. Je commençay à lui parler de la Lettre, mais je n'eus garde de lui dire tout ce qu'elle contenoit. Je dis ſeulement qu'il me prioit de lui permettre de venir, & qu'il ſe flatoit qu'elle me traitoit avec bonté. Je vous prie, Mad Jewkes, ajoutay-je, donnez moy conſeil là deſſus. Je vous diray naturellement ma penſée, répondit elle; je vous conſeille de lui écrire de venir. Cela l'obligera infiniment, & j'oſe aſſeurer, que vous vous en trouverez mieux. Comment, *mieux*? dis-je. Je ſais que vous étes perſuadée qu'il n'a d'autre deſſein que de me perdre. Je hais cette ridicule expreſſion, dit elle, *vous perdre!* Il n'y a point de Dame dans tout le païs qui puiſſe vivre plus heureuſe, ni étre traitée plus honorablement que vous, ſi vous le voulez.

Je ne veux pas, repris-je, diſputer maintenant avec vous ſur ces termes de *ruine* & *d'honorable*, je vois que nous en avons des idées toutes differentes. Mais croyez vous qu'il ait deſſein de me faire des propoſitions comme à une Maitreſſe, ou plûtôt une Eſclave, qu'on veut entretenir? Je crains, dit elle, que ce ne ſoit là ſon deſſein. Mais quand cela ſeroit, car je vous aſſeure que je n'en ſais rien du tout; vous obtiendrez toutes les conditions que vous demanderez. Car je vois bien que vous pouvez le mener comme il vous plait.

Je ne pus pas ſouffrir de l'entendre parler ainſi, quoyqu'elle n'eut rien dit que je n'euſſe déja craint il y a longtems; & je me recriay extrémement contre un pareil deſſein. Peutétre qu'il vous épouſera, dit

dit elle: Non, non, repris-je, cela ne ſauroit être, je ne le deſire point; & je ne m'y attens pas. Sa naiſſance ne ſauroit lui permettre d'avoir cette penſée, & toute ſa conduite me perſuade du contraire. Et vous voudriez après cela que je lui écriviſſe de venir ici? Ne ſeroit pas le prier de ma propre ruine?

C'eſt ce que je ferois, dit elle, ſi j'étois à votre place: & quand même les choſes devroient tourner comme vous vous l'imaginez, j'aimerois mieux me tirer de péne tout d'un coup, que de vivre comme vous faites dans des craintes & des frayeurs perpetuelles. Non, repris-je, une heure de vie dans l'innocence vaut mieux qu'un ſiécle entier paſſé dans le crime: & quand je devrois me rendre infiniment plus malheureuſe encor, je ne me le pardonnerois jamais ſi je ne prolongeois pas le tems de mon innocence, autant qu'il m'eſt poſſible. Qui ſait ce que la Providence peut faire en ma faveur?

Peutétre, dit elle, que comme il vous aime ſi fort, vous pourrez par vos priéres & par vos larmes l'engager à vous mettre en liberté, & par cette raiſon, il me ſemble que vous feriez mieux de lui permettre de venir. Je lui écriray, dis-je, parce qu'il attend une réponſe; & que s'il n'en recevoit point, cela lui fourniroit péutétre un prétexte de venir. Mais comment lui feray tenir ma Réponſe? J'en aurai ſoin, dit elle, cela eſt dans mes inſtructions. Je m'en doutois bien, dis-je en moy-même, par ce que Mr. Williams m'a écrit au ſujet du Maitre de poſte.

Le Jardinier venant à paſſer près de nous, je lui dis, Mr. Jacob, j'ay planté quelques féves, & j'appelle cet endroit là mon jardin: il eſt tout proche de la porte, là bas, je vais vous le montrer & je vous prie de ne le point bechen. Je fus donc avec lui, & lors que nous fumes entrez dans une autre Allée, de maniére que Mad. Jewkes ne vous pouvoit plus voir, & proche du Tourneſol, je vous prie, lui dis-je, d'aller

demander

demander à Mad. Jewkes ſi elle a encor quelques fêves à me donner pour planter. Il ſourit, & je m'imagine que ce fut à cauſe de ma ſimplicité: & dès qu'il eut le dos tourné, je gliſſay ma Lettre ſous la terre entre les tuiles,& puis je me retournay comme pour attendre qu'il revint: comme Mad. Jewkes n'étoit pas loin il revint bientôt, & elle le ſuivit. Que ferois-je de fêves, me dit elle; & elle m'effraya beaucoup, car elle me dit à l'oreille, je crains quelque ruſe, car vous n'avez pas coutume d'envoyer faire de ſi ridicules meſſages. Quelle ruſe? repris-je. En verité il eſt bien dure que je ne puiſſe pas dire un mot, ni faire un pas ſans étre ſoupçonnée. Mon Maitre m'écrit, dit elle, qu'il faut que prenne garde à vous avec tout le ſoin poſſible; car quoyque vous ſoyez innocente comme une Colombe, vous étes ruſée comme un Renard. Mais ſi vous me trompez, je vous le pardonneray.

Je ſongeay alors au tour qu'elle m'avoit joué pour attraper mon argent, & j'aurois pû la maltraiter, ſi j'avois oſé. Mais je lui dis ſeulement, puiſque vous dites que vous me le pardonneray ſi je vous trompe, cela me fait ſouvenir de mon argent, je vous prie d'avoir la bonté de me le rendre; car quoyque je n'en aye pas beſoin à préſent, je ſais que vous avez voulu ſeulement badiner, & que vous avez deſſein de me le rendre. Vous l'aurez en tems & lieu, dit elle; mais je vous aſſeure que j'ay voulu le tirer d'entre vos mains, de peur que vous n'en fiſſiez un mauvais uſage. Nous nous diſputames là deſſus juſqu'à ce que nous fuſſions rentrez: Enſuite je fus écrire ma Lettre à mon Maitre; & comme j'avois deſſein de la montrer à Mad. Jewkes, je n'y voulus rien mettre qui put l'offencer. Car je ne compte guére ſur l'offre que me fait mon Maitre de m'envoyer Mad. Jervis, au lieu de cette méchante femme. J'avouë pourtant que tout ce qui pouroit m'arriver de plus agréable, excepté

cepté ma sortie de ce lieu ci, seroit d'avoir Mad. Jervis avec moy. Je ne fis pas grand cas non plus de tout le reste de la Lettre de mon maitre; car s'il avoit eu dessein de me traiter honorablement, il ne m'auroit pas fait enlever, ni enfermer, comme il a fait. Voici ce que je lui écrivis.

" *Monsieur*,

" Lors que je considére combien il vous est aisé " de me rendre heureuse, puisque tout ce que je " desire c'est d'avoir la permission de retourner chez " mes pauvres Pére & Mére; lors que je reflechis " sur la Proposition que vous m'aviez faite au sujet " d'une certaine personne, & dont vous ne dites pas " un mot à présent; lors que je pense à la maniére " étrange dont vous m'avez fait enlever, & dont " vous me tenez encor prisonniére ici, croyez vous, " Monsieur, (pardonnez la liberté que prend votre " pauvre servante, mes appréhensions m'inspirent de " la hardiesse) croyez vous, dis-je, que les Asseu- " rances generales que vous me donnez de la pureté " de vos intentions, & de vos desseins honorables, " puissent faire sur moy la même impression, que " vos moindres paroles feroient, si vous ne vous étiez " pas conduit comme vous avez fait. Oh! mon " cher Monsieur; je ne crains que trop que les Idées " que vous vous formez de l'honneur ne soient bien " differentes des miennes. Je n'ay d'esperance que " dans votre absence. Si vous avez des propositions " à me faire qui s'accordent avec l'honneur, selon " l'idée que je me forme de ce mot, un petit nom- " bre de lignes suffira pour me les faire connoitre, " & j'y répondray de la maniére qui me conviendra. " Mais helas! quelles propositions un homme de " votre Naissance peut il faire à une pauvre fille " comme moy! Je connois trop bien ce qui con- " vient à votre rang, pour m'imaginer que je puisse

" rien

" rien attendre de vous, que de terribles tentations,
" & une entiére ruine, ſi vous venez ici. Et vous
" ne ſavez pas, Monſieur, ce que la malheureuſe
" *Pamela peut ôſer*, ſi on la pouſſe au deſeſpoir!

" De quelque imprudence que vous puiſſiez m'ac-
" cuſer, je ne prétens pas m'en défendre; je ſou-
" haite ſeulement qu'on ne me force pas à faire, ce
" qui autrement ne me ſeroit jamais venu dans
" l'eſprit. Pardonnez, Monſieur, la liberté avec la-
" quelle je vous déclare ce que je penſe: je ſerois
" bien fachée de me conduire envers mon Maitre
" d'une maniére qui ne fut pas bienſéante: mais il
" faut que je vous diſe que ma Vertu m'eſt ſi chére,
" que je traite, & comme je l'eſpére, je traiteray
" toujours toute autre Conſideration comme une
" pure minutie, qui doit ceder à la Vertu, lors
" qu'elles ſe trouve en oppoſition avec elle. Si vos
" intentions ſont honnétes, pourquoy, Monſieur,
" ne me les faites vous pas connoitre nettement?
" Pourquoy faut il m'empriſonner pour m'en con-
" vaincre? Pourquoy me garde-t-on, & m'obſerve-
" t-on ſi étroitement? Pourquoy m'empéche-t-on
" de parler à qui que ce ſoit? Pourquoy ne veut on
" pas me permettre de ſortir, pas même d'aller à
" l'Egliſe prier Dieu pour vous, qui excepté depuis
" quelque tems, aviez toujours été un Bienfaicteur
" ſi genereux envers moy? Pourquoy tout cela,
" Monſieur, je le demande humblement, pourquoy
" tout cela, ſi vos intentions ſont honnétes & pures?
" Il ne m'appartient pas de vous faire des reproches
" à vous, Monſieur, qui étes ſi fort au deſſus de
" moy, ſi ce n'eſt ſur un ſujet qui me touche de ſi
" près. Pardonnez moy, Monſieur; je me flatte
" que vous me pardonnerez: je deſire ſi peu de vous
" voir, que la ſeule penſée de votre venuë me rem-
" plit de frayeur. Quelque Propoſition que vous
" ayez à me faire, & quelques deſſeins que vous

" ayez

" ayez par rapport à moy, que mon acquieſcement
" ſoit celui d'une perſonne libre, quelque pauvre &
" de baſſe naiſſance que je ſois, & non pas d'une
" vile eſclave, que les menaces & la crainte forcent
" à faire ce qu'elle abhorre. La ſervitude où l'on me
" tient m'eſt certainement bien dure; elle me fait
" ſouffrir extrémement. Faites la ceſſer je vous en
" conjure, autrement. . . . Mais je n'oſe pas en dire
" davantage, ſi ce n'eſt que je ſuis

" *Votre très miſerable*

" *& très opprimée Servante.*"

Après avoir pris copie de cette Lettre, je la pliay; & Mad. Jewkes étant montée là deſſus, elle s'aſſit près de moy; & comme elle me vit mettre l'adreſſe elle me demanda ſi j'avois ſuivi ſon conſeil, & ſi je conſentois que mon Maitre vint. Vous pouvez lire ma Lettre, lui dis-je, ſi cela vous fait plaiſir. Voilà qui eſt obligeant, répondit elle, je vous en aime davantage. Mais, dis-je, n'y changez pas un mot. Je n'y changeray rien reprit elle; & après l'avoir luë elle en loua le ſtile, mais elle dit, que je prenois un tour trop ſerieux, & que je preſſois la choſe trop vivement; qu'il auroit mieux voulu s'en entretenir de bouche que par écrit. Elle vouloit que je lui expliquaſſe quelques endroits, comme en particulier la propoſition au ſujet *d'une certaine perſonne*; mais je ne jugeay pas à propos de lui donner les explications qu'elle demandoit. Eh bien, dit elle, je ne doute pas que vous ne vous entendiez l'un l'autre, & que vous ne vous entendiez encor mieux dans la ſuite. Je cachetay ma Lettre, & elle ſe chargea de l'envoyer.

DIMANCHE.

DIMANCHE.

Comme j'étois perſuadée qu'il étoit inutile d'eſperer qu'on me permit d'aller à l'Egliſe, je ne le demanday point. J'étois d'autant plus indifferente ſur ce ſujet, que quand même on m'auroit donné la permiſſion d'y aller, la vuë des perſonnes du voiſinage, qui avoient témoigné tant d'inſenſibilité pour mes malheurs n'auroit pu que me cauſer un vif chagrin. Et il m'auroit été impoſſible d'écouter avec edification ce Mr. Peters, quelque excellent Sermon qu'il eut préché. Ainſi je fis mes Devotions en particulier.

Mr. Williams eſt venu hier & aujourd'hui ſuivant ſa coutume, & il a pris ma Lettre; mais comme nous n'avions pas occaſion de nous parler en particulier, nous avons évité d'avoir la moindre converſation enſembles, & nous nous ſommes tenus éloignez l'un de l'autre. Mais j'étois fachée qu'il ne m'eut point apporté la fauſſe Clef; car ſi j'avois été à ſa place je n'aurois pas perdu un moment de tems. Pandant que j'étois à faire mes Devotions Mad. Jewkes eſt montée, & vouloit fort m'engager à lui chanter quelque Pſeaume, comme dans les autres jours elle m'importune ſouvant pour me faire jouer quelque Air ſur le Claveſſin, & l'accompagner de ma Voix. Mais je la refuſay, parce que j'étois ſi abattue, que je ne pouvois ni parler, ni ſouffrir qu'on me parlat. Après quelle fut ſortie je me rappellay le Pſeaume CXXXVII. qui eſt fort touchant, & je pris la liberté d'y faire quelques changemens pour l'appliquer aux Circonſtances où je me trouvois; je me flatte qu'il n'y a point de péché là dedans.

LUNDI, MARDI, MERCREDI.

Quoyque je ne trouve guére l'occaſion d'écrire, tant on m'obſerve étroitement, j'écris pourtant à préſent avec un peu plus de tranquilité, que je ne faiſois, parce qu'il y a une bonne partie de mes écrits en ſeureté entre les mains de Mr. Williams, qui vous les enverra à la premiére occaſion; de ſorte que je ne me ſuis pas occupée tout à fait inutilement. Je ſuis maintenant delivrée de la crainte où j'étois qu'on ne trouvat mes écrits ſi je venois à étre fouillée, où à étre ſurpriſe en écrivant. Mad. Jewkes m'a permis de prendre l'air à cinc ou ſix Milles d'ici: mais je ne ſais pourquoy elle m'obſerve plus étroitement que jamais: c'eſt pourquoy Mr. Williams & moy ſommes convenus de diſcontinuer notre Correſpondance du Tourneſol pour trois jours.

La pauvre Cuiſiniére a eu un terrible accident: elle a été fort bleſſée par un Taureau dans la prairie qu'il y a au bout du jardin, au delà de la Muraille. Or il faudra que je traverſe cette prairie quand je me deroberay d'ici, & elle a environ un Mille de Long; on trouve enſuite des Communes, & puis un chemin battu, par où j'eſpére de me ſauver, dès que Mr. Williams m'aura trouvé un Cheval, & préparé tout pour ma fuite. Car il m'a fait faire une fauſſe clef, qu'il a cachée ſous terre proche de la porte du Jardin, comme il a trouvé moyen de me le dire à l'oreille.

Il vient dans ce moment de nous apprendre, que le Miniſtre, à qu'il eſpére de ſucceder, eſt mort: comme ce n'eſt point un ſecret, il à pu en parler à Mad. Jewkes en ma préſence, & elle l'en a felicité. Voyez ce que c'eſt que le Monde! La mort de l'un fait la joye de l'autre. C'eſt ainſi que nous nous chaſſons ſucceſſivement. Mes malheurs me rendent ſe-

rieuſe.

rieuſe. Mr. Williams a trouvé moyen de me gliſſer une Lettre dans la main, & s'en eſt allé. En ſe retirant il m'a jetté un regard ſi reſpectueux & ſi triſte, que Mad. Jewkes m'a dit là deſſus, en verité, Mademoiſelle, je crois que notre jeune Miniſtre eſt amoureux de vous. Ah! Mad. Jewkes, me ſuis-je écriée, il connoit trop ſes interéts pour penſer à moy. Comment, dit elle (ce fut, je crois, dans le deſſein de me ſonder) il me ſemble que vous ne ſauriez faire mieux ni l'un ni l'autre que de vous marier enſemble: J'ay été depuis peu ſi touchée de votre triſte état, en voyant combien vous appréhendez d'être deſhonorée par mon Maitre, qu'il me ſemble que ce ſeroit dommage que vous n'épouſaſſiez pas Mr. Williams.

J'étois perſuadée que ce n'étoit là qu'un Artifice de ſa part; car bien loin d'être touchée de mon ſort, comme elle le prétendoit, elle nous obſerve lui & moi plus étroitement que jamais. C'eſt pourquoy je lui dis, il n'y a point d'homme au monde que je ſouhaite d'épouſer. Tout ce que je deſire, c'eſt de conſerver ma Vertu. Et ſi je ſuis aſſez heureuſe que de pouvoir être un jour en ſecours & en conſolation à mes pauvres parens, c'eſt le plus haut point auquel toute mon Ambition aſpire. Cependant, reprit elle, j'ay ſongé fort ſerieuſement que Mr. Williams ſeroit un mari qui vous conviendroit fort. Et comme il ſera redevable de ſon établiſſement à mon Maitre, il ſera bien aiſe, ſans doute, de lui avoir l'obligation d'une femme choiſie par lui même; & ſur tout, ajouta-t-elle, une femme ſi jolie, ſi ſpirituelle, & ſi bien élevée.

Cela me fit ſoupçonner qu'elle pouvoit ſavoir quelque choſe de la propoſition que mon Maitre m'avoit faite. Je lui demanday donc, ſi elle avoit quelque raiſon de croire qu'on eut ce deſſein. Non, dit elle, ce n'eſt qu'une penſée qui m'eſt venue dans l'Eſprit; mais il y a beaucoup d'apparence que mon Maitre

propoſe ce but, où même quelque choſe de plus avantageux pour vous. Mais ſi vous approuvez ce projet, je le propoſeray immediatement à mon Maitre. Elle ajouta une condition abominable, qui, ſi je voulois y conſentir, dit elle, hateroit la concluſion de cette Affaire. Je lui dis, que ce qu'elle me donnoit à entendre, me faiſoit horreur: & que pour Mr. Williams il me paroiſſoit un homme obligeant & poli; mais que comme d'un coté il étoit au deſſus de moy, de l'autre, les Eccleſiaſtiques étoient de tous les hommes ceux pour leſquels je me ſentois le moins d'Inclination. Quand elle vit qu'elle ne pouvoit rien tirer de moy, elle changea de diſcours.

Je liray tantôt la Lettre de Mr. Williams, & je vous en communiqueray le contenu. Ma Gouvernante monte & deſcend continuellement, de ſorte que je crains qu'elle ne me ſurprenne.

Je vois que la Providence ne m'a pas abandonnée; je ne ſerois pas dans la néceſſité de faire des avances à Mr. Williams, ſi j'y étois diſpoſée; & je vous aſſeure que je n'en ay pas la moindre inclination. Voici ce qu'il m'écrit.

" Je ne ſais comment m'exprimer, dans la crainte " où je ſuis que vous ne penſiez que les ſervices que " je voudrois vous rendre ſont interreſſez. Mais en " verité je ne connois qu'un moyen honnéte & ef- " ficace pour vous tirer de la dangereuſe ſituation où " vous vous trouvez. C'eſt d'épouſer quelcun que " vous puiſſiez rendre heureux par votre choix. Par " rapport à moy, vû l'état où en ſont les choſes, je " me ruinerois infailliblement en vous épouſant, &, " ce qui ſeroit pire encor, je vous rendrois mal- " heureuſe auſſi. Cependant j'ay tant de veneration " pour vous, & je me confie ſi fort en la Provi- " dence Divine, que je me croirois trop heureux ſi " vous vouliez accepter ma main! Je renoncerois

" en

" en ce cas, à toutes mes Eſperances, & je vous con-
" duirois en quelque lieu ſeur. Mais pourquoy dis-
" je *en ce cas?* Je le feray, ſoit que vous jugiez à
" propos de me recompenſer ſi glorieuſement, où
" non. J'ay trouvé maintenant un moyen aſſeuré
" d'étre informé de toutes les Démarches de Mr.
" B. . . . & dès le moment que j'apprendray qu'il
" part pour venir ici, je tiendray un cheval tout pret,
" & je vous conduiray moy-même. Je m'aban-
" donne entiérement à votre bonté, & je ſuivray
" aveuglément vos ordres, étant avec le plus profond
" Reſpect

" *Votre très humble & très fidéle Serviteur.*

" Ne penſez pas que ce ſoit ici une Reſolution ſou-
" daine. Je vous ay toujours admirée, ſur ce
" que j'avois ouï dire de vous: & dès le mo-
" ment que je vous ay vuë, j'ay ſouhaité de
" pouvoir rendre ſervice à une perſonne ſi ac-
" complie."

Que diray-je, mes chers Pére & Mére, ſur une Declaration ſi imprévue? C'eſt à préſent que j'aurois beſoin de vos conſeils plus que jamais. Mais après tout je n'ay aucune envie de me marier; & j'aimerois mieux demeurer avec vous. Cepandant j'aimerois mieux épouſer le dernier des Mendians, qui gueuſent de porte en porte, plûtôt que de riſquer de perdre ma Vertu. Il me ſemble, pourtant, que j'ay de l'averſion pour le Mariage. Après mille penſées differentes qui me vinrent dans l'Eſprit, voici ce que je me reſolu enfin d'écrire à Mr. Williams.

" *Monſieur,*
" Votre derniére Lettre m'a penetrée de confu-
" ſion. Vous étes trop genereux, & je ne ſaurois

" ſouffrir que vous riſquiez toutes vos eſpérances
" pour rendre ſervice à une pauvre fille comme
" moy. Je ne ſaurois ſonger à l'offre que vous me
" faites, ſans beaucoup d'inquietude, & en même
" tems ſans une grande reconnoiſſance: car rien ne
" ſauroit me determiner à changer de condition, ſi
" ce n'eſt le deſſein d'éviter mon entiére ruine:
" Ainſi, Monſieur, vous ne devez pas accepter un con-
" ſentement auſſi involontaire que le ſeroit le mien,
" ſi à la derniére neceſſité j'étois forcée de recevoir
" votre offre genereuſe. Je compteray abſolument
" ſur votre bonté, eſperant que vous m'aſſiſteray dans
" ma fuite: mais je ne ſongeray pas pour le préſent
" à l'honneur que vous voulez me faire, & cela prin-
" cipalement à cauſe de vous même; & je n'y ſon-
" geray jamais que de l'aveu de mes parens, qui
" quoyque pauvres ont autant de droit d'exiger que
" je leur obéiſſe dans une affaire ſi importante, que
" s'ils étoient les plus riches du monde. Je vous
" prie donc, Monſieur, de ne vous attendre à rien
" de ma part, ſi ce n'eſt à une reconnoiſſance éter-
" nelle, qui m'obligera à être toute ma vie

" *Votre très obligée Servante.*"

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI,

Le 14e, le 15e, & le 16e jours de mon Eſclavage.

Mad. Jewkes a receu une Lettre, & elle eſt beaucoup plus honnéte à mon égard, & à l'égard de Mr. Williams, qu'elle n'avoit coutume d'étre. Je ſuis ſurpriſe de n'avoir point receu de Réponſe à la Lettre que j'ay écrite à mon Maitre. Je m'imagine qu'il eſt en colére de ce que je l'ay preſſé un peu vivement.

La

La nouvelle civilité de Mad. Jewkes ne me rend pas plus tranquile: car elle ne m'en obſerve pas moins étroitement, & elle eſt extrémement fine. J'avois employé un Stratagéme pour tacher d'attraper ſes Inſtructions, mais ſans aucun ſuccès.

Ma derniére Lettre eſt parvenue ſeurement entre les mains de Mr. Williams, par le moyen du Tourneſol; de ſorte que cet innocent artifice n'eſt point encor découvert. Il m'a fait ſavoir, que quoyque je ne ſois pas entrée dans ſes vuës comme il s'en étoit flaté, il n'en diminuera rien de ſes ſoins ni de ſa diligence à me rendre ſervice, & qu'il abandonnera à la Providence & à moy le ſoin de diſpoſer de lui, ſelon qu'il en ſera digne. Il m'a écrit auſſi qu'il vous enverra bientôt par un meſſager de confiance le paquet que je lui ay remis pour vous, & j'y ay ajouté ce qui m'eſt arrivé depuis.

DIMANCHE.

Je ſuis dans une ſurpriſe que je ne ſaurois exprimer. Je me flate que tout va bien. Mais j'ay des choſes étranges à vous conter. Mr. Williams & Mad. Jewkes me ſont venus trouver enſembles: il étoit en extaſé; & elle dans un eſpéce de Tranſport qui me parut tout à fait extraordinaire. Eh bien, Mademoiſelle Pamela, dit elle, je vous felicité! je vous felicité! Que perſonne ne parle que moy. Elle s'aſſit toute eſſoufflée & hors d'haleine. Les choſes tournent comme je l'avois prédit, continua-t-elle. Vous épouſerez Mr. William. Je l'ay toujours crû. Jamais il n'y eut de meilleur Maître que le notre. Que direz vous maintenant, méfiante Mademoiſelle Pamela? Ou plûtôt Madame Williams, car je puis d'avance vous nommer ainſi, dit cette impertinente & hardie

Créature: vous devez lui demander pardon à genoux de l'avoir ſeulement ſoupçonné.

Elle alloit continuer, mais je l'interrompis en diſant, ne me mettez pas ainſi l'eſprit à la torture, Mad. Jewkes, & apprenez moy de quoy il s'agit. Ah! Monſieur Williams, ajoutay-je, prenez garde! prenez garde! Toujours méfiante! reprit elle. Monſieur Williams montrez lui la Lettre que vous avez receue, & je lui montreray celle qui m'eſt adreſſée; le même porteur les à apportées toutes deux.

Je tremblay en refléchiſſant ſur tout ce que ceci pouvoit ſignifier. Vous m'avez tellement ſurpriſe, dis-je, que je ne ſaurois me ſoutenir, ni entendre ni lire rien. Pourquoy étes vous venu attaquer de cette maniére un eſprit foible & épuiſé comme le mien? Voulez vous, dit Mr. Williams à Mad. Jewkes, que nous donnions nos Lettres à Mademoiſelle Pamela, & que nous nous retirions pour lui donner le tems de ſe remettre de la ſurpriſe où elle eſt. Volontiers, répondit elle; elle n'y verra rien qui ne ſoit extrémement honorable, & qui ne marque beaucoup de bonne volonté pour elle. Là deſſus ils me laiſſérent leurs Lettres, & ſe retirérent.

Le cœur me manquoit tant j'avois été ſurpriſe; de ſorte qu'il me fut impoſſible de lire les Lettres dans le moment, quelque impatience que j'euſſe d'en ſavoir le contenu. Après m'étre un peu remiſe, je les leus, & j'y trouvay des choſes bien étranges, & à quoy je ne m'attendois guéres. Voici la Lettre que mon Maitre écrivoit à Mr. Williams.

" *Monſieur*,

" La mort de Mr. *Fownes* m'a fourni l'occaſion " que j'attendois depuis longtems, de vous rendre " heureux, & même à deux égards. Car je vous " mettray bientôt en poſſeſſion de ſon Benefice, & " de la plus aimable femme qu'il y ait en Angleterre,

" pourvû

" pourvû que vous ayez l'art de gagner ſon affection.
" Elle n'a pas été traitée ſelon ſon Mérite: au moins
" elle a lieu de le croire: mais lors qu'elle ſe verra
" ſous la protection d'un homme de probité, qui
" aura un Revenu ſuffiſant pour la faire vivre dans
" l'abondance à laquelle elle a été accoutumée de-
" puis quelques années, je me perſuade qu'elle par-
" donnera aiſément toutes ces duretez apparentes qui
" l'auront conduite à un ſort auſſi heureux, que celui
" dont je me flate que vous jouïrez tous deux. Tout
" ce qu'il me reſte à faire c'eſt de rendre raiſon de
" la conduite extraordinaire que j'ay tenue à ſon
" égard; ce que je ne manqueray pas de faire lors
" que je vous verray. Mais ce ne ſera pas encor
" d'un mois, parce que je dois partir bientôt pour
" Londres. Cependant ſi vous pouvez perſuader
" Pamela, il n'eſt pas neceſſaire que vous differiez
" pour cela votre bonheur mutuel. Tout ce que je
" vous demande, c'eſt de me faire ſavoir premiére-
" ment ſi elle approuve ce deſſein; car il faut que
" dans un Affaire ſi importante ſon choix ſoit par-
" faitement libre: & je vous donne ma parole, que
" je vous laiſſe auſſi à vous une entiére liberté ſur ce
" ſujet, afin que rien ne puiſſe manquer pour vous
" rendre parfaitement heureux l'un & l'autre. Je
" ſuis

" *Votre très humble Serviteur.*"

A-t-on jamais ouï rien de pareil? Le Cœur me palpite terriblement, diviſé comme il eſt entre la Crainte & l'Eſperance. Mais voici la Lettre qui étoit adreſſée à Mad. Jewkes.

" *Madame* JEWKES,

" Vous vous étes aquittée avec beaucoup de dili-
" gence & de ſoin de la Commiſſion dont je vous
" avois chargée pour des raiſons que je vous expli-

" queray un jour. Vos pénes ſont ſur le point de
" finir; j'ay expliqué mes Intentions à Mr. Williams
" d'une maniére ſi préciſe, qu'il eſt inutile que je m'y
" étende ici; car je ſuis perſuadé qu'il ne ſe fera au-
" cune péne de vous montrer la Lettre que je lui ay
" écrite. Tout ce que j'ay à ajouter, c'eſt que ſi
" vous trouvez que la propoſition que je lui fais
" cauſe la moindre péne à l'un ou à l'autre, vous les
" aſſeuriez tous deux qu'ils ſont parfaitement en li-
" berté de ſuivre leurs propres inclinations. Je me
" flate que vous continuez à traiter avec bonté la
" défiente & inquiéte Pamela, qui va commencer
" ſans doute à avoir meilleure opinion de celui qui
" eſt ſon ami & le

" *Votre*, &c."

J'eus à péne le tems de copier ces Lettres, quoyque j'écrive aſſez vite, depuis que j'ay preſque toujours la plume à la main, qu'ils montérent tous deux dans une grande Allegreſſe. Mr. Williams dit en entrant, je ſuis ravi, Mademoiſelle, de vous avoir *prévenue* par la déclaration que je vous ay faite: cette genereuſe Lettre m'a rendu le plus heureux des mortels; & je vous aſſeure, Mad. Jewkes, que ſi je puis obtenir le conſentement de cette aimable fille, je me croiray. . . . J'interrompis cet honnéte homme, en diſant, Ah! Monſieur Williams, prenez garde, prenez garde; ne ſouffrez pas que. . . . Je m'arrétay, & Mad. Jewkes dit, *toujours méfiante!* Jamais de ma vie je n'ay vû rien de ſemblable. Mais je vois bien, ajouta-t-elle, que durant que mes derniéres inſtructions étoient encor en force, je n'avois pas tort de me défier de vous deux. J'aurois eu bien de la péne à faire évanouir vos deſſeins; car lors que deux perſonnes ſont de bon accord rien ne peut empécher qu'elles ne ſe joignent.

Je

Je ne doutay point qu'elle ne profitat de l'indiſcrétion que la joye de Mr. Williams lui avoit fait commettre. Je rendis à Mad. Jewkes la Lettre qui lui étoit adreſſée. Je vous remercie, lui dis-je, de m'en avoir permis la Lecture, mais elle m'a cauſé une ſurpriſe ſi étrange, que je ne ſais encor qu'en penſer. Le tems découvrira tout. Je rendis auſſi à Mr. Williams la ſienne. Tout puiſſe-t-il tourner à votre avantage, lui dis-je. Je vous felicité du Benefice que mon Maître a la bonté de vous donner. Je ne ſaurois y vivre heureux ſans vous, me répondit il. Arrétez vous, Monſieur, lui dis-je; auſſi longtems que j'auray un Pére & une Mére je ne ſeray point maitreſſe de moy-même, tout pauvres qu'ils ſont. Il faut que je me voye en parfaite liberté, avant que je me croye propre à faire aucun choix.

Mad. Jewkes leva les mains & les yeux au Ciel en diſant, quel art, quelle prudence, quelle précaution pour une fille de ton âge! Eh bien, dis-je, (afin d'engager Mr. Williams à étre un peu plus ſur ſes gardes, quoyque je me flate qu'il ne ſauroit y avoir de tromperie dans ces Lettres; s'il y en avoit ce ſeroit une étrange infamie) je ſuis ſi accoutumée depuis quelque tems à me voir le jouet de la Fortune, que je ne ſais preſque comment me conduire, & je ſoupçonne preſque tout le monde d'avoir conſpiré contre moy. Je me flate pourtant que je me trompe; & déſormais, Mad. Jewkes, vous réglerez mes demarches comme vous le jugerez à propos; je vous conſulteray ſur tout. . . . (ce que je jugeray à propos, dis-je tout bas) car quoyque je puiſſe lui pardonner, il eſt ſeur que je ne ſaurois jamais l'aimer.

Elle nous laiſſa ſeuls Mr. Williams & moy pandant quelques minutes; & je pris cette occaſion pour dire à ce jeune indiſcret; Conſiderez, Monſieur, conſiderez ce que vous venez de faire. Il eſt impoſſible qu'il y ait de l'artifice dans ces Lettres, dit il. Je m'en

flate, dis-je, mais qu'étoit il beſoin que vous fiſſez mention de votre Declaration. Cela ne pouvoit produire aucun bien, principalement en préſence de cette femme. Permettez moy de le dire, Monſieur, on dit que les femmes ne ſauroient ſe taire. Mais je vois qu'un honnête homme peut quelquefois ſe laiſſer entreiner au mouvemens violens de ſon cœur, & oublier d'être diſcret.

Il alloit repliquer; mais quoyque on diſe dans la Lettre à Mad. Jewkes, que ſes pénes ſont SUR LE POINT de finir (j'avois remarqué cette expreſſion) elle remonta bientôt, & dit en entrant, je vous aſſeure que j'ay preſque envie de vous conduire tous deux à l'Egliſe demain matin pour vous faire épouſer*. Cela me fit plaiſir: car quoyque je ne le deſiraſſe pas, vû la ſituation incertaine où je me trouvois, j'aurois pourtant voulu faire ſemblant d'approuver ſa propoſition, afin de découvrir ſi elle parloit ſerieuſement ou non, & de juger par là juſqu'où je pouvois compter ſur le contenu des Lettres que j'ay rapportées. Mais Mr. Williams lui fournit encor indiſcrétement une excuſe pour ſe dedire, en lui repreſentant qu'il valoit mieux attendre juſques au dimanche ſuivant, afin que je fuſſe mieux en état de paroitre en public. Elle y conſentit volontiers, & confirma même ce qu'il venoit de dire.

Après tout, je me flate que mon Maitre eſt ſincere. Car ſi ceci ſe trouvoit être un complot con-

* Il faut ſavoir qu'en Angleterre on peut ſe marier ſans faire publier les Bancs; pourvû qu'on ait une Licence de l'Evêque ou de l'Archevéque, ce qu'on obtient aiſement pour quelque Argent. Les Miniſtres des Paroiſſes dans les Provinces ont même coutume d'avoir chez eux des Licences en blanc, ſignées de l'Evéque de leur Diocéſe. C'eſt un abus auquel on n'a point encor pu remedier; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque ces Licenſes produiſent un aſſez gros revenu par an aux Prélats.

tre

tre moy, je crains bien qu'il n'y auroit qu'un miracle qui put me ſauver. Mais certainement le cœur de l'homme n'eſt pas capable d'un ſi noir artifice. D'ailleurs Mr. Williams a la promeſſe de mon Maitre ſignée de ſa propre main, & on n'oſeroit pas ſans doute jouer ſi cruellement un homme de ſon Caractére. De plus, quoyque mon Maitre ait été fort injuſte à mon égard, cependant ni ſon éducation, ni l'exemple de ſes parens ne lui ont point appris à employer de ſi odieux Artifices. Je veux donc prendre la choſe du bon côté.

Mr. Williams, Mad. Jewkes & moy avons fait enſembles un tour de jardin. Mad. Jewkes ouvrit la porte qui donne dans la Prairie, & nous nous y promenames un peu pour voir le Taureau qui avoit bleſſé la pauvre cuiſiniére, qui en eſt aſſez bien remiſe. Ce Taureau eſt un terrible animal, qui a un air farouche & épouvantable. Mr. Williams me montra du doit le Tourneſol: mais je fus obligée de me tenir fort ſur mes gardes; car ce pauvre jeune homme n'a ni prudence ni diſcrétion.

Nous venons de ſouper tous trois enſembles, & je ne ſaurois m'empécher de croire que tout va bien. Je vous diray ſeulement que je ſuis reſoluë de ne point épouſer Mr. Williams ſi je puis m'en empécher: je ſuis au moins determinée à ne lui point donner d'eſperances, que je ne ſois chez vous.

Mr. Williams dit en préſence de Mad. Jewkes, qu'il enverroit ma Lettre à mon Pére & à ma Mére, par un meſſager. En verité cet homme n'a pas la moindre diſcrétion: mais je vous prie de ne me point répondre que je n'aye le plaiſir & le bonheur de vous voir; & j'eſpére maintenant que ce ſera bientôt. En vous envoyant ma Lettre il vous fera tenir en même tems une ennuieuſe Relation de ma perſécution, de mes malheurs, & de mes craintes. J'y joindray ce que je viens d'écrire, car Mad. Jewkes me permet de

vous

vous envoyer une Lettre, ce qui eſt de bon augure. Je ſuis ravie de ce qu'après toutes mes ſouffrances, je puis conclurre enfin, en vous diſant que j'eſpére que je ſeray bientôt chez vous, & je ſay que cela vous ſera une grande Conſolation. Je finis en vous priant de me continuer vos priéres & votre Benediction. Je ſuis

Votre très obeïſſante Fille.

Mes très chers Pére & Mére,

J'AY tant de tems à moy qu'il faut que j'écrive pour m'occuper. Je finis ma derniére Dimanche au ſoir, & Mad. Jewkes me demanda le même ſoir ſi je voulois coucher ſeule: Oui, de tout mon Cœur, dis-je, ſi vous voulez me le permettre. Eh bien, reprit elle, ce ſera après ce ſoir. Je lui demanday du Papier, & elle me donna une petite bouteille d'encre, & huit feuilles de papier, qui étoit, dit elle, tout ce qui lui reſtoit, avec ſix plumes, & un baton de Cire. Car elle veut que deſormais j'écrive pour elle à mon Maitre, lors qu'elle aura quelque choſe à lui mander; cela me donne de grandes eſperances.

Quand elle vint ſe coucher, elle me preſſa beaucoup d'écouter Mr. Williams; elle s'étendit beaucoup ſur ſes louanges, & blama la froideur que je lui témoigne. Je lui répondis que j'avois pris la Reſolution de lui point donner d'eſperances, avant que d'avoir parlé à mon Pére & à ma Mére. Elle me dit, qu'elle ſoupçonnoit que j'avois quelque autre en vûë, ſans quoy je ne pourrois jamais être ſi inſenſible. Je l'aſſeuray, comme je pouvois le faire avec ſincerité, qu'il n'y a pas un ſeul homme ſur la Terre que ſe

ſouhaite

ſouhaite d'épouſer. Et pour Mr. Williams, ajoutay-je, il peut trouver un meilleur parti; & je m'attens à tant de douceur & d'agrément, en demeurant avec mon Pére & ma Mére, que je ne ſaurois penſer avec plaiſir à une autre plan de vie, avant d'avoir éprouvé celui-là. Je lui demanday mon argent: elle répondit, qu'il étoit en haut dans ſon coffre, mais qu'elle me le rendroit demain. Tout cela eſt de bon augure, comme je l'ay déja dit.

Mr. Williams a voulu s'en retourner chez lui ce ſoir quoyqu'il fut tard, parce qu'il avoit deſſein de vous envoyer demain de bon matin, un Meſſager avec mon Paquet, & une Lettre qu'il a deſſein de vous écrire lui même: mais je vous prie de ne lui point donner d'eſperances, car il eſt trop vif & trop indiſcret ſur cet Article: quoyqu'il ſoit certainement un très honnéte homme, & que je lui aye de grandes obligations.

LUNDI *matin.*

Helas! nous avons receu de mauvaiſes nouvelles du pauvre Mr. Williams. Il a eu un grand malheur; car en s'en retournant hier au ſoir il eſt tombé entre les mains des Voleurs; heureuſement, il a ſauvé mes Ecrits. Voici le recit qu'il fait à Mad. Jewkes.

" *Ma bonne Madame* JEWKES,

" Il m'eſt arrivé un grand accident en me retirant " hier au ſoir. Comme j'étois proche de l'Ecluſe, " & que j'allois traverſer le point de bois, deux Co- " quins m'ont ſaiſi en jurant comme des perdus qu'ils " me tueroient ſur le champ, ſi je ne leur donnoit " pas tout ce que j'avois ſur moy: en même tems ils " ont fouillé dans mes proches, & m'ont pris ma ta-

" battiére,

" battiére, mon cachet, une demi Guinée & quel-
" ques Chelins; il m'ont auſſi pris mon monchoir
" & deux Lettres que j'avois dans ma poche: heu-
" reuſement la Lettre que Mademoiſelle Pamela m'a-
" voit donnée étoit dans mon ſein, de ſorte qu'ils ne
" l'ont point priſe. Mais ils m'ont meurtri la téte
" & le Viſage, & en me maudiſſant de ce que je
" n'avois pas plus d'argent ſur moy, ils m'ont jetté
" dans le foſſé, en me criant, demeurez là juſqu'à
" demain matin, Monſieur le Paſteur. Je me ſuis
" fait beaucoup de mal au jambes & aux genoux en
" tombant, & j'ay penſé étouffer dans la bouë. Il
" me ſera ſans doute impoſſible de ſortir de quelques
" jours, car je fais peur à voir. J'ay été obligé de
" laiſſer mon Chapeau & ma Perruque dans le foſſé,
" & de faire un Mille & demi la téte nuë. On a
" trouvé ce matin mon Chapeau & ma Perruque, &
" on me les a rapportez avec ma tabattiére, que les
" voleurs ont ſans doute laiſſé tomber. Ma Caſaque
" & mon Colet ſont déchirez. J'étois extrémement
" effrayé; car il y a un grand nombre d'années qu'on
" n'avoit point ouï parler de Voleurs dans ces quar-
" tiers. On fait toutes les perquiſitions neceſſaires
" pour découvrir & prendre ces Coquins. Mes très
" humbles Reſpects à la bonne Mademoiſelle Pa-
" mela. Si elle veut avoir pitié de moy, j'en ſeray
" plus tôt rétabli, & en état de vous aller voir toutes
" deux. Ce Malheur ne m'a pas empéché d'écrire
" quoyqu'avec beaucoup de péne la Lettre que j'a-
" vois promiſe, ni de l'envoyer par un Meſſager à
" cheval (*certainement cet homme ne ſauroit garder*
" *de ſecret.*) Je ſuis, ma bonne Madame Jewkes,

" *Votre très humble & très obligé Serviteur.*

" Dieu ſoit loué de ce que je n'ay pas eu plus de
" mal. Je ne me ſuis pas enrûmé, quoyque
" j'aye

" j'ay été mouillé depuis la tête juſqu'au pieds. " Je m'imagine que ma frayeur m'a empéché " d'attrapper un Rûme. Car j'ay eu l'eſprit " preſqu'égaré durant quelques heures, & je ne " ſais comment je me ſuis rendu chez moy. " J'écriray ce ſoir, ſi je puis, à mon Patron " pour le remercier de la bonté qu'il a pour " moy: je voudrois pouvoir ajouter, & de tout " ce que je deſire, de ce qu'il y a de plus conſi- " derable pour moy dans la propoſition qu'il me " fait: je veux dire ce qui regarde l'incompa- " rable Mademoiſelle PAMELA."

La méchante & brutale Jewkes ſe mit à éclater de lire, après avoir lu cette Lettre. Je me repreſente, dit elle, l'air que devoit avoir ce pauvre Miniſtre, lors qu'il ſe vit au fond du foſſé peu de momens après, avoir quitté ſon aimable Maitreſſe, & dans quel joli équipage il doit avoir été, lors qu'il eſt rentré chez lui, ſans Perruque & ſans Chapeau, avec une Caſaque & un Collet dechirez. Ah! qu'il faiſoit belle figure! Il me ſemble, lui dis-je, qu'il y a quelque choſe de barbare à rire de ſon malheur. Elle répondit, qu'elle ne rioit que parce qu'il n'avoit pas eu grand mal; qu'elle ſeroit bien fachée qu'il lui fut arrivé quelque accident funeſte; mais qu'elle ſe rejouiſſoit de me voir ſi touchée. Cela promet quelque choſe, ajouta-t-elle.

Je ne fis pas attention à ſa reflection: mais comme je ſuis accoutumée à avoir des ſujets de défiance, je ne ſaurois m'empécher de dire, que cet accident me cauſe de l'inquiétude: je ſuis allarmée de ce qu'on a pris ſes Lettres. Quel bonheur que mon paquet ait échappé à la recherche des voleurs! Je ne ſais que penſer de tout cela. Mais pourquoy faut il que le moindre accident trouble ma tranquilité? Cependant

cela.

cela arrivera toujours auſſi longtems que je ſeray ici.

Mad. Jewkes me preſſe fort d'aller voir Mr. Williams avec elle. Elle paroit ſi empreſſée à conclurre notre mariage, que je ne ſais qu'en penſer, vû que c'eſt une femme fine & très artificieuſe. Je l'ay abſolument refuſé, en lui diſant, que puiſque je n'avois aucun deſſein de flater les Eſperances de Mr. Williams, il ne me convenoit pas de l'aller voir. De ſorte qu'elle eſt partie ſans moy.

Je ſuis fort tentée de m'échapper durant ſon abſence, malgré le tour favorable que les choſes ſemblent prendre. Il eſt bien dur de n'avoir perſonne à qui je puiſſe demander conſeil! Je ne ſais à quoy me déterminer: & d'ailleurs, helas! je n'ay point d'argent: de ſorte qu'il me ſera impoſſible d'engager perſonne à me rendre ſervice, & je ne pourray payer ni pour ma nourriture, ni pour mon logement ſur la route, au cas que je puiſſe trouver moyen de m'en aller. Je vais faire un tour au jardin, & là je tacheray de me determiner.

J'ay été au jardin, & juſques à la porte qui donne dans la prairie; & je n'ay pas remarqué que je fuſſe obſervée. Mais le cœur m'a manqué, & je ſuis remontée dans ma chambre. Cepandant ſi les choſes tournent mal à l'avenir, je ne me pardonneray jamais d'avoir perdu cette occaſion de m'enfuir. Je vais deſcendre encor, pour voir ſi on ne m'épie point, & ſi je pourray m'échapper par la porte du jardin.

De bonne foy, je m'imagine que cette maiſon eſt enchantée: & je crois que comme tous ceux qui ſont autour de moy ſont gagnez, Lucifer lui-même l'eſt auſſi, & qu'il a pris la forme de cet affreux Taureau pour m'effrayer! Car je ſuis deſcendue encor, je me ſuis hazardée d'ouvrir la porte du jardin, & je me ſuis avancée dans la prairie environ à une portée de mouſquet: mais j'ay apperceu cet horrible animal

qui

qui me regardoit en face avec de grand yeux étincelans, à ce qui me sembloit. Je suis rentrée fort vite de peur qu'il ne vint à moy. Personne ne me voyoit. Croyez vous qu'il y ait des sorciéres & des Esprits? S'il y en a, je crois en conscience que Mad. Jewkes a gagné ce Taureau par quelque charme. Mais quand même je m'échapperois, que deviendrois je sans argent & sans amis? O la méchante femme de m'avoir ainsi trompée. Hommes, Femmes, Bêtes, tout a, je pense, conspiré contre votre pauvre Pamela. D'ailleurs je ne sais point le chemin, ni à quelle distance on peut rencontrer quelque maison, où quelque cabane, & si j'en trouve quelcune j'ignore si on voudra m'y recevoir. Et puis les voleurs sont en campagne, de sorte que je pourrois tomber dans un danger aussi grand que celui que je voudrois éviter, & même plus grand, au cas que les esperances que j'ay maintenant soient bien fondées: & si elles ne l'étoient pas, il faudroit que mon Maitre eut un cœur bien lâche & bien traitre. Que puis-je faire? J'ay bonne envie d'essayer encor une fois; mais aussi si l'on me poursuit & que l'on m'atteigne, je m'en trouveray plus mal: cette méchante femme me battra, elle m'otera mes souliers, & m'enfermera sous la Clef.

Mais après tout, si mon Maitre a de bonnes Intentions, mes frayeurs ne doivent point l'irriter, & il ne sauroit étre faché de ce que je tache à m'échapper: personne ne me blâmera; & lorsque je seray chez vous, & que toutes mes Craintes seront passées, je pourray mieux refléchir sur sa Proposition au sujet de Mr. Williams, que je ne puis le faire ici; &, comme vous l'avez vu dans sa Lettre, il prétend me laisser la liberté de choisir. Pourquoy craindrois je donc? Je crois que je descendray encor une fois: mais je suis dans une grande perplexité, à cause des diffi-

difficultez que je prévois, & parce que je ſuis ſi pauvre & ſi deſtituée d'amis. Oh bon Dieu! qui es le Protecteur de l'innocence, inſpire moy ce que je dois faire!

Dans ce moment le cœur me dit qu'il faut que je tache de m'échapper, & que j'abandonne l'évenement à la Providence. Ainſi encor une fois.... je verray au moins ſi terrible Taureau eſt encor là.

Helas! que mon ſort eſt triſte! Je n'ay pas le courage de m'en aller, & je ne ſaurois me reſoudre à reſter. Il faut pourtant que je me determine. La derniére fois que je ſuis deſcendue dans le jardin le Jardinier pouvoit m'appercevoir, ce qui a été cauſe que je ſuis remontée dans ma chambre. Mais je l'enverray quelque part, ſi je puis: Car s'il ne ſe préſentoit plus d'occaſion auſſi favorable que celle-ci, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir négligée. J'hazarderay donc encor une fois. Dieu veuille guider mes pas, & me conduire en quelque lieu de ſeureté!

Eh bien! me voici encor revenuë, effrayée comme une folle, & obligée par mes frayeurs à renoncer à mon entrepriſe. Oh! que tout me paroit terrible! J'avois été beaucoup loin que la premiére fois; & en regardant derriére moy, je crus voir le Taureau entre moy & la porte, & un autre Taureau qui venoit à moy de l'autre coté. Ah! dis-je en moy même, voici ſans doute un double ſortilége. Voilà l'Eſprit de mon Maitre dans un de ces Taureaux, & dans l'autre celui de Mad. Jewkes: maintenant ma perte eſt inévitable: à l'aide, à l'aide, m'écriay-je comme une folle; & je m'en ſuis du coté de la porte avec tant de viteſſe, qu'on auroit dit que je volois. Quand j'eus ouvert la porte je regarday ſi ces prétendus Taureaux venoient, & je vis que ce qui m'avoit tant effrayée n'étoit que deux pauvres Vaches qui paiſſoient fort tranquilement à quelque diſtance l'une de l'autre. Mais puiſque la moindre choſe me cauſe de ſi terri-

bles

bles frayeurs, je vois bien que je ne dois pas ſonger à m'échapper: car le premier homme que je rencontreray m'effrayera également; & je ſuis perſuadée que la peur nous expoſe à plus de dangers, que la prudence qu'elle inſpire ne nous en peut faire éviter.

Je fermay donc la porte, & j'en mis la Clef dans ma poche, fort incertaine ſur le parti que je prendrois. Mais je ne fus pas longtems à me déterminer: car la Servante Nanon vint à moy, & me demanda ce qui m'obligeoit à monter & deſcendre ſi ſouvant. Dieu me le pardonne; j'eus un menſonge tout pret. Quoyque Mad. Jewkes, dis-je, me traite quelquefois aſſez durement, cependant je ne ſais que faire dans ſon abſence. Je monte, je deſcens, je me proméne au jardin; mais ſans pouvoir me deſennuier. Oui, dit la pauvre niaiſe, elle eſt, après tout, de fort bonne compagnie; je ne m'étonne pas que vous la trouviez à redire.

Me voici donc encor ici, & ſuivant les apparences j'y reſteray, car je n'ay pas le courage de m'enfuir. Oh! pourquoy de pauvres filles ſont elles expoſées à de pareils dangers, tandis qu'elles ont l'eſprit trop foible pour les affronter! Je veux donc me flater que tout ira bien. Je ne ſaurois cependant m'empécher de remarquer avec chagrin comment tout ſemble conſpirer contre moy. Premiérement il y a les Voleurs; car quoyque je ne ſois pas tombée entre leurs mains, ils ne laiſſent pas que de me cauſer beaucoup d'apprehenſions: & puis il y a ce Taureau, qui m'a autant effrayée que ſi c'étoit moy-même qu'il eut bleſſée au lieu de la Chambriére. Ces Voleurs & ce Taureau ſemblant s'étre accordez pour me rendre poltronne. Enfin il y a ma propre bétiſe, de m'étre laiſſe atrapper mon argent; car ſi je l'avois eu, je crois que je me ſerois hazardée en chemin malgré le Taureau & les Voleurs.

LUNDI *après midi.*

Mad. Jewkes eſt de retour de ſa Viſite: Tranquiliſez vous, m'a-t-elle dit, car Mr. Williams ſera bientôt rétabli. Il n'eſt pas a beaucoup près ſi mal qu'il ſe l'imaginoit. Ces gens de Lettres ſont de veritables poules mouillées. Il n'a que quelques petites égratigneures au Viſages, qu'il s'eſt faites, je penſe, en tatonnant ſur le gravier au fond du foſſé pour trouver quelque trou où il put ſe cacher pour ſe mettre à couvert des voleurs. Pour ſes jambes & ſes genoux à péne y peut on rien voir. Il dit dans ſa Lettre qu'il faiſoit peur; je crois qu'il pouvoit faire peur lors qu'il eſt rentré chez lui; mais je vous aſſeure qu'à preſent il eſt fort bien; & à l'exception de quelques ſoupirs qui lui échappent lors qu'il penſe au danger qu'il a couru, je ne vois pas qu'il ait aucun mal. Ainſi, Mademoiſelle Pamela, ſoyez tranquile ſur ſon ſujet. Malgré toutes vos railleries, Mad. Jewkes, lui dis-je, je ſuis bien aiſe qu'il ſe porte bien.

Il ne parle que de vous, reprit elle, & lors que je lui ay dit que je voulois vous engager à le venir voir avec moy, il m'en a témoigné ſa reconnoiſſance avec des tranſports de joye: il m'a ouvert ſon cœur, & il m'a dit tout ce qui c'eſt paſſé entre vous, & tous les deſſeins que vous aviez formez. Cela m'allarma prodigieuſement; d'autant plus que j'avois connu par deux ou trois exemples que la bonté & la ſincerité de ſon cœur ne lui permettoit pas de rien cacher, & qu'il croioit les autres auſſi peu diſſimulez qu'il l'eſt lui-même. Ah! Mad. Jewkes, Mad. Jewkes, lui dis-je avec un cœur plein d'inquietude, cela auroit ſuffi pour me perdre, s'il avoit eu quelque choſe à vous dire de moy. Mais vous ne ſavez que trop, que quand même nous aurions en deſſein de tramer quelque choſe, votre prudence & votre circonſpection nous

en

en auroit oté tous les moyens. Oui dà, Mademoiſelle Pamela, dit elle; & cette Declaration qu'il à trouvé moyen de vous faire, malgré toute ma Circonſpection & ma prudence, comme il l'a avoué devant moy, qu'en dites vous? Allons, allons, ne me donnez point de vos feintes; vous ſavez admirablement bien diſſimuler pour votre âge; mais peutétre ne ſeray-je pas moins fine que vous. Quoy qu'il en ſoit, tout va bien maintenant, puiſque ſuivant les Inſtructions de mon Maitre, le tems de ma ſurveillance eſt paſſé. A quoy vous étes vous occupée durant mon abſence?

J'étois ſi inquiéte au ſujet de ce qui pouvoit s'étre paſſé entre Mr. Williams & elle, qu'il me fut impoſſible de cacher mon inquiétude. Eh bien, Mademoiſelle Pamela, reprit-t-elle, puiſque tout va, ſuivant les apparences, finir ſi tôt, & ſi heureuſement pour vous deux, je vous conſeille d'étre un peu moins inquité au ſujet de ce qu'il m'a revelé; & à ſon exemple faites moy votre confidente, & je jugeray par là que vous avez quelque amitié pour moy; & peutétre que vous ne vous en repentirez pas.

Elle paroiſſoit ſi empreſſée que je ſoupçonnay qu'elle avoit deſſein de me tirer les vers du nez. Je compris alors pourquoy elle avoit témoigné tant de bonté à Mr. Williams, juſques à lui aller rendre viſite. Son deſſein n'étoit que de tirer de lui toutes les lumiéres qu'elle pourroit. Mad. Jewkes, lui dis-je, de quoy ſervent toutes ces fineſſes pour découvrir des Secrets où il n'y en a point, ſurtout puiſque vos pénes ſont deſormais finies, comme vous le dites? Je vous aſſeure, dit elle, que ce que je vous demande n'eſt qu'un effet de cette curioſité qui eſt ſi naturelle aux femmes; car on ſouhaite d'ordinaire de ſavoir ce qui s'eſt paſſé entre des perſonnes, qui affectoient un ſi grand ſecret. Contez moy donc, repris-je, ce qu'il vous a dit, & puis je ſatisferay votre Curioſité.

Je

Je ne m'embarraſſe guére que vous le faſſiez ou non, dit elle, car j'ay appris de lui tout ce que je ſouhaitois de ſavoir; & je deſeſpére de tirer rien de vous, que ce que vous voulez bien que je ſache, ma chere petite artificieuſe. Qu'il ait dit tout ce qu'il aura voulu, répondis-je, je ne m'en ſoucie pas, car je ſuis ſeure qu'il n'a point dit de mal de moy; ainſi changeons de diſcours.

Je fus un peu plus tranquile; parce que malgré tout ce qu'elle a fait pour me ſonder, elle n'a rien dit qui puiſſe me faire ſoupçonner qu'il lui ait parlé de la fauſſe clef: car s'il lui en avoit dit quelque choſe, elle n'auroit pas pû s'empécher de me l'inſinuer. Ainſi deſeſperant de rien tirer l'une de l'autre nous nous quittames. Mais je ſuis ſeure qu'il doit avoir parlé plus qu'il n'étoit à propos. Et ce qui me fait craindre d'autant plus qu'il y a quelque deſſein caché, c'eſt qu'il y a deux heures qu'elle s'eſt renfermée pour écrire, quoyqu'elle m'eut dit qu'elle m'avoit donné tout ce qui lui reſtoit de papier, & que deſormais j'écrirois pour elle. Je voudrois maintenant avoir hazardé tout, & m'étre en allée lors que je le pouvois. Oh! quand finira cet état de doute & d'inquietude!

Elle m'eſt venu trouver dans ce moment, & m'a dit qu'elle enverroit un Exprès à mon Maitre, & que ſi je voulois lui écrire une Lettre de remerciément pour toutes ſes bontez, le même exprès la porteroit. En verité, dis-je, je n'ay point de remerciemens à lui faire, que je ne ſois chez mon Pére & ma Mére. Et d'ailleurs, vous ſavez que je lui ay écrit, & qu'il ne m'a point fait réponſe. Elle me dit qu'elle croyoit que la Lettre adreſſée à Mr. Williams étoit une Réponſe ſuffiſante à la mienne; & que la moindre choſe que je puſſe faire, c'étoit de remercier mon Maitre, ne fut ce qu'en deux mots. Cela n'eſt point neceſſaire, repris-je, car puiſque je n'ay pas deſſein d'épouſer Mr. Williams, quel interêt puis-je prendre

dans

ins la Lettre qu'on lui à écrite? Je vois, dit elle, ue vous êtes tout à fait impenetrable.

Tout cela ne me plait point du tout. Oh! que étois ſotte de craindre les Taureaux & les voleurs! ar maintenant mes inquiétudes ſe redoublent. Oh! ue peut avoir dit cet imprudent! C'eſt là ſans doute e ſujet de la longue Lettre qu'elle vient d'écrire.

Je finiray mes écritures de ce jour en ajoutant qu'elle eſt extrémement ſilentieuſe & reſervée, en comparaiſon de ce qu'elle étoit auparavant; elle ne répond que par *oui* & par *non* à tout ce que je lui demande. Je crains qu'il ne ſe trame quelque choſe, d'autant plus qu'elle ne tient point la parole qu'elle m'avoit donnée de me laiſſer coucher ſeule, & de me rendre mon argent; elle m'a fait des réponſes équivoques ſur ces deux articles: par rapport à mon argent elle m'a dit, craignez vous que je ne m'enfuïe & que je ne l'emporte avec moy? Et quand je lui ay demandé de me laiſſer coucher ſeule; je ne ſache pas, dit elle, que vous ayez lieu de vous ſeparer de moy la nuit, juſques à ce que vous ſoyez aſſeurée d'avoir quelcun qui vous *plaiſe plus* pour vous tenir compagnie. Cela me perça le cœur, & me ferma la bouche en même tems.

MARDI & MERCREDI.

Mr. Williams a été ici, mais nous n'avons pas pû trouver l'occaſion de nous parler: il parut étonné du changement qu'il trouva dans l'humeur de Mad. Jewkes, & de ſon air reſervé, après la viſite qu'elle avoit eu la bonté de lui faire, & la liberté avec laquelle ils avoient parlé enſembles; mais ce qui le ſurpris encor plus c'eſt ce que je vais vous dire. Il me pria de faire un tour de jardin avec Mad. Jewkes &

lui. Non, dit elle, je ne puis pas y aller. Permettez donc, reprit il, que Mademoiſelle Pamela y vienne avec moy. Non, dit elle encor, elle n'en fera rien. Je crains, Mad. Jewkes, dit il là deſſus, que je n'aye fait quelque choſe qui vous aura deſobligée. Point du tout, reprit elle; mais je crois que vous aurez bientôt la liberté de vous promener enſembles autant qu'il vous plaira. J'ay envoyé un Meſſager à mon Maitre ſur ce ſujet, & ſur d'autres affaires *plus importantes* encor, & j'attens mes derniéres Inſtructions là deſſus. Dès qu'elles ſeront arrivées je vous laiſſeray en liberté de faire tout ce qu'il vous plaira: mais juſques alors il faut que vous ne ſoyez enſembles que le moins qu'il ſera poſſible.

Ceci nous allarma tous deux. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & il me ſembla à ſon air, qu'il ſe condamnoit lui-même à cauſe de ſon indiſcrétion. Je paſſay derriére Mad. Jewkes, & tenant un morceau de papier à la main, je fis un ſigne à Mr. Williams. Il parut comprendre ma penſée, qui étoit que je ſouhaitois de renouveller notre commerce de Lettres. Je le laiſſay avec Mad. Jewkes, & me retiray dans mon cabinet pour écrire à Mr. Williams; mais je n'eus pas le tems de copier ma Lettre; voici en peu de mots ce qu'elle contenoit.

Je lui reprochois ſa trop grande franchiſe, & la facilité avec laquelle il avoit donné dans les piéges que Mad. Jewkes lui avoit tendus: je lui marquois que j'apprehendois quelque mauvais deſſein, & je lui expliquois ce qui cauſoit mes craintes. Je le priois de m'écrire ce qu'il avoit dit à Mad. Jewkes. Je lui donnois à entendre qu'il étoit extrémement neceſſaire de reprendre notre premier projet, qui étoit que je m'échappaſſe par la porte du jardin. J'ay mis ma Lettre ce ſoir dans l'endroit accoutumé: & j'en attens la réponſe avec impatience.

JEUDI.

JEUDI.

Voici la Réponſe que j'ay receuë.

" *Ma très chére Demoiſelle,*

" Je ſuis entiérement confus, & il faut que je m'a-
" vouë coupable; tous vos reproches ſont bien fon-
" dez. Je voudrois avoir la moitié de votre pru-
" dence & de votre diſcretion. Je me flate pourtant,
" après tout, que ceci n'eſt qu'un effet de la mau-
" vaiſe humeur de cette femme, qui veut montrer
" par là ſon pouvoir & ſon autorité. Car je crois
" que Mr. B. . . . n'oſeroit pas me tromper d'une
" maniére ſi noire & ſi odieuſe. S'il le faiſoit, je le
" flétrirois devant toute la Terre. Mais *il n'en eſt*
" *pas capable, cela n'eſt pas de ſon caractére.* J'ay
" receu une Lettre de Jean Arnold, qui me dit que
" ſon Maitre ſe prépare pour ſon voyage de Londres;
" & il croit qu'il viendra enſuite dans ces Quartiers.
" Il ajoute, que Mylady eſt chez eux, & qu'elle ac-
" compagnera ſon Frére à Londres, ou qu'elle le
" viendra trouver ici. Il témoigne beaucoup d'affe-
" ction pour vous, & de Zéle pour votre ſervice.
" Mais il me renvoye à une autre Lettre qu'il m'a-
" voit écrite auparavant, & que je n'ay point receuë.
" Je ne *crois* pas qu'il puiſſe y avoir de la Trahiſon,
" car celui à qui j'ay ordonné qu'on adreſſat mes
" Lettres, eſt un de mes intimes amis, qui demeure à
" *Gainsborough*; & cette Lettre m'a été rendue par
" ſon canal; car je ſais fort bien que je ne pouvois
" pas me fier à *Bret*, qui eſt le Maitre de Poſte ici.
" Cette Lettre perdue me cauſe quelque inquietude:
" je me flate pourtant encor que tout ira bien. Nous
" ſaurons dans peu s'il eſt neceſſaire de pourſuivre
" notre premier deſſein. S'il l'eſt, je ne perdray
" point de tems, & je vous fourniray immediate-

" ment un cheval, & j'en trouveray un pour moy:
" Car je ne ſaurois rendre un plus grand Service à
" Dieu & à moy même, que de vous delivrer, duſ-
" ſay-je par là renoncer à toutes mes Eſperances. Je
" ſuis

" *Votre très humble & très fidéle Serviteur.*

" J'avouë que j'ay parlé trop librement à Mad.
" Jewkes, trompé par ſa Diſſimulation, & par
" le deſir qu'elle paroiſſoit avoir de me rendre
" heureux avec vous. Je lui ay inſinué, que je
" n'aurois pas fait difficulté de vous delivrer, par
" quelque moyen que ce fut; & que je vous
" avois propoſé de m'épouſer comme la ſeule
" voye honnéte par laquelle je puſſe vous tirer de
" péne. Mais je l'ay aſſeurée, que vous ne m'a-
" vez pas donné la moindre eſperance, ce qu'elle
" a eu de la péne à croire. Cepandant cela
" n'eſt que trop vray. Mais je me lui ay pas
" dit un mot de la fauſſe clef, ni du projet de
" s'échapper par la porte du Jardin."

Mad. Jewkes eſt toujours de fort mauvaiſe humeur, & j'apprehende preſque de lui parler. Elle m'obſerve auſſi étroitement que jamais, & fait ſemblant d'étre ſurpriſe de ce que j'évite ſa compagnie.

Inſpirée par mes Allarmes qui ſont extrémes, & je crains que ce ne ſoit pas ſans raiſon, je viens d'écrire la Lettre ſuivante, & de la mettre entre les Tuiles.

" *Monſieur,*

" Tout me cauſe de nouvelles inquiétudes. Cette
" Lettre de Jean Arnold qui ne vous a pas été ren-
" due, me fait craindre quelque complot. Et ce-
" pandant j'ay de la péne à m'imaginer que je ſois
" d'aſſez grande conſequence pour que tout le monde
" conſpire contre moy. Etes vous bien ſeur que ce

" voyage

" voyage de Londres n'eſt pas plûtôt un voyage en " Lincolnſhire? Jean, qui a déja été Traitre, ne " peut il pas l'étre encor? Pourquoy faut il que je " ſois toujours dans le doute & dans l'inquiétude? " Si je pouvois avoir un Cheval, je lui mettrois la " bride ſur le col, & j'abbandonnerois à la Provi- " dence le ſoin de me conduire en quelque lieu de " ſeureté. Car je ne voudrois point vous nuire, " maintenant que vous étes ſur le point d'obtenir un " bon Benefice. Je crains cepandant, Monſieur, que " votre fatale ſincerité ne faſſe ſoupçonner que vous " m'avez aſſiſtée, quelque précautions que nous pu- " iſſions prendre à l'avenir.

" S'il ne s'agiſſoit que de ma vie, & non pas de " mon honneur, je ne voudrois expoſer ni vous, ni " qui que ce fut au monde, au moindre danger pour " une pauvre & indigne Créature comme moy. " Mais, oh! mon cher Monſieur, mon *ame* eſt " d'auſſi grande importance que l'ame d'une Prin- " ceſſe; quoyque je ſois d'une Qualité inferieure à " celle de la moindre Eſclave.

" Juſte Ciel, ſauve donc mon innocence, & con- " ſerve mon Ame dans ſa pureté! & je ſeray heu- " reuſe & contente de quitter la vie, & de voir fi- " nir ainſi toutes mes pénes & toutes mes angoiſſes!

" Pardonnez à mon Impatience, Monſieur. Mais " mon cœur inquiet me preſage d'affreux malheurs. " Tout me paroit noir & ſombre autour de moy. Le " Silence obſtiné & la diſſimulation impenetrable de " cette femme, qui ſans aucune raiſon apparente, a " changé tout d'un coup de conduite envers moy, me " fait craindre les plus grands maux. Blamez moy, " Monſieur, ſi vous croyez que j'ay tort, & con- " ſeillez moy ce que je dois faire; vous obligerez " par là

" *Votre très affligée Servante.*"

VENDREDI.

J'ay receu une Lettre de Mr. Williams, dans laquelle il paroit un peu faché: mais ce qui me fait plus de plaiſir que toutes les Lettres qu'il pourroit m'écrire, c'eſt que la ſienne en renfermoit une de votre part, mon cher Pére. Voici la Lettre de Mr. Williams.

" *Mademoiſelle,*

" Je crois que vous avez tort de craindre ſi fort, " & je ſuis faché que vous ſoyez ſi inquiéte. Vous " pouvez compter abſolument ſur moy, & ſur tout " ce qui dependra de moy. Je ne doute point du " voyage de Londres, ni de la repentance & de la " fidelité de Jean. Mon Ami de Gainsborough " vient de m'envoyer l'incluſe; elle étoit dans une " enveloppe, & adreſſée à moy, comme je l'en a- " vois prié, je crois qu'elle eſt de votre Pére. Je " me flate qu'elle ne contient rien qui puiſſe aug- " menter votre Inquiétude. Je vous prie, ma très " chére Demoiſelle, de bannir vos craintes, & d'at- " tendre quelques jours, pour voir ce que produi- " ront les Lettres, que Mad. Jewkes & moy avons " écrites à Mr. B. . . . Je me flate que les choſes " tourneront mieux que vous ne penſez. La Pro- " vidence n'abandonnera point tant de pieté, & tant " d'innocence: Soyez en perſuadée, & que ce ſoit " la votre Conſolation. C'eſt le meilleur conſeil " que puiſſe vous donner à préſent

" *Votre très fidél & très humble Serviteur.*"

N. B. La Lettre du Pére de Pamela étoit en ces termes.

" *Ma*

" *Ma très chére fille,*

" Nos priéres ont enfin été exaucées, & nous " ſommes penetrez de joye. Oh! quelles ſouffrances " n'as tu pas endurées! Par quelles Epreuves n'as tu " pas paſſé! La Bonté divine ſoit benite mille fois, " de ce qu'elle t'a donné la force de reſiſter à tant " & de ſi grandes Tentations! Nous n'avons pas en- " cor eu le tems de lire le long recit de tous tes mal- " heurs. Je dis *long*, parce que je ne comprens pas " comment tu as trouvé le tems & l'occaſion de " l'écrire: car d'ailleurs il fait nos delices dans nos " heures perdues, & nous le lirons & relirons con- " tinuellement toute notre vie, avec des ſentimens de " reconnoiſſance pour ce Dieu, qui nous a donné " une fille ſi ſage & ſi vertueuſe. Que notre ſort " eſt heureux au millieu de toute notre Pauvreté. " Oh! que perſonne ne penſe que les enfans ſoient à " charge; puiſque l'état le plus pauvre peut produire " tant de Richeſſes dans une PAMELA! Perſevére, " ma chére Fille, dans ces ſentimens vertueux, & " nous n'envierons pas le ſort des gens de la pre- " miére qualité: nous les defierons au contraire de " montrer une fille comme la nôtre.

" J'ay dit que nous n'avons pas lu tout ton recit; " nous étions dans une trop grande impatience; " nous en avons lu la fin, où nous voyons que ta " Vertu eſt ſur le point d'étre recompenſée, & que " Dieu a touché le cœur de ton Maitre, de ſorte " qu'il voit maintenant ſa folie, & l'injure qu'il vou- " loit faire à notre chére enfant. Car en verité, ma " Chére, il avoit deſſein de te perdre; mais en vo- " yant ta vertu ſon cœur en a été touché, & ton bon " exemple a ſans doute reveillé ſa conſcience.

" Je ne crois pas que tu puiſſe faire mieux que " d'accepter la propoſition qu'on te fait, & de ren- " dre heureux Mr. Williams, ce digne Mr. Williams.

" Dieu le beniſſe! Et quoyque nous ſoyons ſi pauvres
" que nous ne puiſſions donner aucun bien à notre
" fille, & qu'étant dans la baſſeſſe notre Alliance ne
" ſoit pas honorable, & qu'au contraire, vû la ma-
" niére dont on penſe aujourd'hui, notre pauvreté
" ſoit un deſhonneur pour notre fille; cependant je
" ne crois pas pécher ſi j'ay la vanité de dire, qu'il
" n'y a point d'honnéte homme d'un rang médiocre,
" qui ne puiſſe ſe croire heureux en te poſſedant, ſur-
" tout puiſque par la bonté de feu ta Maitreſſe, tu as
" receu une ſi bonne Education, dont Dieu t'a fait
" la Grace de profiter. Mais puiſque tu dis que tu
" aimes mieux ne te point marier encor, nous ſommes
" bien éloignez de gêner le moins du monde ton in-
" clination. Et vû la grande prudence que tu as fait
" paroitre dans toute ta conduite, nous aurions grand
" tort de nous defier de toy, ou de vouloir diriger
" ton choix. Mais helas! ma chére enfant, que
" pouvons nous faire pour toy? Quand tu parta-
" gerois notre ſort, quand tu menerois comme nous
" une vie dure & laborieuſe, en ſerions nous mieux?
" Cela ne feroit qu'augmenter notre affliction. Mais
" nous aurons aſſez le tems de parler de cela, quand
" nous aurons le plaiſir, que tu nous fais eſperer, de
" te voir chez nous. Dieu veuille que ce ſoit bien-
" tôt; *Amen, Amen* diſent

" *Tes très affectionnez Pére & Mére.* Amen.

" Nos très humbles complimens & nos actions de
" graces à Mr. Williams; nous diſons encor,
" Dieu le beniſſe à jamais.

" Oh! combien nous avons de choſes à te dire!
" Dieu nous faſſe la grace de nous revoir bien-
" tôt. Nous apprenons que Mr. B. . . . va
" partir pour Londres. C'eſt un galant homme
" qui a infiniment d'eſprit. Je voudrois qu'il
" eut

" eut autant de Vertu. Mais j'eſpére qu'il ſe
" convertira déſormais.
" Nous avons lû avec beaucoup de plaiſir tes a-
" dieux à tes Compagnons de Service."

N. B. Ces Adieux étoient exprimez en ces termes.

PAMELA

Aux autres Domeſtiques
De ſon Maitre.

Mes chers Compagnons de ſervice,
De votre Paméla recevez les adieux:
Dans l'art des vers elle eſt novice,
Mais nulle autre dumoins ne vous aimera mieux.

De ma chaumiére paternelle
Vous m'avez vu venir dans ce noble Chateau:
Fortune helas! pour moi trop belle,
Que ne me laiſſois tu dans mon pauvre hameau!

Demain donc enfin j'y retourne,
Je vous quitte, & vous pleure, Amis, en vous quittant:
Mais en quelque lieu qu'on ſéjourne,
Quand on eſt vertueuſe on a le cœur content.

On n'a pas tout ce qu'on ſouhaite,
C'eſt des pauvres mortels le deſtin arreté;
Ma Conſcience eſt ſatisfaite,
C'eſt le comble pour moi de la félicité.

De mon obſcure deſtinée
Je ne vois ni les biens ni les maux avenir:
Mais miſerable ou fortunée,
J'aurai toujours de vous un tendre ſouvenir.

Jour & nuit du ſouverain Etre
J'implorerai pour vous la grace & les faveurs:
Mes priéres pour votre Maître
Comprendront avec lui ſes moindres Serviteurs.

Joignez vos priéres aux miennes,
Et qu'ainſi puiſſe-t-il être heureux à jamais!
Qu'ainſi lui-même par les ſiennes
Puiſſe-t-il du Seigneur mériter les bienfaits!

Les Grands, helas! ont tout à craindre!
Nous envions l'éclat dont ils ſont revétus:
Nous devrions plûtôt les plaindre
Des écueils où leur rang expoſe leurs Vertus.

Leurs richeſſes trop décevantes
Nourriſſent leurs défauts, augmentent leurs beſoins:
Leurs Serviteurs & leurs Servantes
Paroiſſent malheureux, & le ſont beaucoup moins.

Servez le Seigneur ſans contrainte,
Reſpectez votre Maitre, honorez vos Parens:
Et puis, le cœur libre de crainte,
Vous ſerez plus heureux que ne ſont tous les Grands.

J'honorai toujours Pére & Mére,
Et ſi je puis ainſi les honorer toujours,
La Grace de mon Dieu, j'eſpére,
Ne manquera jamais de veiller ſur mes jours.

Mais malheur à moi ſi je ceſſe
De rendre à mes Parens ce qu'exige ſa loi!
Si je mépriſois leur baſſeſſe,
L'état le plus abject ſeroit trop beau pour moi!

Puiſſiez

Puiſſiez vous, aidés par la Grace,
Chacun dans ſon état, trouver l'art d'être heureux!
Et ſi dans votre cœur j'ai place,
Pour votre Paméla formez les mêmes vœux.

Tout dépend de la Providence,
Entre les mains de Dieu mettons nos interêts:
Et pleins de notre dépendance,
En pratiquant ſes loix attendons ſes arrêts.

Pour vous cependant je ſoupire,
Je ſais quels bons amis j'eus en vous dans ce lieu. . . .
J'ai dit ce que je pouvois dire,
Adieu, mes chers Amis, adieu, cent fois, adieu.

Oh! quelle conſolation inexprimable votre Lettre m'a donnée, mon trés cher Pére. Vous demandez ce que *vous pouvez faire* pour moy! & qu'eſt ce que vous ne *pouvez pas faire* pour votre enfant? Vous pouvez luï donner les conſeils dont elle a eu, dont elle a encor, & dont elle aura toujours un ſi grand beſoin. Vous pouvez la confirmer dans la pratique de la Vertu, que vous lui avez enſeignée dès ſon enfance: Vous pouvez prier pour elle avec un cœur ſincere & droit qu'on ne rencontre point dans les Palais des Grands. Oh! que je languis de me jetter à vos pieds, & de recevoir de votre propre bouche la Benediction de parens ſi vertueux! Mais helas! que mes Eſperances ſont foibles à preſent, en comparaiſon de ce qu'elles étoient lors que je fermay mon dernier paquet! Je crains que votre pauvre Pamela ne ſoit expoſée à de nouveaux dangers, & à de nouvelles épreuves. Mais j'eſpére qu'avec le ſecours de la Grace de Dieu, & par le moyen de vos bonnes priéres, je ſeray enfin delivrée de toute ma miſére; d'autant

plus que je ne me la ſuis point attirée par ma vanité ni par ma préſomption.

Mais il faut continuer ma triſte Hiſtoire. Je compris que Mr. Williams étoit un peu faché de mon impatience; ainſi je lui écrivis que je me tranquiliſerois autant qu'il me ſeroit poſſible, & que je m'abandonnois entiérement à ſa conduite; d'autant plus que mon Pére, de qui je lui fis les complimens, m'aſſeuroit que mon Maitre alloit partir pour Londres, ce qu'il doit avoir appris de quelcun des Domeſtiques, ſans quoy il ne me l'auroit pas écrit.

SAMEDI & DIMANCHE.

Mr. Williams a été ici ces deux jours comme de coutume: mais Mad. Jewkes l'a receu aſſez froidement; & pour éviter tout ſoupçon je les ay laiſſez enſembles, & ſuis montée dans mon cabinet, où je ſuis demeurée preſque tout le tems qu'il a été ici. J'ay appris par elle, qu'ils ſe ſont querellés, & elle paroit tout à fait en colére contre lui; mais j'ay crû qu'il valoit mieux pour moy que n'en priſſe aucune connoiſſance. Il lui a dit, qu'il ne viendroit guére ici, juſques à ce qu'il ait receu réponſe à la Lettre qu'il a écrite à Mr. B. . . . Elle lui a répondu, que le moins qu'il y viendroit ſeroit le mieux. Le pauvre homme n'a pas gagné grand choſe par ſa ſincerité & ſa franchiſe, & en faiſant Mad. Jewkes ſa Confidente, comme elle s'en eſt ventée, en voulant que j'en fiſſe autant.

Je me perſuade de plus en plus qu'il ſe braſſe quelque mauvais deſſein; je commenceray à cacher mes Ecrits, & à étre plus ſur mes gardes que jamais. Mad. Jewkes paroit attendre avec beaucoup d'impatience

tience une Réponſe à la Lettre qu'elle écrivit dernierement à ſon Maitre.

LUNDI & MARDI.

Le 25e & le 26e Jour de mon cruel Eſclavage.

Toujours quelque choſe de plus étrange à écrire! Le Meſſager eſt de retour, & maintenant tout eſt découvert. Oh! miſerable, infortunée Pamela! Que deviendray je enfin! Jamais pauvre Créature de mon âge n'a éprouvé de ſi étranges revers, ni été expoſée à de ſi cruelles épreuves. Le Meſſager a apporté deux Lettres, l'une pour Mad. Jewkes, & l'autre pour moy. Mais les plus grands Genies ſont ſujets à faire des mépriſes; comme ces deux Lettres étoient pliées & cachetées de même; mon Maitre s'eſt trompé dans les adreſſes; celle qui étoit pour moy étoit adreſſée à Mad. Jewkes, & la ſienne m'étoit adreſſée à moy: mais elles ſont toutes deux abominables au ſouverain degré. Mad. Jewkes m'apporta celle qui m'étoit adreſſée: Voici une Lettre pour vous, me dit elle: vous l'avez attendue longtems, & enfin elle eſt arrivée. J'en ay receu une auſſi, & je la liray après avoir fait quelques queſtions au Meſſager. Elle deſcendit là deſſus; j'ouvris ma Lettre qui étoit adreſſée *à Mademoiſelle Pamela Andrews*, mais elle commençoit par ces mots, *Mad. Jewkes*. Cela me ſurprit; je me flatay de pouvoir découvrir quelque choſe par cette heureuſe mépriſe, de ſorte que je lus d'un bout à l'autre cette Lettre, dont voici l'affreux contenu.

" *Mad.* JEWKES,

" Ce que vous m'écrivez m'a fait beaucoup de " péne. Sans doute que cette folle créature aime

" mieux

" mieux ſe jetter à la tête du premier faquin qui ſe
" préſente, que de témoigner le moindre ſentiment
" de reconnoiſſance pour tous les bienfaits qu'elle a
" receus chez moy, & pour les faveurs dont je me
" propoſois encor de la combler. Je lui feray ſentir
" bientôt les effets de mon reſſentiment; & je vous
" ordonne de redoubler vos ſoins & votre attention
" pour empêcher qu'elle ne s'échappe. Je vous en-
" voye cette Lettre par un honnête Suiſſe, qui m'a
" accompagné dans mes voyages; c'eſt un homme
" en qui je puis me fier; il vous aſſiſtera dans tout
" ce que vous lui commanderez: Car cette artifi-
" cieuſe Créature eſt capable de corrompre une Na-
" tion entiére, par ſon innocence apparente, & ſa
" prétendue ſimplicité: & peutétre qu'elle a déja
" gagné les Domeſtiques qui ſont avec vous, comme
" elle avoit gagné tous ceux que j'ay ici. Jean Ar-
" nold lui même, en qui je me fiois, & que diſtin-
" guois de tous les autres, s'eſt trouvé un execrable
" Traitre, qui recevra la recompenſe qu'il mérite.

" Pour ce qui regarde cet échappé du Collége,
" cet imprudent Williams, il n'eſt pas neceſſaire que
" je vous diſe d'empêcher qu'il ne voye deſormais
" cette jeune folle; car j'ay donné ordre à Mr.
" *Shorter* mon Procureur de le faire mettre incef-
" ſamment en priſon pour quelque argent qu'il me
" doit, mais que je ne lui aurois jamais redemandé
" s'il s'étoit bien conduit. Je ſuis inſtruit de toutes
" ſes infames pratiques: je ſuis outré de ce que vous
" m'écrivez de ſon intrigue avec cette fille, & du
" projet qu'il avoit formé, & qu'il avouë, pour faci-
" liter ſon évaſion, dans le tems qu'il n'étoit point
" encor aſſeuré que j'euſſe de mauvais deſſeins; &
" s'il avoit agi par un principe de piéte, & par un
" ſentiment de compaſſion pour l'innocence oppri-
" mée, comme il le prétend, il m'en auroit écrit à
" moy même, comme le devoir de ſa charge, & l'a-

" mitié

« mitié que j'avois pour lui, l'y obligeoient. Mais « que charmé de la beauté de cette Idole, comme un « Devot ſenſuel, il ait formé le honteux deſſein de « favoriſer ſi indignement ſon évaſion, (pour ne rien « dire de ce qu'il a fait pour me noircir dans l'eſprit de « Mr. Darnford, ce que ce Chevalier lui même m'a « écrit) eſt une conduite qui au lieu de m'engager à « lui donner un Benefice, comme j'en avois le deſ- « ſein, m'oblige au contraire à le ruiner ſans reſſource.

« Monſieur Colbrand mon fidéle Suiſſe vous obéira « ſans reſerve, ſi les autres Domeſtiques refuſent de « le faire.

« Quoyqu'elle nie d'avoir donné des eſperances à « ce malheureux, je ne ſaurois lui ajouter foy. Il eſt « ſeur que malgré ſon innocence affectée, & ſa pré- « tendue modeſtie, elle auroit pris la fuite avec lui. « Oui, elle ſe ſeroit enallée avec un homme qu'elle « ne connoit que depuis deux jours (& avec qui elle « ne ſauroit même avoir été fort familiére, ſi vous « vous étes bien acquittée de votre devoir) & cela « dans un tems où je lui donnois les plus fortes aſſeu- « rances de la pureté de mes intentions.

« Je crois que je la hais maintenant de tout mon « cœur; & quoyque je ſois reſolu de ne lui rien faire « moy-même, cependant pour ſatisfaire ma venge- « ance, & pour la punir du peu de cas qu'elle a fait « de ma parole d'honneur, & du mépris qu'elle a « témoigné pour mon amour, je puis me réſoudre « à lui faire ſouffrir *tout*, & même ce qu'elle *abhorre* « *le plus*; enſuite on pourra l'abandonner à ſon mau- « vais ſort; & qu'elle aille dans les bois & dans les « forets faire repeter aux échos ſes triſtes lamenta- « tions ſur la perte de cette innocence imaginaire, « dont cette folle & romaneſque créature fait tant de « bruit. J'iray à Londres avec ma Sœur Davers, & « dès que je pourray me debarraſſer d'elle, ce qui « ſera peutétre dans trois ſemaines, je vous iray trou-

« ver

" ver pour decider du ſort de cette ingratte, & mettre
" fin à toutes vos pénes. En attendant il faut que
" vous redoubliez vos ſoins; car cette innocente,
" comme je vous en ay ſouvant averti, eſt pleine de
" Stratagémes. Je ſuis

" *Votre Ami.*"

A péne eus-je fini la lecture de cette effrayante Lettre, que Mad. Jewkes monta; elle étoit extrémement émuë, car elle ſoupçonna la mepriſe, & que j'avois ſa Lettre: elle me trouva ayant ſa Lettre ouverte à la main, & préte à m'évanouir. Qu'aviez vous à faire de lire ma Lettre, dit elle, en me l'arrachant des mains. Vous voyez qu'il y a, Mad. Jewkes au haut de la page, & la politeſſe auroit du vous empécher de lire plus loin. Ah! dis-je, n'inſultez pas à mon affliction! Vous ſerez bientôt delivrée de moy! C'en eſt trop! c'en eſt trop! Je ne ſaurois ſupporter ceci ſans mourir! Je me jettay ſur un lit de repos dans mon cabinet, & me mis à pleurer amérement. Elle fut lire ſa Lettre dans la chambre voiſine, & rentrant un moment après, en verité, dit elle, c'eſt une terrible Lettre, j'en ſuis ſincérement affligée. Je craignois bien que vous n'euſſiez pouſſé votre delicateſſe trop loin. Laiſſez moy, laiſſez moy, Mad. Jewkes, dis-je, je ne ſaurois parler. Pauvre fille! dit elle; Eh bien, je vous laiſſe, je remonteray tout à l'heure, & j'eſpére que je vous trouveray mieux. Mais prenez votre Lettre; adieu, cette mépriſe eſt terrible, en verité. Elle ſortit, en mettant la Lettre pres de moy ſur le lit. Je n'eus pas la force de la lire d'abord. O homme dur & cruel! de quelles méchancetez n'eſt tu pas capable, inexorable perſecuteur!

Dès que je fus un peu revenuë de mon abattement, je me mis à refléchir ſur les expreſſion de cette terrible Lettre. Les termes *de folle, d'artificieuſe, d'Idole,* me parurent bien durs pour votre pauvre

pauvre Pamela. Je me demanday à moy-même, ſi je n'avois pas en effet commis quelque mauvaiſe action, & ſi je n'étois pas réellement une indigne Créature. Mais lors que je conſideray que le pauvre Jean étoit découvert; lorſque je reflechis ſur l'indigne action du Chevalier Darnford, qui avoit été reveler ce que Mr. Williams lui avoit dit; ſur la vengeance que mon Maitre vouloit prendre de ce digne homme à cauſe du Service qu'il avoit la bonté de me vouloir rendre, je retombay dans mon abattement: mais plus encor lors que me rappellay ce redoutable Colbrand, & ce que mon Maitre vouloit me *faire ſouffrir*; alors je fus préte à étouffer; le cœur me manqua abſolument. Dans trois ſemaines il viendra *decider mon ſort*; ha! que ces paroles ſont terribles. Juſte Ciel vien à mon ſecours! Frappe moy de la Foudre avant ce tems là; ou fourni moy le moyen d'échapper aux malheurs qui me menacent! O Dieu! pardonne moy, ſi je péche en faiſant cette priére.

Enfin je pris la Lettre qui étoit adreſſée à Mad. Jewkes, mais qui m'étoit deſtinée. Elle n'eſt guére moins effrayante que l'autre; voici en quels durs termes elle eſt couchée.

" Vous avez bien fait, hardie, perverſe, artifi-
" cieuſe, & pourtant malaviſée Pamela, de me con-
" vaincre, avant qu'il fut trop tard, combien j'ay eu
" tort de mettre mon affection dans un objet auſſi
" indigne que vous. Je vous avois juré l'amour le
" plus honorable, vous croyant un exemple de mo-
" deſtie & d'innocence ſans tache, & qu'il ne pou-
" voit point y avoir de deſſein perfide caché ſous une
" ſi belle apparence. Je vous connois maintenant, hy-
" pocrite que vous étes! Je vois, que quoyque vous
" n'ayez pas pû avoir la moindre confiance en moy,
" que vous connoiſſiez depuis pluſieurs années, & qui

" par

" par la bonté mal placée de ma Mére, ay été, pour
" ainſi dire, élevé avec vous, & qui dans la paſſion
" que j'ay pour vous malgré tout mon orgueil, mal-
" gré la difference de nos Conditions, me ſuis abaiſſé
" d'une maniére dont j'ay honté maintenant, vous
" avez pû cependant former une intrigue avec un
" homme que vous ne connoiſſez que depuis peu de
" jours, & vous reſoudre à vous enfuir avec un
" malheureux, que votre beau viſage & vos artifices
" inſinuans ont pu charmer juſqu'à lui faire violer
" tous les devoirs de l'honneur, & de la reconnoiſ-
" ſance qu'il me doit; & cela dans un tems, où tout
" le bonheur de ſa vie dépend de moy.

" Déſormais, à cauſe de Pamela, dès que je ver-
" ray un beau viſage, je ſoupçonneray qu'il cache
" un cœur perfide: Et quand j'entendray parler
" d'une fille qui fait grand bruit de ſa vertu, je croi-
" ray qu'elle trame quelque mauvais deſſein. Vous
" étiez reſolue de n'avoir pas la moindre confiance
" en moy, quoyque je vous euſſe engagé pluſieurs
" fois ma parole d'honneur, & cela de la maniére du
" monde la plus ſolemnelle. Il eſt vray, que j'ay pû
" vous allarmer en vous envoyant d'un coté, pen-
" dant que vous eſperiez d'aller d'un autre: cepan-
" dant n'avois je pas taché de vous convaincre de la
" pureté de mes intentions, en vous promettant
" (quoyqu'avec beaucoup de repugnance, tant mon
" amour pour vous étoit grand) de ne pas approcher,
" ſans votre conſentement, du lieu où vous ſeriez?
" N'étoit ce pas là une preuve que je vous don-
" nois volontairement, de ma generoſité & de mes
" deſſeins honorables? Cependant comment y avez
" vous répondu? Le premier homme que vos
" charmes & vos adroites inſinuations ont pû en-
" chanter, vous l'avez pratiqué, vous l'avez gagné
" (je puis même dire, que vous l'avez ruiné, comme
" l'ingrat ne l'apprendra que trop à ſes depens) &

" vous

" vous vous êtes jettée à ſa téte. Puis donc que
" vous n'avez voulu avoir aucune confiance en moy,
" vous m'avez par là dégagé de ma parole, je ne
" vous dois plus rien, & dans peu vous verrez com-
" bien vous avez eu tort de traiter ainſi un homme,
" qui pouvoit ſe dire auparavant

" *Votre très affectionné & bon Ami.*

" Mad. Jewkes a ſes Ordres ſur votre ſujet : & ſi
" vous trouvez que votre ſort ſoit maintenant
" plus dur que vous ne l'aviez eſperé, vous le
" ſupporterez d'autant plus aiſément que vous
" vous l'étes attiré vous même, par votre im-
" prudence & votre folie."

Ah ! que ſuis malheureuſe ! Faut il qu'on me croye artificieuſe, hardie, ingrate, tandis que je n'ay d'autre deſſein que de conſerver mon Innocence, & que ce n'a été que pour me défendre contre ſes injuſtes attaques, que j'ay formé quelques projets, que ſon eſprit plus inventif que le mien a ſeu faire échouer !

Quand Mad. Jewkes revint dans mon Cabinet elle me trouva baignée de larmes. Elle me parut touchée de quelque Compaſſion. Et comme je compris bien que j'allois étre déſormais abſolument dans ſa puiſſance, & que ſi je l'irritois je ne m'en trouverois que plus mal, je vois bien maintenant, lui dis-je, que c'eſt en vain que je voudrois luter contre ma mauvaiſe fortune, & contre les artifices de mon Maitre. Il faut que je me reſigne à la Volonté de Dieu, & que je me prépare à ſouffrir tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Mais vous voyez que ce pauvre Mr. Williams eſt perdu. Je ſuis fachée de tout mon Cœur d'étre la cauſe de ſon malheur. Helas ! le pauvre homme ! que je le plains de s'étre attiré cette diſgrace, & cela pour l'amour de moy ! Mais je vous aſſeure

aſſeure que je ne lui ay pas donné la moindre eſperance par rapport au mariage qu'il m'a propoſé; & je ne crois pas qu'il me l'eut propoſé, s'il n'avoit pas été perſuadé que c'étoit le ſeul moyen de me ſauver ſans riſquer ma Reputation: & je ſuis aſſeurée que le principal motif qui l'a fait agir c'eſt ſa propre Vertu, & la compaſſion dont il a été émû pour une pauvre fille opprimée. Quel autre deſſein pouvoit il avoir? Vous ſavez que je ſuis pauvre & deſtituée d'amis. La ſeule Grace que j'aye à vous demander, c'eſt de lui faire ſavoir la Colére où mon Maitre eſt contre lui, & le deſſein qu'il a formé, afin que ce pauvre homme prenne la fuite, & ne ſoit pas mis en priſon. Cela remplira également le but que mon Maitre ſe propoſe; car Mr. Williams ſera alors auſſi peu en état de me rendre ſervice, que s'il étoit en priſon.

Demandez moy, répondit elle, tout ce qu'il eſt en mon pouvoir de faire, ſans violer mon devoir, ni manquer à la confiance qu'on a en moy, & je vous l'accorderay; car je ſuis touchée de la ſituation où vous étes l'un & l'autre; mais je vous aſſeure, que je n'entretiendray aucun commerce avec lui, ni ne ſouffriray que vous ayez la moindre correſpondance avec lui. Je voulus lui parler d'un Devoir bien plus important que celui dont elle parloit, de l'obligation où elle étoit de ſecourir l'innocence opprimée, & de ne pas faire tout ce qu'un injuſte Tyran exigeoit d'elle: mais elle me commanda de me taire ſur ce ſujet, parce qu'il étoit inutile de vouloir l'engager à trahir ſon Maitre. Tout ce que j'ay à vous conſeiller, ajouta-t-elle, c'eſt de vous tranquiliſer, de renoncer à tous vos artifices pour tâcher de vous évader; & de faire en ſorte que je ſois votre amie, en ne me donnant aucune raiſon de me défier de vous; car, ajouta-t-elle, je fais gloire de ma fidelité envers mon Maitre. Il faut que vous & Mr. Williams ayez employé des artifices bien étranges, pour avoir été auſſi loin qu'il

qu'il a lui-même avoué que vous avez été, vû que vous vous parliez ſi rarement, à ce que je penſois. Il faut que je ſois plus alerte, que je ne l'ay été juſques ici.

Cela redoubla mon inquiétude; car je vis bien que j'allois être obſervée plus étroitement que jamais.

Puiſque par une mépriſe étrange j'ay decouvert quelle doit être ma triſte deſtinée, permettez moy, dis-je, de lire encor une fois cette terrible Lettre qu'on vous écrit, afin que je l'apprenne par cœur, & qu'elle ſerve à nourrir mon affliction; car c'eſt tout ce à quoy je pourray penſer déſormais, & il faut que je me familiariſe avec ma mauvaiſe fortune. Il faut donc auſſi que je liſe la votre, dit elle: Je la lui donnay, & elle me préta la ſienne, que j'ay copiée, parce qu'elle me l'a permis: je veux, dis-je, me préparer par là à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux: après l'avoir copiée je l'attachay avec une épingle au chevet du lit de repos; vous la verrez toujours là, dis-je, trempée de mes larmes.

Elle me dit qu'elle alloit deſcendre pour faire appréter le ſouper, & elle voulut abſolument que je lui tinſe compagnie à table. Je voulus m'en defendre, mais elle prit un air d'autorité, qui fut cauſe que je n'oſay pas refuſer. Quand je fus deſcenduë, elle me prit par la main, & me préſenta au plus affreux Monſtre que j'aye vû de ma vie. Voici, Monſieur Colbrand, dit elle, voici votre jolie Pupile & la mienne: tachons de lui faire paſſer le tems auſſi agréablement que nous pourrons. Il me ſalua en faiſant une grimace étrange; & me dit en mauvais language, *vous l'être fort hireuſe di l'être aimée di ſti bel gentilſhomme.* Je fus ſi effrayée en le voyant, que je penſay m'évanouïr. Je vais vous faire ſon Portrait, mes chers Pére & Mére, & ſuppoſé que vous liſſiez jamais ceci, ce dont je doute fort maintenant, vous jugerez ſi je n'avois pas raiſon d'être effrayée, ſurtout puiſque

puiſque j'ignorois qu'il dût être là, & que ſavois d'ailleurs l'odieux employ dont il étoit chargé, je veux dire, celui de me garder plus étroitement.

C'eſt un Géant plûtôt qu'un homme: il eſt beaucoup plus grand que ce Henry Mawlidge que vous connoiſſez, & qui demeure dans votre voiſinage: il eſt maigre comme un ſquelette: il a les épaules extrémement larges, & les mains ....! jamais je n'en ay vu de pareilles: de grands yeux hagards comme ceux de ce Taureau qui m'a ſi fort effrayée; ſes ſourcils lui couvrent preſque les yeux: il a une machoire énormé, deux cicatrices ſur le front, & une ſur la joüe: deux prodigieuſes Mouſtaches, & une bouche à faire peur, de groſſes lévres, de longues dens jaunes, & un air refrogué. Il porte ſes cheveux, qui ſont longs, noirs & gras, & qu'il a coutumé de tenir dans une grande bourſe; il porte une Cravatte de crépe autour de ſon long col, d'où l'on voit ſortir un Goitre monſtrueux. Du reſte il étoit aſſez bien mis, & il avoit l'épée au coté, avec un Neud de Ruban jadis rouge. Il porte dès jarretiéres de cuir attachées ſous le genoux, & il a le pied long, je penſe, comme mon bras.

Moy l'effrayer ſti damoiſelle, dit il, & là deſſus il voulut ſe retirer, mais elle lui ordonna de reſter. Je lui dis, que comme elle ſavoit que j'avois pleuré, elle n'auroit pas du m'appeller pour ſouper ſans m'avertir que ce Monſieur étoit là. Je remontay bientôt dans mon cabinet, car le cœur me manquoit tout le tems que je fus à table, & je ne pouvois pas regarder cet homme ſans horreur: & cette brutale Créature, qui connoiſſoit en quelle détreſſe j'étois même avant que cet homme fut venu, voulut ſans doute me faire ſouper avec lui, afin d'augmenter encor ma terreur. Elle ne ſe trompa pas dans ſes vûës, car dès que je fus montée, je ne penſay qu'à cet affreux perſonnage, & aux actions plus affreuſes

encor

encor de mon Maitre; ils ne me parurent que trop faits l'un pour l'autre: & quand je fus endormie je crus les voir venir tous deux au chevet de mon lit, avec le plus terrible deſſein qui ſe puiſſe imaginer: je ſautay du lit en dormant, & j'effrayé Mad. Jewkes; la peur m'ayant éveillée je lui contay mon réve, & la méchante Créature ne fit qu'en rire, & me dit, que tout ce que je craignois n'étoit qu'un ſonge, auſſi bien que celui que je venois de faire, & que quand tout ſeroit fini je le trouverois ainſi.

Me voici à la fin du MERCREDI, *le 27 Jour de mes Malheurs.*

Le pauvre Mr. Williams eſt actuellement arrété & conduit à *Stamford*, de ſorte que voilà toutes les eſperances que j'avois conceuës de ſa part, évanouïes tout d'un coup. Le pauvre homme! Sa trop grande ſecurité & ſa franchiſe nous ont perdus l'un & l'autre. Je n'étois que trop perſuadée que ne devions pas perdre un ſeul moment; mais il étoit preſque faché contre moy, & me croyoit trop impatiente; & puis ſa fatale confeſſion, & les déteſtables Artifices de mon Maitre....! On devoit bien penſer, que celui, qui juſque là avoit conduit ſes criminels ſtratagémes ſi adroitement, qu'il étoit impoſſible de les eviter, ne ſe feroit conſcience de rien pour venir à bout de ſes deſſeins. Je crains bien que je ne l'éprouve avant qu'il ſoit longtems.

Je viens d'inventer un Stratagéme, mais dont l'execution eſt ſi difficile, qu'elle me decourage preſque, vû que je n'ay ni amis, ni argent, & que je ne connois point le chemin, poſé que je puſſe ſortir d'ici. Mais que les Taureaux, les Lions, les Ours, les Tigres, & ce qui eſt plus effrayant encor, les hommes faux,

faux, trompeurs & perfides, ſe rencontrent en mon chemin, je ne ſaurois être dans un plus grand dangers que celui où je ſuis actuellement; je ne me fie point à ce delay de trois ſemaines dont il parle dans ſa Lettre à Mad. Jewkes. Car que ſays-je ſi maintenant qu'il eſt dans une ſi furieuſe colére, & qu'il a deja commencé par Mr. Williams à exercer ſa vengeance, que ſais-je, s'il ne changera par d'avis, & s'il ne viendra pas ici avant que d'aller à Londres?

Voici mon Stratagéme: Je tacheray d'engager Mad. Jewkes à ſe coucher avant moy, ce qu'elle fait ſouvant, pendant que je me tiens enfermée dans mon Cabinet: & comme elle dort fort profondément durant ſon premier Somme, ce dont elle ne manque pas d'avertir en ronflant; ſi puis ſeulement paſſer entre les deux barres de la fenêtre, (car vous ſavez que je ſuis fort mince, & je trouve que je puis y paſſer la Tête) je me gliſſeray de là ſur le toit d'un Cabinet qui avance dans le Jardin, car de ma fenêtre à ce Toit il n'y a guére plus de ma hauteur: & comme ce Cabinet n'eſt pas fort exhauſſé, je pourray facilement me gliſſer de là dans le jardin, & je ſortiray par la porte de derriére, dont Mr. Williams m'a fourni une fauſſe Clef. J'ay un autre Artifice en tête. Juſte Ciel! fais reuſſir ces dangereux mais innocens artifices! Je me ſouviens d'avoir lû quelque part, qu'un fameux Capitaine étant ſur un Vaiſſeau, & ſe voyant dans un danger éminent ſe jetta dans la mer; & comme les ennemis lui tiroient des dards & des fléches, il ota ſon vétement, & nagea à terre, tandis que les ennemis percérent de mille fléches ſon habit qu'ils prenoient pour lui; c'eſt ainſi qu'il ſe ſauva, & échapa à leur fureur. Voici donc ce que je me propoſe de faire, je jetteray ma juppe & mon Mouchoir de Col dans le Vivier; car dès qu'on me trouvera à redire, on croira ſans doute d'abord que je me ſeray

noyée,

noyée, & on m'ira chercher au Vivier; on ſe confirmera dans cette penſée lors qu'on y verra floter ma juppe & mon mouchoir, de ſorte qu'ils ſeront tous occupez à me chercher là. Et comme on ne s'appercevra peutétre pas de ma fuite que le matin, je ſeray deja bien loin avant qu'on ſonge à me pourſuivre : car dès que j'auray paſſé la porte, je courray auſſi vite que je pourray. Je m'abandonneray donc à la Providence divine, perſuadée qu'elle conduira mes pas dans quelque lieu de ſeureté, ou qu'elle me fera rencontrer quelque perſonne de probité, qui voudra bien me proteger. Car quelque meaux que je puiſſe ſouffrir en m'enfuiant, je ne ſaurois tomber dans un plus grand danger, ni en de plus mauvaiſes mains, que je ſuis à préſent, ni avoir à apprehender de plus criminels deſſeins.

O mes chers Parens! ne vous effrayez point lors que vous viendrez à lire ceci! Mais tout ſera paſſé avant que vous puiſſiez le voir. Dieu veuille me conduire! J'enterreray mes Ecrits dans le jardin; car ſi j'ay le malheur de ne pas pouvoir m'échapper, ou ſi l'on me retrouve, on me fouillera ſans doute, & on me traitera cruellement. Je m'arréte ici, afin de m'aller préparer à exécuter mon projet. Et Toi, ô Dieu propice, Protecteur de l'innocence opprimée, fais réuſſir ce dernier effort de ta pauvre Servante! Que je puiſſe échaper aux piéges qu'on a ſi artificieuſement dreſſez contre ma Vertu, & que je ne puis éviter que par la fuite! Et de quelque maniére que tu diſpoſes de moy, veuille benir mes chers Parens, & proteger le pauvre Mr. Williams! Preſerve le d'une entiére ruine! Car il étoit heureux avant qu'il eut fait connoiſſance avec moy.

Dans ce moment je viens d'entendre Mad. Jewkes, qui ayant bû un coup de trop a avouë à cet horrible Colbrand, que c'eſt elle même qui a fait voler le pauvre Mr. Williams, & qu'elle a employé pour cet

effet le Palefrenier & un autre Valet d'écurie, dans le deſſein de s'emparer de mes Lettres qu'il avoit ſur lui, & qu'ils ont pourtant heureuſement manquées. Ils rient maintenant tous deux de cette triſte hiſtoire, ne ſongeant guére que je les entens. Oh! que le Cœur me ſaigne! Car de quoy ces malheureux ne ſont ils pas capables? Pouvez vous me blâmer, de ce que je tâche à me tirer de leurs mains, duſſé-je m'expoſer aux plus affreux dangers.

Onze heures du ſoir.

Mad. Jewkes eſt montée, & s'eſt miſe au lit, & m'a commandé de ne pas demeurer longtems dans mon Cabinet. Oh! qu'un profond ſomeil puiſſe ſaiſir la brutale Creature! Je ne l'ay jamais vûë ſi ivre, ce qui me fait eſperer qu'elle ronflera bientôt. Je viens d'eſſayer encor, & je trouve que je puis paſſer la tête entre les deux barres de fer. Me voilà préparée à partir dès qu'elle ſera profondément endormie. Je vais cacheter tous mes Ecrits, & c'eſt à ta Providence, ô Dieu plein de bonté, que j'abandonne le reſte! Encor une fois, Dieu vous beniſſe tous deux, & nous faſſe la Grace de nous rencontrer heureuſement, ſi ce n'eſt ici bas, au moins dans ſon Royaume Celeſte! *Ainſi ſoit il.*

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, *le* 28e, 29e, 30e, *&* 31e, *jours de mon triſte Eſclavage.*

Ah! quel malheur! Car me voici encor ici; & tout va de mal en pis. Oh! l'infortunée Pamela! Il ne me reſte plus aucune eſperance! J'échoue dans tous mes projets. Mais oh! mes chers Parens, rejoüiſſez vous avec moy, même dans cet excès de mon malheur;

malheur; car votre pauvre Pamela a échapé à un Ennemi plus terrible mille fois qu'aucun de ceux qu'elle eut encor rencontré, un Ennemi auquel elle n'avoit jamais penſé, & auquel elle a eu beaucoup de péne à reſiſter. Je veux dire la foibleſſe & la préſomption tout enſemble de ſon propre Eſprit; qui, ſi la Grace de Dieu ne l'avoit pas ſoutenue, l'auroient plongée dans un abyme éternel de Miſére!

Je continueray ma triſte Hiſtoire à meſure que j'en trouveray l'occaſion. Car comme je ſuis maintenant plus étroitement gardée que jamais, je n'ay d'autre occupation que celle d'écrire, & de reflechir ſur mon triſte ſort. Et juſques à hier au ſoir, j'ay été ſi foible, qu'il m'a été impoſſible de tenir la plume.

Je ne pris avec moy que deux Chemiſes, deux Mouchoirs, & deux Coiffures, qui étoit tout ce que ma poche pouvoit coutenir; car comme je comptois que j'aurois beaucoup à marcher, je ne voulus pas m'embarraſſer d'un gros paquet; je pris auſſi tout l'argent qui me reſtoit, & qui ne ſe montoit qu'à cinc ou ſix Chelins; & je me diſpoſay à partir, ſans ſavoir où j'irois. Je ſortis par la fenétre, quoyque ce ne fus pas ſans difficulté; car j'eus de la péne à paſſer les épaules & les hanches entre les barres de fer; mais j'étois reſoluë de ſortir s'il étoit poſſible. Il y avoit plus loin de la fenêtre au toit du Cabinet que je ne l'avois crû, & je craignis de m'étre foulé la cheville en me gliſſant en bas. Le Cabinet étoit auſſi plus exhauſſé que je ne me l'étois figuré: cepandant je m'en tiray aſſez bien; au moins le peu de mal que je me fis ne m'empécha pas de pourſuivre mon deſſein. Quand je fus dans le Jardin je cachay mes Papiers ſous un Roſier, & je les couvris de terre; je me flate qu'ils y ſont encor. Enſuite je fus du coté du Vivier; Minuit ſonna comme je ſortois par la fenêtre; il faiſoit un gros brouillard & un peu froid, mais je n'en ſentis rien.

Quand je fus arrivée au Vivier j'y jettay ma juppe, mon mouchoir de cou, & une coiffure avec un Ruban, comme je me l'étois propoſé. Enſuite je courus à la porte, & tiray la clef de ma poche; le cœur me battoit d'une terrible force: c'étoit ſans doute un préſage de ce qui alloit m'arriver: Car je trouvay, mais trop tard, que mon eſperance étoit encor malheureuſement trompée; la méchante femme avoit fait changer la ſerrure, de ſorte que ma Clef ne me ſervit de rien: je tachay pluſieurs fois d'ouvrir la porte, mais inutilement, & je trouvay qu'on y avoit mis encor un Cadenat. Je penſay alors me deſeſperer; je tombay par terre dans une cruelle angoiſſe, & je fus pandant quelque tems incapable de me remuer. Enfin mes appréhenſions ranimérent mon Courage; je grimpay ſur les Gonds de la porte, & ſur la Serrure, & je parvins à mettre les mains ſur le haut de la porte, & enfin ſur la Muraille, je ne croiois pas pouvoir grimper ſi bien. Mais helas! voici une nouvelle diſgrace; il n'y a pas moyen que la pauvre Pamela échappe; la muraille étoit vieille, & au moment que je m'élançay pour monter deſſus, les briques aux quelles je me tenois ſe lâchérent, & je tombay tout de mon long par terre; une brique qui tomba me donna un coup à la téte qui m'étourdit tout à fait, je m'écorchay les jambes, je me fis mal à la cheville du pie, & je rompis le Talon d'un de mes ſouliers.

Je demeuray, je penſe, cinc ou ſix minutes, couchée par terre dans un pitoyable état, & lors que je voulus me lever, je pouvois à péne me ſoutenir; je ſentis que je m'étois meurtri la hanche & l'épaule gauche; & j'avois des douleurs par tout le corps; la téte me faiſoit un mal terrible, & le ſang couloit de la playe que la Brique m'avoit faite en tombant. Cepandant malgré tout ce que ſouffrois, je me trainay à quatre pattes pour chercher une échelle que je

me

me ſouvenois d'avoir vuë dans le Jardin il y avoit deux jours; mais je ne trouvay point d'échelle, & la muraille eſt fort haute. Que deviendra maintenant la miſerable Pamela! dis-je en moy-même: Je ſouhaitay alors de tout mon cœur d'être encor dans mon Cabinet; je me repentis de mon entrepriſe, je la condamnay comme temeraire, parce qu'elle n'avoit pas réuſſi.

Dieu veuille me pardonner! Il me vint alors une affreuſe penſée dans l'eſprit! Je tremble encor quand j'y ſonge! En verité l'apprehenſion du terrible malheur que j'avois à attendre, me determina preſque à faire une action qui m'auroit rendue miſerable durant toute l'Eternité. Oh! mes chers Parens, pardonnez à votre pauvre fille; le deſeſpoir me ſaiſit, je me trainay du coté du Vivier; & dans quel deſſein? J'en ay horreur maintenant; dans le deſſein de m'y jetter, & de finir ainſi tous mes maux en ce monde: mais helas! pour en ſouffrir d'infiniment plus grands dans l'autre monde, ſi la Grace de Dieu ne m'avoit pas retenue. Comme j'ay reſiſté à cette Tentation (Dieu en ſoit benit) je vous raconteray les combats que j'eus à ſoutenir contre moy-même dans cette triſte occaſion, afin de rendre Gloire à la Miſericorde de Dieu, qui m'a empéchée de me plonger dans un Abyme d'où il n'y a plus de retour.

Ce fut un bonheur pour moy, comme je l'ay reconnu dans la ſuite, d'être foible & bleſſée; car cela fut cauſe que je ne pûs pas arriver ſi tôt au Vivier; de ſorte que j'eus le tems de faire des Reflexions, qui diminuérent un peu l'impetuoſité de mon deſeſpoir, qui dans mon premier tranſport m'auroit peut-être engagée à me jetter dans l'eau ſans reflection; tant j'étois penetrée de douleur en voyant qu'il m'étoit impoſſible de m'échaper, & tant je redoutois le cruel traitement que j'aurois à attendre de mes terribles Geoliers! Mais comme ma foibleſſe faiſoit que

je ne pouvois avancer que lentement, je fis quelques Reflexions; la Grace de Dieu me lança un Rayon de lumiére pour éclairer mon Eſprit tenebreux; de ſorte que quand je fus venue proche du Vivier, je m'aſſis ſur le Gazon, & je commençay à reflechir ſur ma triſte ſituation: voici comment je raiſonnay avec moy-même.

Arrête toy un peu ici, Pamela, & avant que de te précipiter dans l'eau, conſidere un peu ton Etat: voy, s'il n'y a pas encor quelque eſperance, quelque moyen, ſi non, de ſortir de cette abominable maiſon, au moins d'échaper aux malheurs qui te menacent.

Je tachay de rappeller dans mon Eſprit tout ce qui pouvoit me donner quelques eſperances; mais je ne trouvay que des ſujets de deſeſpoir. Une méchante femme incapable de la moindre Compaſſion! Un nouvel aſſiſtant qui lui étoit venu dans la perſonne de ce terrible Colbrand! Un Maitre plein de Colére & de Reſſentiment, qui me haiſſoit maintenant, & qui me menaçoit du plus affreux de tous les maux! Je compris que ſuivant toutes les apparences je ne retrouverois plus l'occaſion que j'avois alors, de me délivrer de toutes leurs perſécutions. Que te reſte-t-il donc à faire, miſerable Créature, me dis-je à moy-même, ſi ce n'eſt de t'abandonner à la Miſericorde de Dieu, qui connoit ton innocence, & de te dérober à l'impitoyable méchanceté de ceux qui ont juré ta perte.

Je penſay alors (& cette penſée m'étoit ſans doute ſuggérée par le Démon, car elle me plut beaucoup, & fit une forte impreſſion ſur moy) que ces méchans, qui n'ont maintenant aucun remord de leur conduite, ni la moindre compaſſion pour moy, ſeront touchez de quelque repentir, lors qu'ils verront les triſtes effets de leur Crîmes; oui, dis-je, quand ils contempleront le Cadavre de l'infortunée Pamela, tiré de l'eau

l'eau, & couché ſur ce Gazon, ils ſentiront leur cœur dechiré par de cruels remords, dont ils ſont maintenant incapables: Mon Maitre, qui eſt à préſent ſi en colére, oubliera alors tout ſon reſſentiment, & dira, ah! c'eſt là la pauvre la malheureuſe Pamela, que j'ay ſi injuſtement perſécutée! c'eſt moy qui ſuis la cauſe de ſa mort! Je vois bien maintenant, dira-t-il, qu'elle preferoit ſa Vertu à la vie même, qu'elle n'étoit ni hypocrite, ni trompeuſe, mais qu'elle étoit réellement cette Créature innocente qu'elle prétendoit étre! Peutétre qu'alors il répandra quelque larmes ſur le Cadavre de ſa Servante qu'il a tant perſecutée. Et quoyque pour cacher ſon propre Crime, il publiera peutétre, que c'eſt l'amour que j'avois pour Mr. Williams, & le depit de ne pouvoir pas l'épouſer, qui m'ont jettée dans le deſeſpoir; cependant il ſera veritablement affligé dans ſon cœur, il me fera enterrer honorablement, & me garentira de l'infamie à laquelle on expoſe aux qui ſe défont eux-mêmes. Tous les jeunes Garçons & les jeunes Filles du voiſinage de mes chers Parens deplorerent le ſort de la pauvre Pamela: Mais j'eſpére qu'on ne me fera pas le ſujet de Ballades ni d'Elegies; mais que pour l'amour de mon Pére & de ma Méré, on me laiſſera bientôt tomber dans l'oubli.

Ces triſtes penſées me plûrent ſi fort, que je me levay une fois pour aller m'élancer dans l'eau: mais j'étois ſi meurtrie que je pouvois à péne me remuer: Que vas tu faire, miſerable Pamela? dis-je: Et quoyque tu ne voyes que tenébres & qu'obſcurité autour de toy, que ſais tu ce que la Providence Divine peut faire pour toy, lors que tous les ſecours humains te manqueront? Oui, dis-je, le Dieu Toutpuiſſant ne m'auroit pas expoſée à de ſi grandes afflictions, s'il ne m'avoit pas donné en même la force de les ſupporter, pourvû que je veuille en faire uſage. Mon Maitre m'a déja euë en ſon pouvoir, & j'ay échapé à ſes

mauvais deſſeins; qui ſait ſi tout irrité qu'il eſt, ſa preſence, que je crains ſi fort, ne ſera pas plus avantageuſe pour moy, que celle de ſes Emiſſaires perſecuteurs, qui ne lui ſont fidéles qu'à cauſe de l'argent qu'il leur donne, & qu'une longue habitude du Crime à endurcis & rendus incapables de remords? Dieu peut toucher le Cœur de mon Maitre dans un Inſtant; & s'il ne le fait pas, je pourray toujours m'ôter la vie par quelque autre moyen, quand il ſera neceſſaire.

Que ſais-je encor ſi ces bleſſures mêmes, & ces meurtriſſures que je me ſuis faites en voulant employer le ſeul moyen qui me fut permis pour me delivrer, ne me fourniront pas l'occaſion de rendre mon ame ſans crime à ce Dieu de Miſericorde de qui je la tiens, au lieu de vouloir imprudemment hater mes jours.

D'ailleurs, qui eſt ce qui t'a donné quelque pouvoir ſur ta propre vie, préſomptueuſe que tu es? Es tu en droit de la finir dès le moment que ton eſprit borné ne te ſuggére aucun moyen de la conſerver avec honneur? Sais tu quelles vûës Dieu peut avoir dans les Epreuves auquelles il t'expoſe? Dois tu mettre des bornes à la Volonté de Dieu, & dire, je veux ſouffrir juſques là, & pas davantage? Et oſera tu dire, que ſi tes afflictions continuent ou ſont même augmentées, tu aimera mieux mourrir, que de les ſupporter?

Cette action de deſeſpoir, dis-je encor en moy même, eſt un crime, qui, ſi je m'y abandonne, ne ſera ſuſceptible d'aucune repentance, & qui ſera par conſequent irremiſſible. Veux tu donc, miſerable, plonger ton Corps & ton Ame dans une miſére éternelle, afin d'abreger des maux, qui quelques terribles qu'ils ſoient, & quelque foible que tu penſes étre, ne ſont que paſſagers? Juſques ici, Pamela, tu as été l'innocente, la perſecutée Pamela; veux tu donc maintenant

tenant te rendre criminelle? Et parce que des méchans te perſecutent veux tu te revolter contre le Dieu Toutpuiſſant, & outrager ſa Grace & ſa Bonté, tandis qu'il peut encor changer toutes tes ſouffrances en Benedictions? Qui ſait, dis-je encor, ſi Dieu qui voit tous les défauts ſecrets de mon Cœur, ne-n'a pas envoyé des Epreuves pour me corriger, & pour m'obliger à me confier uniquement en ſa Grace & en ſon ſecours, parce que j'avois peutétre tiré trop de vanité des projets que j'avois formez pour me delivrer, & que j'avois trop compté ſur mes propres deſſeins?

Mes pauvres & vertueux parens, penſay-je auſſi, ont toujours perſeveré dans la pratique de leurs devoirs, & ſe ſont toujours ſoumis à la Providence divine avec une parfaite Reſignation, dans l'état le plus déplorable, au millieu de la pauvreté, & de la miſere, & malgré la perſecution d'un monde ingrat, & de leurs impitoyables Créanciers; ils ont taché de m'inſpirer la même Reſignation par leur exemple, & par leurs inſtructions; voudrois-je donc rendre tout cela inutile! Voudrois-je, par cette action déſeſperée faire deſcendre leur Cheveux blancs avec douleur au ſepulcre? Ce qui arrivera infailliblement, lors qu'ils apprendront que leur chére fille, mépriſant la Grace de Dieu, & ſe defiant de ſon ſecours, aura terni par ſa derniére action une Vie, qui juſques là avoit été l'objet de leur approbation & de leurs delices!

Que fais tu donc ici, préſomptueuſe Pamela! Quitte au plus tôt ces dangereux bords; eloigne toy inceſſamment de cette eau fatale, dont les triſtes murmures, durant cette tranquile nuit, ſemblent te reprocher ta témerité! Ne tente pas la Bonté divine ſur ce Gazon qui a été le témoin de tes criminels deſſeins: Et pendant qu'il te reſte encor des forces, fui la tentation, de peur que ton Ennemi, que la Grace de Dieu, & de bonnes Reflexions ont main-

tenant repouſſé, ne revienne à la charge avec une impetuoſité, à laquelle ta foibleſſe ne te permettra peutétre pas de reſiſter; & de peur qu'un moment fatal ne te faſſe oublier ces grandes veritez, qui viennent d'effrayer ton eſprit rebelle, & de lui inſpirer la reſignation à la Volonté de ton ſouverain Maitre!

En diſant cela en moy même, je me levay, mais j'étois ſi incommodée du mal que je m'étois fait en tombant, & ſi penetrée de froid par le brouillard qu'il faiſoit, par l'humidité du gazon ſur lequel je m'étois miſe, & par les Vapeurs qui s'élevoient du Vivier, qui eſt fort grand, que j'eus beaucoup de péne à m'éloigner de cet endroit auquel je ne penſe maintenant qu'avec horreur. Je m'avançay lantement & en boitant vers la maiſon, & je me refugiay dans le coin d'un batiment détaché, où l'on tient du bois & du charbon pour l'uſage de la famille. Là j'attendis que mes cruels géoliers me vinſent trouver pour m'enfermer plus étroitement, & me traiter plus durement que jamais. Je me trainay derriére un monceau de bois, & je m'étendis par terre, dans un terrible accablement, comme vous pouvez vous l'imaginer, & n'attendant que les plus grands malheurs.

Voilà, mes chers Pére & Mére, à quoy aboutit l'infructueuſe entrepriſe de votre pauvre Pamela: & qui ſait, ſi au cas que j'euſſe pû ſortir par la porte du jardin, j'aurois été dans un état plus heureux, ſans argent, ſans amis, & dans un lieu que je n'aurois point connu? Mais ne blâmez pourtant pas trop votre pauvre fille; & ſi vous voyez jamais ce miſerable écrit, tout baigné & taché de mes larmes, que votre pitié vous empéche de me condamner. Mais je ſais qu'elle vous en empéchera. Il faut que je m'arréte pour le préſent; car helas! mes forces ne me permettent pas d'écrire auſſi longtems que je voudrois. J'ajouteray cependant, que quoyque j'euſſe été charmée de me pouvoir delivrer de mes cruels Geoliers,

&

& de mon méchant Maitre, & que j'en euſſe beni Dieu, j'ay encor plus de raiſon de ce qu'il m'a ſoutenue contre un Ennemi plus dangereux encor, & cet Ennemi, c'eſt *moy même.*

Je vais continuer ma triſte Relation.

Mad. Jewkes ne s'éveilla qu'à la pointe du jour; & ne me trouvant pas dans le lit elle m'appella; mais comme perſonne ne lui répondoit, elle ſe leva, & fût me chercher dans mon cabinet, puis ſous le lit, puis dans un autre Cabinet, enfin partout où elle crut que je pourrois m'étre cachée: car comme elle trouva la porte de la Chambre fermée comme elle l'avoit laiſſée, & qu'elle en avoit la Clef attachée à ſon poignet, elle ne crût pas que je pouvois m'étre échappée: Et quand même il m'auroit été poſſible de ſortir de la Chambre, je n'en aurois pas été plus avancée, car il y avoit encor trois ou quatre portes à paſſer, toutes barrées, & fermées à clef, avant que d'arriver au jardin. De ſorte que le ſeul moyen étoit de paſſer par la fenêtre, & par cette fenêtre unique à cauſe du Cabinet ſur lequel elle donne; car toutes les autres ſont trop hautes. Comme Mad. Jewkes ne me trouva point, elle fut extrémement effrayée, elle appella ſur le champ Mr. Colbrand & les deux Servantes, qui ne couchoient pas loin de ſa chambre, & comme elle trouva toutes les portes fermées, elle dit qu'il faloit que j'euſſe été emmenée par un Ange, comme S. Pierre fut tiré de priſon. Je m'étonne qu'elle n'eut pas une plus mauvaiſe penſée.

Elle dit, qu'elle ſe mit à pleurer, & à ſe deſeſperer, courant çà & là comme une folle: car elle ne ſongeoit guére que j'avois pu ſortir par la fenêtre entre les deux barres de fer; & en verité je ne crois pas que je puſſe le faire une ſeconde fois. Enfin trouvant la fenêtre ouverte ils conclurrent tous qu'il falloit que je me fuſſe échapée par là; ils coururent tous au jardin, & virent les empreintes de mes pieds

ſur la bordure ſur laquelle je m'étois gliſſée du toit du Cabinet. Alors ils allérent tous, c'eſt à dire, Mad. Jewkes, Colbrand, & Nanon à la porte du Jardin, pour voir ſi elle étoit fermée, tandis que la Cuiſiniére fut éveiller les Valets qui couchent dans des offices ſeparez de la maiſon; on leur ordonna de ſeller vite des Chevaux afin d'aller à ma pourſuite chacun par un different chemin.

Comme on trouva la porte du jardin bien fermée, & qu'on vit le Talon de mon ſoulier, & quelques Briques par terre, on jugea que je m'étois certainement ſauvée par deſſus la muraille. Mad. Jewkes parut alors, dit on, avoir perdu entiérement l'eſprit. Enfin Nanon s'aviſa d'aller du coté du Vivier, & voyant mon mouchoir, ma Coiffure & ma juppe dans l'eau, que le mouvement des ondes avoit jettez preſque ſur le bord, elle crut que c'étoit moy, & jettant un grand cri elle courut à Mad. Jewkes, en diſant, ah! Madame voici quelque choſe de bien affreux! La pauvre Mademoiſelle Pamela eſt noyée dans le Vivier. Ils y accoururent tous, & voyant mes hardes, ils ne doutérent point que je ne fuſſe au fond de l'eau. Ils ſe frappérent tous la poitrine, ſans en excepter le Suiſſe, & firent les plus triſtes Lamentations du monde. Mad. Jewkes envoya Nanon aux Valets, pour leur commander de laiſſer là leurs chevaux & de préparer le *Tramail* afin de pécher le cadavre de cette pauvre innocente, comme elle m'appella alors en ſe frappant la poitrine, & ſe deſeſpérant, & en deplorant mon triſte ſort, mais ſur tout en diſant, *que deviendrons nous tous? Quel compte pourrons nous rendre à notre Maitre?*

Pendant qu'ils étoient tous differemment occupez, les uns pleurant & ſe lamentant, les autres courant çà & là, Nanon vint chercher quelque choſe dans le Batiment où l'on tient le bois; j'étois là, mais ſi foible, ſi abattue, & ſi roide par les meurtriſſures que je m'étois

m'étois faites en tombant, que je ne pouvois ni me lever, ni même me remuer. *Nanon, Nanon*, dis-je d'une voix baſſe, car je pouvois à péne parler. La pauvre Créature fut terriblement effrayée; elle prit une groſſe buche de bois pour m'aſſommer, me prenant pour un voleur, comme elle m'a dit depuis: mais je m'écriay le plus haut que je pus, *Nanon, Nanon*, pour l'amour de Dieu, aidez moy, car je ne ſaurois me lever, & tachez de me conduire à Mad. Jewkes. O Ciel! eſt ce vous Mademoiſelle Pamela, dit elle, nous ſommes tous preſque morts d'affliction; nous allions vous chercher dans le Vivier, croiant que vous vous étiez noyées; mais vous allez nous rendre la vie à tous.

Et ſans me donner le moindre ſecours, elle courut au vivier, & emmena toute la troupe avec elle à l'endroit où j'étois. La méchante Jewkes dit en entrant, où eſt elle? La p...te ſoit de cette Sorciere avec tous ces ſortiléges! Elle payera cher ce Tour ci, ſi je m'appelle Jewkes; en diſant cela elle vint à moy, me prit rudement le bras, & le tira ſi fort, qu'elle me fit jetter un cri, car c'étoit de ce coté que je m'étois meurtri l'épaule: La ſecouſſe qu'elle me donna me fit tomber ſur le viſage; Oh! cruelle Créature! dis-je, ſi vous ſaviez ce que j'ay ſouffert, vous auriez pitié de moy.

Colbrand lui-même parut touché. Fi, Madame, dit il, fi; vous voir qu'elle l'étre preſque morte; n'eſt pas bon de traiter ſti dame ſi durement. Le Cocher Robert parut auſſi fort affligé, & dit en ſanglottant; Quelle triſte Siéne eſt ceci? Ne voyez vous pas qu'elle a la tête toute enſanglantée, & qu'elle ne ſauroit ſe remuer. Maudits ſoient ſes Artifices, dit l'horrible Créature; elle m'a cauſé une frayeur mortelle. Comment D.... le étes vous venue ici? Oh! dis-je, ne me faites point de queſtions maintenant; mais ſouffrez que les Servantes me portent dans ma priſon,

priſon, & que j'y meure décemment & en paix! Car en verité je ne croiois pas avoir deux heures à vivre.

La plus qu'inhumaine, la Tigreſſe dit, vous voudriez avoir Mr. Williams pour vous faire la priére, n'eſt ce pas? Eh bien, eh bien, j'enverray chercher mon Maitre dans ce moment; qu'il vienne vous garder lui même; car je vous jure que je ne veux plus m'en charger; la tâche eſt trop difficile.

Les deux Servantes me portérent dans ma chambre; & quand la Créature vit combien j'étois mal, elle commença à s'adoucir un peu: chacun étoit ſurpris de ce qui s'étoit paſſé, & croyoit qu'il y avoit du ſortilége: pour moy je n'avois ni la force ni l'inclination de le leur expliquer.

J'étois ſi foible d'abattement, de douleur & de fatigue, que quand je fus dans ma chambre je tombay en foibleſſe: on me deſhabilla & me mit au lit, & Mad. Jewkes ordonna à Nanon de me baſſiner l'épaule, le bras & la cheville avec de l'Eau-de-Vie de Sucre bien chaude. On me coupa un peu de cheveux ſur le derriere de la tête, qui étoit tout couvert de ſang caillé; on le lava, & on y trouva une bleſſure aſſez longue, mais qui n'étoit pas profonde. Mad. Jewkes y mit une emplâtre de ſa façon: car ſi cette femme a quelque bonnes qualitez c'eſt de ſavoir fournir un prompt & utile ſecours à ceux de la maiſon à qui il arrive quelque accident.

Je dormis enſuite aſſez profondement juſques à midi, & je me trouvay paſſablement bien, vû que j'avois eu un peu de fiévre. Mad. Jewkes ſe donna beaucoup de péne pour me remettre en état de ſubir de nouvelles épreuves, lors que je croiois que tous mes malheurs alloient finir: Mais la Providence ne l'a pas jugé à propos.

Mad. Jewkes voulut me faire lever à midi, mais j'étois ſi foible que je ne pus me tenir dans un fauteuil que juſques à ce qu'on eut fait mon lit: je me recouchay; & on dit que j'eus quelques Tranſports au cerveau dans l'après dinée. Mais ayant aſſez bien dormi la nuit du Jeudi, je me trouvay beaucoup mieux le Vendredi; & le Samedi je me levay, & je mangeay un peu de ſoupe; & ma fievre étant paſſée, je fus aſſez bien retablie le ſoir pour prier Mad. Jewkes de me permettre de me retirer ſeule dans mon Cabinet; elle y conſentit, parce qu'on y avoit mis la veille de doubles barreaux de fer; & que je l'aſſeuray que je renoncerois deſormais à tous mes artifices, comme elle avoit coutume de les appeller. Mais elle m'engagea premiérement à lui raconter toute mon entrepriſe; ce que je fis très fidélement, ſachant bien que cela ne pouvoit pas me nuire, & qu'il n'y avoit deſormais rien qui put contribuer à ma ſeureté ni à ma delivrance. Elle parut s'étonner beaucoup de ma hardieſſe & de ma reſolution; mais elle m'avoua franchement que j'aurois trouvé de grandes difficultez à m'échapper entiérement, parce qu'elle avoit une priſe de Corps contre moy de la part de mon Maitre, qui eſt Juge de Paix dans cette Comté, auſſi bien que dans cette de Bedford: & que ſi je m'étois ſauvée elle m'auroit fait arréter ſous prétexte de vol en quelque lieu que j'euſſe été.

Oh! la profonde malice des hommes! & que l'on avoit pris de précautions pour me faire tomber dans le malheur que je crains! En verité, je ne crois pas meriter qu'on employe tant d'artifices pour me perdre! Ceci ne me confirme que trop ce qui m'avoit été inſinué dans l'autre maiſon; je veux dire que mon Maitre avoit juré qu'il vouloit m'avoir à quelque prix que ce fut. Juſte Ciel! preſerve moy d'être jamais à lui dans le ſens criminel qu'il attachoit à ces paroles en faiſant cet horrible ſerment!

J'ajou-

J'ajouteray que maintenant que cette femme voit que ma santé se rétablit si vite, elle recommence à me maltraiter; elle m'a oté tout mon papier à une seule feuille près, qu'elle veut que je lui montre écrite où non écrite, au moment qu'elle voudra la voir; elle m'a aussi reduite à une seule plume: mais ma provision cachée me tient lieu de ce qu'elle m'a oté. Elle se montre de plus en plus hargneuse & bourue, elle me traite ironiquement de *Madame Williams*, & me donne tous les autres noms, qu'elle croit pouvoir me chagriner.

DIMANCHE, *après midi.*

Mad. Jewkes a jugé à propos de me faire prendre l'air pandant trois ou quatre heures cette après dinée. Je me trouve beaucoup mieux: & je serois bien mieux encor, si je savois à quoy je suis destinée. Mais la santé est un bien que je dois à péne souhaiter dans les circonstances où je me trouve, puisqu'elle ne serviroit qu'à me rendre plus propre à l'affreux malheur que j'apprehende incessemment; au lieu qu'un état foible & languissant exciteroit peutétre quelque compassion pour moy. Oh! que je crains l'arrivée de ce Maitre terrible & irrité, quoyque je ne lui aye certainement fait aucun tort!

Je viens d'apprendre dans ce moment, qu'étant à la chasse il y a quelques jours, il a pensé se noyer en traversant une petite riviére. D'où vient que malgré tous ses mauvais traitemens je ne saurois le haïr? En verité je crois que je ne suis pas faite comme les autres filles. Il m'a certainement fait assez de mal pour m'obliger à le haïr; & cependant lors que j'ay appris le danger qu'il avoit couru, & qui étoit très grand, je n'ay pas pu m'empécher de me rejouir de tout

mon

mon cœur, de ce qu'il en étoit échappé, quoyque ſa mort auroit mis fin à toutes mes pénes. O Maitre cruel & peu genereux! ſi vous ſaviez ceci, vous ne me perſecuteriez pas comme vous faites! Mais il faut que je luï ſouhaite du bien pour l'amour de feu ma bonne Maitreſſe. Oh! qu'il me paroitroit un Ange, s'il vouloit renoncer à ſes deſſeins, & reformer ſa conduite!

Mad. Jewkes m'a dit qu'on a chaſſé Jean Arnold parce qu'on l'a ſurpris comme il écrivoit à Mr. Williams: & que Mr. Longman & Mr. Jonathan le Somelier ont encouru la diſgrace de mon Maitre, parce qu'ils ont voulu lui parler en ma faveur. Mad. Jervis elle même eſt en danger d'étre miſe dehors: ils s'étoient joint tous trois pour interceder pour moy, car on ſait maintenant où je ſuis.

Avec la Nouvelle du danger que mon Maitre a couru Mad. Jewkes a receu une Lettre de lui; mais elle dit que ce qu'elle contient eſt trop mauvais pour moy, pour qu'elle puiſſe me le communiquer. Il faut que le contenu en ſoit bien mauvais en effet, s'il eſt pire que ce que j'ay déja vû.

L'horrible Créature vient de me dire, comme un ſecret, qu'elle a lieu de croire que mon Maitre a trouvé un moyen pour lever tous mes ſcrupules: c'eſt de me faire épouſer cet affreux Colbrand, & de m'acheter de lui le jour des Nopces, pour une ſomme d'argent. A-t-on jamais ouï rien de ſemblable; elle dit qu'il ſera alors de mon devoir d'obéir à mon Mari, & que pour punir Mr. Williams on le forcera de nous épouſer: & que quand mon Maitre aura payé le Suiſſe & que j'auray été livrée entre ſes mains, le Suiſſe s'en retournera chez lui, où il a déja une femme & des enfans; car, dit Mad. Jewkes, c'eſt la coutume de ces gens là d'épouſer une femme dans chaque païs où ils ſe trouvent.

Mais tout ceci n'eſt ſans doute qu'un affreux & ridicule Roman: Mais tout abominable qu'il eſt, il ſervira peutétre à faire exécuter quelque mauvais deſſein que l'on trame. Que mon pauvre eſprit eſt agité d'étranges inquiétudes! Peutétre qu'on ſe propoſe quelque faux mariage dans le deſſein de me perdre. Mais un Mari peut il vendre ſa femme ſans qu'elle y conſente? Un pareil marché ſeroit il valable?

LUNDI, MARDI, MERCREDI,

Le 32e, 33e, *&* 34e *Jours de mon empriſonnement.*

Il ne s'eſt rien paſſé durant ces trois jours que des diſputes entre Mad. Jewkes & moy: Elle me maltraite de plus en plus. Je la fachay hier, parce que comme elle ſe ſervoit d'expreſſions obſcénes, je lui dis qu'elle tenoit un langage qui convenoit plus à une infame Proſtituée de Londres, qu'à une femme qui ſervoit un homme de diſtinction: elle croit qu'à cauſe de ce reproche elle ne ſauroit me traiter aſſez mal: Elle jure & tempéte comme un Grenadier, & peut à péne s'empécher de me battre. Vous pouvez croire qu'il faut que les expreſſions dont elle s'eſt ſervie, ſoit bien affreuſes, pour m'avoir engagé à lui faire un reproche ſi dur: en verité on ne ſauroit les repeter: cette femme eſt la honte de ſon Sexe. Elle me tourne en ridicule, & ſe rit des idées que j'ay de la vertu: L'impudente oſe me dire, que j'orneray bien le lit de mon Maitre, avec les idées fantaſtiques que j'ay; & d'autres choſes ſemblables. Croyez vous que cela ſe puiſſe ſupporter? Cependant elle en dit bien plus; elle parle d'une maniére tout à fait abominable. Oh! dans quelles mains infames ſuis je tombée!

Je

Je me ſuis rappellée à cette occaſion le Pſeaume CXXXVI. dont je vous ay parlé dans le Paquet que Mr. Williams vous a envoyé. Voici comment j'ay accommodé ce Pſeaume à l'Etat où je me trouve.

I.

Eſtant aſſiſe au Manoir horrifique
De Belton-hall, plorois mélancholique,
Me déſolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret eſpandis tant de larmes,
Seulette un jour penſois à mes allarmes.

II.

Lors celle-là que l'on fit ma Geolliére,
Inſolemment ſa pauvre Priſonniére
Vint requerir de Pſalmes lui chanter.
Las! de quel front oſes tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre Dieu dans ce ſéjour étrange!

III.

Or toutefois, puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce Epinette,
Si d'aller droit ne ſais me ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & ſi jamais ai joie
Tant que premier ma délivrance voie!

IV.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'horrible *Jouks* * qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Paméla!
Souvienne toi comme elle a dit, *Voilà*

* C'eſt ainſi que ce nom ſe prononce en Anglois, quoyqu'on écrive *Jewkes*, qui n'eſt pourtant que d'une Syllabe.

Bien

Bien des façons! puis d'un ton de Diableſſe
A-bas, A-bas, ces grands airs de ſageſſe!

V.

Auſſi ſeras, impudente Ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bienheureux le Mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du Diable!

JEUDI.

J'ay maintenant toutes les raiſons du mondre d'appréhender que mon Maitre ne ſoit bientôt ici. Car tous les Domeſtiques ſont occupez à ranger la Maiſon, & l'on nétoye une Ecurie & une Remiſe dont on ne s'étoit pas ſervi il y a longtems. J'ay demanday à Mad. Jewkes, ſi mon Maitre venoit; mais elle n'a point ſatisfait à ma queſtion, & elle daigne à péne me répondre lors que je lui demande quelque choſe. Je m'imagine quelquefois qu'elle prend ces airs de hauteur & de dédain, & qu'elle me maltraite de toute maniére, dans le deſſein de me faire ſouhaiter ce que je redoute plus que toute choſe, je veux dire, l'arrivée de mon Maitre. Il dit qu'il m'aime! s'il avoit le moindre égard pour moy, il n'auroit garde de m'abandonner comme il fait au pouvoir de cette méchante Créature. Et s'il vient ici, que deviendra la promeſſe qu'il m'a faite de ne me point voir ſans mon conſentement? Mais *il ne me doit plus rien*, me dit il dans ſa Lettre. Et pourquoy? Parce que je veux conſerver ma Vertu. Il eſt vray qu'il dit auſſi, qu'il *me hait parfaitement*. Il eſt clair que cela n'eſt que trop vray; autrement il ne me laiſſeroit

roit pas à la merci de cette femme, & ce qui eſt pire encor, en proye à mes cruelles apprehenſions.

VENDREDI, *le 36e Jour de mon Empriſonnement.*

Hier après midi trouvant la Porte ouverte, je pris la liberté de me promener devant la maiſon, révant à mon triſte ſort; & je me trouvay ſans y penſer au bout de la grande Allée d'Ormes, & je m'aſſis là ſur l'Herbe, roulant dans mon Eſprit le triſte ſujet qui m'occupe continuellement: J'apperçu bientôt un troupe de gens, hommes & femmes, qui venoit à moy de la maiſon, en courant de toutes leurs forces, & qui paroiſſoient fort effrayez. Je ne ſeus d'abord qu'en penſer; mais lors qu'ils furent proche de moy je compris qu'ils étoient dans de cruelles Allarmes, s'imaginant que je m'étois évadée. Il y avoit d'abord le terrible Colbrand, qui faiſoit des enjambées preſque de deux aunes chacune; enſuite un des Palefreniers, celui qui avoit volé le pauvre Mr. Williams: J'apperçus après cela Nanon, qui étoit preſque hors d'haleine; & puis la Cuiſiniere; & enfin Mad. Jewkes, qui venoit en *canotant* auſſi vite qu'elle pouvoit, & en peſtant terriblement contre moy. Colbrand me dit, *Oh! que vous l'avre effrayez nous tous.* Il ſe mit derriere moy, de peur que je ne m'enfuiaſſe, à ce que je m'imagine.

Je me tins tranquile pour leur faire voir que je n'avois pas la moindre intention de m'enfuir: car outre le peu d'apparence qu'il y avoit de réuſſir, le triſte ſuccès de ma derniére entrepriſe m'avoit guerie tout à fait de l'envie d'en former deſormais aucune. Lors que Mad. Jewkes fut aſſez proche de moy pour que je puſſe l'entendre, je trouvay qu'elle étoit dans une furieuſe colére, & qu'elle declamoit terriblement contre

contre mes Entrepriſes. Vous n'avez aucun ſujet, lui dis-je, d'étre ſi fort irritée: Je me ſuis aſſiſe ici pour quelques minutes, ſans le moindre deſſein de m'enfuir ni ſeulement d'aller plus loin; & je me propoſois de rentrer dès qu'il commenceroit à faire obſcur. Elle n'en voulut rien croire; mais la barbare me donna un grand coup avec ſon terrible poing, & je crois qu'elle m'auroit aſſommée, ſi Colbrand ne ſe fut pas mis entre deux, en l'aſſeurant, qu'il m'avoit trouvée aſſiſe tranquilement, ſans que je paruſſe avoir la moindre envie de m'enfuir. Cela ne la perſuada pas; elle ordonna aux deux Servantes de me prendre chacune par un bras, de me conduire dans la maiſon,& de me faire monter dans ma chambre,où je ſuis demeurée depuis ſans ſouliers. C'eſt en vain que j'ay voulu l'aſſeurer que je n'avois aucun deſſein, comme en effet je n'en avois point; elle ne veut point ajouter foy à ce que je dis; & hier au ſoir elle a voulu que je couchaſſe entre elle & Nanon. Je vois qu'elle eſt reſolue de ſe ſervir de ce prétexte de ma prétendue fuite, pour me maltraiter de plus en plus, & pour juſtifier la conduite qu'elle tient à mon égard. Et en verité, tant ſes mauvais traitemens, que la crainte que j'ay de quelque choſe de plus affreux encor, font que je ſuis tout à fait laiſſé de la Vie.

Elle a été avec moy dans ce moment, & m'a rendu mes ſouliers, me commandant en même tems d'un air imperieux de m'habiller, & de mettre un des habits qui ſont dans la Valiſe, & que je n'ay pas vûs depuis longtems: elle veut que je ſois prête entre trois & quatre heures, parce qu'elle attend la Viſite des deux filles de Mylady Darnford, qui viennent exprès pour me voir. Là deſſus elle m'a donné la Clef de la Valiſe. Mais je ne lui obéïray point; je lui ay dit, que je ne voulois pas étre miſe en ſpectacle, ni voir ces demoiſelles. Elle m'a dit que je

m'en

m'en trouverois plus mal; mais comment cela ſe peut il?

Il eſt cinc heures du ſoir.

Les jeunes Dames n'arrivent point, de ſorte que je m'imagine.... Mais je crois entendre leur Caroſſe. Je vais regarder par la fenêtre. Mais je ne deſcendray point pour les voir; j'y ſuis reſolue.

O Ciel! ô Ciel! que deviendray-je! C'eſt mon Maitre, qui vient d'arriver dans ſon magnifique Caroſſe! En verité c'eſt lui! Que feray-je! Où me cacheray-je! Oh! priez Dieu pour moy! Mais helas! vous ne ſauriez voir ceci! C'eſt à preſent, ô Dieu des Miſericordes, qu'il faut que tu viennes à mon ſecours, ſi c'eſt ton bon plaiſir!

Sept heures du ſoir.

Quoyque je craigne de le voir, je ſuis pourtant ſurpriſe de ne l'avoir point encor vû. Sans doute que l'on trame quelque choſe contre moy, & qu'il attend qu'elle lui ait conté toutes ſes Hiſtoires. Je puis à péne écrire; & cepandant je puis pas m'en empécher, n'ayant point d'autre occupation. Mais je ne ſaurois tenir la plume. Que ces Lettres ſont tremblantes & ces lignes courbes! Il faut que je quitte, juſques à ce que j'aye la main plus ferme. Pourquoy faut il que ceux qui ſont innocens tremblent ainſi, tandis que ceux qui ſont coupables peuvent conſerver toute la tranquilité de leur Eſprit!

SAMEDI.

SAMEDI.

Je vais vous faire le recit de ce qui s'eſt paſſé hier au ſoir; car juſques à ce moment je n'ay eu ni la force, ni l'occaſion d'écrire.

Cette indigne Créature retint mon Maitre juſques à ſept heures & demi, & il étoit arrivé à cinc. J'entendis ſa voix comme il montoit l'eſcalier; il ordonnoit qu'on lui fit bouiller un poulet pour ſon ſouper.

Il monta dans ma chambre, & m'aborda d'un air ſevére & majeſtueux: car il peut prendre un air très majeſtueux quand il lui plait. Obſtinée Pamela, dit il, en entrant, ingrate fugitive. Ce fut ſa premiére ſalutation. Vous faites bien, n'eſt ce pas, de me cauſer tant de péne & tant de chagrin? Je ne pouvois pas parler; mais je jettay par terre, & je me cachay le viſage, prête à mourir de douleur & de crainte. Vous avez raiſon de cacher vôtre Viſage, & d'avoir honte de me regarder, hardie & indigne Créature que vous étes. Je pleurois & ſanglottois, ſans pouvoir dire un mot. Il me laiſſa par terre, & fut appeller Mad. Jewkes. Tenez, lui dit il, relevez cet *Ange qui eſt tombé*. Oui, je la croyois autrefois innocente comme un Ange de Lumiére: mais maintenant je ne ſaurois la ſouffrir. La petite Hypocrite ne ſe proſterne ainſi que dans l'eſperance de profiter de la foibleſſe que j'ay pour elle, & d'exciter ma Compaſſion; elle s'attend que je la releveray moy-même. Mais je ne la toucheray pas. Non, dit ce cruel! qu'un homme comme Mr. Williams ſe laiſſe ſurprendre à ſes Artifices. Je la connois à preſent; elle eſt prête à ſe livrer au premier ſot, qui ſe laiſſera prendre à ſes charmes.

Je ſoupiray comme ſi mon cœur alloit ſe fendre. Mad. Jewkes m'aida à me tenir ſur mes genoux; car je tremblois ſi fort qu'il m'étoit impoſſible de

me

me tenir debout. Allons, Mademoiſelle Pamela, me dit elle, apprenez à connoitre votre meilleur ami, confeſſez l'indignité de votre conduite, & demandez pardon à Monſieur de toutes vos fautes. J'étois ſur le point de m'évanouir, & mon Maitre dit, elle entend parfaitement ſon métier, je vous en aſſeure, & il y a dix contre un que dans un moment elle fera ſemblant de tomber en foibleſſe.

Ce diſcours me perçoit le cœur: mais je ne pouvois pas parler encor: je levois ſeulement les yeux au Ciel. A la fin je fis un effort, & je dis. Dieu vous le pardonne, Monſieur! Il parut étre dans une furieuſe colére; il ſe promena dans la chambre, jettant de tems en tems l'œil ſur moy, comme s'il avoit voulu dire quelque choſe, mais il ſe retint: Enfin il dit à Mad. Jewkes; lors qu'elle aura fini cette premiére Scéne, je la reverray peutétre, & elle ſaura bientôt à quoy elle doit s'attendre.

Là deſſus il ſortit de la Chambre: j'étois preſque morte de douleur. Ah! dis-je, il faut ſans doute que je ſois la plus méchante Créature qui ait jamais vécu! Pas tout à fait, dit Mad. Jewkes; mais je ſuis bien aiſé que vous commenciez à reconnoitre vos fautes. Il n'y a rien de tel que de s'humilier. Allons, je ſeray votre amie & j'intercederay pour vous, ſi vous voulez me promettre que vous ſerez deſormais plus obéiſſante. Venez, venez, dit cette inſolent, tout pourra étre racommodé avant demain matin, ſi vous ne faites pas la Sotte. Retirez vous, abominable que vous étes, lui dis-je, & n'augmentez pas mon affliction par votre inexorable cruauté, & votre méchanceté ſans exemple.

Elle me pouſſa avec colére, & ſe retira fort irritée. Elle fut rapporter à mon Maitre ce que j'avois dit, mais en le brodant à ſa maniére, & elle ajouta que j'avois une fierté qu'il ne falloit plus ſupporter.

Je me couchay par terre, ſans avoir la force de me relever: quand il ſonna neuf heures la méchante Créature revint, & me dit, il faut que vous deſcendiez pour aller trouver mon Maitre; s'il vous plait s'entant, ma fiére demoiſelle. Je ſuis ſi foible, dis-je, que je ne crois pas pouvoir me tenir debout. Eh bien, reprit elle, je vous enverray Mr. Colbrand, qui vous portera en bas.

Je me levay là deſſus du mieux que je pus, & je deſcendis l'eſcalier en tremblant comme la feuille. Mad. Jewkes marcha devant moy; en entrant dans la Sale j'y vis un nouveau Valet qui ſervoit mon Maitre au lieu de Jean, & qui ſe retira dès qu'il m'apperçut. Et pour le dire en paſſant, mon Maitre a auſſi un nouveau cocher; ce qui me fait croire que Robert de Bedfordſhire a auſſi été chaſſé à mon occaſion.

Je m'étois propoſé, me dit mon Maitre, de vous faire aſſoir à table avec moy, lors que je n'aurois pas Compagnie. Mais puiſque je vois que vous ne ſauriez oublier votre baſſe naiſſance, & que vous preferez mes Domeſtiques à moy, je vous ay fait deſcendre pour me ſervir pendant que je ſuis à ſouper, & pour cauſer un peu avec vous; car je ſuis reſolu de perdre le moins de tems avec vous que je pourray.

Monſieur, lui dis-je, ce m'eſt beaucoup d'honneur de vous ſervir, & je me flate que je n'oublieray jamais ma naiſſance. Je fus obligée de me tenir derriére ſa chaiſe, afin de m'appuier, car je ne pouvois pas me ſoutenir. Verſez moy, me dit il, un Verre de ce *Bourgogne*. Je voulus le faire, mais la main me tremboit ſi fort que je ne pus pas tenir la Soucoupe ſur laquelle j'avois mis le Verre, & je répandis une partie du vin. Mad. Jewkes le verſa pour moy, & je portay la ſoucoupe des deux mains du mieux que je pus; je la preſentay à mon Maitre en lui faiſant une profonde reverence. Il prit le verre

en

en me diſant, tenez vous derriére moy, que je ne vous voye point.

Vous dites donc Mad. Jewkes, dit il en s'adreſſant à elle, que Pamela eſt toujours fort triſte, & qu'elle ne mange rien? Oui, Monſieur, répondit elle, ce qu'elle mange ſuffit à péne pour l'empécher de mourir de faim. Et elle pleure toujours, dites vous, reprit il; oui, répondit elle, elle eſt toujours pleurant tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Ah! dit il, ces jeunes créatures vivent de leurs larmes; leur Obſtination leur ſort de viande & de breuvage. Cependant il me ſemble qu'elle n'a jamais eu meilleur Viſage. Il faut ſans doute que ce cher Mr. Williams, & ſes petits & indignes complots à elle, lui aient entretenu la vie & la ſanté. Car la malice, l'amour & la contradiction ſont les alimens naturels des femmes.

J'étois obligée d'entendre tout cela ſans oſer ouvrir la bouche; & en verité j'avois le Cœur trop gros pour parler.

Vous dites auſſi, ajouta-t-il; qu'encor hier au ſoir elle avoit formé un nouveau projet pour s'évader? Elle le nie, dit Mad. Jewkes; mais cela avoit tout l'air d'un projet. Je vous aſſeure au moins qu'elle m'a furieuſement alarmée. Je ſuis bien aiſe de tout mon cœur que vous ſoyez venu; & j'eſpére que quelles que ſoient vos intentions ſur ſon ſujet, vous ne tarderez pas longtems à les executer; car je vous aſſeure que vous aurez de la péne à la tenir, elle vous échapera comme une Anguille.

Monſieur, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds & en embraſſant ſes genoux, ſans ſavoir ce que je faiſois, ayez pitié de moy, & daignez écouter ce que j'ay à vous dire ſur la maniére dont cette méchante femme me traite. . . .

Il eut la cruauté de m'interrompre en disant, je suis persuadé qu'elle n'a fait que son devoir: Tout ce que vous pouvez dire contre Mad. Jewkes ne servira de rien. Si vous êtes encor ici à plaider votre cause, petite Hypocrite, c'est à ses soins que j'en suis redevable; si elle avoit été moins vigilante, vous seriez maintenant avec le Ministre. Méchante fille, d'avoir engagé cet homme à se perdre lui-même, & cela précisément dans un tems où j'étois sur le point de le rendre heureux pour toute sa vie.

Je me levay là dessus; mais je dis avec un profond soupir, j'ay fait, Monsieur, j'ay fait. C'est un étrange Tribunal que celui devant lequel j'ay à plaider! Il est semblable à celui devant lequel plaida la Brebis de la Fable, lors qu'elle eut le Loup pour accusateur, & le Vautour pour Juge.

Voyez vous, Mad. Jewkes, dit il? Vous êtes le Loup, & moy je suis le Vautour; & ce pauvre & innocent Agneau plaide sa cause devant nous. Ho, que vous ne savez pas combien cette innocente a de Lecture, & combien elle sait mettre à profit ses Reflexions! Elle a infiniment d'esprit lors qu'elle a envie d'étaler son innocence romanesque au depend de la Reputation d'autrui.

Ah! Monsieur, dit cette méchante Créature pour l'irriter encor plus; tout ceci n'est rien au prix des Noms qu'elle me donne. Je suis une Jezabel, une Prostituée de Londres, & que sais-je encor? Mais je ne dois pas m'offencer de ces injures, puisque je vois que c'est sa coutume de maltraiter ainsi les gens, & qu'elle ose bien vous appeller un Vautour.

Je dis là dessus que je n'avois eu aucun dessein de comparer mon Maitre.... j'allois continuer, mais il m'interrompit en disant, taisez vous, ne babillez pas tant: Non, dit Mad. Jewkes, cela ne vous convient pas, je vous en asseure.

Eh bien, dis-je, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de parler, je garderay le Silence: Mais il y a un juſte Juge, qui connoit tous les Secrets des Cœurs; c'eſt à lui que j'en appelle.

Remarquez bien ceci, dit il; cette douce, cette charitable Créature va par ſes Priéres faire deſcendre le feu du Ciel ſur nous. Oh! je vous aſſeure, qu'elle peut nous maudire de tout ſon cœur, & cela avec toute la debonnaireté Chrétienne! Allons, inſolente, donnez moy encor un Verre de Vin.

Je le fis auſſi bien qu'il me fut poſſible, mais je pleurois ſi amérement, qu'il me dit, je m'imagine que vous me ferez boire quelques unes de vos larmes avec ce Vin.

Quand il eut ſoupé il ſe leva, & me dit, c'eſt un grand bonheur pour vous que vous puiſſiez ainſi quand vous le voulez faire verſer des torrens de larmes à ces yeux parlans, ſans qu'ils perdent rien de leur brillant. Je m'imagine que quelcun vous a dit que vous n'étes jamais plus belle, que lors que vous pleurez. Avez vous jamais vû, dit il à Mad. Jewkes, qui pandant tout ce tems là ſe tenoit dans un coin de la Sale, avez vous jamais vû une Créature plus charmante que celle ci? Doit en s'étonner que je m'abaiſſe ſi fort juſqu'à prendre connoiſſance d'elle? Voyez, ajouta-t-il, en prenant un Verre de vin dans une main, & en me tournant de l'autre, quelle taille! quelle gorge! quelle Main! quel tein de Lis & de Roſes! Mais qui peut décrire la malice & l'artifice qu'elle cache dans ſon Cœur? Il n'eſt pas ſurprenant que le pauvre Miniſtre ait été infatué d'elle. Je le blâme moins que je ne la blâme elle: car qui pouvoit s'attendre à tant d'Artifices dans une ſi jeune enchantereſſe!

Je fus à l'autre bout de la Sale, cachant mon Viſage du coté de la muraille; & malgré tout ce que je pus faire pour m'empécher de pleurer, je ſanglot-

tois juſques à perdre preſque la reſpiration. Je ſuis ſurpris, Mad. Jewkes, dit il, de ce que vous m'apprenez au ſujet de la mépriſe de ces Lettres. Mais vous voyez que je ne crains pas que tout le monde liſe ce que j'écris. Je n'entretiens point de Correſpondance ſecrette; je ne revéle point les Secrets qui parviennent à ma Connoiſſance, & je ne gagne point les gens pour porter mes Lettres, contre ce qu'exige d'eux leur devoir & leur conſcience.

Venez ici, friponne, me dit il. Vous & moy avons un terrible compte à régler enſembles. Pourquoy ne venez vous pas lors que je vous le commande? Fi, Mademoiſelle Pamela, dit Mad. Jewkes; quoy! vous ne bougez pas, lors que votre Maitre vous appelle! Qui ſait s'il n'aura pas la bonté de vous pardonner?

Il vint à moy, car je n'avois pas la force de bouger: il mit ſon bras autour de mon cou, & voulut me baiſer. Vous voyez, Mad. Jewkes, dit il: ſi ce n'étoit l'idée de ce m....t Prétre, je crois en verité que j'aurois la foibleſſe de pardonner à cette petite intrigante, & d'en faire encor mes delices.

Oh! dit cette indigne flateuſe, que vous avez de bonté, Monſieur, & que vous étes facile à pardonner! Allons, ajouta cette abandonnée Créature, j'eſpére que vous la prendrez en affection, & que dès ce ſoir vous lui en donnerez des preuves; & je ne doute pas que demain matin elle ne connoiſſe ſon devoir.

Peut on voir rien de plus abominable, ſur tout de la part d'une femme! J'étois outrée; mais la douleur & l'indignation m'empéchérent de parler; tout ce que je pus faire, ce fut d'adreſſer au Ciel une Exclamation entrecoupée de Sanglots, le priant de protéger mon innocence. Mais ils ne firent que s'en moquer: Y eut il jamais une pauvre Créature reduite à de plus grandes Extrémitez!

Non,

Non, dit il, comme s'il venoit de conſiderer en lui-même s'il me pardonneroit ou non, je ne ſaurois lui pardonner. Elle m'a cauſé trop de trouble: elle m'a deſhonoré tant dans la maiſon, que dans le public; elle a corrompu tous mes domeſtiques de Bedfordſhire; elle a mepriſé les offres honorables que je lui ay faites; & elle a voulu s'enfuir avec cet ingrat *Preſtolé*. Sans doute que je ne dois point lui pardonner tout ceci. Cependant malgré toute cette colére affectée, il me baiſa encor, & voulut me mettre la main dans le ſein. Je me debatis, & je m'écriay que je mourois plûtôt que de ſouffrir une pareille indignité. Conſiderez, Pamela, dit il d'un ton menaçant, conſiderez où vous étes, & ne faites pas la folle: Autrement votre ſort ſera plus terrible encor que vous ne le penſez. Mais, dit il à Mad. Jewkes, conduiſez là en haut; je lui enverray quelques Propoſitions par écrit; Reflechiſſez y, Pamela, ajouta-t-il, & faites moy tenir votre réponſe demain matin. Je vous donne ce tems là pour vous déterminer: mais ſoyez perſuadée que ce terme expiré, votre ſentence ſera prononcée ſans appel. Je montay donc dans ma chambre, & je m'abandonnay à mon affliction, dans l'attente de ce qu'il avoit à me propoſer. J'étois bien aiſé cependant d'avoir encor une nuit de repit.

Il ne m'envoya pourtant rien; & ſur le minuit Mad. Jewkes & Nanon montérent pour ſe coucher avec moy comme la nuit precedente. Je voulus me mettre au lit toute habillée; ce qui les fit murmurer beaucoup, & Mad. Jewkes en particulier déclama fort contre moy. En verité j'avois envie de ne me point coucher du tout; auſſi bien ne dormis-je que peu, craignant que Mad. Jewkes ne fit entrer mon Maitre. Elle ne fit pandant longtems que le louer, & blamer ma conduite: mais je ne lui répondis que le moins que je pus.

Mr. le Chevalier Simon *le-Babillard*, je veux dire Darnford, doit diner aujourd'hui avec mon Maitre. Il lui avoit envoyé faire des complimens ſur ſon arrivée dans la Province. J'apprens que ce vieux Chevalier a grande envie de me voir, & je m'imagine qu'on m'enverra chercher, comme on fit Samſon pour ſe moquer de lui. Mais je ſuis ici, & il faut que je ſouffre tout.

SAMEDI *à midi.*

Mon Maitre vient de m'envoyer par Mad. Jewkes les propoſitions que vous allez voir. Voilà donc à quoy aboutiſſent tous ſes deſſeins honétes, & ſes vuës honorables; c'eſt de faire de moy ſa Maitreſſe, ou plûtôt une indigne proſtituée. Mais je me flate, mes chers Parens, que j'en abhoreray toujours la penſée. Vous verrez cependant qu'elles tendent à une choſe en particulier, que j'aurois voulu pouvoir exécuter, ſi j'avois pû le faire ſans renoncer à ma Vertu. Je veux dire, à vous rendre heureux & contens. J'ay répondu à ſes offres d'une maniére que vous approuverez ſans doute; & je ſuis préparée à tout ce qui pourra m'arriver de plus affreux. Car je crains qu'on ne mette deſormais tout en œuvre pour me perdre: & ſi le peu de force que j'ay ne me permet pas de me défendre, je ſeray au moins innocente devant Dieu, puiſque je ne conſentiray jamais au crime; & c'eſt à Dieu qu'il faut que je laiſſe le ſoin de vanger tout le mal qu'on me fait, dans le tems & de la maniére qu'il jugera à propos. Je mettray à coté de chacune de ſes Propoſitions la Réponſe que j'y ay faite, & quoyque j'aye tout à craindre, j'eſpére pourtant encor que la Providence divine m'aſſiſtera. Mais ſi j'ay le malheur de retourner chez vous ruinée, & perdue

perdue de reputation, ſans oſer vous regarder en face, je me flate cependant que vous aurez pitié de votre pauvre Pamela, & que vous tacherez de la conſoler pour lui faire paſſer doucement le peu de jours qui lui reſteront; car je ne ſaurois ſurvivre longtems à mon deſhonneur. Et vous pouvez être aſſeurez, que ſi je ſuis malheureuſe, au moins je ne ſeray pas coupable.

" A Mademoiſelle PAMELA ANDREWS.

" *Voici des* ARTICLES " *que vous devez peſer* " *bien ſerieuſement: ré-* " *pondez y par écrit,* " *afin que je prenne ma* " *derniére Reſolution* " *ſuivant ce que vous* " *me répondrez. Sou-* " *venez vous ſeulement* " *que je ne veux point* " *que l'on m'amuſe, &* " *que votre Réponſe de-* " *cidera abſolument de* " *votre ſort, ſans que* " *je vous faſſe de nou-* " *veaux reproches, ni que* " *je prenne plus de pé-* " *ne à vous perſuader.*

Ceci eſt ma REPONSE.

Pardonnez, mon cher Monſieur, à votre pauvre ſervante, le courage & la fermeté qu'elle va temoigner dans ſa Réponſe à vos ARTICLES. *Ne s'exprimer pas avec chaleur & avec indignation ſur un ſujet comme celui dont il s'agit, ſeroit ſe rendre coupable à un point que j'abhorre du fond de mon cœur. Je ne vous amuſeray point; je ne répondray point comme une perſonne irréſolue. Car je n'ay pas beſoin d'un moment de Reflexion. Voici donc la* REPONSE *que je vous fais, quelles qu'en puiſſent être les Conſequences.*

" I. Si vous pouvez " me convaincre que cet " haïſſable

I. Pour ce qui eſt du premier Article, il me con-

« haïſſable Preſtolé n'a « réceu aucune eſperance « de votre part, dans la « déclaration qu'il a oſé « vous faire, & que vous « n'avez aucune inclina- « tion pour lui, préfera- « blement à moy, je vous « fais les Propoſitions ſui- « vantes, que j'accom- « pliray ponctuellement, « & avec fidelité.

convient peutétre, Monſieur, (afin de ne meriter pas dans votre Eſprit les épithétes honteux de *hardie*, *d'artificieuſe*, & d'autres ſemblables) il me convient, dis-je, de declarer, que je n'ay jamais donné la moindre eſperance à Mr. Williams, par rapport à ce que vous inſinuez. Je crois que le principal motif qui l'a fait agir étoit le devoir de ſa Charge; c'eſt ce qui l'a engagé à vouloir ſecourir une perſonne affligée, malgré tout ce que ſon intêret particulier pouvoit exiger de lui. Vous pouvez me croire, Monſieur lors que je vous aſſeure, que je ne connois pas un ſeul homme, que je puiſſe ſouhaiter d'épouſer; & que le ſeul que je pourois honorer plus que tout autre, eſt préciſement celui qui cherche à me deſhonorer pour jamais.

« II. Je vous feray im- « mediatement préſent de « cinc cens Guinées, pour « votre propre uſage, dont « vous diſpoſerez comme « vous le jugerez à pro- « pos.

II. Pour votre ſeconde Propoſition, je la rejette de toute mon ame, en arrivé ce qui pourra. L'Argent, Monſieur, n'eſt pas mon ſouverain Bien.

Puiſſe

" pos. Je les mettray entre les mains de la perſonne que vous voudrez me nommer, & je n'attendray aucune faveur de vous, que premiérement vous ne ſoyez aſſeurée de la poſſeſſion de ces Guinées.

Puiſſe le Dieu Toutpuiſſant m'abandonner, lors que je le regarderay comme tel, & lors que pour en gagner je renonceray à cette bienheureuſe Eſperance, qui ſera ma conſolation dans un tems, où des Millions d'Or ne ſauroient procurer un ſeul moment de repos, quand on reflechit ſur une Vie paſſée dans le Crime.

" III. Je vous cederay auſſi immediatement une Terre, que j'ay achetée depuis peu dans le Comté de Kent, & qui rapporte 250 Livres Sterling par an, tous fraix payez. La Proprieté de cette Terre vous ſera cedée en plein, pour toute votre Vie, & pour la Vie des Enfans que vous pourez avoir: Votre Pére en ſera mis en poſſeſſion ſur le champ, pour la garder en votre nom; le ſoin qu'il en prendra lui fournira de quoy vivre agréablement; car je lui donneray auſſi 50 Livres Sterling par an " durant

III. Je réjette, Monſieur, votre troiſiéme propoſition pour la même raiſon; & je ſuis fachée que vous puiſſiez vous imaginer que mes pauvres mais vertueux Parens vouluſſent y entrer, ou ſe charger de prendre ſoin d'un bien, qui ſeroit deu à la Proſtitution de leur fille. Pardonnez, Monſieur, la vivacité avec laquelle je m'exprime ſur ce ſujet: mais vous ne connoiſſez pas ces pauvres gens, mes chers Pére & Mére, ſi vous ne croyez pas, qu'ils aimeroient mieux mourir de faim, & perir de Miſére ſur un Fumier, plûtôt que d'ac-

" durant ſa Vie, & celle " de votre Mére; & ſi " cette terre ne rapporte " pas 250 Livres Sterling " clair & net, je ſuppli- " eray à ce qui manquera " à cette ſomme.

cepter tous les Tréſors du Monde, à des conditions ſi laches & ſi honteuſes. Je n'oſe pas, dire tout ce que mon cœur me ſuggere dans cette triſte occaſion. Mais en verité, Monſieur, vous ne les connoiſſez pas; & j'eſpére, que par la Grace de Dieu, les horreurs de la mort, dût elle paroître ſous la forme la plus hideuſe, ne me feront jamais faire rien qui ſoit indigne d'une fille, qui appartient à de ſi honnêtes gens.

" IV. J'étendray auſſi " mes Bienfaits ſur ceux " de vos parens ou alliez " que vous en croirez " dignes, ou pourqui vous " avez de l'amitié.

IV. Je prens la liberté, Monſieur, de répondre à votre quatriéme Propoſition comme à la troiſiéme. Si j'ay quelques Parens qui aient beſoin de la faveur des Grands, puiſſent ils ne l'obtenir jamais, s'ils ſont capables de la deſirer à des conditions ſi honteuſes.

" V. J'ordonneray en- " cor qu'on vous envoye " des Patrons des plus " magnifiques étoffes, " vous en choiſirez de " quoy vous faire quatre " riches

V. De beaux habits ne me conviennent pas, Monſieur; & je n'ay pas l'Ambition d'en porter; je tire plus de Gloire de ma pauvreté & de ma baſſeſſe,

" riches manteaux com-
" plets, afin que vous pu-
" iſſiez paroitre avec hon-
" neur, comme ſi vous
" étiez ma femme. Je
" vous donneray deux
" Bagues de Diamant, deux
" paires de Boucles d'O-
" reilles, un Colier de
" Diamant, que ma Mére
" avoit achetez pour en
" faire preſent à Made-
" moiſelle Tomlins, ſi le
" mariage qu'on avoit
" propoſé entre elle &
" moy avoit eu lieu. Je
" vous feray d'autres pre-
" ſens encor, ſi je me
" trouve content de votre
" conduite, & de votre
" affection pour moy.

ſeſſe, que je n'en tirerois des habits les plus ſomptueux. Croyez moy, Monſieur, ces choſes là conviennent moins à l'humble Pamela née dans la baſſeſſe, que les haillons dont votre bonne Mére ma tirée. Vos Bagues, Monſieur, votre Colier, vos Boucles d'Oreilles ſiéront mieux à quelque Dame de Qualité qu'à moy. La perte de mon plus précieux Joyau, je veux dire de ma Vertu, ſeroit bien pauvrement recompenſée par les Bijoux que vous m'offrez. Que pourois-je penſer lors que je verrois ces Bagues à mes doits, ce Colier à mon Cou, ces Boucles à mes Oreilles, ſi ce n'eſt que tout cela ſeroit le pris de ma chaſteté, & que je ne ſerois ornée ainſi exterieurement, que parce que j'aurois perdu le ſeul ornement réel de mon Sexe?

" VI. Comprenez par
" là, Pamela, le cas que je
" fais du conſentement
" volontaire d'une per-
" ſonne, que j'ay déja
" actu-

VI. Je ſais, Monſieur, par une triſte experience que je ſuis en votre pouvoir: Je ſais que la reſiſtance que je puis faire, ne

" actuellement en mon " pouvoir; & qui, ſi elle " n'accepte pas mes of- " fres, trouvera enfin, que " je n'ay pas pris tant de " pénes, & que je n'ay " pas riſqué ma Reputa- " tion, ſans être reſolu de " ſatisfaire ma paſſion " pour vous, à quelque " prix que le ſoit, & ſans " faire aucune condition " avec vous, ſi vous refu- " ſez celles que je vous " propoſe.

ne ſera que foible, & que peutétre elle ne me ſervira de rien. Je crains que la *volonté* que vous avez de me perdre ne ſoit égale à votre *Pouvoir*. Cependant je puis vous aſſeurer, Monſieur, que je ne feray jamais un Sacrifice volontaire de ma Vertu. Tout ce que pourray, ce ſera peu de choſe, je le feray pour vous convaincre que vos offres ne me determineront jamais à conſentir à ma ruine. Et ſi je ne puis pas reſiſter à la Violence, j'eſpére que par la Grace de Dieu, je n'auray pas à me reprocher, de n'avoir pas fait tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour éviter mon deſhonneur; & je puis en conſcience appeller en Temoin le Grand Dieu, qui eſt mon ſeul Refuge, & mon unique Protecteur: Il ſait que ma Volonté n'aura pas eu la moindre part dans mon malheur.

" VII. Vous ſerez Mai- " treſſe de ma perſonne " & de tout mon bien " auſſi abſolument que ſi " la

VII. Je n'ay jamais oſé porter mes vûës ſi loin, que de deſirer ſeulement ce que vous inſinuez dans votre

« la ridicule Ceremonie
« avoit été celebrée. Tous
« mes Domeſtiques ſe-
« ront les votres; & vous
« en choiſirez deux en
« particulier pour vous
« ſervir, ſans que je me
« mêle jamais de leur
« commander rien. Et ſi
« votre conduite eſt telle
« que j'aye lieu d'en étre
« content, peutétre pour-
« ray je me reſoudre à
« vous épouſer après que
« nous aurons vécu un
« An enſemble (Je ne
« veux pourtant pas m'y
« engager) Car ſi l'amour
« que j'ay pour vous croit
« tous les jours, comme
« il a fait depuis pluſieurs
« mois, il me ſera im-
« poſſible de vous rien
« refuſer.

« Conſiderez donc, Pa-
« mela, qu'il eſt main-
« tenant en votre pou-
« voir de m'obliger à
« des Conditions, qui
« procureront votre
« propre bonheur, &
« celui de tous vos pa-
« rens. Mais après ce
« jour tout ſera fini; &
« fini ſans retour: vous
« éprouverez tout ce
« que votre ſeptiéme Article. Et c'eſt ce qui m'a engagée à employer, quoyque inutilement, tous ces petits Artifices pour me de Délivrer de la priſon où vous me teniez, quoyque vous m'euſſiez promis d'en agir honorablement avec moy. Je ſavois très bien que votre Qualité ne vous permettroit jamais de vous abaiſſer juſqu'à penſer ſerieuſement à épouſer une pauvre & mépriſable Créature comme moy. Tout ce que je deſire c'eſt de retourner avec mon innocence à la Baſſeſſe dans laquelle je ſuis née. Qu'ay-je fait, Monſieur, pour mériter que vous me le refuſiez? Car quoyque je puiſſe aſſeurer avec verité, que je n'avois pas le moindre deſſein d'épouſer votre Chapelain; cependant, afin de ſauver ma Vertu, j'aurois pris la fuite avec le moindre de vos Domeſtiques, ſi j'avois cru qu'il eut pû me conduire ſeurement à ma chére Pauvreté. Je me ſouviens, Monſieur, de vous avoir ouï dire un jour d'un cer-

tain

" que vous paroiſſez
" craindre, ſans qu'il
" vous en revienne le
" moindre avantage.

" Je vous prie donc
" de bien peſer tout, &
" d'accepter les Offres
" que je vous fais; &
" je m'appliqueray im-
" mediatement à vous
" en aſſeurer l'exécu-
" tion. Si vous con-
" noiſſez vos veritables
" intérets, vous me té-
" moignerez votre re-
" connoiſſance, & de
" mon coté je vous
" pardonneray tout ce
" qui s'eſt paſſé."

tain grand Capitaine, que puiſqu'il pouvoit ſe reſoudre à vivre de Lentilles, il n'étoit pas ſurprenant qu'il refuſat les préſens que les plus puiſſans Monarques vouloient lui faire pour le corrompre. Je me flate auſſi, que puiſque je puis vivre contente dans la plus grande Miſére, je ne me reſoudray jamais à vendre ma Vertu, fut ce pour gagner toutes les Richeſſes des Indes. Lors que je deviendray vaine, & que je prendray plaiſir à porter de magnifiques habits, & à vivre dans le Luxe (ce qui j'eſpére n'arrivera jamais) qu'alors je puiſſe faire conſiſter mon ſouverain bien dans ces ridicules babioles, & leur ſacrifier les Ornemens plus ſolides d'une bonne Reputation, & d'une chaſteté inviolable.

Et ſur ce que vous dites que vous pourez m'épouſer au bout d'un an, pourvu que je continue à me bien conduire à votre égard, permettez moy de répondre, Monſieur, que ceci fait moins d'impreſſion ſur moy, s'il eſt poſſible, que tout le reſte de vos propoſitions. Car, ſi j'ay maintenant encor quelque mérite à vos yeux, il s'évanouïra entiérement dès le moment que j'accepteray vos offres: Et je ſerois ſi éloignée de m'attendre à cet honneur, que je m'en pronon-

prononcerois moi-même abſolument indigne. Que diroit on dans le monde, Monſieur, ſi vous épouſiez une fille, que vous auriez entretenue? Si un Gentilhomme de votre Qualité s'abaiſſoit juſques à épouſer non ſeulement une Pamela de baſſe extraction, mais même une infame proſtituée? Quelque peu que je connoiſſe le monde, je ne ſaurois, Monſieur, me laiſſer prendre à un apas ſi groſſier.

J'avouë que c'eſt quelque choſe de bien affreux pour moy, pauvre, foible, ſans amis, & ſans appui, comme je ſuis, de me voir abſolument en votre pouvoir. Mais permettez moy, Monſieur, de vous prier, comme j'écris ceci, à genoux, de bien peſer tout, avant que de vous reſoudre à me perdre. Juſques ici, Monſieur, vous vous êtes avancé à grands pas vers le plus affreux de tous les Crimes; mais vous ne l'avez pas encor achevé. Lorſqu'une fois vous l'aurez commis, rien ne poura le rappeller. Quel ſera alors votre Triomphe? Quelle Gloire vous reviendra-t-il, d'avoir vaincu un ſi foible Ennemi? Laiſſez moy ſeulement jouïr de ma pauvreté avec honneur; c'eſt toute la grace que je vous demande; & je vous beniray, je prieray Dieu pour vous tous les momens de ma Vie. Penſez, je vous en conjure, penſez avant qu'il ſoit trop tard, quels reproches, quels cruels Remords vous éprouverez dans votre conſcience à l'heure de votre mort, lors que vous viendrez à conſiderer que vous aurez ruiné une pauvre Créature, & que vous aurez peutétre rendu malheureuſe pour l'éternité, celle qui ne tiroit gloire de rien que de ſa Vertu! Quelle joye, quelle Conſolation ne gouterez vous pas au contraire, lors que dans ce terrible moment vous vous ſentirez innocent de cet affreux crime, & que votre conſcience vous rendra témoignage que vous vous êtes laiſſé toucher aux ardantes priéres d'une infortunée; que ſes ſollicitations vous ont engagé à conſerver votre propre vertu,

& à lui laiſſer conſerver la ſienne! Que le Dieu Toutpuiſſant, de qui la Miſericorde vous a empeché depuis peu de perir dans les eaux (dont je me flate que j'auray lieu de me rejoüir, & de vous feliciter) que le Dieu Toutpuiſſant, dis-je, touche votre cœur, & vous preſerve de ce Crime, & moy d'une entiére ruine! C'eſt entre ſes mains que je remets ma Cauſe; & ſi je puis échapper à cet affreux malheur, je lui en donneray toute la Gloire, & je le prieray jour & nuit pour vous. Je ſuis

Monſieur,

Votre très affligée,

pauvre, & deſolée Servante.

Je copiay ceci pour vous le communiquer, mes chers Parens, ſi jamais je ſuis ſi heureuſe que de vous revoir; & je me flate que vous approuverez ma conduite. Le ſoir, quand Mr. le Chevalier Darnford fut parti, mon Maitre me fit deſcendre. Eh bien, dit il, avez vous examiné mes Offres. Oui, Monſieur, répondis-je, & voici ma Réponſe; mais ſouffiez que je ne vous la voye point lire. Eſt ce votre modeſtie, dit il, ou votre obſtination qui vous fait ſouhaiter que je ne la liſe point devant vous?

Je voulus me retirer; mais il me dit, ne me fuiez pas, je ne liray point votre Réponſe tant que vous ferez ici. Mais dites moy, Pamela, ſi vous acceptez mes Offres où non. Monſieur, dis-je, vous le verrez bientôt; mais ne me tenez pas ainſi; car il m'avoit pris la main. Y avez vous bien refléchi avant que de répondre? reprit il. Oui, Monſieur, dis-je. Mais, ajouta-t-il, ſi vous croyez que cette réponſe ne puiſſe pas me plaire, reprenez là, ma chére, & refléchiſſez y de nouveau; car ſi c'eſt là votre derniére

réponſe,

réponſe, & qu'elle ne me plaiſe pas vous étes perdue ſans reſſource : car je ne veux plus m'abaiſſer juſqu'à prier là où je puis commander. Je crains, à votre air, que votre réponſe ne ſoit pas ſatisfaiſante : & ſouffrez que je vous diſe, que je ne veux point eſſuier de refus. Si les Conditions que je vous propoſe ne vous paroiſſent pas aſſez avantageuſes, je vous donneray juſques aux deux tiers de mon bien ; car, ajouta-t-il, en faiſant un affreux Serment, je ne ſaurois vivre ſans vous ; & puiſque les choſes ont été ſi loin, je ſuis determiné à ne point vivre ſans vous. Là deſſus il me prit entre ſes bras, ce qui m'effraya prodigieuſement, & il me donna deux ou trois baiſers.

Je m'échappay enfin, & je montay dans ma chambre penetrée d'inquietude & de crainte.

Une heure après il appella Mad. Jewkes ; je compris qu'il étoit dans une furieuſe colére, & cela uniquement à cauſe de moy ; j'entendis Mad. Jewkes lui dire, que c'étoit ſa propre faute, & que s'il avoit un peu de reſolution, il feroit bientôt ceſſer mon obſtination & toutes mes plaintes ; elle lui dit pluſieurs autres choſes ſemblables, toutes pleines d'impudence. Je ſuis reſolue de ne me point coucher ce ſoir, ſi on ne m'y force pas. Oh ! que mon pauvre cœur palpite ! Que deviendray-je en fin !

SAMEDI *ſur le Minuit.*

Sur le minuit il m'envoya dire par Mad. Jewkes de l'aller trouver. Où, dis-je. Je vais vous y conduire, répondit elle. Je deſcendis deux ou trois marches ; mais voyant qu'elle alloit à la Chambre de mon Maitre, dont la porte étoit ouverte ; je ne ſaurois aller là, dis-je. Allons, reprit elle, ne faites pas la ſotte ; il ne vous arrivera aucun mal. Non, dis-je, quand

quand je devrois mourir, je ne veux point y aller. Je l'entendis lui qui diſoit, qu'elle vienne, autrement elle s'en repentira; je ne ſaurois me reſoudre à lui parler moi-même. Non, dis-je, je ne puis point l'aller trouver, & je remontay dans mon cabinet, attendant à tout moment qu'on viendroit m'en tirer par force.

Mais Mad. Jewkes monta quelques momens après, & me commanda de me coucher au plûtôt. Non, dis-je, je ſuis reſolue de ne me point coucher cette nuit. Je vous y obligeray bien, dit cette imperieuſe Créature; Nanon & moy vous deſhabillerons. Je ſavois, que ni priéres, ni larmes ne pouvoient toucher cette méchante femme; je lui dis je ſuis ſeure que vous ferez entier mon Maitre, & je ſeray perdue! Vous en ſeriez bien plus mal, n'eſt ce pas? répondit elle: mais je vous aſſeure qu'il eſt trop irrité pour ſe familiariſer avec vous; & vous pouvez compter qu'on diſpoſera de vous d'une autre maniére; c'eſt ce que je puis vous dire pour votre Conſolation. J'eſpére qu'un Mari ſaura ſe faire obéir, quoyque perſonne autre ne le puiſſe. Il n'y a point de Mari au monde, répondis-je, qui puiſſe me forcer à faire rien d'injuſte ni de honteux. C'eſt ce qu'on éprouvera bientôt, dit elle: & Nanon étant entrée là deſſus, Quoy! dis-je, faut il que je couche encor avec deux perſonnes durant la chaleur qu'il fait? Oui, dit elle, vous coucherez avec deux perſonnes de votre Sexe, juſques à ce que vous puiſſiez avoir un bon Compagnon au lieu de nous deux. Mad. Jewkes, lui dis-je, je vous prie de ne me point parler d'une maniére indécente; je vois que vous allez encor commencer à le faire, mais peutétre que cela m'obligera à vous dire quelque dureté. Car après les mauvaiſes actions il n'y a rien de plus criminel que les mauvaiſes paroles; car on n'en prononceroit point, ſi l'on n'avoit pas le cœur corrompu. Couchez

chez vous, petite *Puritaine*, dit elle; ſans doute que vous étes d'une chaſteté ſans pareille. En vérité, répondis-je, je ne ſaurois me coucher: quel mal cela vous fera-t-il, ſi je paſſe la nuit dans ce fauteuil? Nanon, dit elle, deſhabillez ma jeune demoiſelle, & ſi elle ne veut pas vous le permettre, je viendray vous aider; & ſi nous ne pouvons pas en venir à bout toutes deux, j'appelleray mon Maitre pour nous aſſiſter; ce ſeroit pourtant un Employ qui conviendroit mieux à Mr. Colbrand qu'à lui. Vous étes bien cruelle, lui dis-je. Je le ſais, répondit elle, je ſuis une Proſtituée, & une Jezabel. Ah! dis-je, vous avez fait un bel exploit d'aller rapporter ces fadaiſes à mon Maitre! Que ne lui diſiez vous auſſi que vous m'aviez battue? Non, mon petit Agneau, reprit elle (je ne lui avois pas ouï prononcer ce mot depuis longtems) je vous laiſſois ce ſoin, & vous alliez le dire, ſi le *Vautour* n'avoit pas pris le parti du *Loup*, & ordonné à l'innocent Agneau de ſe taire. Je ne me ſoucie point de vos railleries, Mad. Jewkes, lui dis-je; mais quoyque je ne puiſſe trouver maintenant ni juſtice, ni grace, & qu'on ne veuille point écouter ma juſtification, il viendra peutétre un tems où l'on m'entendra, & où le ſentiment de vos crimes vous otera la parole. Oui, petite Arrogante, dit elle, & le Vantour auſſi perdra la parole! Il faudra donc que nous ſoyons tous deux muets! Cela ſera joli, mon petit Agneau. Alors vous aurez tout le tems de parler ſeule: Oh! qu'il fera beau entendre ce joli petit Agneau repeter continuellement les mots *d'innocence*, de *vertu*, & *d'honneur*, juſques à ce que le procès ſoit fini. Vous étes bien vicieuſe, lui dis-je; mais ſi vous penſiez le moins du monde à l'autre Vie, vous ne parleriez pas comme vous faites. Je ne m'en étonne point. Cela fait voir en quelles Mains je ſuis tombée. Sans doute, répondit elle; mais je vous prie de vous deſhabiller, & de vous coucher, autrement

ment je crois que votre *Innocence* ne vous empêchera pas de tomber en de plus mauvaiſes mains encor. Je me coucheray, lui dis-je, ſi vous voulez me permettre de tenir moy même les Clefs de la Chambre, mais non pas autrement, ſi je puis m'en empêcher. Oui, dit elle, & puis vous formerez de nouvaux projets, de nouvaux ſtratagémes pour vous enfuir. Non, je vous aſſeure, repris-je, j'ay renoncé à tous mes Stratagémes. Je vous prie de me donner les Clefs, & je me coucheray. Elle vint à moy, & me prit dans ſes terribles bras, comme ſi je n'euſſe été qu'un paquet de plumes. Je fais ceci, dit elle, pour vous montrer combien ſeroit foible la reſiſtance que vous pouriez faire contre moy, ſi je voulois me ſervir de toute ma force: Ainſi mon petit *Agneau*, ne dites pas à votre *Loup*, que vous ne voulez point vous coucher. Là deſſus elle me remit ſur ma chaiſe, & me donna un petit coup ſur le Cou: Ah! tu es en verité une jolie Créature: mais ſi obſtinée & ſi hautaine, que ſi tes forces répondoient à ton orgueil, tu nous emporterois tous ſur tes épaules, & la maiſon encor par deſſus le marché. Mais je vous ordonne de vous deſhabiller.

Je vois bien, dis-je, que mes Malheurs ne font qu'exciter votre gayeté, & vous engagent encor à me tourner en ridicule. Mais je vous *aimeray* ſi vous voulez me faire le plaiſir de me donner les Clefs des portes de la Chambre. Etes vous ſeure que vous m'aimerez, dit elle? Parlez en conſcience. Vous ne devriez pas, repris-je, me preſſer ſi fort là deſſus; & vous ne le feriez pas, ſi vous n'étiez pas perſuadée, que vous ne m'avez donné que trop de ſujet de ne vous pas aimer. Mais je vous aimeray autant que je pouray; je ne voudrois pas dire un menſonge de propos deliberé; ſi je vous aſſeurois que je vous aimeray de tout mon cœur, ſans doute que vous ne me croiriez pas, après la maniére dure & cruelle,

dont

dont vous m'avez traitée. Voilà qui eſt ſincére, je l'avoue, dit elle; mais Nanon, ajouta-t-elle, déchauſſez Mademoiſelle. N'en faites rien, je vous en prie, lui dis-je, je me coucheray tout à l'heure, puis qu'il le faut abſolument.

J'entray là deſſus dans mon Cabinet pour quelques momens, & je mis à écrire ceci. Mais comme elle me preſſoit fort, je fus obligée de m'aller coucher; je garday pourtant une partie de mes juppes, comme j'avois fait la nuit précedente. Mad. Jewkes me permit de garder les Clefs de la Chambre; car il y a une double porte, & deux Serrures. Je dormis un peu cette nuit, n'ayant pas fermé l'œuil les deux ou trois derniéres nuits.

Je ne ſaurois m'imaginer ce que Mad. Jewkes prétend; mais comme Nanon vouloit parler une fois ou deux, elle l'a rabrouée, & lui a dit, je vous défens d'ouvrir la bouche devant moy, petite ſouillon; & ſi Pamela vous fait quelques Queſtions, ne lui répondez pas un mot, pandant que je ſuis ici. C'eſt une femme imperieuſe, qui ſe fait craindre tous les Domeſtiques: ç'a été toujours là ſon Caractére. Oh! qu'il eſt bien different en tout de celui de la bonne Mad. Jervis!

DIMANCHE *matin.*

Il m'eſt venu une penſée un peu ſinguliére dans l'eſprit: mon deſſein, quoyqu'un peu hardi, n'avoit rien de criminel. Voyant que mon Maitre s'habilloit pour aller à l'Egliſe, & que le Caroſſe étoit pret, je ſuis entrée dans mon Cabinet, & me ſuis miſe à écrire ces deux billets.

On recommande inſtamment aux Priéres de cette Aſſemblée un Gentilhomme d'honneur & de merite, mais qui eſt expoſé à une violente Tentation, ayant deſſein d'employer ſon grand Pouvoir pour ruiner une pauvre & infortunée Créature.

Une pauvre fille affligée ſe recommande aux Priéres de l'Egliſe, pour demander à Dieu qu'il conſerve ſa Vertu & ſon Innocence.

Mad. Jewkes monta comme j'écrivois ces billets: Toujours à écrire, dit elle en entrant; elle voulut abſolument voir ce que c'étoit, & ſur le champ, malgré tout ce que je pus lui dire, elle porta les deux Billets à mon Maitre, qui les lut, & dit à Mad. Jewkes, allez dire à Pamela qu'elle verra bientôt, comment ſes priéres auront été exaucées. Elle eſt bien hardie; mais puiſqu'elle a refuſé toutes mes offres, je ne tarderay pas à lui faire rendre compte de tout. Il ſortit là deſſus, & je le regarday par la fenêtre; il étoit parfaitement bien mis; & en verité c'eſt un très bel homme. Quel domage que ſon Cœur ne réponde pas à cet exterieur aimable! Pourquoy ne puis-je pas le hair? Mais que ceci ne vous inquiéte point. Il eſt impoſſible que je l'aime; ſes vices le rendent affreux à mes yeux.

Mon Maitre a envoyé dire qu'il ne viendra point diner au logis; & je m'imagine qu'il dinera chez Mr. le Chevalier Darnford. Je ſuis fort inquieté au ſujet du pauvre Mr. Williams. Mad. Jewkes dit qu'il eſt encor en priſon, & qu'il prend ſon malheur fort à cœur. Comme il ſe l'eſt attiré pour l'amour de moy, cela m'afflige extrémement. Mon Maitre veut en être payé: & cela eſt bien dur: il eſt vray que Mr. Williams a receu cent cinquante Livres Sterling de lui; mais il regardoit cela comme un Salaire qu'il

lui

lui donnoit pour les trois ans durant leſquels il a été ſon Chapelain. Mais il n'y a point eu d'accord entre eux, & Mr. Williams ſe fioit entiérement à la bonté de ſon Patron: ce digne Miniſtre en a ſans doute agi bien genereuſement avec moy; puiſqu'il s'eſt expoſé volontairement au reſſentiment de mon Maitre uniquement pour delivrer l'innocence opprimée; j'eſpére qu'il en ſera dignement recompenſé avec le tems. Helas! Pour moy, je n'oſe pas intercéder en ſa faveur: Je ne ferois qu'exciter de plus en plus la Jalouſie de mon Perſecuteur. Et d'ailleurs, je n'ay pas aſſez de credit, pour me délivrer moy-même.

DIMANCHE *au ſoir.*

Mad. Jewkes a receu un billet de mon Maitre; je ne ſais ce qu'il lui marque, mais le Caroſſe eſt revenu ſans lui. Comme elle ne me veut rien dire, il eſt inutile de lui faire des queſtions. Je crains ſi fort de nouvaux complots & de nouvaux Artifices, que je ne ſais que faire. Tout m'eſt ſuſpect; car maintenant qu'on a voué ma ruine, que puis-je attendre! On entreprendra ſans doute ce qu'il y a de plus affreux! Tout ce que je puis faire c'eſt d'adreſſer mes Priéres à Dieu pour implorer ſa Protection. S'il faut que je ſouffre, puiſſé-je au moins ne pas ſurvivre longtems à la perte de mon honneur! Seulement que je n'abrége pas mes jours d'une maniére criminelle!

Cette femme a laiſſé le billet de mon Maitre ſur la Table dans notre chambre: & je m'y ſuis renfermée pour la copier. Vous jugerez par ma main tremblante dans quelle inquietude je ſuis. Je ſouhaite que le pauvre Mr. Williams ſoit relaché à quelque prix que ce ſoit. Mais cette Lettre me fend le

cœur. Cepandant, j'ay encor, Graces à Dieu, un jour de Repit!

" *Mad.* JEWKES,

" On m'a tant ſollicité ſur l'affaire de Mr. Williams, que je pars cette aprèſdinée pour Stamford, dans le Caroſſe de Mr. Darnford, avec le Miniſtre Peters, qui intercede pour ſon Confrére; je ne ſeray de retour que demain au ſoir, & peut-être pas même alors. Quand à votre Pupille, je ſuis extrémement irrité contre elle. Elle a laiſſé écouler le tems que je lui avois accordé; & quand même elle voudroit à preſent ſigner les Articles que je lui ay propoſé, il eſt deſormais trop tard. Je découvriray peutétre quelque choſe par le moyen de Mr. Williams, & à mon retour je feray éprouver à cette ingrate, que tous ſes charmes enchanteurs ne ſauroient lui faire éviter le ſort qui l'attend. Mais qu'elle ne ſache rien de ceci, de peur que cela ne l'engage à exercer ſon Eſprit inventif pour trouver quelque nouveau Stratagéme. Ayez ſoin de ne pas vous fier avec elle la nuit, ſans avoir avec vous une autre perſonne pour vous aſſiſter; de peur qu'elle ne ſoit aſſez temeraire pour tacher de s'échaper une ſeconde fois par la Fenétre. Car je la redemanderay de vos mains. Je ſuis

" *Votre*, &c."

Après avoir copié cette Lettre je la remis à l'endroit où je l'avois trouvée: Je l'avois à péne poſée ſur la Table, que Mad. Jewkes eſt remontée, étant dans une grande inquiétude, craignant que je n'euſſe vû ce billet. Mais comme j'étois dans mon Cabinet, & que la Lettre étoit ſur la Table où elle l'avoit laiſſée, elle n'a rien ſoupçonné. Ha! dit elle, j'appréhendois que vous n'euſſiez vû cette Lettre de mon Maitre,

tre, que j'ay eu la negligence de laiſſer ſur la Table. Je voudrois l'avoir ſeu, lui dis-je. Comment, reprit elle, vous n'oſeriez pas ſans doute lire les Lettres qu'on m'adreſſe je vous aſſeure, lui ay-je répondu, que dans la Circonſtance où je me trouve, je l'aurois luë, ſi j'avois ſeu qu'elle étoit là. Permettez moy, je vous prie, de la voir. Je ſouhaite beaucoup de bien à Mr. Williams, a-t-elle dit, j'apprens que mon Maitre eſt allé pour s'accommoder avec lui; ce qui eſt une grande preuve de ſa Bonté. Il a certainement le Cœur très bon, & il eſt toujours pret à pardonner. Comment, ay-je dit, comme ſi je n'avois rien ſeu de cette Affaire; comment peut il s'accommoder avec lui? Mr. Williams n'eſt il pas à Stamford? Je le crois; a-t-elle répondu. Mais Mr. Peters intercéde pour lui, & il eſt allé à Stamford avec mon Maitre, qui ne ſera pas de retour ce ſoir: De ſorte que nous n'avons rien à faire, ſi ce n'eſt de ſouper de bonne heure, & de nous aller coucher. Tant mieux, ay-je dit là deſſus; j'eſpére donc que je dormiray bien cette nuit. Vous pouriez dormir bien toutes les nuits, a-t-elle répondu, ſi vos ridicules frayeurs ne vous en empéchoient pas. Vous craignez vos amis, lors même qu'ils ne vous approchent pas. Cela eſt vray, ay-je dit, car je n'en ay point ici.

J'ay donc encor une nuit pendant laquelle je pourray conſerver mon innocence. Je ne ſais ce qui m'arrivera la nuit ſuivante: ainſi je tacheray de bien dormir celle-ci, tandis que je ſuis un peu tranquile. Je vous ſouhaite le bon ſoir, mes chers Pére & Mére; car je n'ay plus rien à dire ſur cette journée. Et quoyque la Lettre de mon Maitre m'effraye, je m'éforceray pourtant d'étre auſſi gaye qu'il me ſera poſſible, afin qu'on ne me ſoupçonne pas de l'avoir vue.

MARDI, *au ſoir.*

Deſormais plus les apparences me paroitront favorables & plus je ſoupçonneray de mauvais deſſeins. Oh! votre pauvre fille! Que n'a-t-elle pas ſoufert depuis qu'elle vous écrivit Dimanche au ſoir! La plus cruelle Epreuve! Le plus affreux danger! Oh! que le corps me friſonne en voulant vous rendre compte de ce qui s'eſt paſſé durant ce funeſte Intervalle! Car, mes chers Parens, ne ſerez vous pas trop effrayez, & ne reſſentirez vous pas une trop vive douleur, lors que je vous diray que ce prétendu Voyage de Stamford n'étoit qu'un abominable prétexte? Car mon Maitre revint ſecrettement à la maiſon, & peut s'en eſt falu qu'il n'ait accompli ſon deteſtable projet, & ruiné pour jamais votre pauvre fille; & cela par un Artifice dont je ne me doutois pas le moins du monde; & vous verrez de quelle maniére indigne & honteuſe cette infame Créature, Mad. Jewkes, s'eſt conduite.

Je finis ma derniére en vous apprenant combien j'étois contente de voir que ma Vertu avoit au moins encor une nuit de repit. Mais j'avois moins de ſujet que jamais de me rejouir, comme vous pouvez vous l'imaginer par ce que j'ay déja dit. Je vais vous raconter du mieux que je pourray la ſuite de ma triſte Hiſtoire.

La Servante Nanon eſt ſujette à boire un peu trop, lorſqu'elle peut trouver quelque Liqueur forte. Et Mad. Jewkes laiſſa, ſans doute à deſſein, une Bouteille d'eau-de-Vie ſur une Table, & la pauvre Nanon en but plus qu'il ne lui en falloit. Quand elle vint mettre la Nappe, Mad. Jewkes la gronda d'importance: car elle a trop de défauts elle même, pour ſoufrir patiemment que les autres en ayent. Elle la chaſſa de la Sale à manger, & quand nous eumes

ſoupé

ſoupé elle lui ordonna d'aller cuver ſon vin, avant que nous fuſſions nous coucher. La pauvre fille monta dans notre Chambre en murmurant.

Environ deux heures après, c'eſt à dire vers les onze heures, nous montames Mad. Jewkes & moy pour nous aller coucher; & je me rejouiſſois dans l'eſperance de bien dormir. Nous fermames les deux portes à clef, & nous vimes la pauvre Nanon, à ce que je croyois, dormant profondément ſur un fauteuil dans un coin obſcur de la Chambre, & ayant ſon tablier ſur ſa téte. Je dis, *Nanon, à ce que je croiois*, mais, ô horreur! c'étoit mon abominable Maitre qui s'étoit ainſi déguiſé, comme vous l'apprendrez bientôt. Voilà, dit Mad. Jewkes, cette vilaine ivrogneſſe profondement endormie dans un fauteuil, au lieu d'étre au lit: Je ſavois bien qu'elle s'en étoit donnée à cœur joye. Je vais l'éveiller, dis-je. Non, non, reprit elle, nous ſerons mieux ſans elle. Sans doute, répondis-je; mais ne s'enrûmera-t-elle pas?

J'eſpére, dit Mad. Jewkes, que vous n'avez point à écrire ce ſoir: non, repliquay-je, & je me coucheray en même tems que vous. Je ne comprens pas, dit elle, où vous trouvez de quoy tant écrire. Il faut ſans doute que vous ayez plus de commoditez pour cela, & plus de papier que je ne ſais. J'avois deſſein de vous fouiller, ſi mon Maitre n'étoit pas venu; car j'ay apperçu une coupe de porcelaine rompue, dans la quelle il y a un peu d'ancre; ce qui m'a donné des ſoupçons: Mais puiſqu'il eſt venu, qu'il prenne garde à vous lui même, s'il veut; & ſi vous le tromper ce ſera ſa propre faute.

Pendant qu'elle parloit ainſi nous nous deſhabillions, & je pouſſay un profond ſoupir. De quoy ſoupirez vous, dit elle: c'eſt, répondis-je, que je reflêchis ſur la triſte Vie que je même, & que je conſidére combien mon ſort eſt cruel. Je ſuis perſuadée,

qu'une Voleuſe eſt plus heureuſe que moy, ſi vous en exceptez le ſentiment de ſon crime; & je crois que je regarderois comme une véritable faveur d'être pendue tout d'un coup, plûtôt que de vivre continuellement dans de cruelles Appréhenſions. Comme je n'étois point aſſoupie & que je me trouvay en train de jaſer, je me mis à faire le recit de mon Hiſtoire, comme j'avois fait une fois en préſence de Mad. Jervis.

Mes pauvres & vertueux Parens, dis-je, ont pris ſoin de m'inſpirer de bons Principes, juſques à que j'euſſe atteint l'âge de douze ans: Ils m'ont enſeigné à préferer la Pauvreté accompagnée de la Vertu, à tout l'Eclat des Richeſſes & de la Grandeur, lors qu'il faut y arriver par le Crime: ils ont confirmé leurs Leçons par leur propre exemple; car depuis quelques années ils ont été extrémement pauvres, mais en même tems ſi vertueux, que leur probité a paſſé en proverbe dans leur voiſinage, où l'on dit de celui qu'on veut louer, *il eſt auſſi vertueux, que le bon homme Andrews.*

Enſuite ma chére & bonne Maitreſſe prit de l'amitié pour moy: elle me promit qu'elle feroit ma fortune, ſi je voulois répondre aux ſoins qu'elle prendroit de mon Education. Elle me fit apprendre à chanter, à danſer, & à jouer du Claveſſin, afin de l'amuſer dans ſes heures perdues. Elle me fit auſſi apprendre à faire toute ſorte de beaux Ouvrages à l'aiguille: au millieu de tout cela, elle me repétoit continuellement cette Leçon, *Ma bonne Pamela, ſoyez vertueuſe & ne vous familiariſez point avec les hommes.* Je me flate que j'ay ſuivi ſa Leçon, & cependant tous les hommes m'aimoient & me reſpectoient, je puis le dire moy-même, puiſque cela eſt vray à la Lettre; & ils étoient prets à me rendre tous les ſervices poſſibles, comme ſi j'euſſe été Demoiſelle.

Mais

Mais qu'eſt il arrivé enſuite? Il a plû à Dieu de retirer à ſoy ma bonne Maitreſſe, & mon Maitre à pris ſa place. Mais quelle Leçons a-t-il voulu me donner? Elles reviennent préciſement à ceci, *Pamela, ne ſoyez point vertueuſe.*

De ſorte qu'après avoir vécu pendant ſeize ans dans la Vertu, & avec honneur, lors que je ſuis parvenue à connoitre la difference du bien & du mal, il faut que je renonce tout d'un coup à la vertu, à cette Innocence où j'ay vécu pendant ſeize ans, & de laquelle après la Grace de Dieu, je ſuis redevable aux Leçons & aux Exemples de mes Parens & de ma Maitreſſe; il faut que je m'abandonne au crime, & que dans un moment de tems je devienne la plus indigne de toutes les Créatures. Et cela pour quelle recompenſe? Pour une paire de Boucles d'Oreilles, pour un Collier, & pour une Bague de Diamant, qui ne me conviendroient en aucune maniére; pour quelques beaux habits, que je ne ſaurois porter ſans me faire moquer de moy, & montrer au doit, ſurtout lors qu'on ſauroit à quelles infames Conditions j'aurois aquis tout cela. Il eſt vray que je devois recevoir auſſi un bon nombre de Guinées; je ne me ſouviens pas combien; car quand il y en auroit eu dix fois davantage, je n'en aurois pas fait tant de cas, que des ſix Guinées, que j'avois gagnées avec honneur & que vous m'avez eſcamotées, Mad. Jewkes.

Oui, mais je devois avoir auſſi je ne ſais combien de Livres Sterling de rente, durant ma Vie: & le bon de l'Affaire étoit, que mon honnéte homme de Pére devoit étre le Fermier de ſa Fille, qui ſe ſeroit ainſi abandonnée & proſtituée. A ces Conditions mon Maitre auroit bien voulu me pardonner toutes mes fautes, tant il eſt bon, vertueux, & facile à faire Grace.

Je lui en ay beaucoup d'obligation ſans doute. Mais quelles ſont donc ces grandes & terribles fautes

qu'il voudroit bien me pardonner? Les voici; c'eſt de vouloir ſuivre les bonnes Leçons qu'on m'a données, & de refuſer d'en apprendre une toute oppoſée à celles là; c'eſt de n'être pas contente qu'on m'ait indignement enlevée, pour me perdre; c'eſt d'avoir employé tout ce que je puis avoir d'eſprit pour tâcher de me tirer du danger où je ſuis, & de ſauver mon innocence.

Et puis il s'eſt aviſé une fois d'être jaloux du pauvre Jean, quoyqu'il ſût fort bien que ce Valet étoit ſa créature, & qu'il l'aidoit à me tromper.

Après cela il s'eſt mis en colére contre cet honnête Eccleſiaſtique Mr. Williams; & ce Maitre ſi bon, ſi compatiſſant la fait mettre en priſon; & pourquoy? Parce qu'étant Miniſtre, & ayant de la Pieté, il a eu *la Crainte de Dieu devant les yeux*, & étoit pret à ſacrifier ſes propres interets, pour aſſiſter une pauvre Créature opprimée.

Mais il faut que je ſois une fille hardie, effrontée, impudente, & que ſais-je encor, parce que j'oſe fuir un malheur certain, & que je cherche à m'échaper de la priſon où l'on me retient injuſtement; il faut que ce ſoit dans le deſſein d'épouſer ce Miniſtre; rien n'eſt plus certain, ſuivant mon Maitre. Helas! Mr. Williams n'auroit pas fait un grande fortune ſi j'avois conſenti à l'épouſer! Mais vous ſavez, & lui auſſi, que je n'avois pas deſſein d'épouſer qui que ce fut: tout ce que je ſouhaitois, c'étoit de me retirer chez mes pauvres Parens, & de jouir de ma liberté, ſans étre ainſi injuſtement empriſonnée; & on n'auroit pas oſé en agir ainſi avec moy ſi je n'étois pas une pauvre fille deſtituée d'amis, & qui n'ay perſonne qui puiſſe me faire rendre juſtice.

Voilà mon Hiſtoire en peu de mots. Je ſuis certainement bien malheureuſe? Et pourquoy faut il que je le ſois? C'eſt parce que mon Maitre apperçoit quelque choſe en moy, qui lui plait, & que je ne veux

pas

pas consentir à ma ruine. C'est pourquoy il faut que je sois ruinée, & je le seray: c'est toute la raison qu'il peut alléguer.

Mad. Jewkes me laissa causer ainsi tant qu'il me plut, sans m'interrompre une seule fois. Je me deshabillois cependant, & je dis à Mad. Jewkes, il faut que j'aille regarder dans les deux Cabinets; car, quoyque mon Maitre soit bien loin, je suis soupçonneuse depuis l'Affaire du Cabinet, qui arriva dans l'autre Maison. J'ay aussi bonne envie d'éveiller cette pauvre fille. N'en faites rien, dit elle, je vous le défens; je suis fort en colére contre elle; mais elle n'attrappera aucun mal où elle est: & si elle s'éveille, elle pourra fort bien venir se coucher, puis qu'il y a une chandelle dans la cheminée. Je regarday donc dans les deux Cabinets, & je me mis à genoux dans le mien, suivant ma coutume, pour faire ma priére. J'étois toute deshabille, & je tenois mes juppes à la main. En rentrant je passay proche de cette pauvre *dormeuse*, à ce que je crois; car, helas! je ne pensois guére que ce fut mon Maitre, mon méchant Maitre, qui s'étoit deguisé en mettant la robe & la juppe de Nanon, & qui avoit le tablier de cette fille sur sa téte & ses épaules. A quelles bassesses, à quelles indignitez les suppots du Démon ne se portent ils pas par son instigation, afin d'exécuter leurs abominables projets!

Mad. Jewkes étoit déja couchée, & s'étoit mise du coté de la ruelle, suivant sa coutume; & je mis aussi près d'elle que je pus, afin de laisser de la place pour Nanon. Où sont les clefs, Mad. Jewkes, lui dis-je; je ne crains pourtant pas beaucoup pour cette nuit. Les voici attachées à mon poignet, dit cette méchante femme: mettez votre bras sous le mien & vous les trouverez: je le fis, & cette abominable, qui avoit ses vûës, me tint la main dans la sienne.

En moins d'un quart d'heures, je dis, voilà Nanon qui s'éveille, car je l'entens remuer. Dormons, dit Mad. Jewkes; elle ſaura bien venir ſe coucher, lors qu'elle ſera tout à fait éveillée. La pauvre fille! repris-je; elle aura ſans doute un grand mal de téte demain pour s'étre ainſi enivrée. Taiſez vous & dormez, me répondit elle; vous m'empéchez de dormir: Je ne vous ay jamais vue ſi fort en humeur de jaſer. Ne me grondez point, dis-je; je n'ay plus qu'une choſe à vous demander. Croyez vous que Nanon ait pu m'entendre lors que j'ay parlé des Propoſition de mon Maitre? Non, dit elle, car elle dormoit profondément. J'en ſuis bien aiſe, repris-je; parce que je ne voudrois pas ternir la Reputation de mon Maitre dans l'eſprit de ſes moindres Domeſtiques: car pour vous vous n'ignoriez pas les belles Propoſitions qu'il m'a faites. C'étoient, dit elle, des propoſitions très avantageuſes, & il faut que vous ſoyez folle pour les avoir rejettées: mais dormons. Je me tus donc; & la prétendue Nanon parut s'éveiller tout à fait (oh! le lache, l'infame! quel complot, quel affreux complot n'avoit il pas formé!) Mad. Jewkes, l'abominable Créature! dit Nanon, étes vous donc éveillée enfin? venez vous coucher, je vous prie: Car Mademoiſelle Pamela eſt en humeur de jaſer, & ne s'endormira pas ſi tôt.

Là deſſus la prétendue fille s'approcha du lit, s'aſſit ſur une chaiſe, & commença à ſe deſhabiller: & le rideau qui étoit fermé, m'empécha de la voir. Pauvre fille, dis-je! vous avez ſans doute grand mal à la téte: comment vous trouvez vous? Elle ne me répondit pas un mot. Ne ſavez vous pas, me dit l'exécrable & artificieuſe Jewkes, que je lui ay défendu de vous parler en ma préſence. Sans doute qu'elle avoit déja formé ce complot, lors qu'elle lui avoit fait cette défence le ſoir précedent.

Il me ſembloit entendre que cette prétendue fille reſpiroit avec beaucoup de difficulté, & qu'elle étoit fort oppreſſée. En vérité, Mad. Jewkes, dis-je, cette pauvre fille ſe trouve mal: Qu'avez vous Nanon? ajoutay-je; mais elle ne me répondit point encor.

Enfin, j'ay horreur de le raconter cette fauſſe fille ſe mit au lit, & trembloit comme la feuille. Et moy, pauvre folle que j'étois, j'en avois grand pitié. Mais ce barbare avoit bien raiſon de trembler, vû l'affreux & infame projet qu'il avoit formé.

Quelles expreſſions trouveray-je, ma chére Mére (car il ne faudroit pas que mon Pére vit cet endroit odieux de mon recit) quelles expreſſions trouveray-je pour d'écrire ce qui s'eſt paſſé, & la confuſion où je fus? Ce mechant me prit le bras gauche qu'il mit autour de ſon col, pandant que l'infame Ma... le me tenoit le bras droit; & puis il m'embraſſa. Cette fille eſt folle, dis-je; que prétendez vous impudente, croyant toujours que c'étoit Nanon. Mais il me deſabuſa bientôt en me baiſant avec une ardeur terrible, & en me faiſant entendre une voix, qui me parut un coup de tonnerre. Voici, Pamela, dit il, le tems auquel vous devez compter avec moy, comme je vous en ay menacée. Je jettay un cris ſi affreux, qu'on n'en a jamais entendu de pareil. Mais il n'y avoit perſonne qui put me ſecourir. On me tenoit les deux mains, comme je l'ay dit. J'étois dans la plus cruelle angoiſſe, qui ſe puiſſe concevoir. Méchant, infame! dis je; abominable femme! O Dieu, ô Dieu, delivre moy cette fois, cette fois ſeulement, tire moy du peril où je ſuis; ou fais moy expirer ſur le champ. Et puis je me mis encor à crier de toute ma force.

Pamela, me dit il, je ne veux vous dire qu'un mot; écoutez moy un ſeul moment; vous voyez que juſques ici je n'ay rien entrepris contre vous. N'eſt

ce *rien*, dis-je, que d'étre ici dans le lit, & de me tenir les mains à vous deux? Je n'écouteray rien à moins que vous ne ſortiez du lit à l'inſtant, & que vous n'emmeniez cette abominable Créature avec vous.

Monſieur, dit elle, (oh! l'infame, qui eſt la honté de ſon Sexe) vous perdez du tems; ne vous amuſez pas à la bagatelle; elle ne ſauroit crier plus haut qu'elle n'a fait; elle ſera plus tranquile, dès que ſort ſera décidé.

Taiſez vous, lui dit il; il faut que je vous diſe un mot Pamela: vous voyez que vous étes abſolument en mon pouvoir; vous ne ſauriez m'échapper, ni vous défendre. Cepandant je ne vous ay point encor touchée. Mais ſi vous ne voulez pas accepter les offres que je vous ay faites, je ne perdray pas cette occaſion: ſi vous les acceptez, je vous laiſſeray, & me retireray.

Oh! Monſieur, répondis-je, laiſſez moy, laiſſez moy ſeulement, & je feray tout ce que je pourray. Jurez moy donc, reprit il, que vous accepterez mes offres; & là deſſus, car tout ce qu'il diſoit n'étoit qu'une abominable feinte, il me mit la main ſur le Sein. La ſituation violente où j'étois, la crainte & la terreur dont j'étois ſaiſſé, me firent tomber en foibleſſe; je perdis entiérement connoiſſance; & la fleur froide où ils me virent tous deux leur fit croire que j'étois morte. Je fus fort longtems avant que de reprendre mes eſprits; & tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que quand on m'eut fait un peu revenir, je vis Mad. Jewkes habillée & aſſiſe d'un coté du lit, & lui de l'autre en robe de Chambre & en pantouffles.

Votre pauvre Pamela ne ſauroit répondre des libertez qu'on a priſes avec elle pandant qu'elle étoit dans ce déplorable état de mort. Lors que je les apperçus je me levay ſur mon ſéant, ſans conſiderer les bienſéances, & ſans ſonger que je n'avois rien autour

tour du col. Mon Maitre voulût m'apaiſer, en me témoignant quelque pitié; mais je lui mis la main ſur la bouche; oh! dis-je, ne m'apprenez point ce que j'ay ſoufert durant mon évanouïſſement: je tins des diſcours égarez, ſans ſavoir ce que je diſois; car j'avois preſque perdu l'eſprit.

Il me declara le plus ſolemnellement du monde, & avec les plus terribles imprécations contre lui-même, qu'il n'avoit pas commis la moindre indecence; qu'il avoit été fort effrayé de l'état où il m'avoit vûe; qu'il renonceroit à ſes Entrepriſes; qu'il ſouhaitoit ſeulement de me voir tranquile, & que dès que je le ſerois, il me quitteroit ſur le champ, & iroit ſe coucher dans ſon propre lit. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, pour me prouver que vous parlez ſincérement, emmenez donc auſſi cette méchante Créature, cette infame Jewkes.

Quoy, Monſieur, dit cette abominable, une petite pamoiſon vous fera-t-elle perdre une auſſi belle occaſion? Je croyois que vous connoiſſiez un peu mieux le Sexe. Vous voyez que la voilà maintenant tout à fait revenue.

Voilà tout ce que j'entendis; peutétre qu'elle en dit davantage, mais je m'évanouïs encor à ces paroles, & par la terreur que mon Maitre m'inſpira de nouveau en voulant m'embraſſer. Lors que je revins à moy, je le vis aſſis encor auprès de mon lit, & j'apperceu Nanon, qui tenoit une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle m'avoit fait ſentir: mais Mad. Jewkes n'étoit plus là.

Mon Maitre me dit, en me prenant la main, je vous jure, ma chére Pamela, que je vous laiſſeray dès le moment que je verray que vous étes mieux & appaiſée. Nanon, qui eſt là, ſait & vous dira dans quelle inquiétude j'ay été pour vous. Je prens Dieu à témoin, que je n'ay commis aucune indécence. Et comme j'ay compris que la préſence de Mad. Jewkes vous

vous fait beaucoup de péne, je l'ay envoyée coucher dans le lit de la Servante, & Nanon couchera avec vous cette nuit. Promettez moy ſeulement que vous vous tranquiliſerez, & je m'en iray. Mais, dis-je, Nanon ne me tiendra-t-elle pas auſſi les Mains? Et ne vous laiſſera-t-elle pas rentrer? Je vous jure, reprit il, que je ne reviendray pas cette nuit. Nanon, ajouta-t-il, deſhabillez vous, & couchez vous, & faites tous vos efforts pour conſoler un peu cette chére fille. Allons, Pamela, me dit il, donnez moy la main, dites que vous me pardonnez, & je vous laiſſeray repoſer. Je lui préſentay une main tremblante, & il deigna la baiſer. Dieu vous pardonne, Monſieur, lui dis-je, s'il eſt vray que vous ayez été ſage pandant que j'étois évanouïe, & ſi vous étes reſolu de tenir votre promeſſe. Il ſe retira d'un air qui me parut témoigner ſa repentance, & Nanon ferma les portes, & m'en apporta les Clefs.

Voilà, mes cher Parens, la plus terrible de toutes les épreuves. Je tremble encor, lors que j'y penſe, & je n'oſe pas m'en rappeller toutes les effrayantes circonſtances. Je me flate qu'il n'a commis aucune indécence, comme il m'en a aſſeurée ſolemnellement; mais j'ay lieu de benir Dieu, qui en me faiſant perdre l'uſage de mes ſens, m'a miſe par là en état de conſerver mon innocence; & qui, lors que toutes mes forces ne m'auroient ſervi de rien, a voulu étre glorifié dans ma foibleſſe.

Je me trouvay ſi foible Lundi, que je garday le lit. Mon Maitre me témoigna beaucoup de tendreſſe; je me flate qu'il eſt ſerieuſement faché de ſon entrepriſe, & qu'il n'y retournera plus: il ne me le promet pourtant pas.

Il vint le matin dès qu'il entendit ouvrir les portes. Je commençay à craindre; mais il s'arreta à quelque diſtance du Lit, & dit, je n'approcheray pas, plûtôt que de vous cauſer la moindre crainte. Monſieur, lui.

lui dis-je, tout ce que j'ay à vous demander, c'eſt que vous teniez votre promeſſe, & que vous ayez pitié de moy. Il s'aſſit ſur le bord du lit, & me demanda avec un air de bonté comment je me portois, il me pria de me tranquiliſer, & me dit que j'avois encor l'air un peu égaré. Je vous prie, mon cher Monſieur, lui dis-je, que je ne voye point cette infame Jewkes; je ne ſaurois plus la ſouffrir. Elle n'approchera pas de vous de tout le jour, me répondit il, ſi vous voulez me promettre que vous vous tranquiliſerez. Je tacheray de le faire, repris-je; il me preſſa la main fort tendrement; & ſe retira. Quel heureux changement ceci ne montre-t-il pas! Oh! puiſſe-t-il être durable! Mais helas! il ſemble que mon Maitre n'ait fait que changer ſes maniéres d'agir; & je crains qu'il n'ait toujours les mêmes deſſeins criminels!

Mardi matin mon Maitre m'envoya dire vers les dix heures de l'aller trouver dans la Salle. Quand je fus entrée, il me dit approcher de moy; Pamela, il me prit la main, en me diſant, vous paroiſſez vous porter bien à préſent; j'en ſuis charmé. Mais, ma petite friponne, vous m'avez terriblement effrayé dimanche au ſoir. Ah! dis-je, ne me parlez pas de cet affreux ſoir. Et en verité le ſeul ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé me fit fondre en larmes, & je détournay la téte afin de cacher mes pleurs.

Ayez quelque confiance en moy, reprit il; je ſais ce que veulent dire ces yeux charmans; il n'eſt pas neceſſaire que vous vous expliquiez plus clairement. Car je vous aſſeure, que dès que je vous vis palir, & qu'une ſueur froide humectoit votre aimable Viſage, Mad. Jewkes & moy ſortimes du lit; je mis ma Robe de Chambre, & elle fut chercher une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, & nous fimes tout ce que nous pumes pour vous faire revenir: toute ma paſſion ſe changea en inquiétude ſur votre rétabliſſement; car je ne crois pas vous avoir jamais vûë dans un ſi

long

long & ſi terrible évanouiſſement: car celui où je vous avois vûe une fois auparavant n'étoit rien en comparaiſon de celui-ci; & nous craignimes de ne pouvoir jamais vous faire revenir. C'étoit peutétre un effet de ma ſotiſe, & de l'ignorance où j'étois de ce que peuvent celles de votre ſexe, lorſqu'elles veulent ſerieuſement ſe défendre contre les entrepriſes des hommes. Mais afin que vous ayez l'eſprit entiérement tranquile, je vous aſſeure, que tout ce que je vous ay fait (& ce n'a été aſſeurément rien qui ne fut très innocent) je l'ay fait avant que vous fuſſiez tombée en foibleſſe.

Cela même, Monſieur, dis-je, étoit très criminel; & il eſt ſeur que vous aviez le plus affreux deſſein. Lors que je vous dis la vérité ſur un point, reprit il, vous devez me croire ſur le reſte: Je vous déclare, qu'à l'exception de cet aimable Sein, j'ignore d'ailleurs de quel ſexe vous étes: mais j'avouë que j'ay eu ce que vous appellez un affreux deſſein. Et quoyque je ne vouluſſe pas vous allarmer trop maintenant, je puis maudire ma foibleſſe & ma folie, qui me forcent à vous avouer que je vous aime paſſionnément, & que je ne ſaurois vivre ſans vous. Mais ſi je puis me vaincre moy-même, & étre le maitre de mes Reſolutions, je n'employeray jamais plus la force pour vous obliger à ſatisfaire mes deſirs. Monſieur, lui dis-je, vous pourez aiſément étre le Maitre de vos Reſolutions, ſi vous voulez me permettre de vous quitter, & d'aller trouver mes pauvres Parens; c'eſt la ſeule grace que je vous demande.

C'eſt une folie que d'en parler ſeulement, reprit il; il ne faut point que vous vous en alliez; & vous ne vous entirez point. Et ſi j'étois ſur que vous ne ſongerez point à vous échaper, on vous traiteroit mieux, & l'on vous rendroit votre empriſonnement moins facheux. Mais, Monſieur, dis-je, à quel deſſein faut il que je demeure ici? Vous mêmes vous paroiſſez

douter

douter ſi vous pourrez perſeverer dans la bonne reſolution que vous avez priſe maintenant. Et penſez vous que ſi je reſtois, tandis qu'il ſeroit en mon pouvoir de m'en aller, & de mettre ma Vertu en ſeureté, cela ne ſignifieroit pas, où que je compte trop ſur mes propres forces, où que je ſuis bien aiſe de m'expoſer à la tentation d'être ruinée? Cela ne marqueroit il pas, que ce n'eſt pas ſerieuſement que je ſouhaite d'être hors de danger? Et puis, combien de tems faut il que je reſte? Et dans quelle vûë? Quelle idée ſe formera-t-on de moy dans le monde? Cela ſeul ne me condamneroit il point, quand même il ne ſe paſſeroit enſuite rien que d'innocent? Vous m'avouerez, Monſieur, que ſi une bonne Reputation eſt quelque choſe d'eſtimable, on ne doit pas s'expoſer à la Cenſure du public, lors qu'on peut l'éviter.

Ce n'étoit point, dit il, pour parler ſur ce ſujet que je vous ay envoyée chercher à préſent: j'ay deux autres propoſitions à vous faire; la premiére, c'eſt que vous me promettiez que pendant quinze jours au moins vous ne tacherez point de vous en aller ſans mon conſentement exprès: j'attens cela de vous pour l'amour de vous même, afin que je puiſſe vous donner un peu plus de liberté. La ſeconde, c'eſt que vous voyiez Mad. Jewkes, & que vous lui pardonniez: elle prend votre reſſentiment fort à cœur: & elle croit que comme toute ſa faute conſiſte à avoir obéï à mes ordres, il ſeroit bien dur qu'elle fut ſacrifiée à votre reſſentiment.

Par rapport à votre premiére propoſition, Monſieur, répondis-je, elle me paroit bien dure, pour les raiſons que je vous ay déja alleguées! Et pour la ſeconde, vû l'infame conduite de cette femme, qui n'a pas même fait difficulté de vous inciter à me perdre, lors que votre bonté ſembloit reprendre le deſſus, & que vous paroiſſiez avoir quelque compaſſion de moy, votre ſeconde propoſition, dis-je, me paroit

paroit plus dure encor que la premiére. Cependant pour vous témoigner combien je ſuis diſpoſée à obéir à vos Ordres, lors que je puis le faire ſans crime (vous ſavez, mes chers Parens, qu'il m'étoit permis de me faire un mérite de ma complaiſance, puis qu'un refus ne m'auroit ſervi de rien) je veux bien conſentir à vos deux propoſitions, & à tout ce que vous voudrez m'ordonner, pourvu que je puiſſe m'y ſoumettre ſans perdre mon honneur.

Voilà qui eſt bien, ma bonne fille, dit il, & il me baiſa. Vous agiſſez prudemment, & vous témoignez par là, que vous ne voulez pas vous prévaloir fiérement de la bonté que j'ay pour vous. Cette complaiſance vous ſera peutétre plus avantageuſe, que vous ne le penſez.

Il appella là deſſus Mad. Jewkes; & lorſqu'elle fut entrée il lui parla de cette maniére. Je vous ſuis obligé, Mad. Jewkes, dès ſoins que vous avez pris, & de la fidelité avec laquelle vous m'avez obéi. Mais j'avouë que Pamela ne ſauroit vous étre obligée de même; parce que le Service au quel je vous ay employée, ne lui a pas été auſſi agréable que je l'aurois ſouhaité; auſſi votre devoir étoit il moins de tacher à lui plaire, que de m'obéir. Cependant je puis vous aſſeurer, que dès la premiére ouverture que je lui en ay faite, elle a bien voulu pour la premiére fois m'obliger juſques à conſentir de ſe reconcilier avec vous: &, ſi elle ne m'en donne point de ſujet, peutétre que je ne vous employeray plus dans une choſe qui lui deplait ſi fort. Tenez vous donc encor pour quelques jours Compagnie à table, & au lit: & prenez garde que Pamela n'envoye ni Lettre, ni Meſſage hors de la maiſon; & qu'elle n'entretienne commerce avec perſonne, ſans que j'en ſois averti, principalement avec Mr. Williams. Du reſte, témoignez à cette chére fille tout le reſpect qu'eſt dû à une perſonne qu'il faut que j'aime pourvû qu'elle

s'en

s'en rende digne, comme je me flate qu'elle le fera; & qu'elle ne ſoit point maltraitée, ni génée au dela de ce qui eſt abſolument neceſſaire. Cepandant, vos ſoins vigilans ne doivent point encor ceſſer: ſouvenez vous que vous ne devez point me deſobliger pour lui faire plaiſir; & que je ne veux, ni ne puis me ſéparer d'elle.

Mad. Jewkes parut fort chagrine; & on auroit dit à ſon air, qu'elle auroit ſouhaité de me rendre ſervice, s'il eut été en ſon pouvoir.

J'eus le courage alors de dire un mot en faveur de Mr. Williams: mais mon Maitre ſe mit en colére contre moy, & me dit qu'il ne pouvoit pas ſouffrir de m'entendre prononcer ce nom; de ſorte que je fus obligée de me taire pour lors ſur ce ſujet.

Cepandant mes Papiers, que j'avois cachez ſous un Roſier, y étoient encor. Je demanday la permiſſion de vous envoyer une Lettre: mon Maitre me l'accorda, mais à condition que je la lui fiſſe lire auparavant. Mais cela ne m'accommodoit point; je vous aurois pourtant écrit une Lettre, qui eut pû lui étre communiquée, ſi j'avois crû étre entiérement hors de danger. Mais je ne ſuis pas encor ſi heureuſe; car mon Maitre ſemble vouloir deſormais employer une autre Méthode pour me perdre; je le crains d'autant plus, que peutétre il ſe ſervira de quelque occaſion favorable pour joindre la violence à la bonté qu'il affecte maintenant, & pour me ſurprendre lors que je ſeray moins préparée à me défendre. Car à preſent il me traite de la maniére du monde la plus obligeante, & me parle de ſon amour ſans ſe contraindre; il ne fait pas même ſcrupule de me baiſer, quand il peut, & il appelle cela une liberté innocente: cepandant cette liberté ne me plait point, principalement vû l'ardeur qu'il témoigne. Car lors qu'un Maitre ſe donne ces Libertez avec une ſervante cela.

cela ne ſignifié rien de bon, & ne doit que trop allarmer une fille vertueuſe.

MERCREDI *matin.*

Je vois qu'on m'obſerve toujours fort étroitement, & qu'on me ſoupçonne encor; je voudrois être chez vous: mais il ne faut pas y penſer au moins de quinze jours. Je n'agrée point ces quinze jours; je crains qu'ils ne ſoient dangereux pour moy.

Mon Maitre vient de m'envoyer chercher pour faire un tour de jardin avec lui. Mais ſes Maniéres ne me plaiſent point. Car pandant que nous nous promenions il m'a toujours tenue embraſſée, & m'a dit mille douceurs, qui m'auroient pû rendre vaine, ſi je n'avois pas connu bien clairement quelles ſont ſes vûës. Après avoir fait quelques tours; il m'a conduite dans un petit Cabinet de verdure tout au bout du jardin; ce qui m'a en verité fait craindre quelque deſſein: Car il me fatiguoit avec ſes douceurs, & m'a fait aſſoir ſur ſes genoux, me baiſant ſi ſouvant, qu'à la fin je lui ay dit; je n'aime point du tout à étre ici, Monſieur, & je vous aſſeure que vous m'allarmez. Ce qui augmentoit mes craintes, c'eſt un mot que je lui avois ouï dire à Mad. Jewkes, & qu'il ne croyoit pas que j'euſſe entendu. Ce mot m'eſt toujours reſte dans l'eſprit depuis; & ſi je n'en ay rien dit encor, c'eſt que je n'ay pas trouvé l'occaſion d'en parler.

Ce mot fut dit avant ma derniére & terrible épreuve: je m'imagine que Mad. Jewkes l'encourageoit à exécuter ſes criminels deſſeins; car je n'entendis point ce qu'elle diſoit; mais j'en juge par ſa réponſe. J'eſſayeray encor une fois, lui dit il; mais j'ay mal commencé: Car je vois que la terreur que

je

je lui ay inſpirée, ne fait qu'augmenter ſa froideur. C'eſt une charmante fille, & peutétre qu'elle pourra ſe laiſſer toucher par la douceur. J'aurois dû l'échauffer par l'amour, au lieu de la glacer par la crainte.

Ne faut il pas qu'il ſoit bien méchant pour parler ainſi? En verité je rougis en écrivant ceci; mais j'eſpére que ce Dieu, qui m'a delivrée de la patte du Lion & de l'Ours, je veux dire, de la Violence de mon Maitre & de Mad. Jewkes, me protégera auſſi contre cette autre Ennemie que j'ay; je veux dire, moy-même, & ma propre foibleſſe, afin que je *ne viole pas les Commemens du Dieu vivant.*

Ce mot donc, que j'avois oui dire à mon Maitre, me venant dans l'eſprit, je crus que je ne pouvois jamais étre trop ſur mes gardes, principalement lors qu'il prenoit de ſi grandes libertez. Car il me faiſoit de bouche des proteſtations d'honneur, tandis que ſes actions les démentoient au même moment. Je l'ay donc prié inſtamment de me permettre de me retirer. Et ſi je n'avois pas témoigné, que je ne faiſois aucun cas de tout ce qu'il diſoit, & que j'étois reſoluë de ne pas demeurer dans ce Cabinet, s'il m'étoit poſſible, je ne ſais juſqu'où il ſe ſeroit émancipé, car je fus obligée de me mettre à genoux pour le prier de me laiſſer aller.

Enfin il eſt ſorti du Cabinet avec moy en me parlant toujours de ſon honneur & de ſon amour. Oui, oui, Monſieur, lui ay-je dit, votre honneur conſiſte à me faire perdre le mien, & votre amour tend à me ruiner; je ne le vois que trop clairement. C'eſt pourquoy je ne veux plus me promener avec vous. Savez vous, m'a-t-il demandé là deſſus, à qui vous parlez, & où vous étes?

Vous jugez bien que je n'avois que trop de raiſon de me defier de ſes deſſeins: c'eſt pourquoy je lui ay répondu, pour ce qui eſt de ſavoir où je ſuis, je ne le ſais

ſais que trop, Monſieur, je ſais qu'il n'y a pas une ame ici qui puiſſe ou qui veuille prendre mon parti. Vous me demandez auſſi ſi je ſais qui vous êtes. Permettez moy de vous demander à mon tour quelle réponſe vous voudriez que je fiſſe à cette queſtion?

Et quelle réponſe voudriez vous me faire, a-t-il dit? Elle ne feroit, repris je, que vous mettre en colére; de ſorte que je m'en trouveray encor plus mal, s'il eſt poſſible. Non, dit il, je ne me facheray point. Eh bien donc, repliquay-je, vous ne ſauriez être le Fils de feu ma bonne Maitreſſe; car elle m'aimoit, & m'a enſeigné la Vertu. Vous ne ſauriez être mon Maitre, car un Maitre ne s'abaiſſe pas juſqu'à ſe conduire envers une pauvre ſervante, comme vous faites envers moy.

Il mit ſon bras autour de mon col, ce qui me facha encor plus, & me rendit plus hardie à lui parler; qui ſuis-je donc, dit il? Vous êtes Lucifer, dis-je, dans une grande Colére, & en me débattant, vous êtes Lucifer en perſonne, qui a prit la figure de mon Maitre, autrement vous ne me traiteriez pas comme vous faites. Ce ſont là de trop grandes libertez, que vous prenez, dit il d'un air fort faché; je vous prie, pour l'amour de vous même, de ne plus parler ainſi; car ſi vous paſſez les bornes de la bienſéance avec moy, je ne garderay plus de meſures avec vous.

Je m'enfuis de lui; mais il me cria, revenez quand on vous le commande. Sachant donc que tous les endroits étoient également dangereux pour moy, & qu'il n'y avoit perſonne de qui je puſſe attendre du ſecours, je revins ſur mes pas, & le voyant en colére, je joignis les deux mains, & lui dis en pleurant, je vous prie, Monſieur, de me pardonner. Non, reprit il, dites plûtôt, *je vous prie, Lucifer, de me pardonner.* Puiſque vous me prenez pour un Demon, comment pouvez vous eſperer quelque faveur de moy? Ne devez vous pas plûtôt vous attendre au

plus

plus mauvais Traitement? Vous m'attribuez un caractére odieux, Pamela; & me blamerez vous, ſi j'agis d'une maniére conforme à ce caractére?

Je vous prie, Monſieur, dis-je, de me pardonner: je ſuis veritablement fachée de ma hardieſſe. Mais en verité, vous ne me traitez pas comme il convient à un Gentilhomme. Et comment puis exprimer mon reſſentiment, s'il faut que je péſe toutes mes paroles, pendant que vous en agiſſez d'une maniére ſi indécente?

Petite précieuſe, dit il, quelle indécence ay-je commiſe? Il faut que j'aye été fou Dimanche au ſoir de n'avoir pas exécuté mon projet. Alors votre langue licentieuſe n'auroit pas donné les noms les plus odieux à quelques petitez libertes, qui témoignent tout enſemble & mon amour, & ma folie. Mais retirez vous, ajouta-t-il, en me prenant la main, & me la jettant loin de lui; allez apprendre à témoigner plus de prudence & plus d'eſprit. Je renonceray à la ſotte affection que j'ay pour vous, & reprendray ma liberté. Retirez vous, dit il encor une fois avec un air plein de hauteur.

En verité, Monſieur, dis-je, je ne ſaurois me retirer que vous ne m'ayez pardonné; je vous en prie à genoux. Je ſuis ſérieuſement fachée de ma hardieſſe. Mais je vois où vous en voulez venir: vous cherchez à me gagner peu à peu; vous voulez m'accoutumer par degrez aux Libertez que vous prenez avec moi: tantôt vous me menacez; tantôt vous me cajolez. Et ſi je ne vous témoignois pas mon reſſentiment lors que vous me traitez avec indécence, ne me perdrois-je pas peu à peu? Et ſi je ne témoignois pas toute l'indignation poſſible contre les moindre démarches qui peuvent tendre à ce que j'apprehende plus que la mort, ne ſeroit-ce pas montrer que je puis ſouffrir tout de votre part? N'avez vous pas pour ainſi dire avoué vous même que vous vouliez me perdre?

M'avez

M'avez vous fait eſpérer ſeulement une fois, que vous renonceriez à vos deſſeins? Comment puis-je donc, Monſieur, m'empêcher de témoigner de l'horreur pour tout ce qui peut me conduire à ma perte? Que me reſte-t-il, que des paroles? Et quelles paroles puis-je employer, ſi non celles qui expriment avec le plus de force combien j'abhorre du plus profond de mon cœur toute entrepriſe contre ma vertu? Mettez vous à ma place, Monſieur, jugez pour moy, & me pardonnez.

Que je vous pardonne! dit il; Quoy! tandis que vous ne vous repentez point! Tandis que vous avez la hardieſſe de juſtifier votre faute? Que ne dites vous, que vous ne m'offencerez plus? Je tâcheray, Monſieur, répondis-je, de me conduire envers vous avec tout le reſpect que je vous dois. Mais en verité vous aurez la bonté de m'excuſer ſi je dis, que lors que vous vous oubliez juſqu'à commettre des indécences envers moy, & qu'il ne me reſte que des paroles pour en témoigner mon reſſentiment, je ne ſaurois vous promettre que je n'employeray pas les expreſſions les plus fortes que mon Eſprit affligé & inquiet pourra me ſuggerer. Vos regards les plus ſeveres & les plus irritez ne m'effrayeront point lors qu'il s'agira de ma Vertu.

De quoy donc, reprit il, demandez vous pardon? Où eſt la promeſſe de votre *amendement*, pour laquelle il faut que je vous pardonne? En verité, Monſieur, dis-je, j'avouë qu'il faut que cela dépende abſolument de la maniére dont vous me traiterez. Je ſouffriray avec patience toutes les pénes que vous voudrez m'infliger, & la mort même, afin de vous témoigner mon obéïſſance ſur tout autre article. Mais je ne ſaurois étre tranquile, je ne ſaurois étre obéïſſante, lors que ma vertu eſt en danger. Ce ſeroit me rendre actuellement criminelle.

Il dit là deſſus, qu'il n'avoit jamais vû de ſa vie une ſotte comme moy: il ſe promena quelques momens à coté de moy ſans dire un mot, & parut faché; enfin il rentra dans la maiſon en me commandant de l'aller trouver au jardin après qu'il auroit diné. De ſorte qu'ayant un peu de tems, je me ſuis miſe à écrire ceci.

MERCREDI *au ſoir.*

Mes très chers Parens: ſi je ne ſuis pas deſtinée plus ſeurement que jamais à être perdue, j'ay maintenant plus de conſolation que je n'en ay connu de ma Vie. Je ſuis plus proche de mon bonheur ou de mon malheur que je n'ay encor été. Dieu me preſerve de malheur, ſi c'eſt ſa volonté! J'ay à vous ouvrir une Scéne qui excitera tout enſemble vos Eſperances & vos Craintes, comme elle à fait par rapport à moy: Voici ce que c'eſt.

Dès que mon Maitre eut diné, il fut faire un tour dans ſes Ecuries pour voir ſon Haras. En revenant il ouvrit la porte de la Sale où Mad. Jewkes & moy étions à diner. Lors qu'il entra nous nous levames toutes deux. Mais il nous ordonna de nous aſſoir, & me dit, voyons, Pamela, ſi vous avez bon apetit. En verité, dit Mad. Jewkes, elle ne mange preſque rien. Pardonnez moy, dis-je, je mange aſſez bien, vû l'état où je ſuis. Vû l'état où vous êtes! dit mon Maitre, ne parlez pas ainſi, ma jolie enfant; en diſant cela il me donna un petit coup ſur la jouë. Je rougis; mais j'étois pourtant bien aiſe de le voir de ſi bonne humeur. Je ne ſavois quelle contenance tenir en me voyant aſſiſe devant lui. Je ſais, Pamela, dit il, que vous ſavez très bien découper; c'eſt ce que ma Mére avoit coutume de dire. Monſieur,

répondis-je; ma Maitreſſe a toujours eu beaucoup de bonté pour moy à tous égards; elle vouloit que je fiſſe les honneurs de ſa Table, lors qu'elle n'avoit avec elle que quelques amies particuliéres. Découpez moy ce Poulet, me dit il; & quand je l'eus fait, il prit un couteau & une fourchette, & mit une Aile de ce Poulet ſur mon aſſiéte en me diſant que je vous voye manger ce morceau. Ho! Monſieur, dis-je, j'ay déja mangé une Aile, & je ne ſaurois manger tant. Il faut, reprit il, que vous mangiez cela pour l'amour de moy; je veux vous apprendre à manger de bon appetit. Je mangeay donc cette Aile; mais j'étois toute confuſe de cette bonté qu'il me témoignoit d'un air ſi libre & ſi dégagé, & auquel j'étois ſi peu accoutumée. Mais vous ne ſauriez vous repreſenter l'air qu'avoit alors Mad. Jewkes. Elle me regardoit avec une gravité & un reſpect tout extraordinaire, me traitant de *Mademoiſelle*, je vous en aſſeure, & me preſſant de manger un morceau de Tarte.

Mon Maitre fit quelques tours dans la Sale d'un air penſif, que je ne lui avois jamais apperçu. Enfin il ſortit en me diſant, je vais au jardin; vous ſavez, Pamela, ce que je vous ay dit ce matin. Je me levay & lui fis la reverence, en diſant que j'allois le ſuivre. Faites le, ma bonne fille, reprit il.

Je vois bien, dit Mad. Jewkes, comment les choſes tourneront. Oh! *Mademoiſelle*, (c'eſt le titre qu'elle me donna encor) je ſuis ſeure que vous allez étre notre Maitreſſe; & je prévois bien, ce que je deviendray alors. Ah! Mad. Jewkes, répondis-je, le plus haut point de mon Ambition, c'eſt de conſerver ma Vertu; & je me flate qu'aucune Tentation ne me forcera jamais à y renoncer.

Quoyque je n'euſſe pas ſujet d'étre contente de la maniére dont mon Maitre m'avoit traitée avant diner, je me hatay cependant de le ſuivre au jardin. Je le

trouvay

trouvay qui ſe promenoit le long de ce vivier, qui faute du ſecours de la Grace de Dieu, & par un effet d'un deſeſpoir criminel avoit failli à me devenir fatal; & dont la vûë depuis ce tems là me cauſe toujours du trouble & des remords. C'eſt le long de ce Vivier, & proche de l'endroit où j'eus ce terrible combat avec moy même, que j'ay commencé à concevoir quelques eſperances, à moins que je ne me trompe encor malheureuſement. Je regarde cette circonſtance comme un bon augure; & je me flate que le Dieu Tourpuiſſant a voulu faire connoitre par la à votre pauvre fille, combien je fus ſage de mettre ma confiance en lui, & de ne me pas plonger dans un malheur certain parce que ma ruine paroiſſoit inévitable à un eſprit borné comme le mien.

Mon Maitre eut la bonté de me dire, Eh bien, Pamela, je ſuis charmé que vous ſoyez venue de vous même: donnez moy la main. Je le fis, & il la preſſa tendrement, en me regardant fixement. A la fin il me dit, je veux avoir à préſent une Converſation ſerieuſe avec vous.

Vous avez beaucoup d'eſprit, & beaucoup de jugement, au deſſus de votre âge, & même, à ce qui me ſemble, au delà de ce qu'on auroit lieu d'attendre, vû le peu d'occaſion que vous avez eu de cultiver votre eſprit. Vous avez le cœur ouvert, franc, & genereux: Vous êtes ſi aimable, que vous ſurpaſſez à mes yeux toutes les perſonnes de votre Sexe. Toutes vos excellantes qualitez m'ont inſpiré tant d'amour pour vous, que, comme je vous l'ay dit ſouvant, je ne ſaurois vivre ſans vous. Je partagerois avec plaiſir tout mon bien avec vous, pour vous poſſeder aux conditions que je vous ay propoſées: mais vous les avez rejettées abſolument: & quoyque vous l'ayez fait avec aſſez de hauteur, vous l'avez fait, cependant d'une maniére qui fait que je vous admire davantage. Votre joli petit babil de dimanche au ſoir en pré-

ſence de Mad. Jewkes, qui étoit ſi innocent, ſi naturel, & ſi ſimple, avoit déja à moitié déſarmé ma Reſolution avant que j'approchaſſe de votre Lit. Je vous vois ſi attachée à votre vertu, ſi determinée à la défendre juſques à la derniére extremité, que quoyque je me fuſſe flaté de vous trouver plus commode, il faut pourtant que j'avouë que votre conſtance n'a fait qu'augmenter mon amour. Et maintenant que vous diray-je de plus, Pamela? Quoyque vous ſoyez partie intéreſſée, je veux vous demander conſeil à vous même, ſans pretendre cependant vous ériger en Juge de qui je ne puiſſe pas appeller.

Vous ſavez que je ne ſuis pas tout à fait Scelerat: Juſques à préſent je n'ay point encor commis de crime fort enorme, ni fort infame. Celui de vous avoir renfermée & perſecutée paroitra peutétre le plus grand, au moins aux yeux de ceux qui ſont véritablement innocens. Si j'avois été diſpoſé à me livrer entiérement à ma paſſion, je l'aurois déja ſatisfaite, & je ne vous aurois pas témoigné des Remords & une Compaſſion, qui vous ont ſauvée plus d'une fois, lorſque vous étiez entiérement en mon pouvoir; & vous étes encor actuellement une Vierge auſſi pure, que lors que vous étes venue chez moy.

Mais que puis-je faire? Conſiderez la Vanité des gens de ma Condition: je ne ſaurois me reſoudre à me marier, même avec une perſonne d'un rang égal ou ſupérieur au mien; j'ay refuſé pluſieurs propoſitions que l'on m'a faites. Comment pourois-je donc ſonger à vous épouſer, vû la grande diſtance qu'il y a entre nous, & l'opinion qu'on auroit de moy dans le monde. Cependant il faut que je vous poſſéde. Je ne ſaurois ſouffrir qu'un autre ait dans votre cœur la place à laquelle je prétens; la ſeule penſée m'en fait fremir: & c'eſt cela même qui m'a fait haïr le nom de Williams, & qui m'a engagé à le traiter d'une maniére bien oppoſée à mon caractére.

Maintenant,

Maintenant, Pamela, jugez pour moy; & puiſque je vous ay déclaré ſincerement ma penſée, & que je vois, à vos yeux, à votre rougeur, & à cette aimable confuſion que j'apperçois ſur votre viſage, que vous avez quelque choſe d'important à me dire, parlez avec franchiſe & avec candeur, dites moy naïvement ce qu'il faut que je faſſe, ce que vous voudriez que je fiſſe.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer les agitations que produiſit dans mon cœur cette declaration ſi peu attendue. Ses maniéres auſſi me parurent avoir quelque choſe de ſi noble & de ſi franc, que je trouvay, helas! que j'avois beſoin de toute ma prudence pour parer le coup que cette conduite portoit à mon cœur, malgré toutes les précautions que j'avois priſes pour me défendre de ſes bontez. Je me jettay à ſes pieds, toute tremblante, & pouvant à péne me ſoutenir. O! Monſieur, lui dis-je, épargnez cette confuſion à votre indigne ſervante, épargnez la pauvre Pamela! Expliquez vous, dit il, & faites ce que je vous commande: dites moy ce qu'il faut que je faſſe. Je ne ſaurois vous dire ce qu'il faut que vous faſſiez, répondis-je. Je vous prie ſeulement de ne me point ruiner; & ſi vous me croyez ſage, ſi vous me croyez ſincérement vertueuſe, permettez moy d'aller chez mes pauvres parens. Je vous promettray ſolemnellement que je ne m'engageray point ſans votre conſentement.

Il inſiſta ſur une réponſe plus claire & plus poſitive à ſa queſtion, & ſur ce qu'il devoit faire. Puis qu'il faut abſolument, repris-je, que je vous diſe mon ſentiment, je crois que vous devez avoir égard à ce que le monde penſera, & que vous ne devez rien faire qui ſoit indigne de votre naiſſance & de votre rang. Et ſi vous avez réellement quelque affection pour la pauvre Pamela, un peu de tems, l'abſence, & le commerce des perſonnes de mon Sexe plus

diſtinguées que moy vous mettront en état de ſurmonter un attachement ſi indigne de vous. C'eſt là, Monſieur, le meilleur conſeil que je puiſſe vous donner.

Charmante fille! aimable Pamela, dit il (avec une ardeur qui ne m'avoit jamais paru ſi agréable) cette preuve de votre generoſité répond à tout le reſte de votre conduite. Mais dites moy plus préciſément ce que vous me conſeilles de faire.

O Monſieur, lui dis-je, ne vous prévalez pas de ma crédulité, ni de ces momens de foibleſſe. Mais ſi j'étois la plus grande Dame du pais, au lieu de la pauvre & mépriſable Pamela, je voudrois, je pourrois vous dire .... mais je ſaurois en dire davantage.

Oh! mes chers Pére & Mére, je ſais que vous ſerez maintenant inquiets pour moy; car je ſuis en péne moy-même. Je commence à craindre que je ne ſais que trop à préſent pourquoy malgré tous ſes mauvais traitemens, & malgré toutes mes affreuſes appréhenſions, je ne pouvois pas le haïr. Soyez aſſeurez pourtant qu'avec le ſecours de la Grace de Dieu, je ne feray rien qui ſoit indigne de votre Pamela: & ſi je trouve qu'il ſoit encor capable de me tromper, & que la conduite qu'il tient maintenant ne ſoit deſtinée qu'à m'en impoſer, je croiray qu'il n'y a rien au monde de ſi odieux & de ſi infame; rien de ſi deſeſpérement artificieux & trompeur que le cœur de l'homme. Mais il dit (& je me flate qu'il dit vray) qu'il n'eſt pas le plus grand Scelerat de ſon ſexe. Il le ſeroit, s'il ne me témoignoit quelque bonté que dans le deſſein de me perdre plus ſeurement.

Il eut la generoſité de dire, je veux vous épargner la confuſion de vous expliquer plus clairement. Mais je me flate que vous pourrez m'aimer préferablement à tout autre homme; & qu'il n'y en a point au monde qui ait quelque part dans votre affection: car je ſuis fort jaloux de ce que j'aime; & ſi je croiois

qu'il

qu'il y eut au fond de votre cœur quelque penſée ſecrette en faveur d'un autre, quand même elle ne ſeroit pas encor parvenue à être un deſir formel, je ne me pardonnerois jamais de continuer à vous aimer; & je ne vous pardonnerois point de ne m'avoir pas découvert franchement cette penſée ſecrette.

Comme j'étois toujours à genoux ſur la pente du Gazon proche du Vivier, il s'aſſit ſur l'herbe près de moy, & me prit entre ſes bras en diſant, pourquoy ma Pamela hezite-t-elle? Ne pouvez vous pas me répondre avec verité, & pourtant d'une maniére qui ſoit conforme à mes deſirs? Si vous ne le pouvez pas, parlez, & je vous le pardonneray.

O! mon cher Monſieur, lui dis-je, ce n'eſt point là ce qui m'empéche de parler, je vous en aſſeure. Mais il me vient dans l'eſprit un mot terrible, que vous dites l'autre jour à Mad Jewkes, ne croyant pas que je vous entendiſſe: & c'eſt ce qui me fait craindre que je ne ſois maintenant plus en danger, que je n'ay été de ma Vie.

Vous ne m'avez jamais trouvé menteur, dit il, trop craintive & trop timide Pamela. Je ne ſaurois répondre du tems que durera la diſpoſition où je ſuis maintenant; ma Vanité combat fortement au dedans de moy contre mon amour, je vous en aſſeure: Si vous me ſoupçonnez, je ne ſaurois vous obliger à avoir de la confiance en moy; mais je puis vous aſſeurer, qu'à préſent je vous ay parlé avec toute la ſincerité poſſible. J'attens que vous en faſſiez autant, & que vous répondiez directement à ma queſtion.

Monſieur, dis-je, je trouve que je ne me connois pas moy-même; & votre queſtion eſt d'une telle nature, qu'avant que d'y répondre, il faut que je vous diſe ce que j'ay entendu, & que je ſache ce que vous voudrez bien dire là deſſus. Autrement la Réponſe que j'ay à faire à votre Queſtion pouroit me

conduire à ma perte, en découvrant une foibleſſe dont je me croyois incapable.

Eh bien, reprit il, dites moy ce que vous avez entendu; car en ne répondant pas directement à ma queſtion, vous mettez mon ame à la torture: & la moitié dès pénes que j'ay priſes avec vous auroit mis entre mes bras la plus belle femme d'Angleterre.

Oh! Monſieur, répondis-je, ma Vertu m'eſt auſſi chére que ſi j'étois de la premiére qualité; & mes ſoupçons (leſquels comme vous le ſavez, n'étoient que trop bien fondez) m'ont rendue importune. Mais je vais vous dire ce que j'ay entendu, & qui m'a cauſé beaucoup d'inquiétude.

Vous diſiez à Mad. Jewkes que vous aviez mal commencé en voulant me gagner par la terreur; vous parliez de me glacer par la crainte; vous vous en ſouvenez bien; & vous dites, que deſormais vous changeriez de conduite, & que vous vouliez me toucher par la douceur, & m'échauffer par l'amour: ce furent vos expreſſions.

Je ne crains pas, Monſieur, que ſi la Grace de Dieu continué à me ſoutenir, aucune faveur, aucune bonté de votre part me faſſe jamais oublier ce que je dois à ma Vertu. Mais je trouve, Monſieur, que ces actes de bonté pouront me rendre plus miſerable que je n'ay pû l'étre par la terreur. Car je ſuis naturellement ſi franche & j'ay le cœur fait d'une certaine maniére, que je ne ſaurois ſouhaiter d'étre ingratte: & ſi l'on m'enſeignoit une leçon que je n'ay point encor appriſe, avec quelle douleur ne deſcendrois-je pas au Sepulcre, en penſant que je ne ſaurois haïr, celui qui m'auroit ruinée; & en ſongeant qu'au jour du Jugement je ſerois obligée de comparoitre comme accuſatrice d'un pauvre malheureux, que je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de ſauver?

Excellente fille! s'écria-t-il. Quelle penſée eſt ce la! En verité, Pamela, vous vous ſurpaſſez vous même!

même! Vous venez de me donner une Idée qui ſera longtems fixe dans mon Eſprit. Mais dites moy, ma Chére, quelle eſt cette Leçon que vous n'avez point encor appriſe, & que vous craignez ſi fort d'apprendre?

'Il n'eſt pas neceſſaire que je le diſe, Monſieur, répondis-je, ſi voulez avoir la bonté de m'en épargner la confuſion. Mais pour vous ſatisfaire ſur la queſtion à laquelle vous paroiſſiez prendre un ſi grand intêret, je vous diray, que je ne connois pas un ſeul homme au monde que je ſouhaite d'épouſer, où auquel j'aye jamais penſé avec une pareille eſperance. J'avois ſi bien accoutumé mon cœur à aimer la pauvreté, que tout ce que je ſouhaitois étoit de retourner chez les meilleurs, quoyque les plus pauvres de tous les parens, & de m'employer chez eux à ſervir Dieu, & à les conſoler; & vous ne ſavez pas, Monſieur, combien vous trompates mes eſperances, en me faiſant conduire ici, & en faiſant ainſi évanouir tous les innocens plaiſirs, que je me propoſois de gouter.

Je puis donc me flater, dit il, qui ni ce Miniſtre, ni aucun autre homme n'a été le motif ſecret, qui vous a fait refuſer conſtamment toutes mes offres? En verité, Monſieur, dis-je, vous le pouvez. Et je répons à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander, que mon cœur ne forme pas l'ombre même d'un ſouhait, & n'a pas la moindre penſée en faveur de quelque homme que ce ſoit.

Mais, reprit il, car je ſuis extrémement jaloux, ce qui prouve l'amour que j'ay pour vous, n'avez vous pas fait eſpérer à Mr. Williams que vous l'épouſeriez. Non certainement, Monſieur, repris-je; bien loin de là. Mais ne l'auriez vous pas épouſé, dit il en m'interrompant, ſi vous aviez pû vous échapper par ſon moyen? J'avois reſolu le contraire, repris-je; il le ſavoit, & le pauvre homme.... Je vous défens, dit il,

il, de prononcer un ſeul mot en ſa faveur. Si vous le nommez avec bonté, vous exciterez dans mon cœur un tempête, dont la violence s'étendra juſques à vous.

J'ay fait, Monſieur, dis-je, j'ay fait. Non, reprit il, *n'ayez point fait*, apprenez moy tout. Si vous avez la moindre amitié pour lui, dites le: car tout finiroit très mal pour vous, pour lui, & pour moy, ſi je trouvois que vous m'euſſiez caché le moindre ſecret de votre cœur ſur un ſujet ſi delicat, & qui me touche de ſi près.

Monſieur, répondis-je, ſi je vous ay jamais donné ſujet de me croire ſincére..... Dites donc, reprit il en m'interrompant avec ardeur, & en prenant mes deux mains dans les ſiennes, dites que maintenant en la préſence de Dieu vous déclarez ſolemnellement, que vous n'avez pas la moindre affection ſecrette pour Mr. Williams, ni pour quelque autre homme que ce ſoit.

Je le declare, Monſieur, dis-je; je n'en ay point; ainſi Dieu me beniſſe, & preſerve mon innocence. Je vous crois, Pamela, reprit il; & avec le tems je pourray mieux ſouffrir d'entendre prononcer le nom de cet homme. Et ſi je puis me perſuader que vous n'étes pas prévenue en faveur d'un autre, ma propre vanité m'aſſeure que je ne dois pas craindre d'obtenir une place dans votre eſtime, preferablement à tout autre. Cependant ma vanité eſt vivement bleſſée de voir qu'après ſi peu de connoiſſance vous ayez pû vous reſoudre ſi aiſément à vous enfuir avec ce jeune étourdi.

O mon cher Monſieur, dis-je; ſi vous voulez me permettre de vous dire une ſeule choſe, dût elle m'expoſer à toute votre indignation, je vous raconteray toute la vérité, quelque peu de neceſſité, quelqu'imprudence même il y ait peutétre à le faire.

Ma Vertu (car pauvre & de baſſe naiſſance comme je ſuis, il ne m'appartient pas de dire, mon Honneur) étoit en danger. Je ne voyois aucun moyen de me garantir de vos entrepriſes. Vous aviez fait voir que rien ne vous arréteroit. Qu'auroit on penſé de ma ſincerité, lorſque je pretendois preferer ma Vertu à tout autre conſideration, ſi je ne n'avois pas fui le danger, au cas que j'en euſſe trouvé le moyen. Je n'ay pas deſſein de rien dire en faveur de Mr. Williams; mais en verité, Monſieur, c'eſt moy qui l'engageay à vouloir bien me préter ſon ſecours dans le deſſein où j'étois de m'échaper. Je l'obligeay à me dire qu'elles perſonnes de Diſtinction il y avoit dans le voiſinage, afin que je puſſe me retirer chez quelcune. Je lui perſuaday. . . . Ne me regardez pas de travers, mon cher Monſieur, il faut que je vous diſe toute la Verité. Je lui perſuaday de s'adreſſer à Mylady Jones, & à Mylady Darnford: il s'adreſſa de lui-même au Miniſtre Peters; mais il ne trouva que dès refus partout. Il me fit ſavoir que le ſeul moyen honnéte que je pouvois employer pour me ſauver, étoit de l'épouſer; mais je le refuſay le plus civilement que je pus; & il voulut bien m'aider pour l'amour de Dieu.

A préſent, dit mon Maitre, vous allez. . . . Je l'interrompis en lui mettant hardiment la main ſur la bouche, ſans ſonger preſque à la liberté que je prenois. Je vous prie, Monſieur, lui dis-je, ne vous fachez pas; j'auray fait dans un moment. Je voulois ajouter ſeulement, que plûtôt que de demeurer ici pour étre ruinée, je me ſerois jettée à la téte du plus pauvre de tous les mendians pourvû que je l'euſſe crû honnéte homme. Et je me flate, que ſi vous peſez bien tout, vous me pardonnerez, & que vous ne me croirez plus une fille hardie & effrontée, comme il vous a plû de m'appeller.

Souffrez

Souffrez que je vous diſe, reprit il, que même par ce dernier Diſcours, qui fait voir la ſincerité & la bonté de votre cœur, plûtôt que votre prudence, vous ne m'avez pas fait beaucoup de plaiſir: Cependant il faut que je vous aime malgré que j'en aye; & cela me chagrine aſſez. Mais dites moy, Pamela, car maintenant ma premiére queſtion revient; puiſque vous eſtimez tant votre honneur & votre vertu; puiſque toute entrepriſe contre l'un & l'autre vous eſt ſi odieuſe; & puiſque il eſt ſeur que j'ay taché pluſieurs fois d'y porter atteinte, croyez vous qu'il vous ſoit poſſible de m'aimer preférablement à tout autre homme?

Ah! Monſieur, lui dis-je, voilà mes doutes qui reviennent: Je crains que vous ne me traitiez avec tant de bonté, que pour vous prévaloir enſuite de crédulité, & de ma foibleſſe.

Toujours incrédule & ſoupçonneuſe! dit il; ne pouvez vous donc pas vous fier en moy, au moins vû les diſpoſitions où je ſuis à preſent? Ne pouvez vous pas vous perſuader, que ce que je viens de vous dire eſt ſincere, & ſans aucun mauvais deſſein, quel que je puiſſe étre à votre égard à *l'avenir*?

Helas! Monſieur, repris-je, que puis-je vous dire? J'en ay déja dit trop, ſi ce terrible *avenir* arrivoit. Ne m'ordonnez pas de vous dire, combien je pourois.... Alors je fus toute honteuſe; mon Viſage étoit tout en feu; & pour cacher ma Confuſion je m'appuiay ſur ſon épaule.

Il m'embraſſa avec un ardeur extréme, en me diſant, cachez votre chér Viſage dans mon ſein, mon aimable Pamela. Vos innocentes libertez me charment. Mais dites moy combien .... quoy?

Si vous voulez dis-je, étre favorable à votre pauvre ſervante, & l'épargner, je ne ſaurois en dire aſſez. Si non, je ſuis perdue.... perdue ſans reſſource.

J'eſpére,

J'eſpére, dit il, que je ſeray toujours dans la diſpoſition où je ſuis à préſent; car je vous avouë franchement, que j'ay gouté plus de plaiſir réel durant ces doux momens que je viens de paſſer avec vous, que je n'en ay trouvé dans tous ces deſirs criminels, que mon cœur impatient formoit de vous poſſeder aux conditions que je voulois vous preſcrire. Vous devez prier Dieu, Pamela, qu'il m'entretienne dans ces bonnes Diſpoſitions, & j'eſpére que vos Priéres me feront remporter la Victoire ſur mes Tentations.

Cette bonté qu'il me témoignoit me fut ſi agréable qu'elle ſurmonta toute ma prudence. Je me jettay à ſes pieds, & j'embraſſay ſes genoux en diſant, votre pauvre ſervante ne ſauroit, mon cher Monſieur, exprimer le plaiſir que lui cauſent vos paroles ſi pleines de douceur. Je ne ſeray que trop recompenſée de toutes mes ſouffrances ſi vous perſeverez dans ces ſentimens de bonté. Dieu le veuille, pour le ſalut de votre Ame, auſſi bien que de la mienne. Oh! que je ſerois heureuſe, ſi....

Il m'arréta en diſant, mais ma chére, que faut il que nous faſſions, à l'égard du monde, & des cenſures du public? En verité, je ne ſaurois vous épouſer!

Ces paroles me frappérent de nouveau comme un coup de foudre. Cependant je repris bientôt mes eſpris, & je lui dis avec courage, je vous aſſeure, Monſieur, que je n'ay pas la vanité d'aſpirer à un ſi grand honneur: Si je puis obtenir la permiſſion de retourner en paix & en ſeureté chez mes pauvres parens, pour prier Dieu pour vous, c'eſt à préſent tout ce que je ſouhaite. Ce ſera un grand plaiſir pour moy, après toutes mes Craintes, & tous les dangers que j'ay courus. Et ſi je connois bien mon propre Cœur, je ſouhaiteray que vous ſoyez heureux dans la poſſeſſion d'une Epouſe d'un rang proportionné au votre. Je me rejouïray de tout ce qui pourra contribuer

tribuer au bonheur du cher & aimable fils de feu ma très bonne Maitreſſe.

Eh bien, Pamela, dit il, cette Converſation a été plus loin que je ne me le propoſois d'abord. A ce compte vous voyez que vous ne devez pas craindre de vous confier avec moy. C'eſt moy qui dois me défier de moy-même lors que je ſuis avec vous. Mais avant que d'en dire davantage, je veux examiner un peu & prendre à tâche mon cœur trop fier encor. Juſques là, que cette Converſation ſoit regardée comme une choſe non avenue. Permettez moy de vous dire ſeulement, que plus vous prendres de confiance en moy, & plus vous m'obligerez. Vos doutes & vos ſoupçons ne ſerviront qu'à en faire naitre chez moy. Après avoir parlé de cette maniére ambigue, il me baiſa, mais d'un air plus ſerieux, à ce que ſembla, qu'il n'avoit fait auparavant: Il me prit par la main, & me conduiſit à la maiſon; mais il me parut avoir un air ſombre & penſif, comme s'il ſe repentoit déja de la bonté qu'il m'avoit témoignée.

Que feray-je? Comment me conduiray-je, ſi tout cela n'eſt qu'artifice, & diſſimulation? Oh! dans quelle perplexité me jettent mes cruelles défiances! S'il me trompe, & s'il eſt perfide, j'en ay ſans doute dit trop, & beaucoup trop. Dans la crainte où j'en ſuis, je ſuis préte à mordre ma langue qui a été trop prompte; où plûtôt à me percer ce cœur trop franc & trop ſincére, qui m'a inſpiré tout ce que j'ay dit. Mais il faut certainement que mon Maitre ait été ſincére au moins pendant qu'il me parloit. Il eſt impoſſible qu'il ay pû ſi bien diſſimuler. Où s'il l'a pû, oh! que *le cœur de l'homme eſt deſeſperément malin!* Où auroit il pû apprendre cet art abominable? Il faut qu'il ſoit naturel à tout ſon Sexe? Mais pourquoy cette temeraire cenſure! Apaiſez vous, tumultes orageux de mon eſprit troublé! N'ay-je pas un Pére, qui eſt un homme! Un homme qui ne ſait ce que c'eſt qu'Artifice!

qu'Artifice! Qui ne voudroit pas pour tous les biens du monde commettre la moindre injuſtice! Qui ne ſait ce que c'eſt que tromper ou opprimer perſonne, fut ce pour gagner un Empire! Comment donc puis-je penſer que les Artifices ſoient naturels à ceux de ſon Sexe? Ne dois-je pas auſſi me flater que le fils de ma bonne Maitreſſe ne ſauroit étre le plus méchant des hommes? S'il l'eſt, que le ſort de cette excellente femme, qui la porté dans ſon Sein, doit étre triſte! Mais que le ſort de Pamela, qui eſt tombée en de ſi mauvaiſe mains doit étre plus deplorable encor! Cepandant je me confieray en Dieu, & j'eſpereray que tout tournera mieux que je ne m'y attens; & laſſé d'écrire je vais quitter la Plume pour quelque tems.

FIN du I^e TOME.

BOOKS printed for, and sold by J. Osborn, *at the* Golden-Ball *in* Paternoſter-Row.

ÆSOP's Fables, with inſtructive Morals and Reflections, abſtracted from all Party Conſiderations; adapted to all Capacities, and deſign'd to promote Religion, Morality, and univerſal Benevolence. Containing two hundred and forty Fables, with a Cut engrav'd on Copper to each Fable, and the Life of Æſop prefix'd. Price bound 2*s.* 6*d.*

Letters written to and for particular Friends, on the moſt important Occaſions; directing not only the requiſite Style and Forms to be obſerved in writing Familiar Letters, but how to act juſtly and prudently in the common Concerns of human Life. Containing 173 Letters, none of which were ever before publiſh'd. Price bound 2*s.* 6*d.*

A Treatiſe of the Education and Learning proper for the different Capacities of Youth. Price bound 2*s.*

The Family Magazine: In Two Parts. Part I. Containing uſeful Directions in all the Branches of Houſe-keeping and Cookery. Particularly ſhewing how to buy-in the beſt of all Sorts of Proviſions; as Poultry-Ware, Butchers-Meat, Fiſh, Fruit, &c. With ſeveral hundred Receipts in Cookery, Paſtry, Pickling, Confectionary, Diſtilling, Brewing, Cometicks, &c. Together with the Art of making Engliſh Wines, &c. Part II. Containing a compendious Body of Phyſick; ſuccinctly treating of all the Diſeaſes and Accidents incident to Men, Women, and Children: With practical Rules and Directions for the preſerving and reſtoring of Health, and prolonging of Life. In a Method entirely new and intelligible; in which every Diſeaſe is rationally and practically conſidered, in its ſeveral Stages and Changes, and approved Recipe's inſerted under every Diſtemper, in alphabetical Order. Being principally the Common-place Book of a late able Phyſician, by which he ſucceſsfully, for many Years, regulated his Practice.

Bt. from Dr. R.W. Chapman for the Field Collection as a gift of s/f. The binding was.